

L'école des Robinsons ; Le Rayon-vert ; Dix heures en chasse

DESSINS PAR L. BENETT


TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

L'ÉCOLE

DES ROBINSONS

LE RAYON-VERT

— DIX HEURES EN CHASSE —

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

JULES VERNE

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

Couronnés par l'Académie française

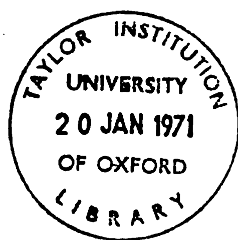
L'ÉCOLE DES ROBINSONS

LE RAYON-VERT

— DIX HEURES EN CHASSE —



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 JAN 1971
OF OXFORD
LIBRARY

L'ÉCOLE

DES ROBINSONS

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES



— J. HETZEL, ÉDITEUR —

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

L'ÉCOLE

DES

ROBINSONS

PAR

JULES VERNE

51 DESSINS PAR L. BENETT



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

L'ÉCOLE DES ROBINSONS



I

OU LE LECTEUR TROUVERA, S'IL LE VEUT, L'OCCASION D'ACHETER UNE ILE DE L'OCÉAN PACIFIQUE.

« Ile à vendre, au comptant, frais en sus, au plus offrant et dernier enchérisseur! » redisait coup sur coup, sans reprendre haleine, Dean Felporg, commissaire-priseur de l' « auction », où se débattaient les conditions de cette vente singulière.

« Ile à vendre ! île à vendre ! » répétait d'une voix plus éclatante encore le crieur Gingrass, qui allait et venait au milieu d'une foule véritablement très excitée.

Foule, en effet, qui se pressait dans la vaste salle de l'hôtel des ventes, au numéro 10 de la rue Sacramento. Il y avait là, non seulement un certain nombre d'Américains des États de Californie, de l'Orégon, de l'Utah, mais aussi quelques-uns de ces Français qui forment un bon sixième de la population, des Mexicains enveloppés de leur sarape, des Chinois avec leur tunique à larges manches, leurs souliers pointus, leur bonnet en cône, des Canaques de l'Océanie, même quelques Pieds-Noirs, Gros-Ventres ou Têtes-Plates, accourus des bords de la rivière Trinité.

Hâtons-nous d'ajouter que la scène se passait dans la capitale de l'État californien, à San-Francisco, mais non à cette époque où l'exploitation des nouveaux placers attirait les chercheurs d'or des deux mondes, — de 1849 à 1852. San-Francisco n'était plus ce qu'elle avait été au début, un caravansérail, un débarcadère, une auberge, où couchaient pour une nuit les affairés qui se hâtaient vers les terrains aurifères du versant occidental de la Sierra-Nevada. Non, depuis quelque vingt ans, l'ancienne et inconnue Yerba-Buena avait fait place à une ville unique en son genre, riche de cent mille habitants, bâtie au revers de deux collines, la place lui ayant manqué sur la plage du littoral, mais toute disposée à s'étendre jusqu'aux dernières hauteurs de l'arrière-plan, — une cité, enfin, qui a détrôné Lima, Santiago, Valparaiso, toutes ses autres rivales de l'ouest, dont les Américains ont fait la reine du Pacifique, la « gloire de la côte occidentale ! »

Ce jour-là, — 15 mai, — il faisait encore froid. En ce pays, soumis directement à l'action des courants polaires, les premières semaines de ce mois rappellent plutôt les dernières semaines de mars dans l'Europe moyenne. Pourtant on ne s'en serait pas aperçu, au fond de cette salle d'encans publics. La cloche, avec son branle incessant, y avait appelé un grand concours de populaire, et une température estivale faisait perler au front de chacun des gouttes de sueur que le froid du dehors eût vite solidifiées.

Ne pensez pas que tous ces empressés fussent venus à la salle des « auctions » dans l'intention d'acquérir. Je dirai même qu'il n'y avait là que des curieux. Qui aurait été assez fou, s'il eût été assez riche, pour acheter une île du Pacifique, que le gouvernement avait la bizarre idée de mettre en vente ? On se disait donc que la mise à prix ne serait pas couverte, qu'aucun amateur

ne se laisserait entraîner au feu des enchères. Cependant ce n'était pas la faute au crieur public, qui tentait d'allumer les chalands par ses exclamations, ses gestes et le débit de ses boniments enguirlandés des plus séduisantes métaphores.

On riait, mais on ne poussait pas.

« Une île ! une île à vendre ! répéta Gingrass.

— Mais pas à acheter, répondit un Irlandais, dont la poche n'eût pas fourni de quoi en payer un seul galet.

— Une île qui, sur la mise à prix, ne reviendrait pas à six dollars l'acre ! cria le commissaire Dean Felporg.

— Et qui ne rapporterait pas un demi-quart pour cent ! riposta un gros fermier, très connaisseur en fait d'exploitations agricoles.

— Une île qui ne mesure pas moins de soixante-quatre milles[1] de tour et deux cent vingt-cinq mille acres[2] de surface !

— Est-elle au moins solide sur son fond? demanda un Mexicain, vieil habitué des bars, et dont la solidité personnelle semblait être fort contestable en ce moment.

— Une île avec forêts encore vierges, répéta le crieur, avec prairies, collines, cours d'eau....

— Garantis? s'écria un Français, qui paraissait peu disposé à se laisser prendre à l'amorce.

— Oui ! garantis ! répondait le commissaire Felporg, trop vieux dans le métier pour s'émouvoir des plaisanteries du public.

— Deux ans ?

— Jusqu'à la fin du monde.

— Et même au delà !

— Une île en toute propriété ! reprit le crieur. Une île sans un seul animal malfaisant, ni fauves, ni reptiles !...

— Ni oiseaux ? ajouta un loustic.

— Ni insectes ? s'écria un autre.

— Une île au plus offrant ! reprit de plus belle Dean Felporg. Allons, citoyens ! Un peu de courage à la poche ! Qui veut d'une île en bon état, n'ayant presque pas servi, une île du Pacifique, de cet océan des océans ? Sa mise à

1. Cent vingt kilomètres.
2. Quatre-vingt-dix mille hectares.

prix est pour rien ! Onze cent mille dollars [1] ! A onze cent mille dollars, y a-t-il marchand?... Qui parle?... Est-ce vous, monsieur? Est-ce vous là-bas... vous qui remuez la tête comme un mandarin de porcelaine?... J'ai une île!... Voilà une île!... Qui veut d'une île?

— Passez l'objet! » dit une voix, comme s'il se fût agi d'un tableau ou d'une potiche.

Et toute la salle d'éclater de rire, mais sans que la mise à prix fût couverte même d'un demi-dollar.

Cependant, si l'objet en question ne pouvait passer de main en main, le plan de l'île avait été tenu à la disposition du public. Les amateurs devaient savoir à quoi s'en tenir sur ce morceau du globe mis en adjudication. Aucune surprise n'était à craindre, aucune déconvenue. Situation, orientation, disposition des terrains, relief du sol, réseau hydrographique, climatologie, liens de communication, tout était facile à vérifier d'avance. On n'achèterait pas chat en poche, et l'on me croira si j'affirme qu'il ne pouvait y avoir de tromperie sur la nature de la marchandise vendue. D'ailleurs, les innombrables journaux des États-Unis, aussi bien ceux de Californie que les feuilles quotidiennes, bi-hebdomadaires, hebdomadaires, bi-mensuelles ou mensuelles, revues, magazines, bulletins, etc., ne cessaient depuis quelques mois d'attirer l'attention publique sur cette île, dont la licitation avait été autorisée par un vote du Congrès.

Cette île était l'île Spencer, qui se trouve située dans l'ouest-sud-ouest de la baie de San-Francisco, à quatre cent soixante milles environ du littoral californien [2], par 32° 15′ de latitude nord, et 142° 18′ de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich.

Impossible, d'ailleurs, d'imaginer une position plus isolée, en dehors de tout mouvement maritime ou commercial, bien que l'île Spencer fût à une distance relativement courte et se trouvât pour ainsi dire dans les eaux américaines. Mais là, les courants réguliers, obliquant au nord ou au sud, ont ménagé une sorte de lac aux eaux tranquilles, qui est quelquefois désigné sous le nom de « Tournant de Fleurieu ».

C'est au centre de cet énorme remous, sans direction appréciable, que gît l'île Spencer. Aussi, peu de navires passent-ils en vue. Les grandes routes du

1. Cinq millions cinq cent mille francs.
2. Deux cent seize lieues terrestres environ.

Pacifique, qui relient le nouveau continent à l'ancien, qu'elles conduisent soit au Japon soit à la Chine, se déroulent toutes dans une zone plus méridionale. Les bâtiments à voile trouveraient des calmes sans fin à la surface de ce Tournant de Fleurieu, et les steamers, qui coupent au plus court, ne pourraient avoir aucun avantage à le traverser. Donc, ni les uns ni les autres ne viennent prendre connaissance de l'île Spencer, qui se dresse là comme le sommet isolé de l'une des montagnes sous-marines du Pacifique. Vraiment, pour un homme voulant fuir les bruits du monde, cherchant la tranquillité dans la solitude, quoi de mieux que cette Islande perdue à quelques centaines de lieues du littoral! Pour un Robinson volontaire, c'eût été l'idéal du genre! Seulement, il fallait y mettre le prix.

Et, maintenant, pourquoi les Etats-Unis voulaient-ils se défaire de cette île? Etait-ce une fantaisie? Non. Une grande nation ne peut agir par caprice comme un simple particulier. La vérité, la voici: Dans la situation qu'elle occupait, l'île Spencer avait depuis longtemps paru une station absolument inutile. La coloniser eût été sans résultat pratique. Au point de vue militaire, elle n'offrait aucun intérêt, puisqu'elle n'aurait commandé qu'une portion absolument déserte du Pacifique. Au point de vue commercial, même insuffisance, puisque ses produits n'auraient pas payé la valeur du fret, ni à l'aller ni au retour. Y établir une colonie pénitentiaire, elle eût été trop rapprochée du littoral. Enfin l'occuper dans un intérêt quelconque, besogne beaucoup trop dispendieuse. Aussi demeurait-elle déserte depuis un temps immémorial, et le Congrès, composé d'hommes « éminemment pratiques », avait-il résolu de mettre cette île Spencer en adjudication, — à une condition, toutefois, c'est que l'adjudicataire fût un citoyen de la libre Amérique.

Seulement, cette île, on ne voulait pas la donner pour rien. Aussi la mise à prix avait-elle été fixée à onze cent mille dollars. Cette somme, pour une société financière qui eût mis en actions l'achat et l'exploitation de cette propriété, n'aurait été qu'une bagatelle, si l'affaire eût offert quelques avantages; mais, on ne saurait trop le répéter, elle n'en offrait aucun; les hommes compétents ne faisaient pas plus cas de ce morceau détaché des États-Unis que d'un îlot perdu dans les glaces du pôle. Toutefois, pour un particulier, la somme ne laissait pas d'être considérable. Il fallait donc être riche, pour se payer cette fantaisie, qui, en aucun cas, ne pouvait rapporter un centième pour cent! Il fallait même être immensément riche, car l'affaire ne devait se traiter qu'au comptant, « cash », suivant l'expression américaine, et il est cer-

tain que, même aux Etats-Unis, ils sont encore rares les citoyens qui ont onze cent mille dollars, comme argent de poche, à jeter à l'eau sans espoir de retour.

Et pourtant le Congrès était bien décidé à ne pas vendre au-dessous de ce prix. Onze cent mille dollars ! Pas un cent[1] de moins, ou l'île Spencer resterait la propriété de l'Union.

On devait donc supposer qu'aucun acquéreur ne serait assez fou pour y mettre un tel prix.

Il était, d'ailleurs, expressément réservé que le propriétaire, s'il s'en présentait jamais un, ne serait pas roi de l'île Spencer, mais président de république. Il n'aurait aucunement le droit d'avoir des sujets, mais seulement des concitoyens, qui le nommeraient pour un temps déterminé, quitte à le réélire indéfiniment. En tout cas, il lui serait interdit de faire souche de monarques. Jamais l'Union n'eût toléré la fondation d'un royaume, si petit qu'il fût, dans les eaux américaines.

Cette réserve était peut-être de nature à éloigner quelque millionnaire ambitieux, quelque nabab déchu, qui aurait voulu rivaliser avec les rois sauvages des Sandwich, des Marquises, des Pomotou ou autres archipels de l'océan Pacifique.

Bref, pour une raison ou pour une autre, personne ne se présentait. L'heure s'avançait, le crieur s'essoufflait à provoquer les enchères, le commissaire-priseur usait son organe, sans obtenir un seul de ces signes de tête que ces estimables agents sont si perspicaces à découvrir, et la mise à prix n'était pas même en discussion.

Il faut dire, cependant, que, si le marteau ne se lassait pas de se lever au-dessus du bureau, la foule ne se lassait pas d'attendre. Les plaisanteries continuaient à se croiser, les quolibets ne cessaient de circuler à la ronde. Ceux-ci offraient deux dollars de l'île, frais compris. Ceux-là demandaient du retour pour s'en rendre acquéreurs.

Et toujours les vociférations du crieur :

« Ile à vendre ! île à vendre ! »

Et personne pour acheter.

« Garantissez-vous qu'il s'y trouve des « flats »[2] ? demanda l'épicier Stumpy, de Merchant-Street.

1. Environ un sou de monnaie française.

2. Nom que prennent les terrains bas, lorsqu'ils contiennent des dépôts d'alluvions aurifères.

— Non, répondit le commissaire-priseur, mais il n'est pas impossible qu'il y en ait, et l'Etat abandonne à l'acquéreur tous ses droits sur ces terrains aurifères.

— Y a-t-il au moins un volcan ? demanda Oakhurst, le cabaretier de la rue Montgomery.

— Non, pas de volcan, répliqua Dean Felporg; sans cela, ce serait plus cher ! »

Un immense éclat de rire suivit cette réponse.

« Ile à vendre ! île à vendre ! » hurlait Gingrass, dont les poumons se fatiguaient en pure perte.

« Rien qu'un dollar, rien qu'un demi-dollar, rien qu'un cent au-dessus de la mise à prix, dit une dernière fois le commissaire-priseur, et j'adjuge ! Une fois !... Deux fois... ! »

Silence complet.

« Si personne ne dit mot, l'adjudication va être retirée !... Une fois !... Deux fois !...

— Douze cent mille dollars ! »

Ces quatre mots retentirent, au milieu de la salle, comme les quatre coups d'un revolver.

Toute l'assemblée, muette un instant, se retourna vers l'audacieux, qui avait osé jeter ce chiffre...

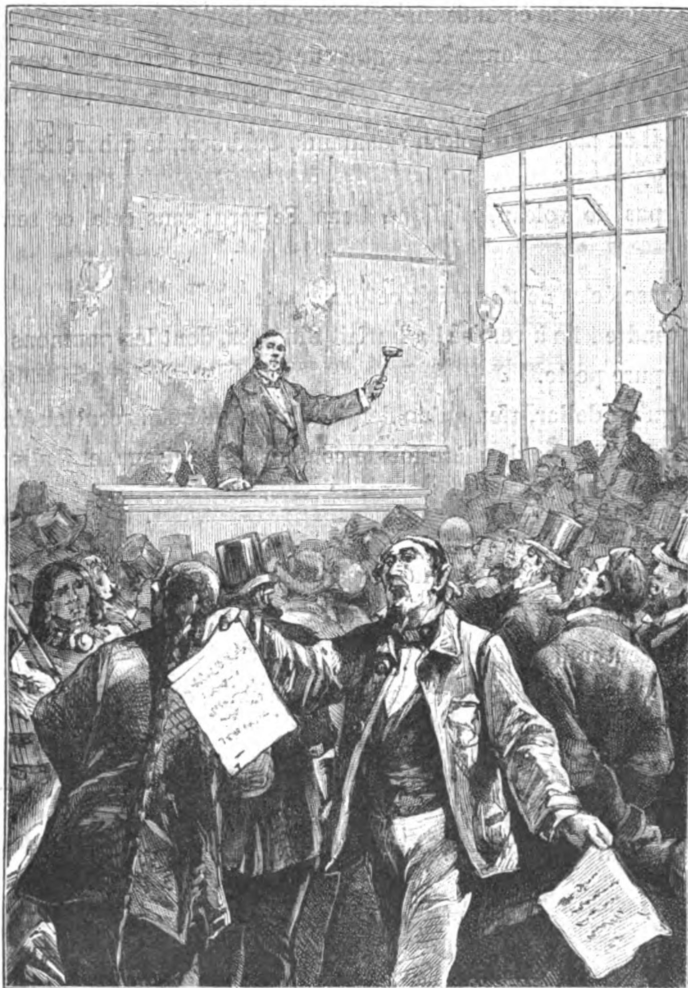
C'était William W. Kolderup, de San-Francisco.

II

COMMENT WILLIAM W. KOLDERUP DE SAN-FRANCISCO FUT AUX PRISES AVEC J.-R. TASKINAR, DE STOCKTON.

Il était une fois un homme extraordinairement riche, qui comptait par millions de dollars comme d'autres comptent par milliers. C'était William W. Kolderup.

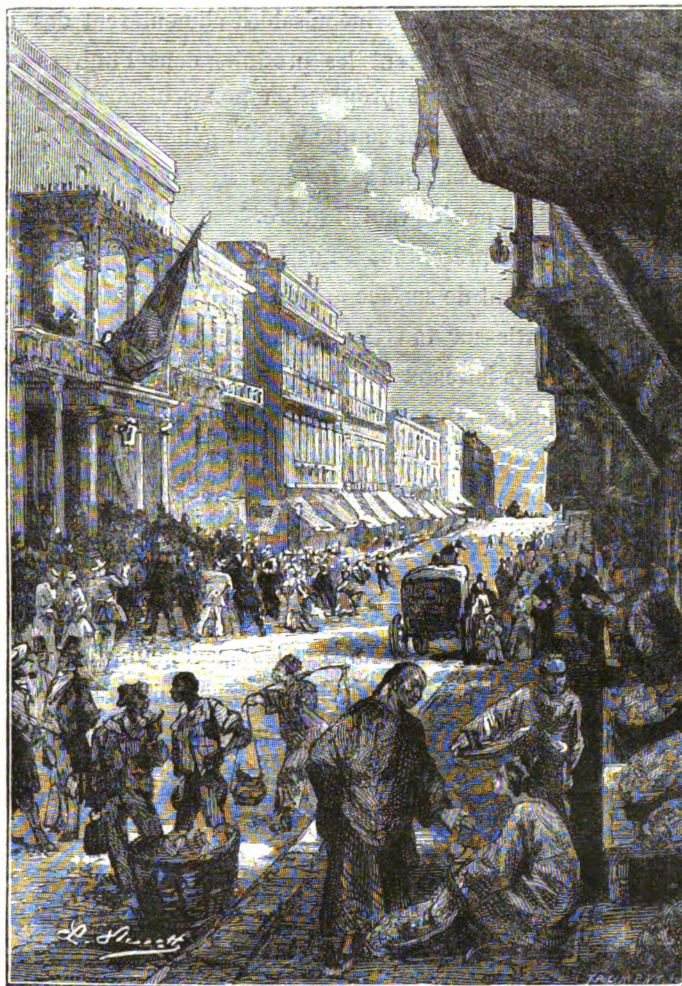
On le disait plus riche que le duc de Westminster, dont le revenu s'élève à



« Ile à vendre! » répétait le crieur. (Page 2)

huit cent mille livres, et qui peut dépenser cinquante mille francs par jour, soit trente-six francs par minute, — plus riche que le sénateur Jones, de Nevada, qui possède trente-cinq millions de rentes, — plus riche que M. Mackay lui-même, auquel ses deux millions sept cent cinquante mille livres de rente annuelle assurent sept mille huit cents francs par heure, ou deux francs et quelques centimes par seconde.

Je ne parle pas de ces petits millionnaires, les Rothschild, les Van Der Bilt, les ducs de Northumberland, les Stewart; ni des directeurs de la puissante banque de Californie et autres personnages bien rentés de l'ancien et du nouveau



La rue Sacramento. (Page 9.)

monde, auxquels William W. Kolderup eût été en situation de pouvoir faire l'aumône. Il aurait, sans se gêner, donné un million, comme vous ou moi nous donnerions cent sous.

C'était dans l'exploitation des premiers placers de la Californie que cet honorable spéculateur avait jeté les solides fondements de son incalculable fortune. Il fut le principal associé du capitaine suisse Sutter, sur les terrains duquel, en 1848, fut découvert le premier filon. Depuis cette époque, chance et intelligence aidant, on le trouve intéressé dans toutes les grandes exploitations des deux mondes. Il se jeta alors hardiment à travers les spéculations du com-

merce et de l'industrie. Ses fonds inépuisables alimentèrent des centaines d'usines, ses navires en exportèrent les produits dans l'univers entier. Sa richesse s'accrut donc dans une progression non seulement arithmétique, mais géométrique. On disait de lui ce que l'on dit généralement de ces « milliardaires », qu'il ne connaissait pas sa fortune. En réalité, il la connaissait à un dollar près, mais il ne s'en vantait guère.

Au moment où nous le présentons à nos lecteurs avec tous les égards que mérite un homme de « tant de surface », William W. Kolderup comptait deux mille comptoirs, répartis sur tous les points du globe; quatre-vingt mille employés dans ses divers bureaux d'Amérique, d'Europe et d'Australie; trois cent mille correspondants; une flotte de cinq cents navires qui couraient incessamment les mers à son profit, et il ne dépensait pas moins d'un million par an rien qu'en timbres d'effets et ports de lettres. Enfin c'était l'honneur et la gloire de l'opulente Frisco, — petit nom d'amitié que les Américains donnent familièrement à la capitale de la Californie.

Une enchère, jetée par William W. Kolderup, ne pouvait donc être qu'une enchère des plus sérieuses. Aussi, lorsque les spectateurs de l'« auction » eurent reconnu celui qui venait de couvrir, avec cent mille dollars, la mise à prix de l'île Spencer, il se fit un mouvement irrésistible, les plaisanteries cessèrent à l'instant, les quolibets firent place à des interjections admiratives, des hurrahs éclatèrent dans la salle de vente.

Puis un grand silence succéda à ce brouhaha. Les yeux s'agrandirent, les oreilles se dressèrent. Pour notre part, si nous avions été là, notre souffle se serait arrêté, afin de ne rien perdre de l'émouvante scène qui allait se dérouler, si quelque autre amateur osait entrer en lutte avec William W. Kolderup.

Mais était-ce probable? Etait-ce même possible?

Non! Et tout d'abord, il suffisait de regarder William W. Kolderup pour se faire cette conviction, qu'il ne céderait jamais dans une question où sa valeur financière serait en jeu.

C'était un homme grand, fort, tête volumineuse, épaules larges, membres bien attachés, charpente de fer, solidement boulonnée. Son regard bon, mais résolu, ne se baissait pas volontiers. Sa chevelure grisonnante « touffait » autour de son crâne, abondante comme au premier âge. Les lignes droites de son nez formaient un triangle rectangle géométriquement dessiné. Pas de moustaches. Une barbe taillée à l'américaine, rudement fournie au menton,

dont les deux pointes supérieures se raccordaient à la commissure des lèvres, et qui remontait aux tempes en favoris poivre et sel. Des dents blanches, rangées symétriquement sur les bords d'une bouche fine et serrée. Une de ces vraies têtes de commodore, qui se redressent dans la tempête et font face à l'orage. Aucun ouragan ne l'eût courbée, tant elle était solide sur le cou puissant qui lui servait de pivot. Dans cette bataille de surenchères, chaque mouvement qu'elle ferait de haut en bas signifierait cent mille dollars de plus.

Il n'y avait pas à lutter.

« Douze cent mille dollars, douze cent mille ! dit le commissaire-priseur, avec l'accent particulier d'un agent qui voit enfin que sa vacation lui sera profitable.

— A douze cent mille dollars, il y a marchand ! répéta le crieur Gingrass.

— Oh ! on peut surenchérir sans crainte ! murmura le cabaretier Oakhurst, William Kolderup ne cédera pas !

— Il sait bien que personne ne s'y hasardera ! » répondit l'épicier de Merchant-Street.

Des « chut ! » répétés invitèrent les deux honorables commerçants à garder un complet silence. On voulait entendre. Les cœurs palpitaient. Une voix oserait-elle s'élever, qui répondrait à la voix de William W. Kolderup ? Lui, superbe à voir, ne bougeait pas. Il restait là, aussi calme que si l'affaire ne l'eût pas intéressé. Mais, — ce que ses voisins pouvaient observer, — ses deux yeux étaient comme deux pistolets, chargés de dollars, prêts à faire feu

« Personne ne dit mot ? » demanda Dean Felporg.

Personne ne dit mot.

« Une fois ! deux fois !...

— Une fois ! deux fois !... répéta Gingrass, très habitué à ce petit dialogue avec le commissaire.

— Je vais adjuger !

— Nous allons adjuger !

— A douze cent mille dollars l'île Spencer, telle qu'elle se poursuit et comporte !

— A douze cent mille dollars !

— C'est bien vu ?... bien entendu ?

— Il n'y a pas de regret ?

— A douze cent mille dollars l'île Spencer!... »

Les poitrines oppressées se soulevaient et s'abaissaient convulsivement A la dernière seconde, une surenchère allait-elle enfin se produire ?

Le commissaire Felporg, la main droite tendue au-dessus de sa table, agitait le marteau d'ivoire... Un coup, un seul coup, et l'adjudication serait définitive !

Le public n'eût pas été plus impressionné devant une application sommaire de la loi de Lynch !

Le marteau s'abaissa lentement, toucha presque la table, se releva, tremblota un instant, comme une épée qui s'engage au moment où le tireur va se fendre à fond ; puis il s'abattit rapidement...

Mais, avant que le coup sec n'eût été porté, une voix avait fait entendre ces quatre mots :

« Treize cent mille dollars! »

Il y eut un premier « ah! » général de stupéfaction, et un second « ah! » non moins général, de satisfaction. Un surenchérisseur s'était présenté. Donc il y aurait bataille.

Mais quel était ce téméraire qui osait venir lutter à coups de dollars contre William W. Kolderup, de San-Francisco ?

C'était J.-R. Taskinar, de Stockton.

J.-R. Taskinar était riche, mais il était encore plus gros. Il pesait quatre cent quatre-vingt-dix livres. S'il n'était arrivé que « second » au dernier concours des hommes gras de Chicago, c'est qu'on ne lui avait pas laissé le temps d'achever son dîner, et il avait perdu une dizaine de livres.

Ce colosse, auquel il fallait des sièges spéciaux pour qu'il pût y asseoir son énorme personne, habitait Stockton, sur le San-Joachim. C'est là une des plus importantes villes de la Californie, l'un des centres d'entrepôts pour les mines du sud, une rivale de Sacramento, où se concentrent les produits des mines du nord. Là, aussi, les navires embarquent la plus grande quantité du blé californien.

Non seulement l'exploitation des mines et le commerce des céréales avaient fourni à J.-R. Taskinar l'occasion de gagner une fortune énorme, mais le pétrole avait coulé comme un autre Pactole à travers sa caisse. De plus, il était grand joueur, joueur heureux, et le « poker », la roulette de l'Ouest-Amérique, s'était toujours montré prodigue envers lui de ses numéros pleins. Mais, si riche qu'il fût, c'était un vilain homme, au nom duquel on n'accolait

pas volontiers l'épithète d' « honorable », si communément en usage dans le pays. Après tout, comme on dit, c'était un bon cheval de bataille, et peut-être lui en mettait-on sur le dos plus qu'il ne convenait. Ce qui est certain, c'est qu'en mainte occasion il ne se gênait pas pour user du « derringer », qui est le revolver californien.

Quoi qu'il en soit, J.-R. Taskinar haïssait tout particulièrement William W. Kolderup. Il le jalousait pour sa fortune, pour sa situation, pour son honorabilité. Il le méprisait comme un homme gras méprise un homme qu'il a le droit de trouver maigre. Ce n'était pas la première fois que le commerçant de Stockton cherchait à enlever au commerçant de San-Francisco une affaire, bonne ou mauvaise, par pur esprit de rivalité. William W. Kolderup le connaissait à fond, et lui témoignait en toute rencontre un dédain bien fait pour l'exaspérer.

Un dernier succès que J.-R. Taskinar ne pardonnait pas à son adversaire, c'est que ce dernier l'avait proprement battu aux dernières élections de l'État. Malgré ses efforts, ses menaces, ses diffamations, — sans compter les milliers de dollars vainement prodigués par ses courtiers électoraux, — c'était William W. Kolderup qui siégait à sa place au Conseil législatif de Sacramento.

Or, J.-R. Taskinar avait appris, — comment? je ne pourrais le dire, — que l'intention de William Kolderup était de se porter acquéreur de l'île Spencer. Cette île, sans doute, lui serait aussi inutile qu'elle le serait à son rival. Peu importait. Il y avait là une nouvelle occasion d'entrer en lutte, de combattre, de vaincre peut-être : J.-R. Taskinar ne pouvait la laisser échapper.

Et voilà pourquoi J.-R. Taskinar était venu à la salle de l' « auction », au milieu de cette foule de curieux, qui ne pouvait pressentir ses desseins; pourquoi, à tout le moins, il avait préparé ses batteries; pourquoi, avant d'agir, il avait attendu que son adversaire eût couvert la mise à prix, si haute qu'elle fût.

Enfin William W. Kolderup avait lancé cette surenchère :

« Douze cent mille dollars! »

Et J.-R. Taskinar, au moment où William W. Kolderup pouvait se croire définitivement adjudicataire de l'île, s'était révélé par ces mots jetés d'une voix de stentor :

« Treize cent mille dollars! »

Tout le monde, on l'a vu, s'était retourné.

« Le gros Taskinar! »

Ce fut le nom qui passa de bouche en bouche. Oui! le gros Taskinar! Il était bien connu! Sa corpulence avait fourni le sujet de plus d'un article dans les journaux de l'Union. Je ne sais quel mathématicien avait même démontré, par de transcendants calculs, que sa masse était assez considérable pour influencer celle de notre satellite, et troubler, dans une proportion appréciable, les éléments de l'orbite lunaire.

Mais la composition physique de J.-R. Taskinar n'était pas en ce moment pour intéresser les spectateurs de la salle. Ce qui allait être bien autrement émouvant, c'est qu'il entrait en rivalité directe et publique avec William W. Kolderup. C'est qu'un combat héroïque, à coups de dollars, menaçait de s'engager, et je ne sais trop pour lequel de ces deux coffres-forts les parieurs auraient montré le plus d'entrain. Énormément riches tous les deux, ces mortels ennemis! Ce ne serait donc plus qu'une question d'amour-propre.

Après le premier mouvement d'agitation, rapidement comprimé, un nouveau silence s'était fait dans toute l'assemblée. On aurait entendu une araignée tisser sa toile.

Ce fut la voix du commissaire-priseur Dean Felporg, qui rompit ce pesant silence.

« A treize cent mille dollars l'île Spencer! » cria-t-il, en se levant, afin de mieux suivre la série des enchères.

William W. Kolderup s'était tourné du côté de J.-R. Taskinar. Les assistants venaient de s'écarter pour faire place aux deux adversaires. L'homme de Stockton et l'homme de San-Francisco pouvaient se voir en face, se dévisager à leur aise. La vérité nous oblige a dire qu'ils ne s'en faisaient pas faute. Jamais le regard de l'un n'eût consenti à se baisser devant le regard de l'autre.

« Quatorze cent mille dollars, dit William W. Kolderup.

— Quinze cent mille! répondit J.-R. Taskinar.

— Seize cent mille!

— Dix-sept cent mille! »

Cela ne vous rappelle-t-il pas l'histoire de ces deux industriels de Glasgow, luttant à qui élèverait l'un plus haut que l'autre la cheminée de son usine, au risque d'une catastrophe? Seulement, là, c'étaient des cheminées en lingots d'or.

Toutefois, après les surenchères de J.-R. Taskinar, William W. Kolderup

mettait un certain temps à réfléchir avant de s'engager à nouveau. Au contraire, lui, Taskinar, partait comme une bombe et semblait ne pas vouloir prendre une seconde de réflexion.

« Dix-sept cent mille dollars! répéta le commissaire-priseur. Allons, messieurs, c'est pour rien!... C'est donné! »

Et on eût pu croire qu'emporté par les habitudes de la profession, il allait ajouter, ce digne Felporg :

« Le cadre vaut mieux ce cela! »

« Dix-sept cent mille dollars! hurla le crieur Gingrass.

— Dix-huit cent mille, répondit William W. Kolderup.

— Dix-neuf cent mille! répliqua J.-R. Taskinar.

— Deux millions! » répliqua aussitôt William W. Kolderup, sans attendre cette fois.

Son visage avait un peu pâli lorsque ces derniers mots s'échappèrent de sa bouche, mais toute son attitude fut celle d'un homme qui ne veut point abandonner la lutte.

J.-R. Taskinar était enflammé, lui. Son énorme figure ressemblait à ces disques de chemin de fer dont la face, tournée au rouge, commande l'arrêt d'un train. Mais, très probablement, son rival ne tiendrait pas compte des signaux et forcerait sa vapeur.

J.-R. Taskinar sentait cela. Le sang montait à son visage, apoplectiquement congestionné. Il tortillait de ses gros doigts, chargés de brillants de grand prix, l'énorme chaîne d'or qui se rattachait à sa montre. Il regardait son adversaire, puis fermait un instant les yeux, pour les rouvrir plus haineux que jamais.

« Deux millions cinq cent mille dollars! dit-il enfin, espérant dérouter toute surenchère par ce bond prodigieux.

— Deux millions sept cent mille! répondit d'une voix très calme William W. Kolderup.

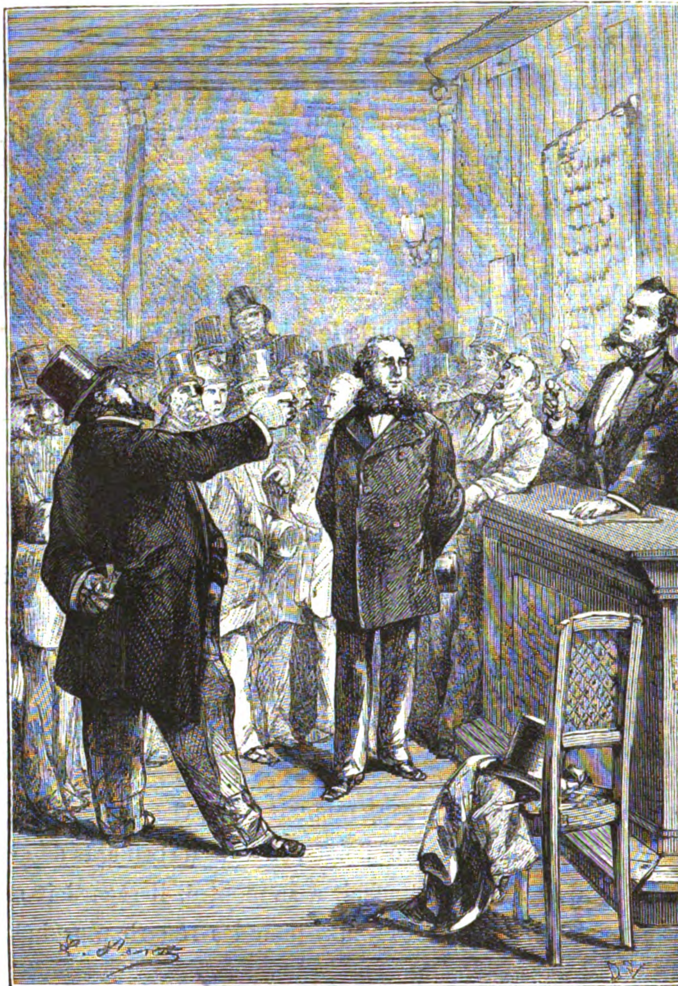
— Deux millions neuf cent mille!

— Trois millions [1].

Oui! William W. Kolderup, de San-Francisco, avait dit trois millions de dollars!

Les applaudissements allaient éclater. Ils se continrent, cependant, à la

[1] Environ quinze millions de francs.



« Treize cent mille dollars ! » (Page 12.)

voix du commissaire-priseur, qui répétait l'enchère, et dont le marteau levé menaçait de s'abaisser par un involontaire mouvement des muscles. On eût dit que Dean Felporg, si blasé qu'il fût devant les surprises d'une vente publique, était incapable de se contenir plus longtemps.

Tous les regards s'étaient portés sur J.-R. Taskinar. Le volumineux personnage en sentait le poids, mais bien plus encore le poids de ces trois millions de dollars, qui semblait l'écraser. Il voulait parler, sans doute, pour surenchérir, il ne le pouvait plus. Il voulait remuer la tête... il ne le pouvait pas davantage.



Ils accompagnèrent ce vainqueur jusqu'à Montgomery-Street. (Page 18.)

Enfin sa voix se fit entendre, faiblement, mais suffisamment pour l'engager.

« Trois millions cinq cent mille! murmura-t-il.

— Quatre millions! » répondit William W. Kolderup.

Ce fut le dernier coup de massue. J.-R. Taskinar s'affaissa. Le marteau frappa d'un coup sec le marbre de la table...

L'île Spencer était adjugée pour quatre millions de dollars, à William W. Kolderup, de San-Francisco.

« Je me vengerai! » murmura J.-R. Taskinar.

Et, après avoir jeté un regard plein de haine sur son vainqueur, il s'en retourna à Occidental-Hotel.

Cependant, les hurrahs, les « hip » retentissaient par trois fois à l'oreille de William W. Kolderup; ils l'accompagnèrent jusqu'à Montgomery-Street, et, tel était l'enthousiasme de ces Américains en délire, qu'ils en oublièrent même de chanter le *Yankee Doodle.*

III

OU LA CONVERSATION DE PHINA HOLLANEY ET DE GODFREY MORGAN EST ACCOMPAGNÉE AU PIANO.

William W. Kolderup était rentré dans son hôtel de la rue Montgomery. Cette rue, c'est le Regent-Street, le Broadway, le boulevard des Italiens de San-Francisco. Tout le long de cette grande artère, qui traverse la ville parallèlement à ses quais, est le mouvement, l'entrain, la vie : tramways multiples, voitures attelées de chevaux ou de mules, gens affairés qui se pressent sur les trottoirs de pierre, devant les magasins richement achalandés, amateurs plus nombreux encore aux portes des « bars », où se débitent des boissons on ne peut plus californiennes.

Inutile de décrire l'hôtel du nabab de Frisco. Ayant trop de millions, il avait trop de luxe. Plus de confort que de goût. Moins de sens artistique que de sens pratique. On ne saurait tout avoir.

Que le lecteur se contente de savoir qu'il y avait un magnifique salon de réception, et, dans ce salon, un piano, dont les accords se propageaient à travers la chaude atmosphère de l'hôtel, au moment où y rentrait l'opulent Kolderup.

« Bon! se dit-il, elle et lui sont là! Un mot à mon caissier, puis nous causerons tout à l'heure! »

Et il se dirigea vers son cabinet, afin d'en finir avec cette petite affaire de l'île Spencer et n'y plus penser. En finir, c'était tout simplement réaliser quelques valeurs de portefeuille afin de payer l'acquisition. Quatre lignes à son

agent de change, il n'en fallait pas davantage. Puis William W. Kolderup s'occuperait d'une autre « combinaison », qui lui tenait bien autrement au cœur.

Oui! elle et lui étaient dans le salon: elle, devant son piano; lui, à demi étendu sur un canapé, écoutant vaguement les notes perlées des arpèges, qui s'échappaient des doigts de cette charmante personne.

« M'écoutes-tu ? dit-elle.

— Sans doute.

— Oui! mais m'entends-tu ?

— Si je t'entends, Phina! Jamais tu n'as si bien joué ces variations de l'*Auld Robin Gray*.

— Ce n'est pas *Auld Robin Gray* que je joue, Godfrey... c'est *Happy moment*...

— Ah! j'avais cru! » répondit Godfrey d'un ton d'indifférence, auquel il eût été difficile de se méprendre.

La jeune fille leva ses deux mains, laissa un instant ses doigts écartés, suspendus au-dessus du clavier, comme s'ils allaient retomber pour saisir un accord. Puis, donnant un demi-tour à son tabouret, elle resta, quelques instants, à regarder le trop tranquille Godfrey, dont les regards cherchèrent à éviter les siens.

Phina Hollaney était la filleule de William W. Kolderup. Orpheline, élevée par ses soins, il lui avait donné le droit de se considérer comme sa fille, le devoir de l'aimer comme un père. Elle n'y manquait pas.

C'était une jeune personne, « jolie à sa manière », comme on dit, mais à coup sûr charmante, une blonde de seize ans avec des idées de brune, ce qui se lisait dans le cristal de ses yeux d'un bleu noir. Nous ne saurions manquer de la comparer à un lis, puisque c'est une comparaison invariablement employée dans la meilleure société pour désigner les beautés américaines. C'était donc un lis, si vous le voulez bien, mais un lis greffé sur quelque églantier résistant et solide. Certainement elle avait beaucoup de cœur, cette jeune miss, mais elle avait aussi beaucoup d'esprit pratique, une allure très personnelle, et ne se laissait pas entraîner plus qu'il ne convenait dans les illusions ou les rêves qui sont de son sexe et de son âge.

Les rêves, c'est bien quand on dort, non quand on veille. Or, elle ne dormait pas, en ce moment, et ne songeait aucunement à dormir.

« Godfrey ? reprit-elle.

— Phina ? répondit le jeune homme.

— Où es-tu, maintenant ?

— Près de toi... dans ce salon...

— Non, pas près de moi, Godfrey ! Pas dans ce salon !... Mais loin, bien loin... au delà des mers, n'est-ce pas ? »

Et machinalement, la main de Phina, cherchant le clavier, s'égara en une série de septièmes diminuées, dont la tristesse en disait long et que ne comprit peut-être pas le neveu de William W. Kolderup.

Car tel était ce jeune homme, tel le lien de parenté qui l'unissait au riche maître de céans. Fils d'une sœur de cet acheteur d'île, sans parents, depuis bien des années, Godfrey Morgan avait été, comme Phina, élevé dans la maison de son oncle, auquel la fièvre des affaires n'avait jamais laissé une intermittence pour songer à se marier.

Godfrey comptait alors vingt-deux ans. Son éducation achevée l'avait laissé absolument oisif. Gradué d'université, il n'en était pas beaucoup plus savant pour cela. La vie ne lui ouvrait que des voies de communication faciles. Il pouvait prendre à droite, à gauche : cela le mènerait toujours quelque part, où la fortune ne lui manquerait pas.

D'ailleurs Godfrey était bien de sa personne, distingué, élégant, n'ayant jamais passé sa cravate dans une bague, et ne constellant ni ses doigts, ni ses manchettes, ni le plastron de sa chemise, de toutes les fantaisies joaillières, si appréciées de ses concitoyens.

Je ne surprendrai personne en disant que Godfrey Morgan devait épouser Phina Hollaney. Aurait-il pu en être autrement ? Toutes les convenances y étaient. D'ailleurs, William W. Kolderup voulait ce mariage. Il assurait ainsi sa fortune aux deux êtres qu'il chérissait le plus au monde, sans compter que Phina plaisait à Godfrey, et que Godfrey ne déplaisait point à Phina. Il fallait qu'il en fût ainsi pour la bonne comptabilité de la maison de commerce. Depuis leur naissance, un compte était ouvert au jeune homme, un autre à la jeune fille : il n'y avait plus qu'à les solder, à passer les écritures d'un compte nouveau pour les deux époux. Le digne négociant espérait bien que cela se ferait fin courant, et que la situation serait définitivement balancée, sauf erreur ou omission.

Or, précisément, il y avait omission, et peut-être erreur, ainsi qu'on va le démontrer.

Erreur, puisque Godfrey ne se sentait pas encore tout à fait mûr pour la

grande affaire du mariage; omission, puisqu'on avait omis de le pressentir à ce sujet.

En effet, ses études terminées, Godfrey éprouvait comme une lassitude prématurée du monde et de la vie toute faite, où rien ne lui manquerait, où il n'aurait pas un désir à former, où il n'aurait rien à faire! La pensée de courir le monde l'envahit alors : il s'aperçut qu'il avait tout appris, sauf à voyager. De l'ancien et du nouveau continent, il ne connaissait, à vrai dire, qu'un seul point, San-Francisco, où il était né, qu'il n'avait jamais quitté, si ce n'est en rêve. Or, qu'est-ce donc, je vous le demande, qu'un jeune homme qui n'a pas fait deux ou trois fois le tour du globe, — surtout s'il est Américain? A quoi peut-il être bon par la suite? Sait-il s'il pourra se tirer d'affaire dans les diverses conjonctures où le jetterait un voyage de longue haleine? S'il n'a pas un peu goûté à la vie d'aventures, comment oserait-il répondre de lui? Enfin quelques milliers de lieues, parcourues à la surface de la terre, pour voir, pour observer, pour s'instruire, ne sont-elles pas l'indispensable complément d'une bonne éducation de jeune homme?

Il était donc arrivé ceci : c'est que, depuis tantôt un an Godfrey s'était plongé dans les livres de voyages, qui pullulent à notre époque, et cette lecture l'avait passionné. Il avait découvert le Céleste Empire avec Marco Polo, l'Amérique avec Colomb, le Pacifique avec Cook, le pôle Sud avec Dumont-d'Urville. Il s'était pris de l'idée d'aller là où ces illustres voyageurs avaient été sans lui. En vérité, il n'eût pas trouvé payer trop cher une exploration de quelques années au prix d'un certain nombre d'attaques de pirates malais, de collisions en mer, de naufrages sur une côte déserte, dût-il y mener la vie d'un Selkirk ou d'un Robinson Crusoé! Un Robinson! devenir un Robinson! Quelle jeune imagination n'a pas un peu rêvé cela, en lisant, ainsi que Godfrey l'avait fait souvent, trop souvent, les aventures des héros imaginaires de Daniel de Foë ou de Wiss?

Oui! le propre neveu de William W. Kolderup en était là au moment où son oncle songeait à l'enchaîner, comme on dit, dans les liens du mariage. Quant à voyager avec Phina, devenue mistress Godfrey Morgan, non, ce n'était pas possible! Il fallait le faire seul ou ne pas le faire. Et, d'ailleurs, sa fantaisie passée, Godfrey ne serait-il pas dans des conditions meilleures pour signer son contrat? Est-on propre au bonheur d'une femme, quand, préalablement, on n'est même pas allé au Japon ni en Chine, pas même en Europe? Non! assurément.

Et voilà pourquoi Godfrey était maintenant distrait près de miss Phina, indifférent quand elle lui parlait, sourd lorsqu'elle lui jouait les airs qui le charmaient autrefois.

Phina, en fille sérieuse et réfléchie, s'en était bien aperçue. Dire qu'elle n'en éprouvait pas quelque dépit mêlé d'un peu de chagrin, ce serait la calomnier gratuitement. Mais, habituée à envisager les choses par leur côté positif, elle s'était déjà fait ce raisonnement :

« S'il faut absolument qu'il parte, mieux vaut que ce soit avant le mariage qu'après ! »

Et voilà pourquoi elle avait dit à Godfrey ces simples mots, très significatifs :

« Non !... tu n'es pas près de moi en ce moment.... mais au delà des mers ! »

Godfrey s'était levé. Il avait fait quelques pas dans le salon, sans regarder Phina, et, inconsciemment, son index était venu s'appuyer sur une des touches du piano.

C'était un gros « ré » bémol, de l'octave au-dessous de la portée, note bien lamentable, qui répondait pour lui.

Phina avait compris, et, sans plus ample discussion, elle allait mettre son fiancé au pied du mur, en attendant qu'elle l'aidât à y pratiquer une brèche, afin qu'il pût s'enfuir où sa fantaisie l'entraînait, lorsque la porte du salon s'ouvrit.

William W. Kolderup parut, un peu affairé, comme toujours. C'était le commerçant qui venait de terminer une opération et s'apprêtait à en commencer une autre.

« Eh bien, dit-il, il ne s'agit plus, maintenant, que de fixer définitivement la date.

— La date? répondit Godfrey en tressautant. Quelle date, s'il vous plaît, mon oncle?

— La date de votre mariage à tous deux ! répliqua William W. Kolderup. Ce n'est pas la date du mien, je suppose !

— Ce serait peut-être plus urgent ! dit Phina.

— Hein !... Quoi ?... s'écria l'oncle. Qu'est-ce que cela signifie?... Nous disons fin courant, n'est-ce pas ?

— Parrain Will, répondit la jeune fille, ce n'est pas la date d'un mariage qu'il s'agit de fixer aujourd'hui, c'est la date d'un départ !

— D'un départ?...

— Oui, le départ de Godfrey, reprit miss Phina, de Godfrey, qui, avant de se marier, éprouve le besoin de courir un peu le monde!

— Tu veux partir... toi?... s'écria William W. Kolderup, en marchant vers le jeune homme, dont il saisit le bras, comme s'il avait peur que ce « coquin de neveu » ne lui échappât.

— Oui, oncle Will, répondit bravement Godfrey.

— Et pour combien de temps?

— Pour dix-huit mois, ou deux ans, au plus, si....

— Si?...

— Si vous voulez bien le permettre, et si Phina veut bien m'attendre jusque-là!

— T'attendre! Voyez-vous ce prétendu qui ne prétend qu'à s'en aller! s'écria William W. Kolderup.

— Il faut laisser faire Godfrey, répondit la jeune fille. Parrain Will, j'ai bien réfléchi à tout cela. Je suis jeune, mais, en vérité, Godfrey est encore plus jeune que moi! Les voyages le vieilliront, et je pense qu'il ne faut pas contrarier ses goûts! Il veut voyager, qu'il voyage! Le besoin du repos lui viendra ensuite, et il me retrouvera au retour.

— Quoi! s'écria William W. Kolderup, tu consens à donner la volée à cet étourneau?

— Oui, pour les deux ans qu'il demande!

— Et tu l'attendras?...

— Oncle Will, si je n'étais pas capable de l'attendre, c'est que je ne l'aimerais pas! »

Cela dit, miss Phina était revenue vers son piano, et, soit qu'elle le voulût ou non, ses doigts jouaient en sourdine un morceau très à la mode, *le Départ du Fiancé*, qui était bien de circonstance, on en conviendra. Mais Phina, sans s'en apercevoir peut-être, le jouait en « la » mineur, bien qu'il fût écrit en « la » majeur. Aussi, tout le sentiment de la mélodie se transformait avec ce mode, et sa couleur plaintive rendait bien les intimes impressions de la jeune fille.

Cependant Godfrey, embarrassé, ne disait mot. Son oncle lui avait pris la tête, et, la tournant en pleine lumière, il le regardait. De cette façon, il l'interrogeait, sans avoir besoin de parler, et lui, répondait sans avoir besoin de répondre.



— Où es-tu, maintenant? (Page 20.)

Et les lamentations de ce *Départ du Fiancé* se faisaient toujours tristement entendre. Enfin William W. Kolderup, après avoir fait un tour de salon, revint vers Godfrey, qui était planté là comme un coupable devant son juge. Puis, élevant la voix :

« C'est très sérieux? demanda-t-il.

— Très sérieux, répondit miss Phina, sans s'interrompre, tandis que Godfrey se contentait de faire un signe affirmatif.

— *All right!* » répliqua William W. Kolderup, en fixant sur son neveu un regard singulier.



S'arrêtant, les bras croisés, devant Godfrey... (Page 25.)

Puis, on aurait pu l'entendre murmurer entre ses dents :

« Ah ! tu veux tâter des voyages avant d'épouser Phina ! Eh bien ! tu en tâteras, mon neveu ! »

Il fit encore deux ou trois pas, et, s'arrêtant, les bras croisés, devant Godfrey :

« Où veux-tu aller ? lui demanda-t-il.

— Partout.

— Et quand comptes-tu partir ?

— Quand vous voudrez, oncle Will.

— Soit, le plus tôt possible! »

Sur ces derniers mots, Phina s'était interrompue brusquement. Le petit doigt de sa main gauche venait de toucher un « sol » dièze... et le quatrième ne l'avait pas résolu sur la tonique du ton. Elle était restée sur la « sensible », comme le Raoul des *Huguenots*, lorsqu'il s'enfuit à la fin de son duo avec Valentine.

Peut-être miss Phina avait-elle le cœur un peu gros, mais son parti était bien pris de ne rien dire.

Ce fut alors que William W. Kolderup, sans regarder Godfrey, s'approcha du piano :

« Phina, dit-il gravement, il ne faut jamais rester sur la « sensible! »

Et, de son gros doigt qui s'abattit verticalement sur une des touches, il fit résonner un « la » naturel.

IV

DANS LEQUEL T. ARTELETT, DIT TARTELETT, EST CORRECTEMENT PRÉSENTÉ AU LECTEUR.

Si T. Artelett eût été Français, ses compatriotes n'auraient pas manqué de le nommer plaisamment Tartelett. Mais, comme ce nom lui convient, nous n'hésiterons pas à le désigner ainsi. D'ailleurs, si Tartelett n'était pas Français, il était digne de l'être.

Dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Chateaubriand parle d'un petit homme « poudré et frisé comme autrefois, habit vert pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, qui râclait un violon de poche, et faisait danser *Madelon Friquet* aux Iroquois. »

Les Californiens ne sont pas des Iroquois, il s'en faut, mais Tartelett n'en était pas moins professeur de danse et de maintien dans la capitale de la Californie. Si on ne lui soldait pas ses leçons, comme à son prédécesseur, en peaux de castor et en jambons d'ours, on les lui payait en dollars. Si, en parlant de ses élèves, il ne disait pas : « ces messieurs sauvages et ces dames

sauvagesses », c'est que ses élèves étaient fort civilisés, et, à l'en croire, il n'avait pas peu contribué à leur civilisation.

Tartelett, célibataire, se donnait quarante-cinq ans à l'époque où nous le présentons aux lecteurs. Mais, il y a quelque dizaine d'années, son mariage avec une demoiselle déjà mûre avait été sur le point de s'accomplir.

A cette époque, et à ce propos, on lui demanda « deux ou trois lignes », touchant son âge, sa personne, sa situation: Voici ce qu'il crut devoir répondre. Cela nous dispensera de faire son portrait, au double point de vue du moral et du physique.

« Il est né le 17 juillet 1835, à trois heures un quart du matin.

« Sa taille est de cinq pieds, deux pouces, trois lignes.

« Sa grosseur, prise au-dessus des hanches, est exactement de deux pieds, trois pouces.

« Son poids, augmenté depuis l'an dernier de six livres, est de cent cinquante et une livres et deux onces.

« Il a la tête oblongue.

« Ses cheveux, rares au-dessus du front, sont châtains grisonnants ; son front est haut, son visage ovale, son teint coloré.

« Ses yeux, — vue excellente, — sont gris châtain, les cils et les sourcils châtain clair; les paupières sont un peu enfoncées dans leur orbite sous l'arcade sourcilière.

« Le nez, de moyenne grandeur, est fendu par une gerçure vers le bout de la narine gauche.

« Ses tempes et ses joues sont plates et imberbes.

« Ses oreilles sont grandes et plates.

« Sa bouche, de moyenne grandeur, est absolument pure de mauvaises dents.

« Ses lèvres, minces et un peu pincées, sont recouvertes d'une moustache et d'une impériale épaisses ; son menton rond est aussi ombragé d'une barbe multicolore.

« Un petit grain de beauté orne son cou potelé, — à la nuque.

« Enfin, lorsqu'il est au bain, on peut voir qu'il a la peau blanche et peu velue.

« Son existence est calme et réglée. Sans être d'une santé robuste, grâce à sa grande sobriété, il a su la conserver intacte depuis sa naissance. Il a les

bronches très faciles à irriter : c'est ce qui est cause qu'il n'a pas la mauvaise habitude du tabac. Il n'use pas non plus de spiritueux, pas de café, pas de liqueur, pas de vin pur. En un mot, tout ce qui pourrait réagir sur le système nerveux est rigoureusement supprimé de son hygiène. La bière légère, l'eau rougie, sont les seules boissons qu'il puisse prendre sans danger. C'est à sa prudence qu'il doit de n'avoir jamais consulté de médecin depuis qu'il est au monde.

« Son geste est prompt, sa démarche vive, son caractère franc et ouvert. Il pousse, en outre, la délicatesse jusqu'à l'extrême, et jusqu'ici c'est la crainte de rendre une femme malheureuse qui l'a fait hésiter à s'engager dans les liens du mariage. »

Telle fut la note produite par Tartelett; mais, si engageante qu'elle pût être pour une demoiselle d'un certain âge, l'union projetée manqua. Le professeur demeura donc célibataire, et continua à donner ses leçons de danse et de maintien.

Ce fut vers cette époque qu'il entra, à ce titre, dans l'hôtel de William W. Kolderup; puis, le temps aidant, ses élèves l'abandonnant peu à peu, il finit par compter comme un rouage de plus dans le personnel de l'opulente maison.

Après tout, c'était un brave homme, malgré ses ridicules. On s'attacha à lui. Il aimait Godfrey, il aimait Phina, qui le lui rendaient d'ailleurs. Aussi n'avait-il plus qu'une seule ambition au monde : leur inculquer toutes les délicatesses de son art, en faire, en ce qui concerne la bonne tenue, deux êtres accomplis.

Or, le croira-t-on ? ce fut lui, le professeur Tartelett, que William W. Kolderup choisit pour être le compagnon de son neveu pendant ce voyage projeté. Oui ! il avait quelque raison de croire que Tartelett n'avait pas peu contribué à pousser Godfrey à cette manie de déplacement, afin d'achever de se perfectionner en courant le monde. William W. Kolderup résolut donc de les faire courir à deux. Dès le lendemain, 16 avril, il fit prévenir le professeur de venir le trouver dans son cabinet.

Une prière du nabab était un ordre pour Tartelett. Le professeur quitta sa chambre, muni de ce petit violon de poche qu'on appelle *pochette*, afin d'être prêt à tout événement ; il monta le grand escalier de l'hôtel, les pieds académiquement posés, comme il convient à un maître de danse, frappa à

la porte du cabinet, entra, le corps à demi incliné, les coudes arrondis, la bouche souriante, et il attendit dans la troisième position, après avoir croisé l'un devant l'autre, à la moitié de leur longueur, ses pieds dont les chevilles se touchaient et dont les pointes étaient tournées en dehors.

Tout autre que le professeur Tartelett, placé dans cette sorte d'équilibre instable, aurait vacillé sur sa base, mais lui sut conserver une rectitude absolue.

« Monsieur Tartelett, dit William W. Kolderup, je vous ai fait venir pour vous apprendre une nouvelle qui, je le crois, n'aura pas lieu de vous surprendre.

— A vos souhaits! répondit le professeur, bien que William W. Kolderup n'eut point éternué, ainsi qu'on pourrait le croire.

— Le mariage de mon neveu est retardé d'un an ou dix-huit mois, reprit l'oncle, et Godfrey, sur sa demande, va partir pour visiter les divers États du nouveau et de l'ancien monde.

— Monsieur, répondit Tartelett, mon élève Godfrey fera honneur au pays qui l'a vu naître, et...

— Et aussi au professeur de maintien qui l'a initié aux bonnes manières, » répondit le négociant, d'un ton dont le naïf Tartelett ne sentit aucunement l'ironie.

Et, en effet, croyant devoir exécuter un « assemblé », il déplaça alternativement ses pieds par une sorte de glissade de côté; puis, pliant légèrement le genou avec souplesse, il salua William W. Kolderup.

« J'ai pensé, reprit celui-ci, que vous auriez sans doute quelque peine à vous séparer de votre élève?

— La peine sera douloureuse, répondit Tartelett, et, cependant, s'il le faut...

— Il ne le faudra pas, répondit William W. Kolderup, dont l'épais sourcil se fronça.

— Ah!... » répondit Tartelett.

Légèrement troublé, il fit un temps levé en arrière, de manière à passer de la troisième à la quatrième position; puis, il mit entre ses deux pieds la distance d'une largeur, — sans peut-être avoir absolument conscience de ce qu'il faisait.

« Oui! ajouta le négociant d'une voix brève et d'un ton qui n'admettait pas l'ombre de réplique, j'ai pensé qu'il serait vraiment cruel de séparer un professeur et un élève si bien faits pour s'entendre!

— Assurément... les voyages!... répondit Tartelett, qui semblait ne pas vouloir comprendre.

— Oui!... assurément!... reprit William W. Kolderup, non seulement les voyages mettront en relief les talents de mon neveu, mais aussi les talents du professeur auquel il doit une tenue si correcte! »

Jamais la pensée n'était venue à ce grand enfant qu'un jour il lui faudrait quitter San-Francisco, la Californie et l'Amérique pour courir les mers. Ces idées n'auraient pu entrer dans le cerveau d'un homme plus ferré sur la chorégraphie que sur les voyages, et qui en était encore à connaître les environs de la capitale dans un rayon de dix milles. Et maintenant on lui offrait, non! on lui faisait entendre que, bon gré mal gré, il allait avoir à s'expatrier, à exécuter de sa personne, avec toutes les charges et inconvénients qu'ils comportent, ces déplacements conseillés par lui à son élève! Il y avait là, certainement, de quoi troubler une cervelle aussi peu solide que la sienne, et l'infortuné Tartelett, pour la première fois de sa vie, sentit un frémissement involontaire dans les muscles de ses jambes, assouplis par trente-cinq ans d'exercices!

« Peut-être... dit-il, en essayant de rappeler sur ses lèvres ce sourire stéréotypé du danseur, qui s'était un instant effacé, peut-être... ne suis-je pas fait pour...

— Vous vous ferez! » répondit William W. Kolderup, en homme avec lequel il n'y a pas à discuter.

Refuser, c'était impossible. Tartelett n'y pensait même pas. Qu'était-il dans la maison? Une chose, un ballot, un colis, pouvant être expédié à tous les coins du monde! Mais l'expédition en projet n'était pas sans le troubler quelque peu.

« Et quand doit s'effectuer le départ? demanda-t-il en essayant de reprendre une position académique.

— Dans un mois.

— Et sur quelle mer orageuse monsieur Kolderup a-t-il décidé que le vaisseau emporterait mon élève et moi?

— Sur le Pacifique, d'abord.

— Et sur quel point du globe terrestre aurai-je à poser le pied pour la première fois?

— Sur le sol de la Nouvelle-Zélande, répondit William W. Kolderup. J'ai remarqué que les Néo-Zélandais n'arrondissent pas convenablement les coudes!... Vous les rectifierez! »

Voilà comment le professeur Tartelett fut choisi pour être compagnon de voyage de Godfrey Morgan.

Un signe du négociant lui fit alors comprendre que l'audience était terminée. Il se retira donc assez ému, pour que sa sortie et les grâces spéciales qu'il déployait habituellement dans cet acte difficile laissassent tant soit peu à désirer.

En effet, pour la première fois de sa vie, le professeur Tartelett, oubliant, dans sa préoccupation, les plus élémentaires préceptes de son art, s'en allait les pieds en dedans!

V

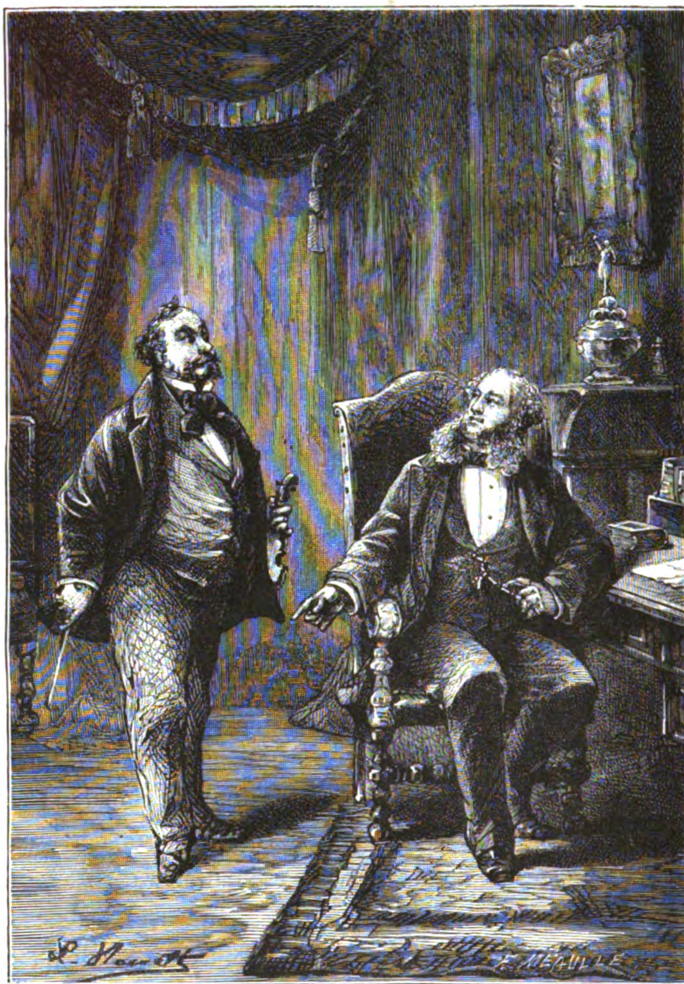
DANS LEQUEL ON SE PRÉPARE A PARTIR, ET A LA FIN DUQUEL ON PART POUR TOUT DE BON.

Il n'y avait plus à y revenir. Avant ce long voyage, à deux, à travers la vie, qu'on appelle mariage, Godfrey allait faire le tour du monde, — ce qui est quelquefois plus périlleux. Mais il comptait en revenir très aguerri, et, parti un jeune homme, ramener un homme au retour. Il aurait vu, observé, comparé. Sa curiosité serait satisfaite. Il ne lui resterait plus qu'à demeurer tranquille et sédentaire, à vivre heureux au foyer conjugal, que nulle tentation ne le porterait plus à quitter. Avait-il tort ou raison? Courait-il à quelque bonne et solide leçon dont il ferait son profit? Nous laisserons à l'avenir le soin de répondre.

Bref, Godfrey était enchanté.

Phina, anxieuse, sans en rien laisser paraître, se résignait à cet apprentissage.

Le professeur Tartelett, lui, d'habitude si ferme sur ses jambes, rompues à tous les équilibres de la danse, avait perdu son aplomb ordinaire et cherchait en vain à le retrouver. Il vacillait même sur le parquet de sa chambre, comme s'il eût été déjà sur le plancher d'une cabine, remuée par les coups de roulis et de tangage.

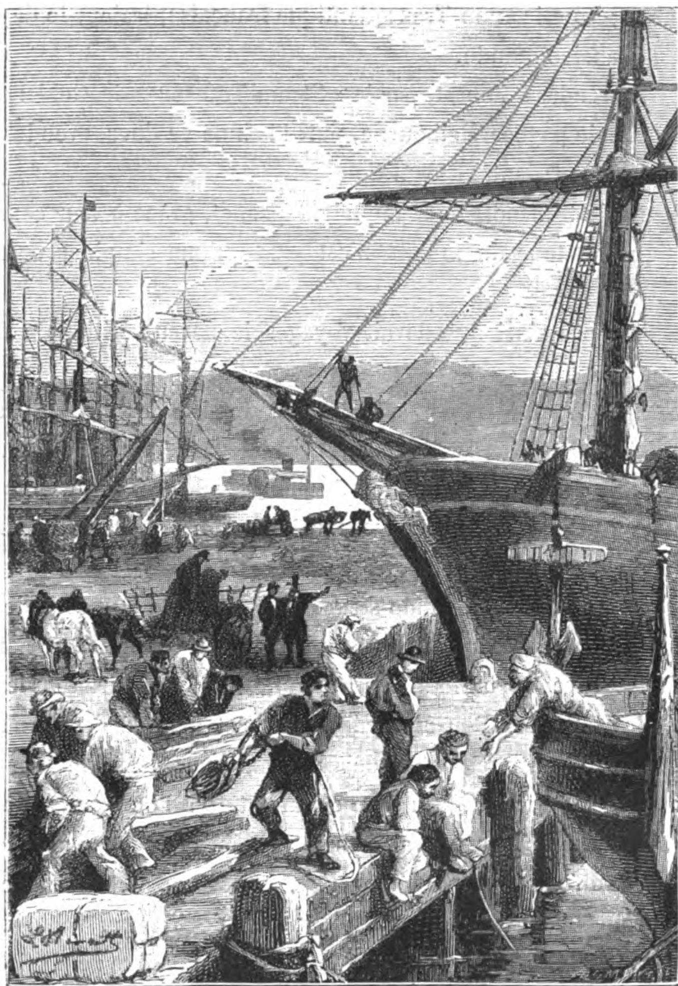


Vous les rectifierez! (Page 30.)

Quant à William W. Kolderup, depuis la décision prise, il était devenu peu communicatif, surtout avec son neveu. Ses lèvres serrées, ses yeux à demi cachés sous ses paupières, indiquaient qu'une idée fixe s'était implantée dans cette tête, où bouillonnaient habituellement les hautes spéculations du commerce.

« Ah ! tu veux voyager, murmurait-il parfois, voyager au lieu de te marier, au lieu de rester chez toi, d'être heureux tout bêtement !... Eh bien, tu voyageras !

Les préparatifs furent aussitôt commencés.



C'était à l'un de ces quais artificiels. (Page 36.)

Tout d'abord, la question de l'itinéraire dut être soulevée, discutée et, finalement, résolue.

Godfrey s'en irait-il par le sud, l'est ou l'ouest? Cela était à décider en premier lieu.

S'il débutait par les routes du sud, la compagnie « Panama to California and British Columbia », puis la compagnie « Packet Shouthampton Rio-Janeiro », se chargeraient de le conduire en Europe.

S'il prenait par l'est, le grand chemin de fer du Pacifique pouvait l'amener en quelques jours à New-York, et de là, les lignes Cunard, Inman, Withe-

Star, Hamburg-American ou Transatlantique française, iraient le déposer sur le littoral de l'ancien monde.

S'il voulait prendre à l'ouest, par la « Steam Transoceanic Golden Age », il lui serait facile de gagner Melbourne, puis l'isthme de Suez, avec les bateaux de la « Peninsular Oriental Steam Co ».

Les moyens de transport ne manquaient pas, et, grâce à leur concordance mathématique, le tour du monde n'est plus qu'une simple promenade de touriste.

Mais ce n'est pas ainsi que devait voyager le neveu-héritier du nabab de Frisco.

Non! William W. Kolderup possédait, pour les besoins de son commerce, toute une flotte de navires à voiles et à vapeur. Il avait donc décidé qu'un de ses bâtiments serait « mis à la disposition du jeune Godfrey Morgan », comme s'il se fût agi d'un prince du sang, voyageant pour son plaisir, — aux frais des sujets de son père.

Par ses ordres, le *Dream*, solide steamer de six cents tonnes et de la force de deux cents chevaux, entra aussitôt en armement. Il devait être commandé par le capitaine Turcotte, un loup de mer, qui avait déjà couru tous les océans sous toutes les latitudes. Bon et hardi marin, cet habitué des tornades, des typhons et des cyclones, comptait déjà quarante ans de navigation sur cinquante ans d'âge. Se mettre à la cape et faire tête à l'ouragan n'était qu'un jeu pour ce « matelot », qui n'avait jamais été éprouvé que par le « mal de terre », c'est-à-dire lorsqu'il était en relâche. Aussi, de cette existence incessamment secouée sur le pont d'un bâtiment, avait-il conservé l'habitude de toujours se balancer à droite, à gauche, en avant, en arrière : il avait le tic du tangage et du roulis.

Un second, un mécanicien, quatre chauffeurs, douze matelots, en tout dix-huit hommes, devaient former l'équipage du *Dream*, qui, s'il se contentait de faire tranquillement ses huit milles à l'heure, n'en possédait pas moins d'excellentes qualités nautiques. Qu'il n'eût pas assez de vitesse pour passer dans la lame lorsque la mer était grosse, soit! mais aussi la lame ne lui passait pas dessus, avantage qui compense bien la médiocrité de la marche, surtout quand on n'est pas autrement pressé. D'ailleurs, le *Dream* était gréé en goélette, et, par un vent favorable, avec ses cinq cents yards carrés de toile, il pouvait toujours venir en aide à sa vapeur.

Il ne faudrait pas croire, toutefois, que le voyage du *Dream* ne dût être

qu'un voyage d'agrément. William W. Kolderup était un homme trop pratique pour ne pas chercher à utiliser un parcours de quinze ou seize mille lieues à travers toutes les mers du globe. Son navire devait partir sans cargaison, sans doute, mais il lui était facile de se conserver dans de bonnes conditions de flottabilité, en remplissant d'eau ses « water-ballast[1] », qui auraient pu l'immerger jusqu'au ras du pont au cas où cela eût été nécessaire. Aussi le *Dream* comptait-il charger en route et visiter les divers comptoirs du riche négociant. Il s'en irait ainsi d'un marché à un autre. N'ayez pas peur, le capitaine Turcotte ne serait pas embarrassé de faire ses frais de voyage ! La fantaisie de Godfrey Morgan ne coûterait pas un dollar à la caisse avunculaire ! Ainsi agit-on dans les bonnes maisons de commerce.

Tout cela fut décidé dans de longs entretiens, très secrets, que William W. Kolderup et le capitaine Turcotte eurent ensemble. Mais il paraît que le règlement de cette affaire, si simple cependant, n'allait pas tout seul, car le capitaine dut faire de nombreuses visites au cabinet du négociant. Lorsqu'il en sortait, de plus perspicaces que les habitués de l'hôtel auraient observé qu'il avait une figure singulière, que ses cheveux étaient hérissés en coup de vent, comme s'il les eût tracassés d'une main fébrile, que toute sa personne, enfin, roulait et tanguait plus violemment que d'ordinaire. On avait pu entendre, aussi, des éclats de voix singuliers, qui prouvaient que les séances ne s'étaient pas passées sans orage. C'est que le capitaine Turcotte, avec son franc-parler, savait fort bien tenir tête à William W. Kolderup, qui l'aimait et l'estimait assez pour lui permettre de le contredire.

Enfin, paraît-il, tout s'arrangea. Qui avait cédé, de William W. Kolderup ou de Turcotte? je n'oserais encore me prononcer, ne connaissant pas le sujet même de leurs discussions. Cependant je parierais plutôt pour le capitaine.

Quoi qu'il en soit, après huit jours d'entretiens, le négociant et le marin parurent être d'accord; mais Turcotte ne cessait pas de grommeler entre ses dents :

« Que les cinq cent mille diables du surouet m'envoient par le fond du pot au noir, si jamais je me serais attendu, moi Turcotte, à faire de pareille besogne! »

Cependant l'armement du *Dream* avançait rapidement, et son capitaine ne

1. Compartiments que l'on peut remplir d'eau lorsque le navire est lège, de manière à le maintenir dans sa ligne de flottaison.

négligeait rien pour qu'il fût en état de prendre la mer dès la première quinzaine du mois de juin. On l'avait passé à la forme, et sa carène, soigneusement repeinte au minium, tranchait par son rouge vif avec le noir de ses œuvres mortes.

Il vient un grand nombre de bâtiments de toutes sortes et de toutes nationalités dans le port de San-Francisco. Aussi, depuis bien des années, les quais de la ville, régulièrement construits sur le littoral, n'auraient-ils pu suffire à l'embarquement et au débarquement des marchandises, si les ingénieurs n'étaient parvenus à établir plusieurs quais factices. Des pilotis de sapin rouge furent enfoncés dans les eaux, quelques milles carrés de planchers les recouvrirent de larges plates-formes. C'était autant de pris sur la baie, mais la baie est vaste. On eut ainsi de véritables cales de déchargement, couvertes de grues et de ballots, près desquelles steamers des deux océans, steamboats des fleuves californiens, clippers de tous pays, caboteurs des côtes américaines, purent se ranger dans un ordre parfait, sans s'écraser les uns les autres.

C'était à l'un de ces quais artificiels, à l'extrémité de Warf-Mission-Street, qu'avait été solidement amarré le *Dream*, après son passage au bassin de carénage.

Rien ne fut négligé pour que le steamer, affecté au voyage de Godfrey, pût naviguer dans les meilleures conditions. Approvisionnements, aménagement, tout fut minutieusement étudié. Le gréement était en parfait état, la chaudière éprouvée, la machine à hélice excellente. On embarqua même, pour les besoins du bord et la facilité des communications avec la terre, une chaloupe à vapeur, rapide et insubmersible, qui devait rendre de grands services au cours de la navigation.

Enfin, bref, tout était prêt à la date du 10 juin. Il n'y avait plus qu'à prendre la mer. Les hommes, embarqués par le capitaine Turcotte pour la manœuvre des voiles ou la conduite de la machine, formaient un équipage de choix, et il eût été difficile d'en trouver un meilleur sur la place. Un véritable stock d'animaux vivants, agoutis, moutons, chèvres, coqs et poules, etc., était parqué dans l'entrepont; les besoins de la vie matérielle se voyaient, en outre, assurés par un certain nombre de caisses de conserves des meilleures marques.

Quant à l'itinéraire que devait suivre le *Dream*, ce fut sans doute l'objet des longues conférences que William W. Kolderup et son capitaine eurent en-

semble. Tout ce que l'on sut, c'est que le premier point de relâche indiqué devait être Auckland, capitale de la Nouvelle-Zélande, — sauf le cas où le besoin de charbon, nécessité par la prolongation de vents contraires, obligerait à se réapprovisionner, soit à l'un des archipels du Pacifique, soit à l'un des ports de la Chine.

Tout ce détail, d'ailleurs, importait peu à Godfrey, du moment qu'il s'en allait en mer, et pas du tout à Tartelett, dont l'esprit troublé s'exagérait de jour en jour les éventualités de navigation.

Il n'y avait plus qu'une formalité à remplir : la formalité des photographies.

Un fiancé ne peut décemment partir pour un long voyage autour du monde sans emporter l'image de celle qu'il aime, et, en revanche, sans lui laisser la sienne.

Godfrey, en costume de touriste, se livra donc aux mains de Stephenson et Co, photographes de Montgomery-Street, et Phina, dans sa toilette de ville, confia également au soleil le soin de fixer ses traits charmants, mais un peu attristés, sur la plaque des habiles opérateurs.

Ce serait encore une façon de voyager ensemble. Le portrait de Phina avait sa place tout indiquée dans la cabine de Godfrey; celui de Godfrey, dans la chambre de la jeune fille.

Quant à Tartelett, qui n'était pas fiancé et ne songeait aucunement à l'être, on jugea convenable, cependant, de confier son image au papier sensibilisé. Mais, quel que fût le talent des photographes, ils ne purent obtenir une épreuve satisfaisante. Le cliché oscillant ne fut jamais qu'un brouillard confus, dans lequel il eût été impossible de reconnaître le célèbre professeur de danse et de maintien.

C'est que le patient, quoi qu'il en eût, ne pouvait s'empêcher de bouger, — en dépit de la recommandation en usage dans tous les ateliers consacrés aux opérations de ce genre.

On essaya d'autres moyens plus rapides, d'épreuves instantanées. Impossible. Tartelett tanguait et roulait déjà par anticipation, tout comme le capitaine du *Dream*.

Il fallut renoncer à conserver les traits de cet homme remarquable. Irréparable malheur pour la postérité, si — mais éloignons cette pensée! — si, tout en croyant ne partir que pour l'ancien monde, Tartelett partait pour cet autre monde dont ne ne revient pas.

Le 9 juin, on était prêt. Le *Dream* n'avait plus qu'à appareiller. Ses papiers, connaissement, charte-partie, police d'assurance, étaient en règle, et, deux jours avant, le courtier de la maison Kolderup avait envoyé les dernières signatures.

Ce jour-là, un grand déjeuner d'adieu fut donné à l'hôtel de Montgomery-Street. On but à l'heureux voyage de Godfrey et à son prompt retour.

Godfrey ne laissait pas d'être assez ému, et il ne chercha point à le cacher. Phina se montra plus ferme que lui. Quant à Tartelett, il noya ses appréhensions dans quelques verres de champagne, dont l'influence se prolongea jusqu'au moment du départ. Il faillit même oublier sa pochette, qui lui fut rapportée à l'instant où on larguait les amarres du *Dream*.

Les derniers adieux furent faits à bord, les dernières poignées de main s'échangèrent sur la dunette; puis, la machine donna quelques tours d'hélice, qui firent déborder le steamer.

« Adieu ! Phina.

— Adieu ! Godfrey.

— Que le ciel vous conduise ! dit l'oncle.

— Et surtout qu'il nous ramène ! murmura le professeur Tartelett.

— Et n'oublie jamais, Godfrey, ajouta William W. Kolderup, la devise que le *Dream* porte à son tableau d'arrière :

Confide, recte agens.

— Jamais, oncle Will ! Adieu, Phina !

— Adieu ! Godfrey. »

Le steamer s'éloigna, les mouchoirs s'agitèrent, tant qu'il resta en vue du quai, même un peu au delà.

Bientôt cette baie de San-Francisco, la plus vaste du monde, était traversée, le *Dream* franchissait l'étroit goulet de Golden-Gate, puis il tranchait de son étrave les eaux du Pacifique : c'était comme si cette « Porte d'or » venait de se refermer sur lui.

VI

DANS LEQUEL LE LECTEUR EST APPELÉ A FAIRE CONNAISSANCE AVEC UN NOUVEAU PERSONNAGE.

Le voyage était commencé. Ce n'était pas le difficile, on en conviendra volontiers.

Ainsi que le répétait souvent le professeur Tartelett, avec une incontestable logique:

« Un voyage commence toujours! Mais où et comment il finit, c'est l'important! »

La cabine occupée par Godfrey s'ouvrait, au fond de la dunette du *Dream*, sur le carré d'arrière, qui servait de salle à manger. Notre jeune voyageur était installé là aussi confortablement que possible. Il avait offert à la photographie de Phina la meilleure place sur le mieux éclairé des panneaux de sa chambre. Un cadre pour dormir, un lavabo pour sa toilette, quelques armoires pour ses vêtements et son linge, une table pour travailler, un fauteuil pour s'asseoir, que lui fallait-il de plus, à ce passager de vingt-deux ans? Dans ces conditions, il aurait fait vingt-deux fois le tour du monde! N'était-il pas à l'âge de cette philosophie pratique que constituent la belle santé et la bonne humeur? Ah! jeunes gens, voyagez si vous le pouvez, et si vous ne le pouvez pas... voyagez tout de même!

Tartelett, lui, n'était plus de bonne humeur. Sa cabine, près de la cabine de son élève, lui semblait bien étroite, son cadre bien dur, les six yards superficiels qu'elle occupait en abord, bien insuffisants pour qu'il y pût répéter ses battus et ses pas de bourrée. Le voyageur, en lui, n'absorberait-il donc pas le professeur de danse et de maintien? Non! C'était dans le sang, et, lorsque Tartelett arrivera à l'heure de se coucher pour le dernier sommeil, ses pieds se trouveront encore placés en ligne horizontale, les talons l'un contre l'autre, à la première position.

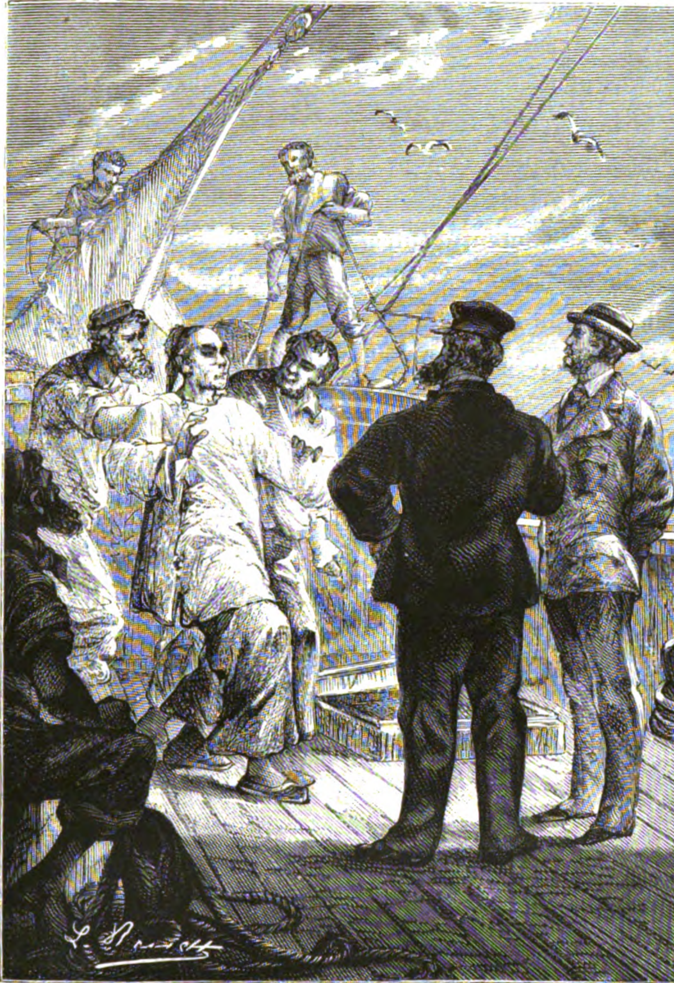
Les repas devaient se prendre en commun, et c'est ce qui fut fait, — Godfrey



Le steamer s'éloigna. (Page 38.)

et Tartelett vis-à-vis l'un de l'autre, le capitaine et le second occupant chacun l'un des bouts de la table de roulis. Cette effrayante dénomination, « table de roulis », laissait déjà comprendre que la place du professeur serait trop souvent vide !

Au départ, dans ce beau mois de juin, il faisait une belle brise du nord-est. Le capitaine Turcotte avait pu faire établir la voilure, afin d'accroître sa vitesse, et le *Dream*, tout dessus, bien appuyé, ne roulait pas trop d'un bord sur l'autre. En outre, comme la lame le prenait par l'arrière, le tangage ne le fatiguait point outre mesure. Cette allure n'est pas celle qui fait, sur le



« Qui es-tu? » lui demanda-t-il. (Page 43.)

visage des passagers, les nez pincés, les yeux caves, les fronts livides, les joues sans couleur. C'était donc supportable. On piquait droit dans le sud-ouest sur une jolie mer, moutonnant à peine : le littoral américain n'avait pas tardé à disparaître sous l'horizon.

Pendant deux jours, aucun incident de navigation ne se produisit, qui soit digne d'être relaté. Le *Dream* faisait bonne route. Le début de ce voyage était donc favorable, — bien que le capitaine Turcotte laissât percer quelquefois une inquiétude qu'il eût en vain essayé de dissimuler. Chaque jour, lorsque le soleil passait au méridien, il relevait exactement la situation du

navire. Mais on pouvait observer qu'aussitôt il emmenait le second dans sa cabine, et là, tous deux restaient en conférence secrète, comme s'ils avaient eu à discuter en vue de quelque éventualité grave. Ce détail, sans doute, passait inaperçu pour Godfrey, qui n'entendait rien aux choses de la navigation, mais le maître d'équipage et quelques-uns des matelots ne laissaient pas d'en être surpris.

Ces braves gens le furent d'autant plus, que, deux ou trois fois, dès la première semaine, pendant la nuit, sans que rien ne nécessitât cette manœuvre, la direction du *Dream* fut sensiblement modifiée, puis reprise au jour. Ce qui se fût expliqué avec un navire à voiles, soumis aux variations des courants atmosphériques, ne s'expliquait plus avec un steamer, qui peut suivre la ligne des grands cercles et serre ses voiles lorsque le vent ne lui est plus favorable.

Le 12 juin, dans la matinée, un incident très inattendu se produisit à bord.

Le capitaine Turcotte, son second et Godfrey allaient se mettre à table pour déjeuner, lorsqu'un bruit insolite se fit entendre sur le pont. Presque aussitôt le maître d'équipage, poussant la porte, parut sur le seuil du carré.

« Capitaine! dit-il.

— Qu'y a-t-il donc? répondit vivement Turcotte, comme un marin toujours sur le qui-vive.

— Il y a... un Chinois! dit le maître d'équipage.

— Un Chinois?

— Oui! un vrai Chinois que nous venons de découvrir, par hasard, à fond de cale!

— A fond de cale! s'écria le capitaine Turcotte. De par tous les diables du Sacramento, qu'on l'envoie à fond de mer!

— *All right!* » répondit le maître d'équipage.

Et l'excellent homme, avec le mépris que doit ressentir tout Californien pour un fils du Céleste Empire, trouvant cet ordre on ne peut plus naturel, ne se fût fait aucun scrupule de l'exécuter.

Cependant le capitaine Turcotte s'était levé; puis, suivi de Godfrey et du second, il quittait le carré de la dunette et se dirigeait vers le gaillard d'avant du *Dream*.

Là, en effet, un Chinois, étroitement tenu, se débattait aux mains de deux

ou trois matelots, qui ne lui épargnaient pas les bourrades. C'était un homme de trente-cinq à quarante ans, de physionomie intelligente, bien constitué, la figure glabre, mais un peu hâve par suite de ce séjour de soixante heures au fond d'une cale mal aérée. Le hasard seul l'avait fait découvrir dans son obscure retraite.

Le capitaine Turcotte fit aussitôt signe à ses hommes de lâcher le malheureux intrus.

« Qui es-tu? lui demanda-t-il.

— Un fils du Soleil.

— Et comment te nommes-tu?

— Seng-Vou, répondit le Chinois, dont le nom, en langue célestiale, signifie : qui ne vit pas.

— Et que fais-tu ici, à bord?

— Je navigue!... répondit tranquillement Seng-Vou, mais en ne vous causant que le moins de tort possible.

— Vraiment! le moins de tort!... Et tu t'es caché dans la cale au moment du départ?

— Comme vous dites, capitaine.

— Afin de te faire reconduire gratis d'Amérique en Chine, de l'autre côté du Pacifique?

— Si vous le voulez bien.

— Et si je ne le veux pas, mauricaud à peau jaune, si je te priais de vouloir bien regagner la Chine à la nage?

— J'essayerais, répondit le Chinois en souriant, mais il est probable que je coulerais en route!

— Eh bien, maudit John [1], s'écria le capitaine Turcotte, je vais t'apprendre à vouloir économiser les frais de passage! »

Et le capitaine Turcotte, beaucoup plus en colère que la circonstance ne le comportait, allait peut-être mettre sa menace à exécution, lorsque Godfrey intervint.

« Capitaine, dit-il, un Chinois de plus à bord du *Dream*, c'est un Chinois de moins en Californie, où il y en a tant!

— Où il y en a trop! répondit le capitaine Turcotte.

— Trop, en effet, reprit Godfrey. Eh bien, puisque ce pauvre diable a

1. Surnom que les Américains donnent aux Chinois.

jugé à propos de délivrer San-Francisco de sa présence, cela mérite quelque pitié!... Bah! nous le jetterons en passant du côté de Shangaï, et il n'en sera plus jamais question! »

En disant qu'il y a trop de Chinois dans l'État de Californie, Godfrey tenait là le langage d'un vrai Californien. Il est certain que l'émigration des fils du Céleste Empire, — ils sont trois cents millions en Chine contre trente millions d'Américains aux États-Unis, — est devenue un danger pour les provinces du Far-West. Aussi les législateurs de ces États, Californie, Basse-Californie, Orégon, Nevada, Utah, et le Congrès lui-même, se sont-ils préoccupés de l'invasion de ce nouveau genre d'épidémie, à laquelle les Yankees ont donné le nom significatif de « peste jaune ».

A cette époque, on comptait plus de cinquante mille Célestiaux, rien que dans l'État de Californie. Ces gens, très industrieux en matière de lavage d'or, très patients aussi, vivant d'une pincée de riz, d'une gorgée de thé, d'une bouffée d'opium, tendaient à faire baisser le prix de la main-d'œuvre au détriment des ouvriers indigènes. Aussi avait-on dû les soumettre à des lois spéciales, contrairement à la constitution américaine, — lois qui réglaient leur immigration, et ne leur donnaient pas le droit de se faire naturaliser, de crainte qu'ils ne finissent par obtenir la majorité au Congrès. D'ailleurs, généralement maltraités, à l'égal des Indiens et des nègres, afin de justifier cette qualification de « pestiférés » dont on les gratifiait, sont-ils le plus souvent parqués en une sorte de ghetto, où ils conservent soigneusement les mœurs et les habitudes du Céleste Empire.

Dans la capitale de la Californie, c'est vers le quartier de la rue Sacramento, orné de leurs enseignes et de leurs lanternes, que la pression des gens d'autre race les a concentrés. C'est là qu'on les rencontre par milliers, trottinant avec leur blouse à larges manches, leur bonnet conique, leurs souliers à pointe relevée. C'est là qu'ils se font, pour la plupart, épiciers, jardiniers ou blanchisseurs, — à moins qu'ils ne servent comme cuisiniers, ou n'appartiennent à ces troupes dramatiques, qui représentent des pièces chinoises sur le théâtre français de San-Francisco.

Et, — il n'y a aucune raison pour le cacher, — Seng-Vou faisait partie d'une de ces troupes hétérogènes, dans laquelle il tenait l'emploi de premier comique, — si toutefois cette expression du théâtre européen peut s'appliquer à n'importe quel artiste chinois. En effet, ils sont tellement sérieux, même lorsqu'ils plaisantent, que le romancier californien Hart-Bret a pu dire qu'il

n'avait jamais vu rire un acteur chinois, et même avoue-t-il n'avoir pu reconnaître si l'une de ces pièces à laquelle il assistait était une tragédie ou une simple farce.

Bref, Seng-Vou était un comique. La saison terminée, riche de succès, plus peut-être que d'espèces sonnantes, il avait voulu regagner son pays autrement qu'à l'état de cadavre[1]. C'est pourquoi, à tout hasard, il s'était glissé subrepticement dans la cale du *Dream*.

Muni de provisions, espérait-il donc faire incognito cette traversée de quelques semaines; puis débarquer sur un point de la côte chinoise, comme il s'était embarqué, sans être vu?

C'est possible, après tout. En somme, le cas n'était certainement pas pendable.

Aussi Godfrey avait-il eu raison d'intervenir en faveur de l'intrus, et le capitaine Turcotte, qui se faisait plus méchant qu'il n'était, renonça-t-il, sans trop de peine, à envoyer Seng-Vou par-dessus le bord, s'ébattre dans les eaux du Pacifique.

Seng-Vou ne réintégra donc pas sa cachette au fond du navire, mais il ne devait pas être bien gênant à bord. Flegmatique, méthodique, peu communicatif, il évitait soigneusement les matelots, qui avaient toujours quelque bourrade à sa disposition; il se nourrissait sur sa réserve de provisions. Tout compte fait, il était assez maigre pour que son poids, ajouté en surcharge, n'accrût pas sensiblement les frais de navigation du *Dream*. Si Seng-Vou passait gratuitement, à coup sûr son passage ne coûterait pas un cent à la caisse de William W. Kolderup.

Sa présence à bord, cependant, amena de la part du capitaine Turcotte une réflexion, dont son second, sans doute, fut seul à comprendre le sens particulier :

« Il va bien nous gêner, ce damné Chinois, quand il faudra!... Après tout, tant pis pour lui!

— Pourquoi s'est-il embarqué frauduleusement sur le *Dream!* répondit le second.

— Surtout pour aller à Shangaï! répliqua le capitaine Turcotte. Au diable John et les fils de John! »

1. L'habitude des Chinois est de se faire enterrer dans leur pays, et il y a des navires qui sont uniquement affectés à ce transport de cadavres.

VII

DANS LEQUEL ON VERRA QUE WILLIAM W. KOLDERUP N'A PEUT ÊTRE PAS EU TORT DE FAIRE ASSURER SON NAVIRE.

Pendant les jours qui suivirent, 13, 14 et 15 juin, le baromètre descendit lentement, mais d'une façon continue, sans reprise, ce qui indiquait une tendance à se maintenir au-dessous de variable, entre pluie ou vent et tempête. La brise fraîchit sensiblement en passant dans le sud-ouest. C'était vent debout pour le *Dream;* il eut à lutter contre des lames assez fortes, qui le prenaient par l'avant. Les voiles furent donc serrées dans leurs étuis, et il fallut marcher avec l'hélice, mais sous médiocre pression, afin d'éviter les mauvais coups.

Godfrey supporta très bien ces épreuves du tangage et du roulis, sans même perdre un seul instant de sa belle humeur. Très évidemment, ce brave garçon aimait la mer.

Mais Tartelett, lui, n'aimait pas la mer, et elle le lui rendait bien. Il fallait voir l'infortuné professeur de maintien ne se maintenant plus, le professeur de danse dansant contrairement à toutes les règles de l'art. Rester dans sa cabine, par ces secousses qui ébranlaient le steamer jusqu'à ses varangues, il ne le pouvait pas.

« De l'air ! de l'air ! » soupirait-il.

Aussi ne quittait-il plus le pont. Un coup de roulis, et il allait d'un bord sur l'autre. Un coup de tangage, et il était projeté en avant, quitte à être reprojeté presque aussitôt en arrière. Il s'appuyait aux lisses, il se raccrochait aux cordages, il prenait des attitudes absolument condamnées par les principes de la chorégraphie moderne! Ah! que ne pouvait-il s'élever dans l'air par un mouvement de ballon pour échapper aux dénivellations de ce plancher mouvant! Un danseur de ses ancêtres disait que, s'il consentait à reprendre pied sur la scène, c'était uniquement pour ne pas humilier ses

camarades. Lui, Tartelett, il aurait voulu ne jamais redescendre sur ce pont que les coups de tangage semblaient entraîner dans l'abîme.

Quelle idée le riche William W. Kolderup avait-il eue de l'envoyer là-dessus!

« Est-ce que ce mauvais temps va durer? demandait-il vingt fois par jour au capitaine Turcotte.

— Hum! le baromètre n'est pas rassurant! répondait invariablement le capitaine, en fronçant le sourcil.

— Est-ce que nous arriverons bientôt?

— Bientôt, monsieur Tartelett!... Hum! bientôt!... Encore faut-il le temps de se rendre!

— Et l'on appelle cela l'océan Pacifique! » répétait l'infortuné entre deux hoquets et deux oscillations.

Nous dirons, en outre, que non seulement le professeur Tartelett souffrait du mal de mer, mais aussi que la peur le prenait à voir ces grandes lames écumantes, qui déferlaient à la hauteur des pavois du *Dream*, à entendre les soupapes, soulevées par de violents chocs, qui laissaient fuir la vapeur par les tuyaux d'échappement, à sentir le steamer ballotté comme un bouchon de liège sur ces montagnes d'eau.

« Non! il n'est pas possible que ça ne chavire pas! répétait-il, en fixant sur son élève un regard inerte.

— Du calme, Tartelett! répondait Godfrey. Un navire est fait pour flotter, que diable! Il y a des raisons pour cela!

— Je vous dis qu'il n'y en a pas! »

Et, dans cette pensée, le professeur avait revêtu sa ceinture de sauvetage. Il la portait, jour et nuit, étroitement sanglée sur sa poitrine. On ne la lui aurait pas fait quitter à prix d'or. Toutes les fois que la mer lui laissait un instant de répit, il la regonflait par une forte expiration d'air. En vérité, jamais il ne la trouvait assez pleine!

Nous demandons l'indulgence pour les terreurs de Tartelett. A qui n'a pas l'habitude de la mer, ses déchaînements sont de nature à causer un certain effroi, et, on le sait, ce passager malgré lui ne s'était pas même hasardé jusqu'à ce jour sur les eaux paisibles de la baie de San-Francisco. Donc, malaise à bord d'un navire par grande brise, épouvante au choc des lames, on peut lui passer cela.

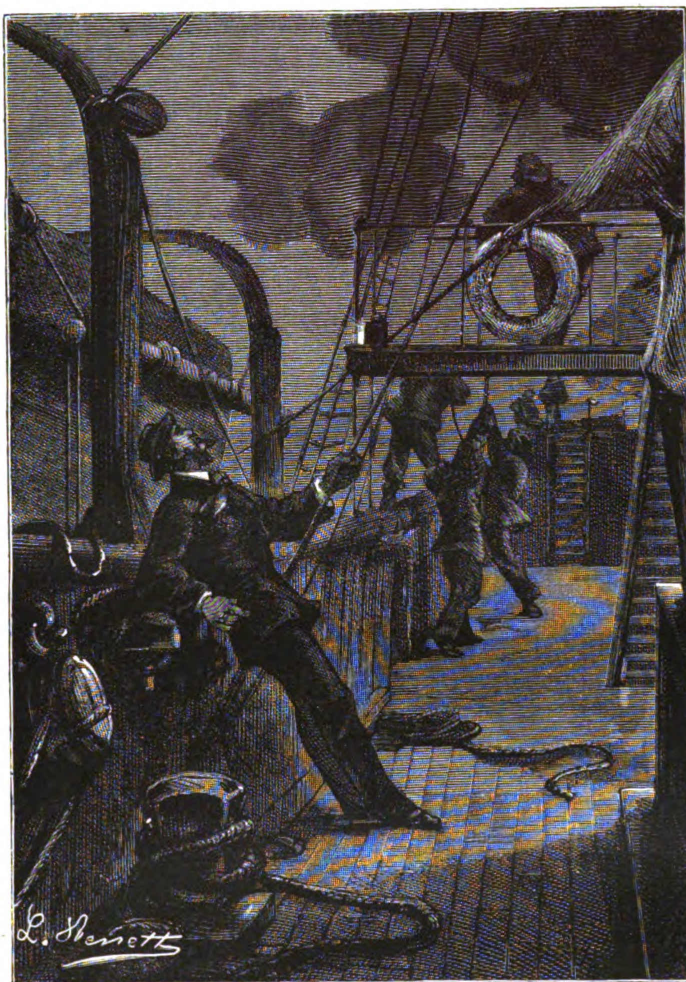
Au reste, le temps devenait de plus en plus mauvais et menaçait le *Dream*



Il fallait voir l'infortuné professeur. (Page 46.)

de quelque coup de vent prochain, que les sémaphores lui auraient annoncé, s'il eût été en vue du littoral.

Si, pendant le jour, le navire était effroyablement secoué, s'il ne marchait plus qu'à petite vapeur, afin de ne point faire d'avarie à sa machine, il arrivait néanmoins que, dans les fortes dénivellations des couches liquides, l'hélice émergeait ou s'immergeait successivement. De là, battements formidables de ses branches dans les eaux plus profondes, ou affolements au-dessus de la ligne de flottaison, qui pouvaient compromettre la solidité du système. C'étaient alors comme des détonations sourdes qui se produisaient sous



Mais, en levant les yeux... (Page 50.)

l'arrière du *Dream*, et les pistons s'emportaient avec une vitesse que le mécanicien ne maîtrisait pas sans peine.

Toutefois, Godfrey fut amené à faire une observation, dont il ne trouva pas la cause tout d'abord : c'est que, pendant la nuit, les secousses du steamer étaient infiniment moins rudes que pendant le jour. Devait-il donc en conclure que le vent mollissait alors, qu'il se faisait quelque accalmie après le coucher du soleil?

Cela même fut si marqué, que, dans la nuit du 21 au 22 juin, il voulut se rendre compte de ce qui se passait. Précisément, la journée avait été par-

ticulièrement mauvaise, le vent avait fraîchi, et il ne semblait pas que la nuit dût laisser tomber la mer, si capricieusement fouettée pendant de longues heures.

Godfrey se releva donc vers minuit, il se vêtit chaudement et monta sur le pont.

La bordée de quart veillait à l'avant. Le capitaine Turcotte se tenait sur la passerelle.

La violence de la brise n'avait certainement pas diminué. Pourtant le choc des lames, que devait couper l'étrave du *Dream*, était très amoindri.

Mais, en levant les yeux vers le haut de la cheminée, tout empanachée de fumée noire, Godfrey vit que cette fumée, au lieu de fuir de l'avant à l'arrière, s'emportait de l'arrière à l'avant au contraire, et suivait la même direction que le navire.

« Le vent a donc changé? » se dit-il.

Et, très heureux de cette circonstance, il monta sur la passerelle; puis, s'approchant du capitaine :

« Capitaine! » dit-il.

Celui-ci, encapuchonné dans sa capote cirée, ne l'avait pas entendu venir, et, tout d'abord, ne put dissimuler un mouvement de contrariété en le voyant près de lui.

« Vous, monsieur Godfrey, vous... sur la passerelle?

— Moi, capitaine, et je viens vous demander...

— Quoi donc? répondit vivement le capitaine Turcotte.

— Si le vent n'a pas changé?

— Non, monsieur Godfrey, non... et, malheureusement, je crains qu'il ne tourne en tempête!

— Cependant nous sommes maintenant vent arrière!

— Vent arrière... en effet... vent arrière!... répliqua le capitaine visiblement dépité par cette observation. Mais c'est bien malgré moi!

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que, pour ne pas compromettre la sécurité du bâtiment, j'ai dû virer cap pour cap et fuir devant le temps!

— Voilà qui va nous causer des retards extrêmement regrettables! dit Godfrey.

— Très regrettables, en effet, répondit le capitaine Turcotte; mais, dès qu'il fera jour, si la mer tombe un peu, j'en profiterai pour reprendre ma route à

l'ouest. Je vous engage donc, monsieur Godfrey, à regagner votre cabine. Croyez-moi! Essayez de dormir, pendant que nous courons avec la mer! Vous serez moins secoué! »

Godfrey fit un signe affimatif, il jeta un dernier coup d'œil anxieux sur les nuages bas qui chassaient avec une extrême vitesse; puis, quittant la passerelle, il rentra dans sa cabine, où il ne tarda pas à reprendre son sommeil interrompu.

Le lendemain matin, 22 juin, ainsi que l'avait dit le capitaine Turcotte, bien que le vent n'eût pas sensiblement molli, le *Dream* s'était remis en bonne direction.

Cette navigation dans l'ouest pendant le jour, dans l'est pendant la nuit, dura quarante-huit heures encore; mais le baromètre annonçait quelque tendance à remonter, ses oscillations devenaient moins fréquentes; il était à présumer que ce mauvais temps allait prendre fin avec les vents qui commençaient à haler la partie du nord.

C'est ce qui arriva, en effet.

Aussi le 25 juin, vers huit heures du matin, lorsque Godfrey monta sur le pont, une jolie prise du nord-est avait balayé les nuages, les rayons de soleil se jouant à travers le gréement mettaient leur touches de feu sur toutes les saillies du bord.

La mer, d'un vert profond, resplendissait alors sur un large secteur, directement frappé par la lumière radieuse. Le vent ne passait plus que par folles volées, qui galonnaient d'une légère écume la crête des lames, et les basses voiles furent larguées.

A proprement parler, même, ce n'était plus en véritables lames que se soulevait la mer, mais seulement en longues ondulations, qui berçaient doucement le steamer.

Ondulations ou lames, il est vrai, c'était tout un pour le professeur Tartelett, malade, aussi bien lorsque c'était « trop mou », que lorsque c'était « trop dur! » Il se tenait donc là, à demi couché sur le pont, la bouche entr'ouverte, comme une carpe qui se pâme hors de l'eau.

Le second, sur la dunette, sa longue-vue aux yeux, regardait dans la direction du nord-est.

Godfrey s'approcha de lui.

« Eh bien, monsieur, lui dit-il gaiement, aujourd'hui est un peu meilleur qu'hier!

— Oui, monsieur Godfrey, répondit le second, nous nous trouvons maintenant en eau calme.

— Et le *Dream* s'est remis en bonne route!

— Pas encore!

— Pas encore! Et pourquoi?

— Parce qu'il a été évidemment rejeté dans le nord-est pendant cette dernière tourmente, et il faut que nous relevions exactement sa position. Mais voilà un beau soleil, un horizon parfaitement net. A midi, en prenant hauteur, nous obtiendrons une bonne observation, et le capitaine nous donnera la route.

— Où donc est le capitaine? demanda Godfrey.

— Il a quitté le bord.

— Quitté le bord?

— Oui!... Nos hommes de quart ont cru apercevoir, à la blancheur de la mer, quelques brisants dans l'est, des brisants qui ne sont point portés sur les cartes du bord. La chaloupe à vapeur a donc été armée, et, suivi du maître d'équipage et de trois matelots, le capitaine Turcotte a été en reconnaissance.

— Depuis longtemps?

— Depuis une heure et demie environ!

— Ah! dit Godfrey, je suis fâché de ne pas avoir été prévenu. J'aurais eu grand plaisir à l'accompagner.

— Vous dormiez, monsieur Godfrey, répondit le second, et le capitaine n'a pas voulu vous réveiller.

— Je le regrette; mais, dites-moi, dans quelle direction la chaloupe a-t-elle couru?

— Par là, répondit le second, droit par le bossoir de tribord... dans le nord-est.

— Et avec une longue-vue on ne peut l'apercevoir?

— Non! elle est encore trop loin.

— Mais elle ne peut tarder à revenir?

— Elle ne peut tarder, répondit le second, car le capitaine tient à faire son point lui-même, et il faut, pour cela, qu'il soit de retour à bord avant midi! »

Sur cette réponse, Godfrey alla s'asseoir à l'extrémité du gaillard d'avant, après s'être fait apporter sa lunette marine. Il voulait guetter le retour de

la chaloupe. Quant à cette reconnaissance que le capitaine Turcotte était allé faire, elle ne pouvait l'étonner. Il était naturel, en effet, que le *Dream* ne se hasardât pas sur une partie de la mer, où des brisants avaient été signalés.

Deux heures se passèrent. Ce fut seulement vers dix heures et demie qu'une légère fumée, déliée comme un trait, commença à se détacher au-dessus de l'horizon.

C'était évidemment la chaloupe à vapeur qui, la reconnaissance opérée, ralliait le bord.

Godfrey se plut à la suivre dans le champ de sa lunette. Il la vit s'accuser peu à peu par des lignes plus franches, grandir à la surface de la mer, dessiner plus nettement sa fumée, à laquelle se mêlaient quelques volutes de vapeur sur le fond clair de l'horizon. C'était une embarcation excellente, de grande vitesse, et, comme elle marchait à toute pression, elle fut bientôt visible à l'œil nu : Vers onze heures, on apercevait à l'avant la « ouache » blanche que soulevait son étrave, à l'arrière le long sillage écumeux qui s'élargissait comme la queue d'une comète.

A onze heures et quart, le capitaine Turcotte accostait et sautait sur le pont du *Dream*.

« Eh bien, capitaine, qu'y a-t-il de nouveau? demanda Godfrey, qui vint lui serrer la main.

— Ah! bonjour, monsieur Godfrey?

— Et ces brisants?...

— Pure apparence! répondit le capitaine Turcotte. Nous n'avons rien vu de suspect. Nos hommes se seront trompés. Aussi cela m'étonnait bien, pour ma part!

— En route alors? dit Godfrey.

— Oui, nous allons nous remettre en route; mais, auparavant, il faut que je fasse mon point.

— Donnez-vous l'ordre d'embarquer la chaloupe? demanda le second.

— Non, répondit le capitaine, elle pourra nous servir encore. Mettez-la à la remorque! »

Les ordres du capitaine furent exécutés, et la chaloupe à vapeur, qui fut laissée en pression, vint se ranger à l'arrière du *Dream*.

Trois quarts d'heure après, le capitaine Turcotte, son sextant à la main, prenait la hauteur du soleil, et, le point établi, il donna la route à suivre.

Cela fait, après avoir jeté un dernier regard sur l'horizon, il appela son second; et il l'emmena dans sa cabine, où tous deux restèrent en assez longue conférence.

La journée fut très belle. Le *Dream* put marcher rapidement, sans le secours de ses voiles qu'il fallut serrer. Le vent était très faible, et, avec la vitesse imprimée par la machine, il n'aurait pas eu assez de force pour les enfler.

Godfrey était tout joyeux. Cette navigation par une belle mer, sous un beau soleil, est-il rien de plus réconfortant, rien qui donne plus d'essor à la pensée, plus de satisfaction à l'âme ? Et pourtant, c'est à peine si, dans ces circonstances favorables, le professeur Tartelett parvenait à se ragaillardir un peu. Si l'état de la mer ne lui inspirait plus d'immédiates inquiétudes, son être physique ne parvenait guère à réagir. Il essaya de manger, mais sans goût ni appétit. Godfrey voulut lui faire enlever cette ceinture de sauvetage qui lui serrait la poitrine; il s'y refusa absolument. Est-ce que cet assemblage de fer et de bois qu'on appelle un bâtiment ne risquait pas de s'entr'ouvrir d'un instant à l'autre ?

Le soir vint. D'épaisses vapeurs se maintenaient, sans descendre jusqu'au niveau de la mer. La nuit allait être beaucoup plus obscure que le beau temps diurne ne l'avait fait prévoir.

En somme, il n'y avait aucun écueil à craindre dans ces parages, dont le capitaine Turcotte venait de relever exactement la position sur ses cartes; mais des abordages sont toujours possibles, et on doit les redouter pendant les nuits brumeuses.

Aussi les fanaux du bord furent-ils soigneusement mis en état, peu après le coucher du soleil; le feu blanc fut hissé en tête du mât de misaine, et les feux de position, vert à droite, rouge à gauche, brillèrent dans les haubans. Si le *Dream* était abordé, du moins ne serait-il pas dans son tort, — ce qui n'est qu'une insuffisante consolation. Couler, même lorsqu'on est en règle, c'est toujours couler. Et si quelqu'un à bord devait faire cette réflexion, à coup sûr c'était le professeur Tartelett.

Cependant le digne homme, toujours roulant, toujours tanguant, avait regagné sa cabine, Godfrey la sienne : l'un avec la certitude, l'autre avec l'espoir, seulement, de passer une bonne nuit, car le *Dream* se balançait à peine sur les longues lames.

Le capitaine Turcotte, après avoir remis le quart au second, rentra également sous la dunette, afin de prendre quelques heures de repos. Tout était

en état. Le steamer pouvait naviguer en parfaite sécurité, puisqu'il ne semblait pas que la brume dût s'épaissir.

Au bout de vingt minutes, Godfrey dormait, et l'insomnie de Tartelett, qui s'était couché tout habillé, suivant son habitude, ne se trahissait plus que par de lointains soupirs.

Tout à coup, — il devait être une heure du matin, — Godfrey fut réveillé par des clameurs épouvantables.

Il sauta de son cadre, revêtit, en une seconde, son pantalon, sa vareuse et chaussa ses bottes de mer.

Presque aussitôt, ces cris effrayants se faisaient entendre sur le pont :

« Nous coulons ! nous coulons ! »

En un instant, Godfrey fut hors de sa cabine et se jeta dans le carré. Là, il heurta une masse informe qu'il ne reconnut pas. Ce devait être le professeur Tartelett.

Tout l'équipage était sur le pont, courant au milieu des ordres que donnaient le second et le capitaine.

« Un abordage ? demanda Godfrey.

— Je ne sais... je ne sais... par cette brume maudite... répondit le second, mais nous coulons !

— Nous coulons ?... » répondit Godfrey.

Et, en effet, le *Dream*, qui avait sans doute donné contre un écueil s'était enfoncé sensiblement. L'eau arrivait presque à la hauteur du pont. Nul doute que les feux de la machine ne fussent déjà noyés dans les profondeurs de la chaufferie.

« A la mer ! à la mer ! monsieur Godfrey, s'écria le capitaine. Il n'y a pas un instant à perdre ! Le navire sombre à vue d'œil ! Il vous entraînerait dans son tourbillon !...

— Et Tartelett ?

— Je m'en charge !... Nous ne sommes qu'à une demi-encâblure d'une côte !...

— Mais vous ?...

— Mon devoir m'oblige à rester le dernier à bord, et je reste ! dit le capitaine. Mais fuyez !... fuyez ! »

Godfrey hésitait encore à se jeter à la mer; cependant l'eau atteignait déjà le niveau des pavois du *Dream*.



Elle marchait à toute pression. (Page 53.)

Le capitaine Turcotte, sachant que Godfrey nageait comme un poisson, le saisit alors par les épaules et lui rendit le service de le précipiter par-dessus le bord.

Il était temps! Sans les ténèbres, on eût vu, sans doute, un gouffre se creuser à la place qu'occupait le *Dream*.

Mais Godfrey, en quelques brasses au milieu de cette eau calme, avait pu s'éloigner rapidement de cet entonnoir, qui attire comme les remous d'un Maëlstrom!

Tout cela s'était fait en moins d'une minute.



Là, appelant vainement dans l'ombre... (Page 57.)

Quelques instants après, au milieu de cris de désespoir, les feux du bord s'éteignaient l'un après l'autre.

Il n'y avait plus de doute : le *Dream* venait de couler à pic !

Quant à Godfrey, il avait pu atteindre une haute et large roche, à l'abri du ressac. Là, appelant vainement dans l'ombre, n'entendant aucune voix répondre à la sienne, ne sachant s'il se trouvait sur un roc isolé ou à l'extrémité d'un banc de récifs, seul survivant peut-être de cette catastrophe, il attendit le jour.

VIII

QUI CONDUIT GODFREY A DE CHAGRINES RÉFLEXIONS SUR LA MANIE DES VOYAGES.

Trois longues heures devaient encore se passer avant que le soleil ne reparût au-dessus de l'horizon. Ce sont ces heures-là dont on peut dire qu'elles durent des siècles.

L'épreuve était rude pour un début; mais, en somme, nous le répétons, Godfrey n'était pas parti pour une simple promenade. Il s'était bien dit, en prenant la mer, qu'il laissait derrière lui toute une existence de bonheur et de repos, qu'il ne la retrouverait pas en courant les aventures. Il s'agissait donc d'être à la hauteur de la situation.

Temporairement il était à l'abri. La mer, après tout, ne pouvait le reprendre sur cette roche, que mouillaient seuls les embruns du ressac. Devait-il craindre que le flux ne l'atteignît bientôt? Non, car en réfléchissant, il put établir que ce naufrage s'était fait au plus haut de la marée de nouvelle lune.

Mais cette roche était-elle isolée? Dominait-elle une ligne de brisants épars en cette portion de mer? Quelle était cette côte que le capitaine Turcotte croyait avoir entrevue dans les ténèbres? A quel continent appartenait-elle? Il n'était que trop certain que le *Dream* avait été rejeté hors de sa route pendant la tourmente des jours précédents. La situation du navire n'avait donc pu être exactement relevée. Comment en douter, puisque le capitaine, deux heures auparavant, affirmait que ses cartes ne portaient aucune indication de brisants dans ces parages! Il avait même fait mieux en allant reconnaître lui-même s'ils existaient, ces prétendus écueils, que ses vigies avaient cru voir dans l'est.

Il n'était que trop vrai, pourtant, et la reconnaissance opérée par le capitaine Turcotte, s'il l'eût poussée plus loin, aurait certainement évité la catastrophe. Mais à quoi bon ces retours vers le passé!

L'importante question devant le fait accompli, — question de vie ou de mort, — était donc pour Godfrey de savoir s'il se trouvait à proximité d'une terre quelconque. Dans quelle partie du Pacifique, il serait temps plus tard de raisonner à ce sujet. Avant tout, il faudrait songer, le jour venu, à quitter cette roche, qui, à sa partie supérieure, ne mesurait pas vingt pas de largeur et de longueur. Mais on n'abandonne un endroit que pour aller sur un autre. Et si cet autre n'existait pas, si le capitaine s'était trompé au milieu de ces brumes, si autour de ce brisant s'étendait une mer sans limites, si, à l'extrême portée de vue, le ciel et l'eau se confondaient circulairement sur le même horizon!

Les pensées du jeune naufragé se concentraient donc en ce point. Toute sa puissance de vision, il l'employait à chercher, au milieu de cette nuit noire, si quelque masse confuse, entassement de roches ou falaise, ne révélerait pas le voisinage d'une terre dans la partie est du récif.

Godfrey ne vit rien. Pas une senteur terrestre n'arrivait à son nez, pas une sensation de lumière à ses yeux, pas un bruit à ses oreilles. Aucun oiseau ne traversait cette ombre. Il semblait qu'autour de lui ce ne fût qu'un vaste désert d'eau.

Godfrey ne se dissimula pas qu'il y avait mille chances contre une pour qu'il fût perdu. Il ne s'agissait plus, maintenant, de faire tranquillement le tour du monde, mais de faire face à la mort. Aussi, avec calme, avec courage, sa pensée s'éleva-t-elle vers cette Providence, qui peut tout encore pour la plus faible de ses créatures, alors que cette créature ne peut plus rien par elle-même.

Pour ce qui dépendait de lui, Godfrey n'avait plus qu'à attendre le jour, à se résigner, si le salut était impossible, mais à tout tenter, au contraire, s'il y avait quelque chance de se sauver.

Calmé par la gravité même de ses réflexions, Godfrey s'était assis sur la roche. Il avait ôté une partie de ses vêtements imprégnés d'eau de mer, sa vareuse de laine, ses bottes alourdies, afin d'être prêt à se rejeter à la nage, s'il le fallait.

Cependant, était-il possible que personne n'eût survécu au naufrage? Quoi! pas un des hommes du *Dream* n'aurait été porté à terre! Avaient-ils donc été tous entraînés dans cet irrésistible tourbillon que creuse un navire en sombrant? Le dernier auquel Godfrey eut parlé, c'était le capitaine Turcotte, résolu à ne pas quitter son bâtiment, tant qu'un de ses matelots

y serait encore! C'était même le capitaine qui l'avait jeté à la mer, au moment où le pont du *Dream* allait disparaître.

Mais les autres, et l'infortuné Tartelett, et le malheureux Chinois, surpris sans doute par l'engloutissement, l'un dans la dunette, l'autre dans les profondeurs de la cale, qu'étaient-ils devenus? De tous ceux que portait le *Dream* il se serait donc sauvé seul? Et cependant la chaloupe était restée à la traîne du steamer! Quelques marins, passagers et matelots ne pouvaient-ils y avoir trouvé refuge, assez à temps pour fuir le lieu du naufrage? Oui! mais n'était-il pas plutôt à craindre que la chaloupe n'eût été entraînée avec le navire et ne fût maintenant par le fond, sous quelques vingtaines de brasses d'eau?

Godfrey se dit alors que, dans cette nuit obscure, s'il ne pouvait voir, il pouvait du moins se faire entendre. Rien ne l'empêchait d'appeler, de héler au milieu de ce profond silence. Peut-être la voix d'un de ses compagnons répondrait-elle à la sienne.

Il appela donc à plusieurs reprises, jetant un cri prolongé, qui devait être entendu dans un assez large rayon.

Pas un cri ne répondit au sien.

Il recommença plusieurs fois, en se tournant successivement à tous les points de l'horizon.

Silence absolu.

« Seul! seul! » murmura-t-il.

Non seulement aucun appel n'avait répondu au sien, mais aucun écho ne lui avait renvoyé le son de sa voix. Or, s'il eût été près d'une falaise, non loin d'un groupe de roches, tels qu'en présentent le plus souvent les cordons littoraux, il était certain que ses cris, répercutés par l'obstacle, seraient revenus à lui. Donc, ou vers l'est du récif s'étendait une côte basse, impropre à produire un écho, ou, ce qui était plus probable, aucune terre ne s'étendait dans le voisinage. Le semis de brisants, sur lequel le naufragé avait trouvé refuge, était isolé.

Trois heures s'écoulèrent dans ces transes. Godfrey, glacé, allant et venant sur le sommet de l'étroite roche, cherchait à réagir contre le froid. Enfin quelques lueurs blanchâtres teignirent les nuages du zénith. C'était le reflet des premières colorations de l'horizon.

Godfrey, tourné de ce côté, — le seul vers lequel pût être la terre, — cherchait à voir si quelque falaise ne se dessinerait pas dans l'ombre. En

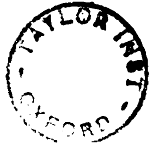
la profilant de ses premiers rayons, le soleil levant devait en accuser plus vivement les contours.

Mais rien n'apparaissait encore à travers cette aube indécise. Une légère brume s'élevait de la mer, qui ne permettait pas même de reconnaître l'étendue des brisants.

Il n'y avait donc pas à se faire d'illusions. Si Godfrey avait été, en effet, jeté sur un roc isolé du Pacifique, c'était la mort à bref délai, la mort par la faim, par la soif, ou, s'il le fallait, la mort au fond de l'eau, comme dernier recours!

Cependant il regardait toujours, et il semblait que l'intensité de son regard devait s'accroître démesurément, tant toute sa volonté se concentrait en lui.

Enfin la brume matinale commença à se fondre. Godfrey vit successivement les roches qui formaient l'écueil se dessiner en relief sur la mer, comme un troupeau de monstres marins. C'était un long et irrégulier semis de pierres noirâtres, bizarrement découpées, de toute taille, de toutes formes, dont la projection était à peu près ouest et est. L'énorme caillou, au sommet duquel se trouvait Godfrey, émergeait à la lisière occidentale du banc, à moins de trente brasses de l'endroit où le *Dream* avait sombré. La mer, en cet endroit, devait être très profonde, car du steamer on ne voyait plus rien, pas même l'extrémité de ses mâts. Peut-être, par l'effet d'un glissement sur un fond de roches sous-marines, avait-il été entraîné au large de l'écueil.



Un regard avait suffi à Godfrey pour constater cet état de choses. Le salut ne pouvait être de ce côté. Toute son attention se porta donc vers l'autre pointe des brisants que la brume, en se levant, débarrassait peu à peu. Il faut ajouter que la mer, basse en ce moment, permettait aux roches de découvrir plus complètement. On les voyait s'allonger en élargissant leur base humide. Ici, d'assez vastes intervalles liquides, là, de simples flaques d'eau, les séparaient. Si elles se raccordaient à quelque littoral, il ne serait pas difficile d'y accoster.

Du reste, nulle apparence de côte. Rien qui indiquât encore la proximité d'une haute terre, même dans cette direction.

La brume se dissipait toujours en agrandissant le champ de vision, auquel s'attachait obstinément l'œil de Godfrey. Ses volutes roulèrent ainsi sur un espace d'un demi-mille. Déjà quelques plaques sablonneuses apparaissaient entre les roches que tapissait un visqueux varech. Ce sable

n'indiquait-il pas, tout au moins, la présence d'une grève, et, si la grève existait, pouvait-on douter qu'elle ne fût rattachée au rivage d'une terre plus importante?

Enfin, un long profil de dunes basses, contrebutées de grosses roches granitiques, se dessinant plus nettement, sembla fermer l'horizon dans l'est. Le soleil avait bu toutes les vapeurs matinales, et son disque débordait alors en plein feu.

« Terre! terre! » s'écria Godfrey.

Et il tendit les mains vers ce plan solide, en s'agenouillant sur l'écueil dans un mouvement de reconnaissance envers Dieu.

C'était la terre, en effet. En cet endroit, les brisants ne formaient qu'une pointe avancée, quelque chose comme le cap méridional d'une baie, qui s'arrondissait sur un périmètre de deux milles au plus. Le fond de cette échancrure se montrait sous l'apparence d'une grève plate, que bordait une succession de petites dunes, capricieusement ondées de lignes d'herbes, mais peu élevées.

De la place qu'occupait Godfrey, son regard put saisir l'ensemble de cette côte.

Bornée au nord et au sud par deux promontoires inégaux, elle ne présentait pas un développement de plus de cinq à six milles. Il était possible, cependant, qu'elle appartînt à quelque grande terre. Quoi qu'il en fût, c'était au moins le salut momentané. Godfrey, à cet égard, ne pouvait concevoir aucun doute, il n'avait pas été jeté sur quelque brisant solitaire, il devait croire que ce bout de sol inconnu ne lui refuserait pas de pourvoir à ses premiers besoins.

« A terre! terre! » se dit-il.

Mais, avant de quitter l'écueil, il se retourna une dernière fois. Ses yeux interrogèrent encore la mer jusqu'à l'horizon du large. Quelque épave apparaîtrait-elle à la surface des flots, quelque débris du *Dream*, quelque survivant peut-être?

Rien.

La chaloupe elle-même n'était plus là, et devait avoir été entraînée dans le commun abîme.

L'idée vint alors à Godfrey que, sur ces brisants, quelqu'un de ses compagnons avait pu trouver refuge, qui, comme lui, attendait le jour pour essayer de gagner la côte?

Personne, ni sur les rochers, ni sur la grève! Le récif était aussi désert que l'Océan!

Mais enfin, à défaut de survivants, la mer n'avait-elle pas, au moins, rejeté plusieurs cadavres? Godfrey n'allait-il pas retrouver entre les écueils, à la dernière limite du ressac, le corps inanimé de quelques-uns de ses compagnons?

Non! rien sur toute l'étendue des brisants, que les dernières nappes du jusant laissaient alors à découvert.

Godfrey était seul! Il ne pouvait compter que sur lui pour lutter contre les dangers de toute sorte qui le menaçaient!

Devant cette réalité, cependant, disons-le à sa louange, Godfrey ne voulut pas faiblir Mais comme, avant tout, il lui convenait d'être fixé sur la nature de la terre, dont une courte distance le séparait, il quitta le sommet de l'écueil et commença à se rapprocher du rivage.

Lorsque l'intervalle qui séparait les roches était trop considérable pour être franchi d'un bond, il se jetait à l'eau, et, soit qu'il eût pied, soit qu'il fût obligé de se soutenir en nageant, il gagnait aisément le rocher le plus proche. Au contraire, lorsqu'il n'avait devant lui que l'espace d'un yard ou deux, il sautait d'un roc à l'autre. La marche sur ces pierres visqueuses, tapissées de goémons glissants, n'était pas facile et fut longue. Il y avait près d'un quart de mille à faire dans ces conditions.

Toutefois, Godfrey, adroit et agile, mit enfin le pied sur cette terre, où l'attendait peut-être, sinon la mort prompte, du moins une vie misérable, pire que la mort. La faim, la soif, le froid, le dénûment, les périls de toute espèce, sans une arme pour se défendre, sans un fusil pour chasser le gibier, sans vêtements de rechange, voilà à quelles extrémités il allait être réduit!

Ah! l'imprudent! Il avait voulu savoir s'il était capable de se tirer d'affaire en de graves conjonctures! Eh bien, il en ferait l'épreuve! Il avait envié le sort d'un Robinson! Eh bien, il verrait si c'est un sort enviable!

Et alors la pensée de cette existence heureuse, de cette vie facile de San-Francisco, au milieu d'une riche et aimante famille, qu'il avait abandonnée pour se jeter dans les aventures, lui revint à l'esprit. Il se rappela son oncle Will, sa fiancée Phina, ses amis, qu'il ne reverrait plus, sans doute! A l'évocation de ces souvenirs, son cœur se serra, et, en dépit de sa résolution, une larme lui vint aux yeux.



La marche n'était pas facile. (Page 63.)

Et encore s'il n'eût pas été seul, si quelque autre survivant du naufrage avait pu, comme lui, atteindre cette côte, et même, à défaut du capitaine ou du second, n'eût ce été que le dernier de ses matelots, n'eût-ce été que le professeur Tartelett, quelque peu de fond qu'il fallût faire sur cet être frivole, combien les éventualités de l'avenir lui auraient paru moins redoutables! Aussi, à cet égard, il voulait encore espérer. S'il n'avait trouvé aucune trace à la surface des brisants, ne pouvait-il en rencontrer sur le sable de cette grève? Quelque autre que lui n'avait-il pas déjà accosté ce littoral, cherchant un compagnon comme il en cherchait un lui-même?



« Tartelett! » s'écriait Godfrey. (Page 66.)

Godfrey embrassa encore d'un long regard toute la partie du nord et du sud. Il n'aperçut pas un seul être humain. Évidemment cette portion de la terre était inhabitée. De case, il n'y avait pas apparence, de fumée s'élevant dans l'air, pas trace.

« Allons ! allons ! » se dit Godfrey.

Et le voilà remontant la grève, vers le nord, avant de s'aventurer à gravir ces dunes sablonneuses, qui lui permettraient de reconnaître le pays sur un plus large espace.

Le silence était absolu. Le sable n'avait reçu aucune empreinte. Quelques

oiseaux de mer, mouettes ou goélands, s'ébattaient à la lisière des rochers, seuls êtres vivants de cette solitude.

Godfrey marcha ainsi pendant un quart d'heure. Enfin, il allait s'élancer sur le talus de la plus élevée de ces dunes, semées de joncs et de broussailles, lorsqu'il s'arrêta brusquement..

Un objet informe, extraordinairement gonflé, quelque chose comme le cadavre d'un monstre marin, jeté là sans doute par la dernière tempête, gisait à cinquante pas de lui à la lisière du récif.

Godfrey se hâta de courir dans cette direction.

A mesure qu'il se rapprochait, son cœur se mit à battre plus rapidement, En vérité, dans cet animal échoué il lui semblait reconnaître une forme humaine!

Godfrey n'en était pas à dix pas qu'il s'arrêtait, comme s'il eût été cloué au sol, et s'écriait :

« Tartelett ! »

C'était le professeur de danse et de maintien.

Godfrey se précipita vers son compagnon, à qui, peut-être, il restait encore quelque souffle !

Un instant après, il reconnaissait que c'était la ceinture de sauvetage qui produisait ce gonflement et donnait l'aspect d'un monstre marin à l'infortuné professeur. Mais, bien que Tartelett fut sans mouvement, peut-être n'était-il pas mort! Peut-être cet appareil natatoire l'avait-il soutenu au-dessus des eaux, pendant que les ondulations du ressac le portaient au rivage!

Godfrey se mit à l'œuvre. Il s'agenouilla près de Tartelett, il le débarrassa de sa ceinture, il le frictionna d'une main vigoureuse, il surprit enfin un léger souffle sur ses lèvres entr'ouvertes!... Il lui mit la main sur le cœur!... Le cœur battait encore.

Godfrey l'appela.

Tartelett remua la tête, puis il fit entendre un son rauque, suivi d'incohérentes paroles.

Godfrey le secoua violemment.

Tartelett ouvrit alors les yeux, passa sa main gauche sur son front, releva la main droite, et s'assura que sa précieuse pochette et son archet qu'il tenait étroitement, ne l'avaient point abandonné.

« Tartelett! mon cher Tartelett ! » s'écria Godfrey, en lui soulevant légèrement la tête.

Cette tête, avec son reste de cheveux ébouriffés, fit un petit signe affirmatif de haut en bas.

« C'est moi! moi! Godfrey!

— Godfrey ? » répondit le professeur.

Puis, le voilà qui se retourne, qui se met sur ses genoux, qui regarde, qui sourit, qui se relève!... Il a senti qu'il a enfin un point d'appui solide! Il a compris qu'il n'est plus sur le pont d'un navire, soumis à toutes les incertitudes du roulis et du tangage! La mer a cessé de le porter! Il repose sur un sol ferme!

Et alors le professeur Tartelett retrouve cet aplomb qu'il avait perdu depuis son départ, ses pieds se placent naturellement en dehors, dans la position réglementaire, sa main gauche saisit la pochette, sa main droite brandit l'archet; puis, tandis que les cordes, vigoureusement attaquées, rendent un son humide d'une sonorité mélancolique, ces mots s'échappent de ses lèvres souriantes:

« En place, mademoiselle! »

Le brave homme pensait à Phina.

IX

OU IL EST DÉMONTRÉ QUE TOUT N'EST PAS ROSE DANS LE MÉTIER DE ROBINSON.

Cela fait, le professeur et l'élève se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Mon cher Godfrey! s'écria Tartelett,

— Mon bon Tartelett! répondit Godfrey.

— Enfin, nous sommes donc arrivés au port! » s'écria le professeur du ton d'un homme qui en a assez de la navigation et de ses accidents.

Il appelait cela: être arrivé au port!

Godfrey ne voulut pas discuter à ce sujet.

« Enlevez votre ceinture de sauvetage, dit-il. Cette machine vous étouffe et gêne vos mouvements!

— Pensez-vous donc que je puisse le faire sans inconvénient? demanda Tartelett.

— Sans inconvénient, répondit Godfrey. Maintenant, serrez votre pochette et allons à la découverte.

— Allons, répliqua le professeur; mais, s'il vous plaît, Godfrey, nous nous arrêterons au premier bar. Je meurs de faim, et une douzaine de sandwiches, arrosées de quelques verres de porto, me remettraient tout à fait sur mes jambes!

— Oui! au premier bar!... répondit Godfrey en hochant la tête, et même au dernier... si le premier ne nous convient pas!

— Puis, reprit Tartelett, nous demanderons à quelque passant où se trouve le bureau télégraphique, afin de lancer immédiatement une dépêche à votre oncle Kolderup. J'imagine que cet excellent homme ne refusera pas de nous envoyer l'argent nécessaire pour regagner l'hôtel de Montgomery-Street, car je n'ai pas un cent sur moi!

— C'est convenu, au premier bureau télégraphique, répondit Godfrey, ou, s'il n'y en a pas dans ce pays, au premier bureau du Post-Office. En route, Tartelett! »

Le professeur, se débarrassant de son appareil natatoire, le passa autour de lui comme un cor de chasse, et les voilà se dirigeant tous les deux vers la lisière de dunes qui bordaient le littoral.

Ce qui intéressait plus particulièrement Godfrey, à qui la rencontre de Tartelett avait rendu quelque espoir, c'était de reconnaître s'ils avaient seuls survécu au naufrage du *Dream*.

Un quart d'heure après avoir quitté le seuil du récif, nos deux explorateurs gravissaient une dune haute de soixante à quatre-vingts pieds et arrivaient à sa crête. De là, ils dominaient le littoral sur une large étendue, et leurs regards interrogeaient cet horizon de l'est, que les tumescences de la côte avaient caché jusqu'alors.

A une distance de deux ou trois milles dans cette direction, une seconde ligne de collines formait l'arrière-plan, et, au delà, ne laissait rien voir de l'horizon.

Vers le nord, il semblait bien que la côte s'effilait en pointe, mais, si elle se raccordait à quelque cap projeté en arrière, on ne pouvait alors l'affirmer.

Au sud, une crique creusait assez profondément le littoral, et, de ce côté, du moins, il semblait que l'Océan se dessinât à perte de vue. D'où la conclusion que cette terre du Pacifique devait être une presqu'île; dans ce cas, l'isthme, qui la rattachait à un continent quelconque, il fallait le chercher vers le nord ou le nord-est.

Quoi qu'il en soit, cette contrée, loin d'être aride, disparaissait sous une agréable couche de verdure, longues prairies où serpentaient quelques rios limpides, hautes et épaisses forêts, dont les arbres s'étageaient jusque sur l'arrière-plan de collines. C'était d'un charmant aspect.

Mais, de maisons formant bourgade, village ou hameau, pas une en vue! De bâtiments agglomérés et disposés pour l'exploitation d'un établissement agricole, d'une métairie, d'une ferme, pas l'apparence! De fumée s'élevant dans l'air et trahissant quelque habitation enfouie sous les arbres, nulle échappée! Ni un clocher dans le fouillis des arbres, ni un moulin sur quelque éminence isolée. Pas même, à défaut de maisons, une cabane, une case, un ajoupa, un wigwam? Non! rien. Si des êtres humains habitaient ce sol inconnu, ce ne pouvait être que dessous, non dessus, à la façon des troglodytes. Nulle route frayée, d'ailleurs, pas même un sentier, pas même une sente. Il semblait que le pied de l'homme n'eût jamais foulé ni un caillou de cette grève, ni un brin d'herbe de ces prairies.

« Je n'aperçois pas la ville, fit observer Tartelett, qui se haussait, cependant, sur ses pointes.

— Cela tient probablement à ce qu'il n'y en a pas dans cette partie de la province! répondit Godfrey.

— Mais un village?...

— Pas davantage!

— Où sommes-nous donc?

— Je n'en sais rien.

— Comment! vous n'en savez rien!... Mais, Godfrey, nous ne pouvons tarder à le savoir?

— Qui peut le dire!

— Qu'allons-nous devenir alors? s'écria Tartelett, en arrondissant ses bras qu'il leva vers le ciel.

— Des Robinsons peut-être! »

Sur cette réponse, le professeur fit un bond tel qu'aucun clown n'en avait peut-être fait avant lui.

Des Robinsons! eux! Un Robinson! lui! Des descendants de ce Selkirck, qui vécut pendant de longues années à l'île Juan-Fernandez! Des imitateurs de ces héros imaginaires de Daniel de Foë et de Wyss, dont ils avaient si souvent lu les aventures! Des abandonnés, éloignés de leurs parents, de leurs amis, séparés de leurs semblables par des milliers de milles, destinés à disputer leur vie peut-être à des fauves, peut-être à des sauvages qui pouvaient aborder sur cette terre, des misérables sans ressources, souffrant de la faim, souffrant de la soif, sans armes, sans outils, presque sans vêtements, livrés à eux-mêmes!

Non! c'était impossible!

« Ne me dites pas de ces choses-là, Godfrey, s'écria Tartelett. Non! ne faites pas de ces plaisanteries! La supposition seule suffirait à me tuer! Vous avez voulu rire, n'est-ce pas?

— Oui, mon brave Tartelett, répondit Godfrey, rassurez-vous; mais d'abord, avisons au plus pressé! »

En effet, il s'agissait de trouver une caverne, une grotte, un trou quelconque, afin d'y passer la nuit; puis, on chercherait à ramasser ce que l'on pourrait trouver de coquillages comestibles, afin de calmer tant bien que mal les exigences de l'estomac.

Godfrey et Tartelett commencèrent donc à redescendre le talus des dunes, de manière à se diriger vers le récif. Godfrey se montrait très ardent en ses recherches; Tartelett, très hébété dans ses transes de naufragé. Le premier regardait devant lui, derrière lui, de tous côtés; le second n'était pas même capable de voir à dix pas.

Voici ce que se demandait Godfrey :

« S'il n'y a pas d'habitants sur cette terre, s'y trouve-t-il au moins des animaux? »

Il entendait dire, par là, des animaux domestiques, c'est-à-dire du gibier de poil et de plume, non de ces fauves, qui abondent dans les régions de la zone tropicale et dont il n'avait que faire.

Ce serait ce que des recherches ultérieures lui permettraient seules de constater.

En tout cas, quelques bandes d'oiseaux animaient alors le littoral, des butors, des bernaches, des courlis, des sarcelles, qui voletaient, pépiaient, emplissaient l'air de leur vol et de leurs cris, — une façon sans doute de protester contre l'envahissement de ce domaine.

Godfrey put avec raison conclure des oiseaux aux nids et des nids aux œufs. Puisque ces volatiles se réunissaient par troupes nombreuses, c'est que les roches devaient leur fournir des milliers de trous pour leur demeure habituelle. Au lointain, quelques hérons et des volées de bécassines indiquaient le voisinage d'un marais.

Les volatiles ne manquaient donc pas : la difficulté serait uniquement de s'en emparer sans une arme à feu pour les abattre. Or, en attendant, le mieux était de les utiliser à l'état d'œufs, et de se résoudre à les consommer sous cette forme élémentaire, mais nourrissante.

Toutefois si le dîner était là, comment le ferait-on cuire? Comment parviendrait-on à se procurer du feu? Importante question, dont la solution fut remise à plus tard.

Godfrey et Tartelett revinrent directement vers le récif, au-dessus duquel tournoyaient des bandes d'oiseaux de mer.

Une agréable surprise les y attendait.

En effet, parmi ceux des volatiles indigènes qui couraient sur le sable de la grève, qui picoraient au milieu des varechs et sous les touffes de plantes aquatiques, est-ce qu'ils n'apercevaient pas une douzaine de poules et deux ou trois coqs de race américaine? Non! ce n'était point une illusion, puisque, à leur approche, d'éclatants cokerikos retentirent dans l'air comme un appel de clairon?

Et plus loin, quels étaient donc ces quadrupèdes qui se glissaient entre les roches et cherchaient à atteindre les premières rampes des dunes, où foisonnaient quelques verdoyants arbustes? Godfrey ne put s'y méprendre non plus. Il y avait là une douzaine d'agoutis, cinq ou six moutons, autant de chèvres, qui broutaient tranquillement les premières herbes, à la lisière même de la prairie.

« Ah! Tartelett, s'écria-t-il, voyez donc! »

Et le professeur regarda, mais sans rien voir, tant le sentiment de cette situation inattendue l'absorbait.

Une réflexion vint à l'esprit de Godfrey et elle était juste : c'est que ces animaux, poules, agoutis, chèvres, moutons, devaient appartenir au personnel animal du *Dream*. En effet, au moment où le bâtiment sombrait, les volatiles avaient facilement pu gagner le récif, puis la grève. Quant aux quadrupèdes, en nagant, ils s'étaient aisément transportés jusqu'aux premières roches du littoral.



« Je n'aperçois pas la ville, fit observer Tartelett... » (Page 69.)

« Ainsi, observa Godfrey, ce qu'aucun de nos infortunés compagnons n'a fait, de simples animaux, guidés par leur instinct, ont pu le faire! Et de tout ceux que portait le *Dream*, il n'y a eu de salut que pour les bêtes!...

— En nous comptant! » répondit naïvement Tartelett.

En effet, en ce qui le concernait, c'était bien comme un simple animal, inconsciemment, sans que son énergie morale y eût été pour rien, que le professeur avait pu se sauver!

Peu importait, d'ailleurs. C'était une circonstance très heureuse pour les deux naufragés qu'un certain nombre de ces animaux eût atteint le



Ils se mirent à fouiller.. (Page 73.)

rivage. On les rassemblerait, on les parquerait, et, avec la fécondité spéciale à leur espèce, si le séjour se prolongeait sur cette terre, il ne serait pas impossible d'avoir tout un troupeau de quadrupèdes et toute une basse-cour de volatiles.

Mais, ce jour-là, Godfrey voulut s'en tenir aux ressources alimentaires que pouvait fournir la côte, aussi bien en œufs qu'en coquillages. Le professeur Tartelett et lui se mirent donc à fouiller les interstices des pierres sous le tapis de varechs, non sans succès. Ils eurent bientôt recueilli une notable quantité de moules et de vignaux, que l'on pouvait à la rigueur manger crus. Quel-

ques douzaines d'œufs de bernache furent aussi trouvés dans les hautes roches qui fermaient la baie à sa partie nord. Il y aurait eu là de quoi rassasier de plus nombreux convives. La faim pressant, Godfrey et Tartelett ne songeaient guère à se montrer trop difficiles pour ce premier repas.

« Et du feu? dit celui-ci.

— Oui!... du feu!... » répondit celui-là.

C'était la plus grave des questions, et elle amena les deux naufragés à faire l'inventaire de leurs poches.

Celles du professeur étaient vides ou à peu près. Elles ne contenaient que quelques cordes de rechange pour sa pochette, et un morceau de colophane pour son archet. Le moyen, je vous le demande, de se procurer du feu avec cela!

Godfrey n'était guère mieux pourvu. Cependant, ce fut avec une extrême satisfaction qu'il retrouva dans sa poche un excellent couteau, que sa gaîne de cuir avait soustrait au contact de la mer. Ce couteau, avec lame, vrille, serpe, scie, c'était un instrument précieux dans la circonstance. Mais, sauf cet outil, Godfrey et son compagnon n'avaient que leurs deux mains. Encore est-il que les mains du professeur ne s'étaient jamais exercées qu'à jouer de la pochette ou à faire des grâces. Godfrey pensa donc qu'il ne faudrait compter que sur les siennes.

Toutefois, il songea à utiliser celles de Tartelett pour se procurer du feu au moyen de deux morceaux de bois rapidement frottés l'un contre l'autre. Quelques œufs, durcis sous la cendre, auraient été singulièrement appréciés au second déjeuner de midi.

Donc, pendant que Godfrey s'occupait à dévaliser les nids, malgré les propriétaires qui essayaient de défendre leur progéniture en coquille, le professeur alla ramasser quelques morceaux de bois dont le sol était jonché au pied des dunes. Ce combustible fut rapporté au bas d'un rocher abrité du vent de mer. Tartelett choisit alors deux fragments bien secs, avec l'intention d'en dégager peu à peu le calorique au moyen d'un frottement vigoureux et continu.

Ce que font communément de simples sauvages polynésiens, pourquoi le professeur qui, dans son opinion, leur était de beaucoup supérieur, n'arriverait-il pas à le faire lui-même?

Le voilà donc frottant, refrottant, à se disloquer les muscles du bras et de l'avant-bras. Il y mettait une sorte de rage, le pauvre homme! Mais, soit que

la qualité du bois ne fût pas convenable, soit qu'il n'eût pas un degré suffisant de siccité, soit enfin que le professeur s'y prît mal et n'eût pas le tour de main nécessaire à une opération de ce genre, s'il parvint à échauffer tant soit peu les deux morceaux ligneux, il réussit bien davantage à dégager de sa personne une chaleur intense. En somme, ce fut son front seul qui fuma sous les vapeurs de sa transpiration.

Lorsque Godfrey revint avec sa récolte d'œufs, il trouva Tartelett en nage, dans un état que ses exercices chorégraphiques n'avaient, sans doute, jamais provoqué.

« Ça ne va pas? demanda-il.

— Non, Godfrey, ça ne va pas, répondit le professeur, et je commence à croire que ces inventions de sauvages ne sont que des imaginations pour tromper le pauvre monde!

— Non! reprit Godfrey; mais, en cela comme en toutes choses, il faut savoir s'y prendre.

— Alors, ces œufs?...

— Il y aurait encore un autre moyen, répondit Godfrey. En attachant un de ces œufs au bout d'une ficelle, en le faisant tourner rapidement, puis en arrêtant brusquement le mouvement de rotation, peut-être ce mouvement se transformerait-il en chaleur, et alors...

— Alors l'œuf serait cuit?

— Oui, si la rotation avait été considérable et l'arrêt brusque,... mais comment produire cet arrêt sans écraser l'œuf! Aussi, ce qu'il y a de plus simple, mon cher Tartelett, le voici. »

Et Godfrey, prenant délicatement un des œufs de bernache, en brisa la coquille à son extrémité, puis il le « goba » adroitement, sans plus de formalités.

Tartelett ne put se décider à l'imiter, et dut se contenter de sa part de coquillages.

Restait maintenant à chercher une grotte, une anfractuosité quelconque, afin d'y passer la nuit.

« Il est sans exemple, fit observer le professeur, que des Robinsons n'aient pas au moins trouvé une caverne, dont ils faisaient plus tard leur habitation!

— Cherchons donc, » répondit Godfrey.

Si cela avait été jusqu'ici sans exemple, il faut bien avouer que, cette fois,

la tradition fut rompue. En vain tous deux fouillèrent-ils la lisière rocheuse sur la partie septentrionale de la baie. Pas de caverne, pas de grotte, pas un seul trou qui pût servir d'abri. Il fallut y renoncer. Aussi Godfrey résolut-il d'aller en reconnaissance jusqu'aux premiers arbres de l'arrière-plan, au delà de cette lisière sablonneuse.

Tartelett et lui remontèrent donc le talus de la première ligne des dunes, et ils s'engagèrent à travers les verdoyantes prairies qu'ils avaient entrevues quelques heures auparavant.

Circonstance bizarre et heureuse à la fois, les autres survivants du naufrage les suivaient volontairement. Évidemment, coqs, poules, moutons, chèvres, agoutis, poussés par leur instinct, avaient tenu à les accompagner. Sans doute ils se sentaient trop seuls sur cette grève, qui ne leur offrait de ressources suffisantes ni en herbes ni en vermisseaux.

Trois quarts d'heure plus tard, Godfrey et Tartelett, — ils n'avaient guère causé pendant cette exploration, — arrivaient à la lisière des arbres. Nulle trace d'habitations ni d'habitants. Solitude complète. On pouvait même se demander si cette partie de la contrée avait jamais reçu l'empreinte d'un pied humain !

En cet endroit, quelques beaux arbres poussaient par groupes isolés, et d'autres, plus pressés à un quart de mille en arrière, formaient une véritable forêt d'essences diverses.

Godfrey chercha quelque vieux tronc, évidé par les ans, qui pût offrir un abri entre ses parois ; mais ses recherches furent vaines, bien qu'il les eût poursuivies jusqu'à la nuit tombante.

La faim les aiguillonnait vivement alors, et tous deux durent se contenter des coquillages, dont ils avaient préalabablement fait une ample récolte sur la grève. Puis, brisés de fatigue, ils se couchèrent au pied d'un arbre et s'endormirent, comme on dit, à la grâce de Dieu.

X

OU GODFREY FAIT CE QUE TOUT AUTRE NAUFRAGÉ EUT FAIT EN PAREILLE CIRCONSTANCE.

La nuit se passa sans aucun incident. Les deux naufragés, rompus par les émotions et la fatigue, avaient reposé aussi tranquillement que s'ils eussent été couchés dans la plus confortable chambre de l'hôtel de Montgomery-Street.

Le lendemain, 27 juin, aux premiers rayons du soleil levant, le chant du coq les réveillait.

Godfrey revint presque aussitôt au sentiment de la situation, tandis que Tartelett dut longtemps se frotter les yeux et s'étirer les bras, avant d'être rentré dans la réalité.

« Est-ce que le déjeuner de ce matin ressemblera au dîner d'hier? demanda-t-il tout d'abord.

— Je le crains, répondit Godfrey, mais j'espère que nous dînerons mieux ce soir! »

Le professeur ne put retenir une moue significative. Où étaient le thé et les sandwiches, qui jusqu'alors lui étaient apportés à son réveil! Comment, sans ce repas préparatoire, pourrait-il attendre l'heure d'un déjeuner... qui ne sonnerait jamais peut-être!

Mais il fallait prendre un parti. Godfrey sentait bien maintenant la responsabilité qui pesait sur lui, sur lui seul, puisqu'il n'avait rien à attendre de son compagnon. Dans cette boîte vide qui servait de crâne au professeur, il ne pouvait naître aucune idée pratique : Godfrey devait penser, imaginer, décider pour deux.

Il donna un premier souvenir à Phina, sa fiancée, dont il avait si étourdiment refusé de faire sa femme, un second, à son oncle Will, qu'il avait si imprudemment quitté, et se retournant vers Tartelett :

« Pour varier notre ordinaire, dit-il, voici encore quelques coquillages et une demi-douzaine d'œufs!

— Et rien pour les faire cuire !

— Rien! dit Godfrey. Mais si ces aliments mêmes nous manquaient, que diriez-vous donc, Tartelett?

— Je dirais que rien n'est pas assez ! » répondit le professeur d'un ton sec.

Néanmoins, il fallut se contenter de ce repas plus que sommaire. C'est ce qui fut fait.

L'idée très naturelle qui vint alors à Godfrey, ce fut de pousser plus avant la reconnaissance commencée la veille. Avant tout, il importait de savoir, autant que possible, en quelle partie dé l'océan Pacifique le *Dream* s'était perdu, afin de chercher à atteindre quelque endroit habité de ce littoral, où l'on pourrait, soit organiser un mode de rapatriement, soit attendre le passage d'un navire.

Godfrey observa que s'il pouvait dépasser la seconde ligne de collines, dont le profil pittoresque se dessinait au-dessus de la forêt, peut-être serait-il fixé à cet égard. Or, il ne pensait pas qu'il lui fallût plus d'une heure ou deux pour y arriver : c'est à cette urgente exploration qu'il résolut de consacrer les premières heures du jour.

Il regarda autour de lui. Les coqs et les poules étaient en train de picorer dans les hautes herbes. Agoutis, chèvres, moutons, allaient et venaient sur la lisière des arbres.

Or, Godfrey ne se souciait pas de traîner à sa suite toute cette troupe de volatiles et de quadrupèdes. Mais, pour les retenir plus sûrement en cet endroit, il fallait laisser Tartelett à leur garde.

Celui-ci consentit à rester seul et à se faire, pendant quelque heures, le berger de ce troupeau.

Il ne fit qu'une observation :

« Si vous alliez vous perdre, Godfrey?

— N'ayez aucune crainte à cet égard, répondit le jeune homme. Je n'ai que cette forêt à traverser, et comme vous n'en quitterez pas la lisière, je suis certain de vous y retrouver.

— N'oubliez pas la dépêche à votre oncle Will, et demandez-lui plusieurs centaines de dollars !

— La dépêche... ou la lettre! C'est convenu ! » répondit Godfrey, qui, tant qu'il ne serait pas fixé sur la situation de cette terre, voulait laisser à Tartelett toutes ses illusions.

Puis, après avoir serré la main du professeur, il s'enfonça sous le couvert

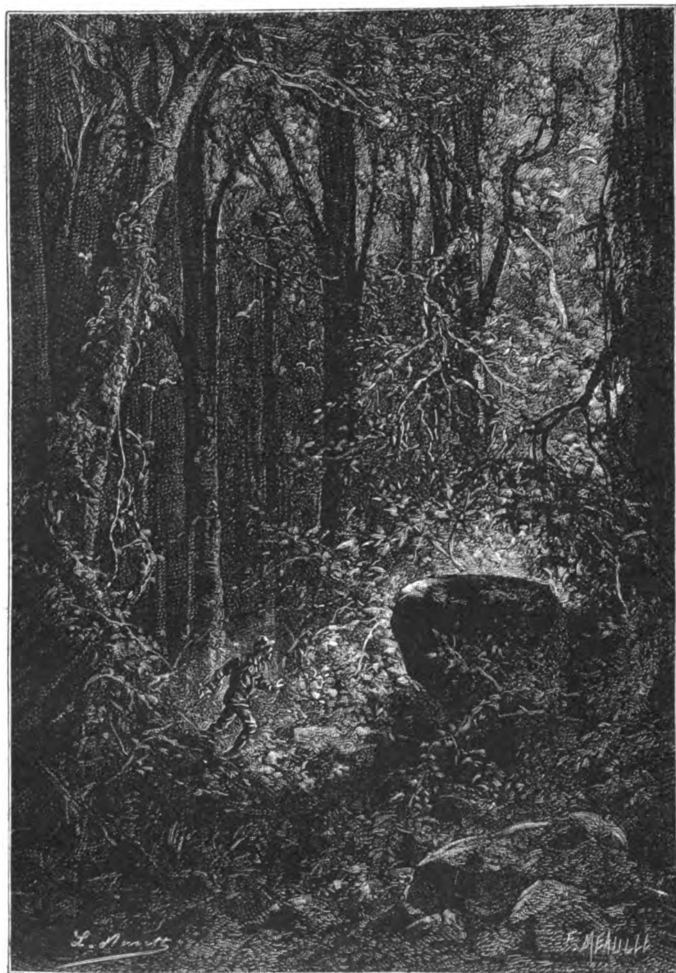
de ces arbres, dont l'épais feuillage laissait à peine filtrer quelques rayons solaires. C'était leur direction qui devait, cependant, guider notre jeune explorateur vers cette haute colline, dont le rideau dérobait encore à ses regards tout l'horizon de l'est.

De sentier, il n'y en avait pas. Le sol, cependant, n'était point vierge de toute empreinte. Godfrey remarqua, en de certains endroits, des passées d'animaux. A deux ou trois reprises, il crut même voir s'enfuir quelques rapides ruminants, élans, daims ou cerf wapitis, mais il ne reconnut aucune trace de bêtes féroces, telles que tigres ou jaguars, dont il n'avait pas lieu, d'ailleurs, de regretter l'absence.

Le haut entresol de la forêt, c'est-à-dire toute cette portion des arbres comprise entre la première fourche et l'extrémité des branches, donnait asile à un grand nombre d'oiseaux : c'étaient des pigeons sauvages par centaines, puis, sous les futaies, des orfraies, des coqs de bruyère, des aracaris au bec en patte de homard, et plus haut, planant au-dessus des clairières, deux ou trois de ces gypaëtes, dont l'œil ressemble à une cocarde. Toutefois, aucun de ces volatiles n'était d'une espèce assez spéciale pour qu'on en pût déduire quelle était la latitude de ce continent.

Il en était ainsi des arbres de cette forêt. Mêmes essences à peu près que celles de cette partie des États-Unis qui comprend la Basse-Californie, la baie de Monterey et le Nouveau-Mexique. Là poussaient des arbousiers, des cornouillers à grandes fleurs, des érables, des bouleaux, des chênes, quatre ou cinq variétés de magnolias et de pins maritimes, tels qu'il s'en rencontre dans la Caroline du Sud ; puis, au milieu de vastes clairières, des oliviers, des châtaigniers, et, en fait d'arbrisseaux, des touffes de tamarins, de myrtes, de lentisques, ainsi qu'en produit le sud de la zone tempérée. En général, il y avait assez d'espace entre ces arbres pour que l'on pût passer, sans être obligé de recourir ni au feu ni à la hache. La brise de mer circulait facilement à travers le haut branchage, et, çà et là, de grandes plaques de lumière miroitaient sur le sol.

Godfrey allait donc ainsi, traversant en ligne oblique ces dessous de grands bois. De prendre quelques précautions, cela ne lui venait même pas à l'idée. Le désir d'atteindre les hauteurs qui bordaient la forêt dans l'est l'absorbait tout entier. Il cherchait, à travers le feuillage, la direction des rayons solaires, afin de marcher plus directement à son but. Il ne voyait même pas ces oiseaux-guides, — ainsi nommés parce qu'ils volent devant les pas du voyageur, —

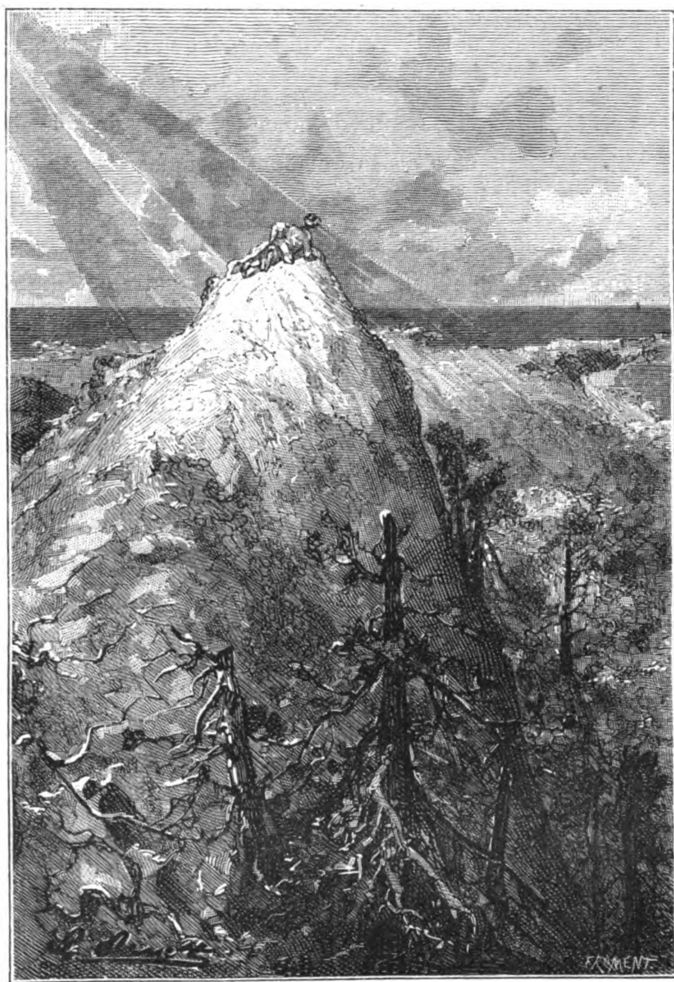


Il s'enfonça sous le couvert des arbres... (Page 78.)

s'arrêtant, retournant, repartant, comme s'ils voulaient lui indiquer sa route. Rien ne le pouvait distraire.

Cette contention d'esprit se comprend. Avant une heure, son sort allait être résolu! Avant une heure, il saurait s'il était possible d'atteindre quelque portion habitée de ce continent!

Déjà Godfrey, raisonnant d'après ce qu'il connaissait de la route suivie et du chemin fait par le *Dream*, pendant une navigation de dix-sept jours, s'était dit qu'il n'y avait que le littoral japonais ou la côte chinoise sur lesquels le navire eût pu sombrer. D'ailleurs, la position du soleil, toujours


« Une île! » (Page 82.)

dans le sud par rapport à lui, démontrait clairement que le *Dream* n'avait pas franchi la limite de l'hémisphère méridional.

Deux heures après son départ, Godfrey estimait à cinq milles environ le chemin parcouru, en tenant compte de quelques détours, auxquels l'épaisseur du bois l'avait parfois obligé. Le second plan de collines ne pouvait être loin. Déjà les arbres s'espaçaient, formant quelques groupes isolés, et les rayons de lumière pénétraient plus facilement à travers les hautes ramures. Le sol accusait aussi une certaine déclivité, qui ne tarda pas à se changer en rampe assez rude.

Quoiqu'il fût passablement fatigué, Godfrey eut assez de volonté pour ne pas ralentir sa marche. Courir, il l'eût fait, sans doute, n'eût été la raideur des premières pentes.

Bientôt il se fut assez élevé pour dominer la masse générale de ce dôme verdoyant qui s'étendait derrière lui, et dont quelques têtes d'arbres émergeaient çà et là.

Mais Godfrey ne songeait pas à regarder en arrière. Ses yeux ne quittaient plus cette ligne de faîte dénudée qui se profilait à quatre ou cinq cents pieds en avant et au-dessus de lui. C'était la barrière qui lui cachait toujours l'horizon oriental.

Un petit cône, obliquement tronqué, dépassait cette ligne accidentée, et se raccordait par des pentes douces à la crête sinueuse que dessinait l'ensemble des collines.

« Là!... Là!... se dit Godfrey. C'est ce point qu'il faut atteindre!... C'est le sommet de ce cône!... Et de là, que verrai-je?... Une ville?... un village?... le désert? »

Très surexcité, Godfrey montait toujours, serrant ses coudes à sa poitrine pour contenir les battements de son cœur. Sa respiration un peu haletante le fatiguait, mais il n'aurait pas eu la patience de s'arrêter pour reprendre haleine. Dût-il tomber, à demi pâmé, au sommet du cône, qui ne se dressait plus qu'à une centaine de pieds au-dessus de sa tête, il ne voulait pas perdre une minute à s'attarder.

Enfin, quelques instants encore, et il serait au but. La rampe lui semblait assez raide de ce côté, sous un angle de trente à trente-cinq degrés. Il s'aidait des pieds et des mains; il se cramponnait aux touffes d'herbes grêles du talus, aux quelques maigres arbrisseaux de lentisques ou de myrtes, qui s'étageaient jusqu'à la crête.

Un dernier effort fut fait! De la tête, enfin, il dépassa la plate-forme du cône, tandis que, couché à plat ventre, ses yeux parcouraient avidement tout l'horizon de l'est...

C'était la mer qui le formait et allait se confondre à une vingtaine de milles, au delà, avec la ligne du ciel!

Il se retourna...

La mer encore, à l'ouest, au sud, au nord!... l'immense mer, l'entourant de toutes parts!

« Une île! »

En jetant ce mot, Godfrey éprouva un vif serrement de cœur. La pensée ne lui était pas venue qu'il pût être dans une île! Et cela était, cependant! La chaîne terrestre, qui aurait pu le rattacher au continent, était brusquement rompue! Il ressentait cette impression d'un homme endormi dans une embarcation entraînée à la dérive, qui se réveille sans avoir ni aviron ni voile pour regagner la terre!

Mais Godfrey se remit vite. Son parti fut pris d'accepter la situation. Quant aux chances de salut, puisqu'elles ne pouvaient venir du dehors, c'était à lui de les faire naître.

Il s'agissait, d'abord, de reconnaître aussi exactement que possible la disposition de cette île, que son regard embrassait dans toute son étendue. Il estima qu'elle devait mesurer environ soixante milles de circonférence, ayant à vue d'œil vingt milles de longueur du sud au nord, sur douze milles de largeur de l'est à l'ouest.

Quant à sa partie centrale, elle se dérobait sous la verdoyante épaisse forêt, qui s'arrêtait à la ligne de faîte dominée par le cône, dont le talus venait mourir au littoral.

Tout le reste n'était que prairie avec des massifs d'arbres, ou grève avec des rochers, projetant leurs dernières assises sous la forme de caps et de promontoires capricieusement effilés. Quelques criques découpaient la côte, mais n'auraient pu donner refuge qu'à deux ou trois barques de pêche. Seule, la baie au fond de laquelle le *Dream* avait fait naufrage mesurait une étendue de sept à huit milles. Semblable à une rade foraine, elle s'ouvrait sur les deux tiers du compas; un bâtiment n'y aurait pas trouvé d'abri sûr, à moins que le vent n'eût soufflé de l'est.

Mais quelle était cette île? De quel groupe géographique relevait-elle? Appartenait-elle à un archipel, ou n'était-ce qu'un accident isolé dans cette portion du Pacifique?

En tout cas, aucune autre île, grande ou petite, haute ou basse, n'apparaissait dans le rayon de vue.

Godfrey s'était relevé et interrogeait l'horizon. Rien sur cette ligne circulaire où se confondaient la mer et le ciel. Si donc il existait au vent ou sous le vent quelque île ou quelque côte d'un continent, ce ne pouvait être qu'à une distance considérable.

Godfrey fit appel à tous ses souvenirs en géographie, afin de deviner quelle était cette île du Pacifique. Par raisonnement, il arriva à ceci : le *Dream*,

pendant dix-sept jours, avait suivi, à peu de chose près, la direction du sud-ouest. Or, avec une vitesse de cent cinquante à cent quatre-vingts milles par vingt-quatre heures, il devait avoir parcouru près de cinquante degrés. D'autre part, il était établi qu'il n'avait pas dépassé la ligne équatoriale. Donc, il fallait chercher la situation de l'île ou du groupe duquel elle dépendait peut-être, dans la partie comprise entre les cent soixantième et cent soixante-dixième degrés nord.

Sur cette portion de l'océan Pacifique, il sembla bien à Godfrey qu'une carte ne lui eût pas offert d'autre archipel que celui des Sandwich; mais, en dehors de cet archipel, n'y avait-il pas des îles isolées, dont les noms lui échappaient et qui formaient comme un grand semis jusqu'au littoral du Céleste Empire?

Peu importait, d'ailleurs. Il n'existait aucun moyen d'aller chercher en un autre point de l'Océan une terre plus hospitalière.

« Eh bien, se dit Godfrey, puisque je ne connais pas le nom de cette île, qu'elle soit nommée île Phina, en souvenir de celle que je n'aurais pas dû abandonner pour aller courir le monde, et puisse ce nom nous porter bonheur! »

Godfrey s'occupa alors de reconnaître si l'île était habitée dans la partie qu'il n'avait pu visiter encore.

Du sommet du cône, il ne vit rien qui décelât des traces d'indigènes, ni habitations dans la prairie, ni maisons à la lisière des arbres, ni même une seule case de pêcheur sur la côte.

Mais si l'île était déserte, cette mer qui l'entourait ne l'était pas moins, et aucun navire ne se montrait dans les limites d'une périphérie à laquelle la hauteur du cône donnait un développement considérable.

Godfrey, exploration faite, n'avait plus qu'à redescendre au pied de la colline et à reprendre le chemin de la forêt, afin d'y rejoindre Tartelett. Mais, avant de quitter la place, son regard fut attiré par une sorte de futaie d'arbres de grande taille, qui se dressait à la limite des prairies du nord. C'était un groupe gigantesque: il dépassait de la tête tous ceux que Godfrey avait vus jusqu'alors.

« Peut-être, se dit-il, y aura-t-il lieu de chercher à s'installer de ce côté, d'autant mieux que, si je ne me trompe, j'aperçois un ruisseau, qui doit prendre naissance à quelque source de la chaîne centrale et coule à travers la prairie »

Ce serait à examiner dès le lendemain.

Vers le sud, l'aspect de l'île était un peu différent. Forêts et prairies faisaient plus vite place au tapis jaune des grèves, et, par endroits, le littoral se redressait en roches pittoresques.

Mais, quelle fut la surprise de Godfrey, lorsqu'il crut apercevoir une légère fumée, qui s'élevait dans l'air, au delà de cette barrière rocheuse.

« Y a-t-il donc là quelques-uns de nos compagnons! s'écria-t-il. Mais non! ce n'est pas possible! Pourquoi se seraient-ils éloignés de la baie depuis hier, et jusqu'à plusieurs milles du récif? Serait-ce donc un village de pêcheurs ou le campement d'une tribu indigène? »

Godfrey observa avec la plus extrême attention. Était-ce bien une fumée, cette vapeur déliée que la brise rabattait doucement vers l'ouest? On pouvait s'y tromper. En tout cas, elle ne tarda pas à s'évanouir : quelques minutes après, on n'en pouvait plus rien voir.

C'était un espoir déçu.

Godfrey regarda une dernière fois dans cette direction; puis, n'apercevant plus rien, il se laissa glisser le long du talus, redescendit les pentes de la colline et s'enfonça de nouveau sous les arbres.

Une heure plus tard, il avait traversé toute la forêt et se retrouvait à sa lisière.

Là attendait Tartelett, au milieu de son troupeau, à deux et quatre pattes. Et, à quelle occupation se livrait l'obstiné professeur? A la même, toujours. Un morceau de bois dans la main droite, un autre dans la main gauche, il s'exténuait encore à vouloir les enflammer. Il frottait, il frottait avec une constance digne d'un meilleur sort.

« Eh bien, demanda-t-il du plus loin qu'il aperçut Godfrey, et le bureau télégraphique?

— Il n'était pas ouvert! répondit Godfrey, qui n'osait encore rien dire de la situation.

— Et la poste?

— Elle était fermée! Mais déjeunons!... Je meurs de faim!... Nous causerons ensuite. »

Et ce matin-là Godfrey et son compagnon durent encore se contenter de ce trop maigre repas d'œufs crus et de coquillages!

« Régime très sain! » répétait Godfrey à Tartelett, qui n'était guère de cet avis et ne mangeait que du bout des lèvres.

XI

DANS LEQUEL LA QUESTION DU LOGEMENT EST RÉSOLUE AUTANT QU'ELLE PEUT L'ÊTRE.

La journée était déjà assez avancée. Aussi Godfrey résolut-il de remettre au lendemain le soin de procéder à une installation nouvelle. Mais, aux questions pressantes que lui posa le professeur sur les résultats de son exploration, il finit par répondre que c'était une île, — l'île Phina, — sur laquelle ils avaient été jetés tous les deux, et qu'il faudrait aviser aux moyens d'y vivre, avant de songer aux moyens de la quitter.

« Une île! s'écria Tartelett.

— Oui!... c'est une île!

— Que la mer entoure?...

— Naturellement.

— Mais quelle est-elle?

— Je vous l'ai dit, l'île Phina, et vous comprendrez pourquoi j'ai voulu lui donner ce nom!

— Non!... Je ne le comprends pas, répondit Tartelett, en faisant la grimace, et je ne vois pas la ressemblance! Miss Phina est entourée de terre, elle! »

Sur cette réflexion mélancolique, on se disposa à passer la nuit le moins mal possible. Godfrey retourna au récif faire une nouvelle provision d'œufs et de mollusques, dont il fallut bien se contenter; puis, la fatigue aidant, il ne tarda pas à s'endormir au pied d'un arbre, pendant que Tartelett, dont la philosophie ne pouvait accepter un tel état de choses, se livrait aux plus amères réflexions.

Le lendemain, 28 juin, tous deux étaient sur pied, avant que le coq n'eût interrompu leur sommeil.

Et d'abord un déjeuner sommaire, — le même que la veille. Seulement,

l'eau fraîche d'un petit ruisseau fut avantageusement remplacée par un peu de lait, qu'une des chèvres se laissa traire.

Ah! digne Tartelett! où étaient ce « mint-julep », ce « portwine sangrie », ce « sherry-cobbler », ce « sherry-cocktail », dont il ne buvait guère, mais qu'il aurait pu se faire servir à toute heure dans les bars et les tavernes de San-Francisco? Il en était à envier ces volatiles, ces agoutis, ces moutons, qui se désaltéraient, sans réclamer aucune adjonction de principes sucrés ou alcoolisés à l'eau claire! A ces bêtes, il ne fallait pas de feu pour cuire leurs aliments : racines, herbes, graines, suffisaient, et leur déjeuner était toujours servi à point sur la table verte.

« En route, » dit Godfrey.

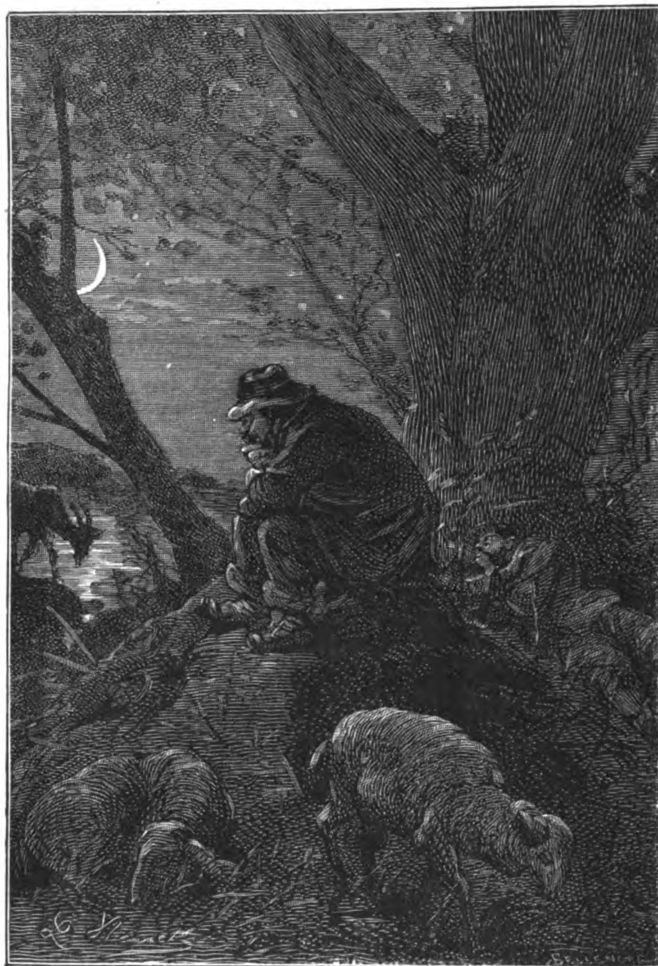
Et les voilà tous deux partis, suivis de leur cortège d'animaux domestiques, qui, décidément, ne voulaient point les quitter.

Le projet de Godfrey était d'aller explorer, au nord de l'île, cette portion de la côte, sur laquelle s'élevait ce bouquet de grands arbres qu'il avait aperçu du haut du cône. Mais, pour s'y rendre, il résolut de suivre le littoral. Peut-être le ressac y aurait-il apporté quelque épave du naufrage? Peut-être trouverait-il là, sur le sable de la grève, quelques-uns de ses compagnons du *Dream*, gisant sans sépulture, et auxquels il conviendrait de donner une inhumation chrétienne? Quant à rencontrer vivant, après avoir été sauvé comme lui, un seul matelot de l'équipage, il ne l'espérait plus, trente-six heures après la catastrophe.

La première ligne des dunes fut donc franchie. Godfrey et son compagnon se retrouvèrent bientôt à la naissance du récif, et ils le revirent tout aussi désert qu'ils l'avaient laissé. Là, par précaution, ils renouvelèrent leur provision d'œufs et de coquillages, dans la prévision que ces maigres ressources pourraient leur manquer au nord de l'île. Puis, suivant la frange des varechs abandonnés par la dernière marée, ils remontèrent en interrogeant du regard toute cette portion de la côte.

Rien! toujours rien!

Décidément, convenons que si la mauvaise fortune avait fait des Robinsons de ces deux survivants du *Dream*, elle s'était montrée plus rigoureuse à leur égard qu'envers leurs devanciers! A ceux-ci, il restait toujours quelque chose du bâtiment naufragé. Après en avoir retiré une foule d'objets de première nécessité, ils pouvaient en utiliser les débris. C'étaient des vivres pour quelque temps, des vêtements, des outils, des armes, enfin de quoi pourvoir aux exigences les plus

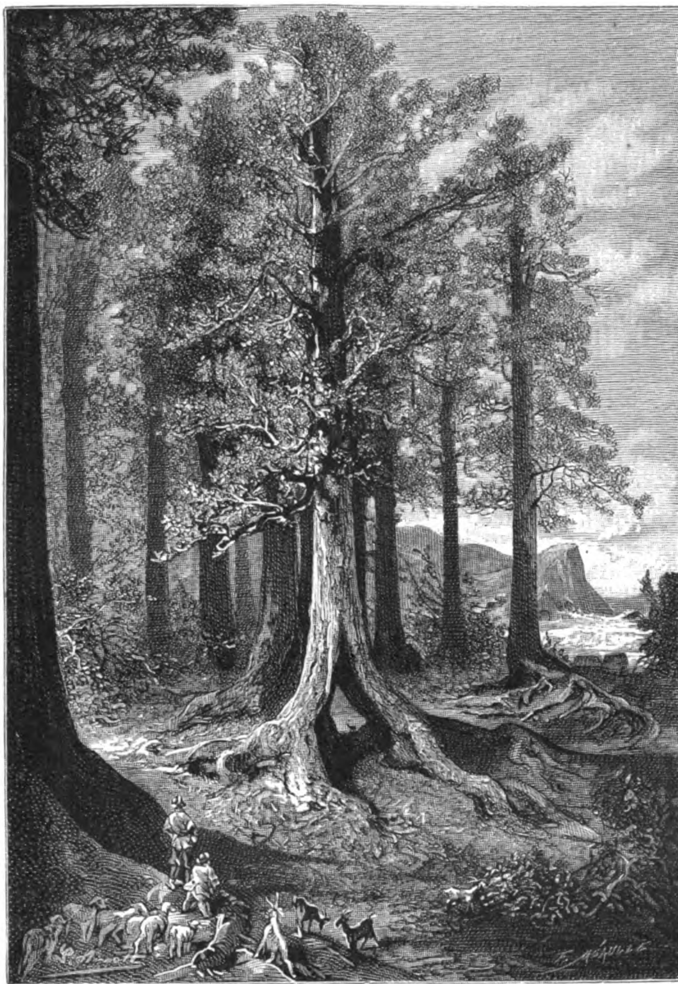


Pendant que Tartelett se livrait aux plus amères réflexions. (Page 86.)

élémentaires de la vie. Mais ici, rien de tout cela! Au milieu de cette nuit noire, le navire avait disparu dans les profondeurs de la mer, sans laisser au récif la moindre de ses épaves! Il n'avait pas été possible d'en rien sauver... pas même une allumette, — et en réalité, c'était surtout cette allumette qui faisait défaut.

Je le sais bien, de braves gens, confortablement installés dans leur chambre, devant une bonne cheminée, où flambent le charbon et le bois, vous disent volontiers :

« Mais rien de plus facile que de se procurer du feu! Il y a mille moyens



Une vingtaine d'arbres gigantesques... (Page 90.)

pour cela! Deux cailloux!... Un peu de mousse sèche!... Un peu de linge brûlé... et comment le brûler, ce linge?... Puis, la lame d'un couteau servant de briquet... ou deux morceaux de bois vivement frottés simplement, à la façon polynésienne!... »

Eh bien, essayez!

C'étaient là les réflexions que Godfrey se faisait tout en marchant, et ce qui, à bon droit, le préoccupait le plus. Peut-être, lui aussi, tisonnant devant sa grille chargée de coke, en lisant des récits de voyages, avait-il pensé comme ces braves gens! Mais, à l'essai, il en était revenu, et il ne voyait pas sans une cer-

taine inquiétude lui manquer le feu, cet indispensable élément, que rien ne peut remplacer.

Il allait donc, perdu dans ses pensées, précédant Tartelett, dont tout le soin consistait à rallier par ses cris le troupeau des moutons, des agoutis, des chèvres et des volatiles.

Soudain son regard fut attiré par les vives couleurs d'une grappe de petites pommes, qui pendaient aux branches de certains arbustes, disséminés par centaines au pied des dunes. Il reconnut aussitôt quelques-uns de ces « manzanillas », dont les Indiens se nourrissent volontiers dans certaines portions de la Californie.

« Enfin ! s'écria-t-il, voilà de quoi varier un peu nos repas d'œufs et de coquillages !

— Quoi ! cela se mange? dit Tartelett, qui, suivant son habitude, commença par faire la grimace.

— Voyez plutôt ! » répondit Godfrey.

Et il se mit à cueillir quelques-unes de ces manzanillas, dans lesquelles il mordit avidement.

Ce n'étaient que des pommes sauvages, mais leur acidité même ne laissait pas d'être agréable. Le professeur ne tarda pas à imiter son compagnon, et ne se montra pas trop mécontent de la trouvaille. Godfrey pensa, avec raison, que l'on pourrait tirer de ces fruits une boisson fermentée, qui serait toujours préférable à l'eau claire.

La marche fut reprise. Bientôt l'extrémité de la dune sablonneuse vint mourir sur une prairie que traversait un petit rio aux eaux courantes. C'était celui que Godfrey avait aperçu du sommet du cône. Quant aux grands arbres, ils se massaient un peu plus loin, et, après une course de neuf milles environ, les deux explorateurs, assez fatigués de cette promenade de quatre heures, y arrivèrent, quelques minutes après midi.

Le site valait vraiment la peine d'être regardé, visité, choisi, et, sans doute, occupé.

Là, en effet, sur la lisière d'une vaste prairie, coupée de buissons de manzanillas et autres arbustes, s'élevaient une vingtaine d'arbres gigantesques, qui auraient pu supporter la comparaison avec les mêmes essences des forêts californiennes. Ils étaient disposés en demi-cercle. Le tapis de verdure qui s'étendait à leur pied, après avoir bordé le lit du rio pendant quelques centaines de pas encore, faisait place à une longue grève, semée de roches, de galets,

de goémons, dont le prolongement se dessinait en mer par une pointe effilée de l'île vers le nord.

Ces arbres géants, ces « big-trees », — les gros arbres, — ainsi qu'on les appelle communément dans l'Ouest-Amérique, appartenaient au genre des sequoias, conifères de la famille des sapins. Si vous demandiez à des Anglais sous quel non plus spécial ils les désignent : « des Wellingtonias », répondraient-ils. Si vous le demandiez à des Américains : « des Washingtonias » serait leur réponse.

On voit tout de suite la différence.

Mais, qu'ils rappellent le souvenir du flegmatique vainqueur de Waterloo ou la mémoire de l'illustre fondateur de la république américaine, ce sont toujours les plus énormes produits connus de la flore californienne et névadienne.

En effet, dans certaines parties de ces États, il y a des forêts entières de ces arbres, tels que les groupes de Mariposa et de Calavera, dont quelques-uns mesurent de soixante à quatre-vingts pieds de circonférence sur une hauteur de trois cents. L'un d'eux, à l'entrée de la vallée de Yosemiti, n'a pas moins de cent pieds de tour; de son vivant, — car il est maintenant couché à terre, — ses dernières branches auraient atteint la hauteur du Munster de Strasbourg, c'est-à-dire plus de quatre cents pieds. On cite encore la « Mère de la forêt », la « Beauté de la forêt », la « Cabane du pionnier », les « deux Sentinelles », le « Général Grant », « Mademoiselle Emma », « Mademoiselle Marie », « Brigham Young et sa femme », les « Trois Grâces », l'« Ours », etc., qui sont de véritables phénomènes végétaux. Sur le tronc, scié à sa base, de l'un de ces arbres, on a construit un kiosque, dans lequel un quadrille de seize à vingt personnes peut manœuvrer à l'aise. Mais, en réalité, le géant de ces géants, au milieu d'une forêt qui est la propriété de l'État, à une quinzaine de milles de Murphy, c'est le « Père de la forêt », vieux sequoia âgé de quatre mille ans; il s'élève à quatre cent cinquante-deux pieds du sol, plus haut que la croix de Saint-Pierre de Rome, plus haut que la grande pyramide de Gizeh, plus haut enfin que ce clocheton de fer qui se dresse maintenant sur une des tours de la cathédrale de Rouen et doit être tenu pour le plus haut monument du monde.

C'était un groupe d'une vingtaine de ces colosses que le caprice de la nature avait semés sur cette pointe de l'île, à l'époque peut-être où le roi Salomon construisait ce temple de Jérusalem, qui ne s'est jamais relevé de ses ruines. Les plus grands pouvaient avoir près de trois cents pieds, les plus

petits deux cent cinquante. Quelques-uns, intérieurement évidés par la vieillesse, montraient à leur base une arche gigantesque, sous laquelle eût passé toute une troupe à cheval.

Godfrey fut frappé d'admiration en présence de ces phénomènes naturels, qui n'occupent généralement que les altitudes de cinq à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Il trouva même que cette vue seule aurait valu le voyage. Rien de comparable, en effet, à ces colonnes d'un brun clair, qui se profilaient presque sans diminution sensible de leur diamètre, depuis la racine jusqu'à la première fourche. Ces fûts cylindriques, à une hauteur de quatre-vingts à cent pieds au-dessus du sol, se ramifiant en fortes branches, épaisses comme des troncs d'arbres déjà énormes, portaient ainsi toute une forêt dans les airs.

L'un de ces « sequoias giganteas », — c'était un des plus grands du groupe, — attira plus particulièrement l'attention de Godfrey. Creusé à sa base, il présentait une ouverture large de quatre à cinq pieds, haute de dix, qui permettait de pénétrer à l'intérieur. Le cœur du géant avait disparu, l'aubier s'était dissipé en une poussière tendre et blanchâtre; mais si l'arbre ne reposait plus sur ses puissantes racines que par sa solide écorce, il pouvait encore vivre ainsi pendant des siècles.

« A défaut de caverne ou de grotte, s'écria Godfrey, voilà une habitation toute trouvée, une maison de bois, une tour, comme il n'y en a pas dans les pays habités! Là, nous pourrons être clos et couverts! Venez, Tartelett, venez! »

Et le jeune homme, entraînant son compagnon, s'introduisit à l'intérieur du sequoia.

Le sol était couvert d'un lit de poussière végétale, et son diamètre n'était pas inférieur à vingt pieds anglais. Quant à la hauteur à laquelle s'arrondissait la voûte, l'obscurité empêchait de l'estimer. Mais nul rayon de lumière ne se glissait à travers les parois d'écorce de cette sorte de cave. Donc, pas de fentes, pas de failles, par lesquelles la pluie ou le vent auraient pu pénétrer. Il était certain que nos deux Robinsons se trouveraient là dans des conditions supportables pour braver impunément les intempéries du ciel. Une caverne n'eût été ni plus solide, ni plus sèche, ni plus close. En vérité, il eût été difficile de trouver mieux!

« Hein, Tartelett, que pensez-vous de cette demeure naturelle? demanda Godfrey.

— Oui mais la cheminée? dit Tartelett.

— Avant de réclamer la cheminée, répondit Godfrey, attendez au moins que nous ayons pu nous procurer du feu! »

C'était on ne peut plus logique.

Godfrey alla reconnaître les environs du groupe d'arbres. Ainsi qu'il a été dit, la prairie s'étendait jusqu'à cet énorme massif de sequoias, qui en formait la lisière. Le petit rio, courant à travers son tapis verdoyant, entretenait au milieu de ces terres, un peu fortes, une salutaire fraîcheur. Des arbustes de diverses sortes croissaient sur ses bords, myrtes, lentisques, entre autres, quantité de ces manzanillas, qui devaient assurer la récolte des pommes sauvages.

Plus loin, en remontant, quelques bouquets d'arbres, des chênes, des hêtres, des sycomores, des micocouliers, s'éparpillaient sur toute cette vaste zone herbeuse; mais bien qu'ils fussent, eux aussi, de grande taille, on les eût pris pour de simples arbrisseaux, auprès de ces « Mammoths-trees, » dont le soleil levant devait prolonger les grandes ombres jusqu'à la mer. A travers ces prairies se dessinaient aussi de sinueuses lignes d'arbustes, de touffes végétales, de buissons verdoyants, que Godfrey se promit d'aller reconnaître le lendemain.

Si le site lui avait plu, il ne semblait pas déplaire aux animaux domestiques. Agoutis, chèvres, moutons, avaient pris possession de ce domaine, qui leur offrait des racines à ronger ou de l'herbe à brouter au delà de leur suffisance. Quant aux poules, elles becquetaient avidement des graines ou des vers sur les bords du ruisseau. La vie animale se manifestait déjà par des allées et venues, des gambades, des vols, des bêlements, des grognements des gloussements, qui, sans doute, ne s'étaient jamais fait entendre en ces parages.

Puis, Godfrey revint au groupe des sequoias, et examina plus attentivement l'arbre dans lequel il allait faire élection de domicile. Il lui parut qu'il serait, sinon impossible, du moins bien difficile de se hisser jusqu'à ses premières branches, au moins par l'extérieur, puisque ce tronc ne présentait aucune saillie; mais, à l'intérieur, peut-être l'ascension serait-elle plus aisée, si l'arbre se creusait jusqu'à la fourche entre le cœur et l'écorce.

Il pouvait être utile, en cas de danger, de chercher un refuge dans cette épaisse ramure que supportait l'énorme tronc. Ce serait une question à examiner plus tard.

Lorsque cette exploration fut terminée, le soleil était assez bas sur l'horizon, et il parut convenable de remettre au lendemain les préparatifs d'une installation définitive.

Mais, cette nuit, après un repas dont le dessert se composa de pommes sauvages, où pouvait-on mieux la passer que sur cette poussière végétale, qui couvrait le sol à l'intérieur du sequoia?

C'est ce qui fut fait sous la garde de la Providence, non sans que Godfrey, en souvenir de l'oncle William W. Kolderup, n'eût donné le nom de Will-Tree à cet arbre gigantesque, dont les similaires des forêts de Californie et des États voisins portent tous le nom de l'un des grands citoyens de la république américaine.

XII

QUI SE TERMINE JUSTE A POINT PAR UN SUPERBE ET HEUREUX COUP DE FOUDRE.

Pourquoi ne pas en convenir? Godfrey était en train de devenir un nouvel homme dans cette situation nouvelle pour lui, si frivole, si léger, si peu réfléchi, alors qu'il n'avait qu'à se laisser vivre. En effet, jamais le souci du lendemain n'avait été pour inquiéter son repos. Dans le trop opulent hôtel de Montgomery-Street, où il dormait ses dix heures sans désemparer, le pli d'une feuille de rose n'avait pas encore troublé son sommeil.

Mais il n'en allait plus être ainsi. Sur cette île inconnue, il se voyait bel et bien séparé du reste du monde, livré à ses seules ressources, obligé de faire face aux nécessités de la vie, dans des conditions où un homme, même beaucoup plus pratique, eût été fort empêché. Sans doute, en ne voyant plus reparaître le *Dream*, on se mettrait à sa recherche. Mais qu'étaient-ils tous deux? Moins mille fois qu'une épingle dans une botte de foin, qu'un grain de sable au fond de la mer! L'incalculable fortune de l'oncle Kolderup n'était pas une réponse à tout!

Aussi, bien qu'il eût trouvé un abri à peu près acceptable, Godfrey n'y

dormit-il que d'un sommeil agité. Son cerveau travaillait comme il ne l'avait jamais fait. C'est qu'il s'y associait des idées de toutes sortes : celles du passé qu'il regrettait amèrement, celles du présent dont il cherchait la réalisation, celles de l'avenir qui l'inquiétaient plus encore!

Mais, devant ces rudes épreuves, la raison et, par suite, le raisonnement qui tout naturellement en découle, se dégageaient peu à peu des limbes où ils avaient en lui sommeillé jusqu'alors. Godfrey était résolu à lutter contre la mauvaise fortune, à tout tenter dans la mesure du possible pour se tirer d'affaire. S'il en réchappait, cette leçon ne serait certainement pas perdue à l'avenir.

Dès l'aube, il fut debout avec l'intention de procéder à une installation plus complète. La question des vivres, surtout celle du feu qui lui était connexe, primait toutes les autres, outils ou armes quelconques à fabriquer, vêtements de rechange qu'il faudrait se procurer, sous peine de n'être bientôt vêtus qu'à la mode polynésienne.

Tartelett dormait encore. On ne le voyait pas dans l'ombre, mais on l'entendait. Ce pauvre homme, épargné dans le naufrage, resté aussi frivole à quarante-cinq ans, que son élève l'avait été jusqu'alors, ne pouvait lui être d'une grande ressource. Il serait même un surcroît de charge, puisqu'il faudrait pourvoir à ses besoins de toutes sortes ; mais enfin c'était un compagnon ! Il valait mieux, en somme, que le plus intelligent des chiens, bien qu'il dût, sans doute, être moins utile ! C'était une créature pouvant parler, quoique à tort et à travers; causer, bien que ce fût jamais que de choses peu sérieuses; se plaindre, ce qui lui arriverait le plus souvent ! Quoi qu'il en soit, Godfrey entendrait une voix humaine résonner à son oreille. Cela vaudrait toujours mieux que le perroquet de Robinson Crusoë ! Même avec un Tartelett, il ne serait pas seul, et rien ne l'eût autant abattu que la perspective d'une complète solitude.

« Robinson avant Vendredi, Robinson après Vendredi, quelle différence! » pensait-il.

Cependant ce matin-là, 29 juin, Godfrey ne fut pas fâché d'être seul, afin de mettre à exécution son projet d'explorer les environs du groupe des sequoias. Peut-être serait-il assez heureux pour découvrir quelque fruit, quelque racine comestible, qu'il rapporterait à l'extrême satisfaction du professeur. Il laissa donc Tartelett à ses rêves et partit.

Une légère brume enveloppait encore le littoral et la mer; mais déjà ce

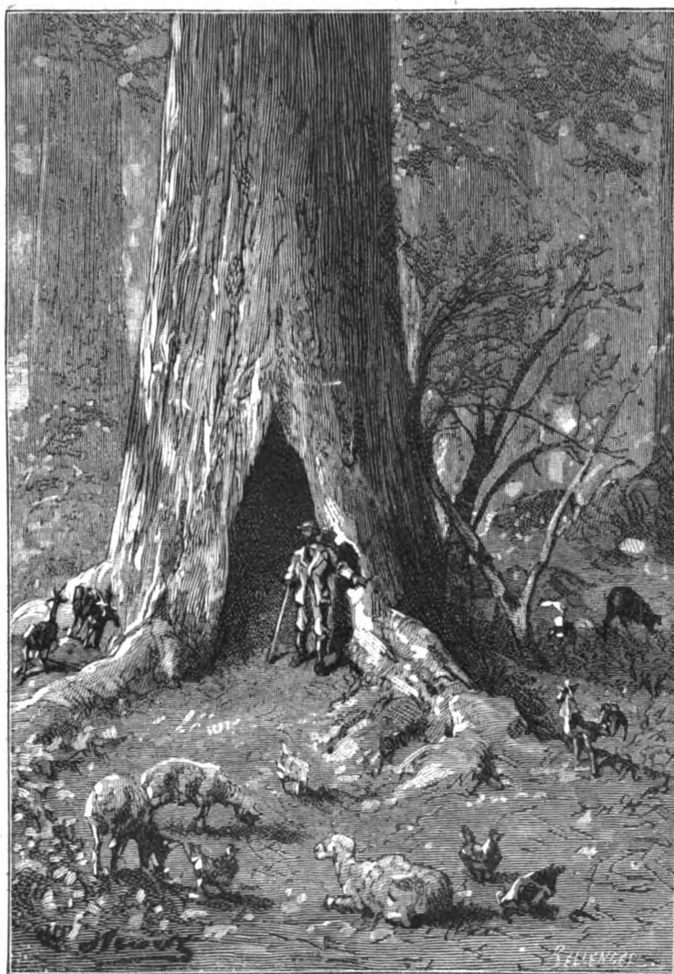


« Oui, mais la cheminée? dit Tartelett... » (Page 93.)

brouillard commençait à se lever dans le nord et l'est sous l'influence des rayons solaires, qui devaient le condenser peu à peu. La journée promettait d'être fort belle.

Godfrey, après s'être taillé un solide bâton, remonta pendant deux milles jusqu'à cette partie du rivage qu'il ne connaissait pas, dont le retour formait la pointe allongée de l'île Phina.

Là, il fit un premier repas de coquillages, de moules, de clovisses et plus particulièrement de petites huîtres excellentes qui s'y trouvaient en grande abondance.



La journée promettait... (Page 96.)

« A la rigueur, se dit-il, voilà de quoi ne pas mourir de faim ! Il y a là des milliers de douzaines d'huîtres, et de quoi étouffer les cris de l'estomac le plus impérieux ! Si Tartelett se plaint, c'est qu'il n'aime pas ces mollusques !.. Eh bien, il les aimera ! »

Il est certain que, si l'huître ne peut remplacer le pain et la viande d'une façon absolue, elle n'en fournit pas moins un aliment très nutritif, à la condition d'être absorbée en grande quantité. Mais, comme ce mollusque est d'une digestion très facile, on peut sans danger en faire usage, pour ne pas dire en faire abus.

Ce déjeuner terminé, Godfrey reprit son bâton et coupa obliquement vers le sud-est, de manière à remonter la rive droite du ruisseau. Ce chemin devait le conduire, à travers la prairie, jusqu'aux bouquets d'arbres aperçus la veille, au delà des longues lignes de buissons et d'arbustes qu'il voulait examiner de près.

Godfrey s'avança donc dans cette direction pendant deux milles environ. Il suivait la berge du rio, tapissée d'une herbe courte et serrée comme une étoffe de velours. Des bandes d'oiseaux aquatiques s'envolaient bruyamment devant cet être, nouveau pour eux, qui venait troubler leur domaine. Là aussi, des poissons de plusieurs espèces couraient à travers les eaux vives du ruisseau, dont la largeur, en cette partie, pouvait être évaluée à quatre ou cinq yards.

De ces poissons-là, il ne serait évidemment pas difficile de s'emparer; encore fallait-il pouvoir les faire cuire : c'était toujours l'insoluble question.

Fort heureusement, Godfrey, arrivé aux premières lignes de buissons, reconnut deux sortes de fruits ou racines, dont les uns avaient besoin de passer par l'épreuve du feu avant d'être mangés, mais dont les autres étaient comestibles à l'état naturel. De ces deux végétaux, les Indiens d'Amérique font un constant usage.

Le premier était un de ces arbustes nommés « camas », qui poussent même dans les terrains impropres à toute culture. Avec leurs racines, qui ressemblent à un oignon, on fait une sorte de farine très riche en gluten et très nourrissante, à moins qu'on ne préfère les manger comme des pommes de terre. Mais, dans les deux cas, il faut toujours les soumettre à une certaine cuisson ou torréfaction.

L'autre arbuste produisait une espèce de bulbe de forme oblongue, qui porte le nom indigène de « yamph », et s'il possède, peut-être, moins de principes nutritifs que le camas, il était bien préférable en cette circonstance, puisqu'on peut le manger cru.

Godfrey, très satisfait de cette découverte, se rassasia, sans plus tarder, de quelques-unes de ces excellentes racines, et, n'oubliant pas le déjeuner de Tartelett, il en fit une grosse botte qu'il jeta sur son épaule, puis il reprit le chemin de Will-Tree.

S'il fut bien reçu en arrivant avec sa récolte d'yamphs, il est inutile d'y insister. Le professeur se régala avidement, et il fallut que son élève l'engageât à se modérer.

« Eh ! répondit-il, nous en avons aujourd'hui de ces racines, qui sait si nous en aurons demain ?

— Sans aucun doute, répliqua Godfrey, demain, après-demain, toujours ! Il n'y a que la peine d'aller les cueillir !

— Bien, Godfrey ; et ce camas ?

— Ce camas, nous en ferons de la farine et du pain, lorsque nous aurons du feu !

— Du feu ! s'écria le professeur en secouant la tête ! Du feu ! Et comment en faire ?...

— Je n'en sais rien encore, répondit Godfrey, mais, d'une façon ou d'une autre, nous y arriverons !

— Le ciel vous entende, mon cher Godfrey ! Et quand je pense qu'il y a tant de gens qui n'ont qu'à frotter un petit morceau de bois sur la semelle de leur soulier pour en obtenir ! Cela m'enrage ! Non ! jamais je n'aurais cru que la mauvaise fortune m'aurait réduit un jour à pareil dénuement ! On ne ferait pas trois pas dans Montgomery-Street, sans rencontrer un gentleman, le cigare à la bouche, qui se ferait un plaisir de vous en donner, de ce feu, et ici...

— Ici, nous ne sommes pas à San-Francisco, Tartelett, ni dans Montgomery-Street, et je crois qu'il sera plus sage de ne pas compter sur l'obligeance des passants !

— Mais, aussi, pourquoi faut-il que la cuisson soit nécessaire au pain, à la viande ? Comment la nature ne nous a-t-elle pas faits pour vivre de l'air du temps ?

— Cela viendra peut-être ! répondit Godfrey avec un sourire de bonne humeur.

— Le pensez-vous ?...

— Je pense que des savants s'en occupent, tout au moins !

— Est-il possible ? Et sur quoi se fondent-ils pour chercher ce nouveau mode d'alimentation ?

— Sur ce raisonnement, répondit Godfrey, c'est que la digestion et la respiration sont des fonctions connexes, dont l'une pourrait peut-être se substituer à l'autre. Donc, le jour où la chimie aura fait que les aliments nécessaires à la nourriture de l'homme puissent s'assimiler par la respiration, le problème sera résolu. Il ne s'agit pour cela que de rendre l'air nutritif. On respirera son dîner au lieu de le manger, voilà tout !

— Ah ! qu'il est donc fâcheux que cette précieuse découverte n'ait pas encore été faite ! s'écria le professeur. Comme je respirerais volontiers une demi-douzaine de sandwiches et un quart de corn-beef, rien que pour me mettre en appétit ! »

Et Tartelett, plongé en une demi-rêverie sensuelle, dans laquelle il entrevoyait de succulents dîners atmosphériques, ouvrait inconsciemment la bouche, respirait à pleins poumons, oubliant qu'il avait à peine de quoi se nourrir à la manière habituelle.

Godfrey le tira de sa méditation, et le ramena dans le positif.

Il s'agissait de procéder à une installation plus complète à l'intérieur de Will-Tree.

Le premier soin fut de s'employer au nettoyage de la future habitation. Il fallut, d'abord, retirer plusieurs quintaux de cette poussière végétale, qui couvrait le sol et dans laquelle on enfonçait jusqu'à mi-jambe. Deux heures de travail suffirent à peine à cette pénible besogne, mais enfin la chambre fut débarrassée de cette couche pulvérulente, qui s'élevait en nuée au moindre mouvement.

Le sol était ferme, résistant, comme s'il eût été parqueté de forte lambourdes, avec ces larges racines du sequoia qui se ramifiaient à sa surface. C'était raboteux, mais solide. Deux coins furent choisis pour l'emplacement des couchettes, dont quelques bottes d'herbes, bien séchées au soleil, allaient former toute la literie. Quant aux autres meubles, bancs, escabeaux ou tables, il ne serait pas impossible de fabriquer les plus indispensables, puisque Godfrey possédait un excellent couteau, muni d'une scie et d'une serpe. Il fallait être à même, en effet, par les mauvais temps, de rester à l'intérieur de l'arbre, pour y manger, pour y travailler. Le jour n'y manquait pas, puisqu'il pénétrait à flots par l'ouverture. Plus tard, s'il devenait nécessaire de fermer cette ouverture au point de vue d'une sécurité plus complète, Godfrey essayerait de percer dans l'écorce du sequoia une ou deux embrasures qui serviraient de fenêtres.

Quant à reconnaître à quelle hauteur s'arrêtait l'évidement du tronc, Godfrey ne le pouvait pas sans lumière. Tout ce qu'il put constater, c'est qu'une perche, longue de dix à douze pieds, ne rencontrait que le vide, lorsqu'il la promenait au-dessus de sa tête.

Mais cette question n'était pas des plus urgentes. On la résoudrait ultérieurement.

La journée s'écoula dans ces travaux qui ne furent pas terminés avant le coucher du soleil. Godfrey et Tartelett, assez fatigués, trouvèrent excellente leur literie uniquement faite de cette herbe sèche, dont ils avaient fait une ample provision; mais ils durent la disputer aux volatiles, qui auraient volontiers fait élection de domicile à l'intérieur de Will-Tree. Godfrey pensa donc qu'il serait convenable d'établir un poulailler dans quelque autre sequoia du groupe, et il ne parvint à leur interdire l'entrée de la chambre commune qu'en l'obstruant de broussailles. Très heureusement, ni les moutons, ni les agoutis, ni les chèvres n'éprouvèrent la même tentation. Ces animaux restèrent tranquillement au dehors et n'eurent point la velléité de franchir l'insuffisante barrière.

Les jours suivants furent employés à divers travaux d'installation, d'aménagement et de récolte : œufs et coquillages à ramasser, racines de yamph et pommes de manzanillas à recueillir, huîtres qu'on allait, chaque matin, arracher au banc du littoral, tout cela prenait du temps, et les heures passaient vite.

Les ustensiles de ménage se réduisaient encore à quelques larges coquilles de bivalves, qui servaient de verres ou d'assiettes. Il est vrai que, pour le genre d'alimentation auquel les hôtes de Will-Tree étaient réduits, il n'en fallait pas davantage. Il y avait aussi le lavage du linge dans l'eau claire du rio, qui occupait les loisirs de Tartelett. C'était à lui qu'incombait cette tâche : il ne s'agissait, d'ailleurs, que des deux chemises, des deux mouchoirs et des deux paires de chaussettes, qui composaient toute la garde-robe des naufragés.

Aussi, pendant cette opération, Godfrey et Tartelett étaient-ils uniquement vêtus de leur pantalon et de leur vareuse; mais avec le soleil ardent de cette latitude, tout cela séchait vite.

Ils allèrent ainsi, sans avoir à souffrir ni de la pluie ni du vent, jusqu'au 3 juillet.

Déjà l'installation était à peu près acceptable, étant données les conditions de dénuement dans lesquelles Godfrey et Tartelett avaient été jetés sur cette île.

Cependant il ne fallait pas négliger les chances du salut, qui ne pouvaient venir que du dehors. Aussi, chaque jour, Godfrey venait-il observer la mer dans toute l'étendue de ce secteur, qui se développait de l'est au nord-ouest, au delà du promontoire. Cette partie du Pacifique était toujours déserte. Pas

un bâtiment, pas une barque de pêche, pas une fumée se détachant de l'horizon et indiquant, au large, le passage de quelque steamer. Il semblait que l'île Phina fût située en dehors des itinéraires du commerce et des transports de voyageurs. Il s'agissait donc d'attendre, patiemment, de se fier au Tout-Puissant, qui n'abandonne jamais les faibles.

Entre temps, lorsque les nécessités immédiates de l'existence lui laissaient quelques loisirs, Godfrey, poussé surtout par Tartelett, revenait à cette importante et irritante question du feu.

Il tenta tout d'abord de remplacer l'amadou, qui lui faisait si malheureusement défaut, par une autre matière analogue. Or, il était possible que quelques variétés de champignons qui poussaient dans le creux des vieux arbres, après avoir été soumis à un séchage prolongé, pussent se transformer en une substance combustible.

Plusieurs de ces champignons furent donc cueillis et exposés à l'action directe du soleil jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en poussière. Puis, du dos de son couteau, changé en briquet, Godfrey fit jaillir d'un silex quelques étincelles qui tombèrent sur cette substance... Ce fut inutile. La matière spongieuse ne prit pas feu.

Godfrey eut alors la pensée d'utiliser cette fine poussière végétale, séchée depuis tant de siècles, qu'il avait trouvée sur le sol intérieur de Will-Tree.

Il ne réussit pas davantage.

A bout de ressources, il tenta encore de déterminer, au moyen du briquet, l'ignition d'une sorte d'éponge, qui croissait sous les roches.

Il ne fut pas plus heureux. La particule d'acier, allumée au choc du silex, tombait sur la substance, mais s'éteignait aussitôt.

Godfrey et Tartelett furent véritablement désespérés. Se passer de feu était impossible. De ces fruits, de ces racines, de ces mollusques, ils commençaient à se fatiguer, et leur estomac ne tarderait pas à se montrer absolument réfractaire à ce genre de nourriture. Ils regardaient, — le professeur surtout, — ces moutons, ces agoutis, ces poules, qui allaient et venaient autour de Will-Tree. Des fringales les prenaient à cette vue. Ils dévoraient des yeux ces chairs vivantes!

Non! cela ne pouvait durer ainsi!

Mais une circonstance inattendue, — disons providentielle, si vous le voulez bien, — allait leur venir en aide.

Dans la nuit du 3 au 4 juillet, le temps, qui tendait à se modifier depuis

quelques jours, tourna à l'orage, après une accablante chaleur, que la brise de mer avait été impuissante à tempérer.

Godfrey et Tartelett, vers une heure du matin, furent réveillés par les éclats de la foudre, au milieu d'un véritable feu d'artifice d'éclairs. Il ne pleuvait pas encore, mais cela ne pouvait tarder. Ce seraient alors de véritables cataractes qui se précipiteraient de la zone nuageuse par suite de la rapide condensation des vapeurs.

Godfrey se leva et sortit, afin d'observer l'état du ciel.

Tout n'était qu'embrasement au-dessus du dôme des grands arbres, dont le feuillage apparaissait sur le ciel en feu, comme les fines découpures d'une ombre chinoise.

Tout à coup, au milieu de l'éclat général, un éclair plus ardent sillonna l'espace. Le coup de tonnerre partit aussitôt, et Will-Tree fut sillonné de haut en bas par le fluide électrique.

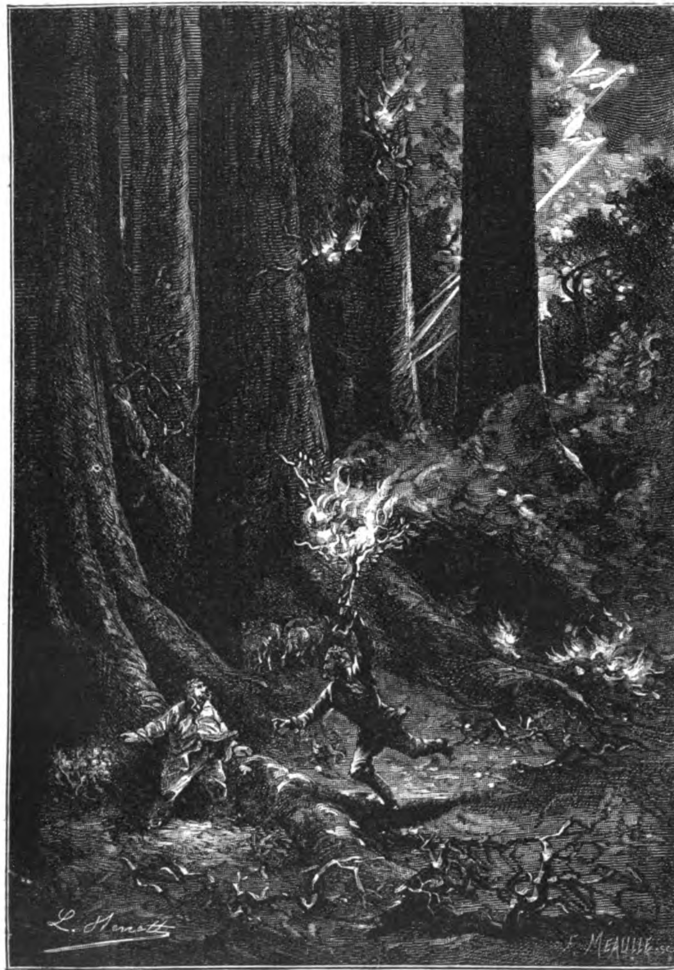
Godfrey, à demi renversé par un contre-choc, s'était relevé au milieu d'une pluie de feu, qui tombait autour de lui. La foudre avait enflammé les branches sèches de la ramure supérieure. C'étaient autant de charbons incandescents qui crépitaient sur le sol.

Godfrey, d'un cri, avait appelé son compagnon.

« Du feu! du feu!

— Du feu! avait répondu Tartelett. Béni soit le ciel qui nous l'envoie! »

Tous deux s'étaient aussitôt jetés sur ces brandons, dont les uns flambaient encore, dont les autres se consumaient sans flammes. Ils en ramassèrent en même temps qu'une certaine quantité de ce bois mort qui ne manquait pas au pied du sequoia, dont le tronc n'avait été que touché par la foudre. Puis ils rentrèrent dans leur sombre demeure, au moment où la pluie, se déversant à flots, éteignait l'incendie, qui menaçait de dévorer la ramure supérieure de Will-Tree.



« Du feu! du feu! » (Page 103.)

XIII

OU GODFREY VOIT ENCORE S'ÉLEVER UNE LÉGÈRE FUMÉE SUR UN AUTRE POINT DE L'ILE.

Voilà un orage qui était venu à propos! Godfrey et Tartelett n'avaient pas eu, comme Prométhée, à s'aventurer dans les espaces pour aller y dérober le feu céleste! C'était bien le ciel, en effet, comme l'avait dit Tartelett, qui



Pendant ce temps, Godfrey s'occupait... (Page 106.)

avait été assez obligeant pour le leur envoyer par la voie d'un éclair. A eux maintenant le soin de le conserver!

« Non! nous ne le laisserons pas s'éteindre! s'était écrié Godfrey.

— D'autant plus que le bois ne manquera pas pour l'alimenter! avait répondu Tartelett, dont la satisfaction se traduisait par de petits cris de joie.

— Oui! mais qui l'entretiendra?

— Moi! Je veillerai jour et nuit, s'il faut, » riposta Tartelett, en brandissant un tison enflammé.

Et c'est bien ce qu'il fit jusqu'au lever du soleil.

Le bois mort, on l'a dit, abondait sous l'énorme couvert des sequoias. Aussi, dès l'aube, Godfrey et le professeur, après en avoir entassé un stock considérable, ne l'épargnèrent pas au foyer allumé par la foudre. Dressé au pied de l'un des arbres, dans un étroit entre-deux de racines, ce foyer flambait avec un pétillement clair et joyeux. Tartelett, s'époumonant, dépensait toute son haleine à souffler dessus, bien que ce fût parfaitement inutile. Dans cette attitude, il prenait les poses les plus caractéristiques, en suivant la fumée grisâtre, dont les volutes se perdaient dans le haut feuillage.

Mais ce n'était pas pour l'admirer qu'on l'avait tant demandé, cet indispensable feu, ni pour se chauffer non plus. On le destinait à un usage plus intéressant. Il s'agissait d'en finir avec ces maigres repas de coquillages crus et de racines de yamph, dont une eau bouillante ou une simple cuisson sous la cendre n'avaient jamais développé les éléments nutritifs. Ce fut à cette besogne que Godfrey et Tartelett s'employèrent pendant une partie de la matinée.

« Nous mangerons bien un ou deux poulets ! s'écria Tartelett, dont la mâchoire claquait d'avance. On pourrait y joindre un jambon d'agouti, un gigot de mouton, un quartier de chèvre, quelques pièces de ce gibier qui court la prairie, sans compter deux ou trois poissons d'eau douce, accompagnés de quelques poissons de mer?

— Pas si vite, répondit Godfrey, que l'exposé de ce peu modeste menu avait mis en belle humeur. Il ne faut pas risquer une indigestion pour se rattraper d'un jeûne ! Ménageons nos réserves, Tartelett ! Va pour deux poulets, — chacun le nôtre, — et si le pain nous manque, j'espère bien que nos racines de camas, convenablement préparées, le remplaceront sans trop de désavantage ! »

Cela coûta la vie à deux innocents volatiles, qui, plumés, parés, apprêtés par le professeur, puis enfilés dans une baguette, rôtirent bientôt devant une flamme pétillante.

Pendant ce temps, Godfrey s'occupait de mettre les racines de camas en état de figurer au premier déjeuner sérieux qui allait être fait dans l'île Phina. Afin de les rendre comestibles, il n'y avait qu'à suivre la méthode indienne, que des Américains devaient connaître, pour l'avoir vu plus d'une fois employer dans les prairies de l'Ouest-Amérique.

Voici comment Godfrey procéda :

Une certaine quantité de pierres plates, ramassées sur la grève, furent

mises dans le brasier, de manière à s'imprégner d'une chaleur intense. Peut-être Tartelett trouva-t-il qu'il était dommage d'employer un si bon feu « à cuire des pierres », mais comme cela ne gênait en aucune façon la préparation de ses poulets, il ne s'en plaignit pas autrement.

Pendant que les pierres s'échauffaient ainsi, Godfrey choisit un endroit du sol, dont il arracha l'herbe sur l'espace d'un yard carré environ; puis, ses mains armées de larges coquilles, il enleva la terre jusqu'à une profondeur de dix pouces. Cela fait, il disposa au fond de ce trou un foyer de bois sec qu'il alluma, de manière à communiquer à la terre, tassée au fond du trou, une chaleur assez considérable.

Lorsque tout ce bois eut été consumé, après enlèvement des cendres, les racines de camas, préalablement nettoyées et grattées, furent étendues dans le trou; une mince couche de gazon les recouvrit, et les pierres brûlantes, placées par-dessus, servirent de base à un nouveau foyer, qui fut allumé à leur surface.

En somme, c'était une sorte de four qui avait été préparé de la sorte, et, après un temps assez court, — une demi-heure au plus, — l'opération dut être considérée comme finie.

En effet, sous la double couche de pierres et de gazon qui fut enlevée, on retrouva les racines de camas modifiées par cette violente torréfaction. En les écrasant, on eût pu obtenir une farine très propre à faire une sorte de pain; mais, en les laissant à leur état naturel, c'était comme si l'on mangeait des pommes de terre de qualité très nourrissante.

Ce fut ainsi que ces racines furent servies, cette fois, et nous laissons à penser quel déjeuner firent les deux amis avec ces jeunes poulets qu'ils dévorèrent jusqu'aux os, et ces excellents camas qu'il n'avaient pas besoin de ménager. Le champ n'était pas loin, où ils poussaient en abondance. Il n'y avait qu'à se baisser pour les récolter par centaines.

Ce repas achevé, Godfrey s'occupa de préparer une certaine quantité de cette farine, qui se conserve presque indéfiniment et peut être transformée en pain pour les besoins de chaque jour.

Cette journée se passa dans ces diverses occupations. Le foyer fut toujours alimenté avec le plus grand soin. On le chargea plus particulièrement de combustible pour la nuit, — ce qui n'empêcha pas Tartelett de se relever à plusieurs reprises, afin d'en rapprocher les charbons et de provoquer une combustion plus active. Puis, il venait se recoucher; mais, comme il rêvait

que le feu s'éteignait, il se relevait aussitôt, et il recommença ainsi ce manège jusqu'au point du jour.

La nuit s'écoula sans aucun incident. Les pétillements du foyer, joints au chant du coq, réveillèrent Godfrey et son compagnon, qui avait fini par s'endormir.

Tout d'abord, Godfrey fut surpris de sentir une sorte de courant d'air, qui venait d'en haut, à l'intérieur de Will-Tree. Il fut donc conduit à penser que le sequoia était creux jusqu'à l'écartement des basses branches, que là s'ouvrait un orifice qu'il conviendrait de boucher, si l'on voulait être clos et couvert.

« Cependant, voilà qui est singulier! se dit Godfrey. Comment, pendant les nuits précédentes, n'ai-je pas senti ce courant d'air? Est-ce que ce serait le coup de foudre?... »

Et pour répondre à ces questions, l'idée lui vint d'examiner extérieurement le tronc du sequoia.

Examen fait, Godfrey eut bientôt compris ce qui s'était passé pendant l'orage.

La trace de la foudre était visible sur l'arbre, qui avait été largement écorcé par le passage du fluide, depuis la fourche jusqu'aux racines. Si l'étincelle électrique se fût introduite à l'intérieur du sequoia au lieu d'en suivre le contour extérieur, Godfrey et son compagnon auraient pu être foudroyés. Sans s'en douter, ils avaient couru là un danger véritable.

« On recommande, dit Godfrey, de ne point se réfugier sous les arbres pendant les orages! C'est très bien pour ceux qui peuvent faire autrement! Mais le moyen, pour nous, d'éviter ce danger, puisque nous demeurons dans un arbre! Enfin nous verrons! »

Puis, regardant le sequoia au point où commençait la longue traînée du fluide :

« Il est évident, se dit-il, que là où la foudre l'a frappé, elle l'aura violemment disjoint au sommet du tronc. Mais alors puisque l'air pénètre à l'intérieur par cet orifice, c'est que l'arbre est creusé sur toute sa hauteur et ne vit plus que par son écorce? Voilà une disposition dont il convient de se rendre compte! »

Et Godfrey se mit à chercher quelque branche résineuse, dont il pût faire une torche.

Un bouquet de pins lui fournit la torche dont il avait besoin; la résine

exsudait de cette branche, qui, une fois enflammée, donna une très brillante lumière.

Godfrey rentra alors dans la cavité qui lui servait de demeure. A l'ombre succéda immédiatement la clarté, et il fut facile de reconnaître quelle était la disposition intérieure de Will-Tree.

Une sorte de voûte, irrégulièrement découpée, plafonnait à une quinzaine de pieds au-dessus du sol. En élevant sa torche, Godfrey aperçut très distinctement l'ouverture d'un étroit boyau, dont le développement se perdait dans l'ombre. Évidemment l'arbre était évidé sur toute sa longueur; mais peut-être restait-il des portions de l'aubier encore intactes. Dans ce cas, en s'aidant de ces saillies, il serait, sinon facile du moins possible, de s'élever jusqu'à la fourche.

Godfrey, qui songeait à l'avenir, résolut de savoir sans plus tarder à quoi s'en tenir à cet égard.

Il avait un double but : d'abord boucher hermétiquement cet orifice par lequel le vent ou la pluie pouvaient s'engouffrer, — ce qui aurait rendu Will-Tree presque inhabitable; puis, aussi, s'assurer si, devant un danger, attaque d'animaux ou d'indigènes, les branches supérieures du sequoia n'offriraient pas un refuge convenable.

On pouvait essayer, en tout cas. S'il se rencontrait quelque insurmontable obstacle dans l'étroit boyau, eh bien, Godfrey en serait quitte pour redescendre.

Après avoir planté sa torche dans l'interstice de deux grosses racines à fleur de sol, le voilà donc qui commence à s'élever sur les premières saillies intérieures de l'écorce. Il était leste, vigoureux, adroit, habitué à la gymnastique comme tous les jeunes Américains. Ce ne fut qu'un jeu pour lui. Bientôt il eut atteint, dans ce tube inégal, une partie plus étroite par laquelle, en s'arc-boutant du dos et des genoux, il pouvait grimper à la façon d'un ramoneur. Toute sa crainte était qu'un défaut de largeur ne vînt l'arrêter dans son ascension.

Cependant il continuait à monter, et, quand il rencontrait une saillie, il s'y reposait, afin de reprendre haleine.

Trois minutes après avoir quitté le sol, si Godfrey n'était pas arrivé à soixante pieds de hauteur, il ne devait pas en être loin, et par conséquent, il n'avait plus qu'une vingtaine de pieds à franchir.

En effet, il sentait déjà un air plus vif lui souffler au visage, il le humait

avidement, car il ne faisait pas précisément très frais à l'intérieur du sequoia.

Après s'être reposé pendant une minute, après avoir secoué la fine poussière arrachée aux parois, Godfrey continua à s'élever dans le boyau qui se rétrécissait peu à peu.

Mais, en ce moment, son attention fut attirée par un certain bruit qui lui parut très justement suspect. On eût dit qu'un grattement se produisait à l'intérieur de l'arbre. Presque aussitôt, une sorte de sifflement se fit entendre.

Godfrey s'arrêta.

« Qu'est cela ? se demanda-t-il. Quelque animal qui se sera refugié dans ce sequoia ? Si c'était un serpent ?... Non !... Nous n'en avons point encore aperçu dans l'île !... Ce doit être plutôt quelque oiseau qui cherche à s'enfuir ! »

Godfrey ne se trompait pas, et, comme il continuait à monter, une sorte de croassement plus accentué, suivi d'un vif battement d'ailes, lui indiqua qu'il ne s'agissait là que d'un volatile, niché dans l'arbre, et dont il troublait le repos, sans doute.

Plusieurs « frrr ! frrr ! » qu'il poussa de toute la vigueur de ses poumons, eurent bientôt déterminé l'intrus à déguerpir.

C'était, en effet, une espèce de choucas de grande taille, qui ne tarda pas à s'échapper par l'orifice et disparut précipitamment dans la haute cime de Will-Tree.

Quelques instants après, la tête de Godfrey passait par le même orifice, et bientôt il se trouvait installé fort à son aise, sur la fourche de l'arbre, à la naissance de ces basses branches que quatre-vingts pieds de hauteur séparaient du sol.

Là, ainsi qu'il a été dit, l'énorme tronc du sequoia supportait toute une forêt. Le capricieux enchevêtrement de la ramure secondaire présentait l'aspect de ces futaies très serrées de bois, qu'aucune percée n'a rendues praticables.

Cependant Godfrey parvint, non sans quelque peine, à se glisser d'une branche à l'autre, de manière à atteindre peu à peu le dernier étage de cette phénoménale végétation.

Nombre d'oiseaux s'envolaient à son approche en poussant des cris, et ils allaient se réfugier sur les arbres voisins du groupe que Will-Tree dominait de toute sa tête.

Godfrey continua de grimper ainsi tant qu'il le put, et ne s'arrêta qu'au

moment où les extrêmes branches supérieures commencèrent à fléchir sous son poids.

Un large horizon d'eau entourait l'île Phina, qui se déroulait à ses pieds comme une carte en relief.

Ses yeux parcoururent avidement cette portion de mer. Elle était toujours déserte. Il fallait bien en conclure, une fois de plus, que l'île se trouvait hors des routes commerciales du Pacifique.

Godfrey étouffa un gros soupir; puis, ses regards s'abaissèrent vers cet étroit domaine, sur lequel la destinée le condamnait à vivre, longtemps sans doute, toujours peut-être !

Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il revit, dans le nord cette fois, une fumée semblable à celle qu'il avait déjà cru apercevoir dans le sud. Il regarda donc avec la plus extrême attention.

Une vapeur très déliée, d'un bleu plus foncé à sa pointe, montait droit dans l'air calme et pur.

« Non ! je ne me trompe pas ! s'écria Godfrey. Il y a là une fumée, et, par conséquent, un feu qui la produit !... et ce feu ne peut avoir été allumé que par... Par qui ?... »

Godfrey prit alors avec une extrême précision le relèvement de l'endroit en question.

La fumée s'élevait au nord-est de l'île, au milieu des hautes roches qui bordaient le rivage. Il n'y avait pas d'erreur possible. C'était à moins de cinq milles de Will-Tree. En coupant droit sur le nord-est, à travers la prairie, puis, en suivant le littoral, on devait nécessairement arriver aux rochers qu'empanachait cette légère vapeur.

Tout palpitant, Godfrey redescendit l'échafaudage de branches jusqu'à la fourche. Là, il s'arrêta un instant pour arracher un fouillis de mousse et de feuilles; puis, cela fait, il se glissa par l'orifice, qu'il boucha du mieux qu'il put, et se laissa rapidement couler jusqu'au sol.

Un seul mot jeté à Tartelett pour lui dire de ne point s'inquiéter de son absence, et Godfrey s'élança dans la direction du nord-est, de manière à gagner le littoral.

Ce fut une course de deux heures, d'abord à travers la verdoyante prairie, au milieu de bouquets d'arbres clairsemés ou de longues haies de genêts épineux, ensuite le long de la lisière du littoral. Enfin la dernière chaîne de roches fut atteinte.



Godfrey parvint à se glisser d'une branche à l'autre. (Page 110.)

Mais cette fumée que Godfrey avait aperçue du haut de l'arbre, en vain chercha-t-il à la revoir, lorsqu'il fut redescendu. Toutefois, comme il avait relevé exactement la situation de l'endroit d'où elle s'échappait, il put y arriver sans erreur. Là, Godfrey commença ses recherches. Il explora avec soin toute cette partie du littoral. Il appela...

Personne ne répondit à son appel. Aucun être humain ne se montra sur cette grève. Pas un rocher ne lui offrit la trace ni d'un feu allumé récemment, ni d'un foyer maintenant éteint, qu'avaient pu alimenter les herbes marines et les algues sèches, déposées par le flot.



Il s'en acquittait à la satisfaction générale. (Page 115.)

« Il n'est cependant pas possible que je me sois trompé ! se répétait Godfrey. C'est bien une fumée que j'ai aperçue !... Et pourtant !... »

Comme il n'était pas admissible que Godfrey eût été dupe d'une illusion, il en arriva à penser qu'il existait quelque source d'eau chaude, une sorte de geiser intermittent, dont il ne pouvait retrouver la place, qui avait dû projeter cette vapeur.

En effet, rien ne prouvait qu'il y n'eût pas dans l'île plusieurs de ces puits naturels. En ce cas, l'apparition d'une colonne de fumée se fût expliquée par ce simple phénomène géologique.

Godfrey, quittant le littoral, revint donc vers Will-Tree, en observant un peu plus le pays au retour qu'il ne l'avait fait à l'aller. Quelques ruminants se montrèrent, entre autres des wapitis, mais ils filaient avec une telle rapidité qu'il eût été impossible de les atteindre.

Vers quatre heures, Godfrey était de retour. Cent pas avant d'arriver, il entendait l'aigre crin-crin de la pochette, et se retrouvait bientôt en face du professeur Tartelett, qui, dans l'attitude d'une vestale, veillait religieusement sur le feu sacré confié à sa garde.

XIV

DANS LEQUEL GODFREY TROUVE UNE ÉPAVE, A LAQUELLE SON COMPAGNON ET LUI FONT BON ACCUEIL.

Souffrir ce qu'on ne peut empêcher est un principe de philosophie qui, s'il ne porte peut-être pas à l'accomplissement des grandes choses, est, à coup sûr, éminemment pratique. Godfrey était donc bien résolu à lui subordonner désormais tous ses actes. Puisqu'il fallait vivre dans cette île, le plus sage était d'y vivre le mieux possible, jusqu'au moment où une occasion serait donnée de la quitter.

On s'occupa, sans plus tarder, d'aménager quelque peu l'intérieur de Will-Tree. La question de propreté, à défaut de confort, domina toutes les autres. Les couchettes d'herbes furent souvent renouvelées. Les ustensiles se réduisaient à de simples coquilles, il est vrai; mais les assiettes ou les plats d'un office américain n'auraient pas offert plus de netteté. Il faut le répéter à sa louange, le professeur Tartelett lavait admirablement la vaisselle. Son couteau aidant, Godfrey, au moyen d'un large morceau d'écorce aplanie et de quatre pieds fichés au sol, parvint à établir une table au milieu de la chambre. Des souches grossières servirent d'escabeaux. Les convives n'en furent plus réduits à manger sur leurs genoux, lorsque le temps ne permettait pas de dîner en plein air.

Il y avait encore la question de vêtements, qui n'était pas sans préoccuper

beaucoup. On les ménageait donc le mieux possible. Par cette température et sous cette latitude, il n'y avait aucun inconvénient à être demi-nu. Mais enfin, culotte, vareuse, chemise de laine, finiraient par s'user. Comment pourrait-on les remplacer? En viendrait-on à se vêtir des peaux de ces moutons, de ces chèvres, qui, après avoir nourri le corps, serviraient encore à l'habiller? Il le faudrait sans doute. En attendant, Godfrey fit laver fréquemment le peu de vêtements dont ils disposaient. Ce fut encore à Tartelett, transformé en lessiveuse, qu'incomba cette tâche. Il s'en acquittait, d'ailleurs, à la satisfaction générale.

Godfrey, lui, s'occupait plus spécialement des travaux de ravitaillement et d'aménagement. Il était, en outre, le pourvoyeur de l'office. La récolte des racines comestibles et des fruits de manzanillas lui prenait chaque jour quelques heures; de même, la pêche au moyen de claies de joncs tressés, qu'il installait soit dans les eaux vives du rio, soit dans les cavités des roches du littoral que le reflux laissait à sec. Ces moyens étaient fort primitifs, sans doute, mais, de temps à autre, un beau crustacé ou quelque poisson succulent figurait sur la table de Will-Tree, sans parler des mollusques, dont la récolte se faisait à la main et sans peine.

Mais, nous l'avouerons, — et on voudra bien admettre que de tous les ustensiles de cuisine, c'est le plus essentiel, — la marmite, la simple marmite de fonte ou de fer battu manquait. Son absence ne se faisait que trop sentir. Godfrey ne savait qu'imaginer pour remplacer le vulgaire coquemar dont l'usage est universel. Pas de pot-au-feu, pas de viande ni de poisson bouillis, rien que du rôti et des grillades. La soupe grasse n'apparaissait jamais au début des repas. Parfois, Tartelett s'en plaignait amèrement; mais le moyen de satisfaire ce pauvre homme!

D'autres soins, d'ailleurs, avaient occupé Godfrey. En visitant les différents arbres du groupe, il avait trouvé un second sequoia, de grande taille, dont la partie inférieure, creusée par le temps, offrait aussi une assez large anfractuosité.

Ce fut là qu'il établit un poulailler, dans lequel les volatiles eurent bientôt pris leur domicile. Le coq et les poules s'y habituèrent aisément, les œufs y éclosaient dans l'herbe sèche, les poussins commençaient à pulluler. On les renfermait chaque soir, afin de les mettre à l'abri des oiseaux de proie, qui, du haut des branches, guettaient ces faciles victimes et auraient fini par détruire toutes les couvées.

Quant aux agoutis, aux moutons, aux chèvres, jusqu'alors il avait paru inutile de leur chercher une bauge ou une étable. Lorsque la mauvaise saison serait venue, on aviserait. En attendant, ils prospéraient dans ce luxuriant pâturage de la prairie, ayant là en abondance une sorte de sainfoin et quantité de ces racines comestibles, dont les représentants de la race porcine faisaient le plus grand cas. Quelques chèvres avaient mis bas depuis l'arrivée dans l'île, mais on leur laissait presque tout leur lait, afin qu'elles pussent pourvoir à la nourriture des petits.

De tout cela, il résultait que Will-Tree et ses alentours étaient maintenant fort animés. Les animaux domestiques, bien repus, venaient, aux heures chaudes de la journée, y chercher refuge contre les ardeurs du soleil. Il n'y avait point à craindre qu'ils allassent s'égarer au loin, ni rien à redouter, non plus, de la part des fauves, puisqu'il ne semblait pas que l'île Phina renfermât un seul animal dangereux.

Ainsi allaient les choses, avec le présent à peu près assuré, mais un avenir toujours inquiétant, lorsqu'un incident inattendu se produisit, qui devait notablement améliorer la situation.

C'était le 29 juillet.

Godfrey errait, pendant la matinée, sur cette partie de la grève qui formait le littoral de la grande baie, à laquelle il avait donné le nom de Dream-Bay. Il l'explorait, afin de reconnaître si elle était aussi riche en mollusques que le littoral du nord. Peut-être espérait-il encore que quelque épave s'y retrouverait, tant il lui semblait singulier que le ressac n'eût pas jeté un seul des débris du navire à la côte.

Or, ce jour-là, il s'était avancé jusqu'à la pointe septentrionale, que terminait une plage sablonneuse, lorsque son attention fut attirée par une roche de forme bizarre, qui émergeait à la hauteur du dernier relai d'algues et de varechs.

Un certain pressentiment le porta à hâter sa marche. Quelle fut sa surprise, sa joie aussi, quand il reconnut que ce qu'il prenait pour une roche, était une malle à demi enterrée dans le sable.

Était-ce un des colis du *Dream*? Se trouvait-il à cette place depuis le naufrage? N'était-ce pas plutôt tout ce qui restait d'une autre catastrophe plus récente? Il eût été difficile de le dire. En tout cas, d'où qu'elle vînt et quoi qu'elle pût contenir, cette malle devait être de bonne prise.

Godfrey l'examina extérieurement. Il n'y vit aucune trace d'adresse. Pas

un nom, pas même une de ces grosses initiales, découpées dans une mince plaque de métal, qui ornent les malles américaines. Peut-être s'y trouverait-il quelque papier qui indiquerait sa provenance, la nationalité, le nom de son propriétaire? En tout cas, elle était hermétiquement fermée, et on pouvait espérer que son contenu n'avait point été gâté par son séjour dans l'eau de mer. C'était, en effet, une malle très forte en bois, recouverte d'une peau épaisse, avec armatures de cuivre à tous ses angles et de larges courroies qui la sanglaient sur toutes ses faces.

Quelle que fût son impatience à vouloir visiter le contenu de cette malle, Godfrey ne songea point à la briser, mais à l'ouvrir, après en avoir fait sauter la serrure. Quant à la transporter du fond de Dream-Bay à Will-Tree, son poids ne le permettait pas, et il n'y fallait même pas penser.

« Eh bien, se dit Godfrey, nous la viderons sur place, et nous ferons autant de voyages qu'il sera nécessaire pour transporter tout ce qu'elle renferme. »

On pouvait compter environ quatre milles de l'extrémité du promontoire au groupe des sequoias. Cela demanderait donc un certain temps et occasionnerait une certaine fatigue. Or, le temps ne manquait pas. Quant à la fatigue, ce n'était pas là le cas d'y regarder.

Que renfermait cette malle?... Avant de retourner à Will-Tree, Godfrey voulut au moins tenter de l'ouvrir.

Il commença donc par défaire les courroies, et, une fois débouclées, il enleva, en le ménageant bien, le capuchon de cuir qui recouvrait la serrure. Mais comment la forcer?

Là était la besogne la plus difficile. Godfrey n'avait aucun levier qui pût lui permettre de pratiquer une pesée. Risquer de briser son couteau dans cette opération, il s'en fût bien gardé. Il chercha donc un lourd galet, avec lequel il tenterait de faire sauter la gâche.

La grève était semée de durs silex, de toutes formes, qui pouvaient servir de marteau.

Godfrey en choisit un, gros comme le poing, et il porta un coup vigoureux sur la plaque de cuivre.

A son extrême surprise, le pêne, engagé dans la gâche, se dégagea immédiatement.

Ou la gâche s'était brisée au choc, ou la serrure n'avait pas été fermée à clef.

Le cœur de Godfrey lui battit fort, au moment où il allait relever le couvercle de la malle!

Enfin elle était ouverte, et, en vérité, s'il eût fallu la briser, Godfrey n'y fût pas parvenu sans peine.

C'était un véritable coffre-fort que cette malle. Les parois intérieures en étaient doublées d'une feuille de zinc, de telle sorte que l'eau de mer n'avait pu y pénétrer. Aussi les objets qu'elle contenait, si délicats qu'il fussent, devaient-ils se trouver dans un parfait état de conservation.

Et quels objets! En les retirant, Godfrey ne pouvait retenir des exclamations de joie! Certainement cette malle avait dû appartenir à quelque voyageur très pratique, qui comptait s'aventurer en un pays, où il serait réduit à ses seules ressources.

En premier lieu, du linge : chemises, serviettes, draps, couvertures; puis, des vêtements : vareuses de laine, chaussettes de laine et de coton, solides pantalons de toile et de velours écru, gilets de tricot, vestes de grosse et solide étoffe; puis, deux paires de fortes bottes, des souliers de chasse, des chapeaux de feutre.

En deuxième lieu, quelques ustensiles de cuisine et de toilette : marmite, — la fameuse marmite tant demandée! — bouilloire, cafetière, théière, quelques cuillers, fourchettes et couteaux, un petit miroir, des brosses à tout usage; enfin, ce qui n'était pas à dédaigner, trois bidons contenant environ quinze pintes d'eau-de-vie et de tafia, et plusieurs livres de thé et de café.

En troisième lieu, quelques outils : tarière, vrille, scie à main, assortiment de clous et de pointes, fers de bêche et de pelle, fer de pic, hache, herminette, etc.

En quatrième lieu, des armes : deux couteaux de chasse dans leur gaîne de cuir, une carabine et deux fusils à piston, trois revolvers à six coups, une dizaine de livres de poudre, plusieurs milliers de capsules et une importante provision de plomb et de balles, — toutes ces armes paraissant être de fabrication anglaise; enfin une petite pharmacie de poche, une longue-vue, une boussole, un chronomètre.

Il s'y trouvait aussi quelques volumes en anglais, plusieurs mains de papier blanc, crayons, plumes et encre, un calendrier, une Bible, éditée à New-York, et un *Manuel du parfait cuisinier*.

Vraiment, cela constituait un inventaire d'un prix inestimable dans la circonstance.

Aussi Godfrey ne se tenait-il pas de joie. Il eût tout exprès commandé ce trousseau, à l'usage de naufragés dans l'embarras, qu'il ne l'aurait pas eu plus complet.

Cela valait bien un remerciement à la Providence, et la Providence eut son remerciement, parti d'un cœur reconnaissant.

Godfrey s'était donné le plaisir d'étaler tout son trésor sur la grève. Chaque objet avait été visité, mais aucun papier ne se trouvait dans la malle qui pût en indiquer la provenance, ni sur quel navire elle avait été embarquée.

Aux alentours, d'ailleurs, la mer n'avait apporté aucune autre épave d'un naufrage récent. Rien sur les roches, rien sur la grève. Il fallait que la malle eût été transportée en cet endroit par le flux, après avoir flotté plus ou moins longtemps. En effet, son volume, par rapport à son poids, avait pu lui assurer une flottabilité suffisante.

Les deux hôtes de l'île Phina se trouvaient donc avoir, et pour un certain temps, les besoins de la vie matérielle assurés dans une large mesure : outils, armes, instruments, ustensiles, vêtements, une heureuse bonne fortune venait de tout leur donner.

Il va de soi que Godfrey ne pouvait songer à emporter tous ces objets à Will-Tree. Leur transport nécessiterait plusieurs voyages ; mais il conviendrait de se hâter, par crainte du mauvais temps.

Godfrey remit donc la plupart de ces divers objets dans la malle. Un fusil, un revolver, une certaine quantité de poudre et de plomb, un couteau de chasse, la longue-vue, la marmite, voilà ce dont il se chargea niquement.

Puis, la malle fut soigneusement refermée, rebouclée, et, d'un pas rapide, Godfrey reprit le chemin du littoral.

Ah! comme il fut reçu une heure après par Tartelett ! Et le contentement du professeur, lorsque son élève lui eut fait l'énumération de leurs nouvelles richesses! La marmite, la marmite surtout, lui causa des transports, qui se traduisirent par une série de jetés-battus, terminés par un triomphant pas de six-huit!

Il n'était encore que midi. Aussi, Godfrey voulut-il, après le déjeuner, retourner immédiatement à Dream-Bay. Il lui tardait que tout fût mis en sûreté dans Will-Tree.

Tartelett ne fit aucune objection et se déclara prêt à partir. Il n'avait même



Son attention fut attirée par une roche... (Page 116.)

plus à surveiller le foyer qui flambait. Avec de la poudre, on se procure partout du feu. Mais le professeur voulut que, pendant leur absence, le pot-au-feu pût mijoter doucement.

En un instant, la marmite, remplie d'eau douce, reçut tout un quartier d'agouti avec une douzaine de racines d'yamph, qui devaient tenir lieu de légumes, additionnées d'une bonne pincée de ce sel qu'on trouvait dans le creux des roches.

« Elle s'écumera bien toute seule ! » s'écria Tartelett, qui paraissait très satisfait de son œuvre.



Il fut procédé au triage des divers objets. (Page 121.

Et les voilà partis d'un pied léger pour Dream-Bay, en obliquant par le plus court.

La malle était toujours à sa place. Godfrey l'ouvrit avec précaution. Au milieu des exclamations admiratives de Tartelett, il fut procédé au triage des divers objets.

Dans ce premier voyage, Godfrey et son compagnon, transformés en mules de charge, purent rapporter à Will-Tree les armes, les munitions et une partie des vêtements.

Tous deux se reposèrent alors de leur fatigue devant la table où fumait ce

bouillon d'agouti qu'ils déclarèrent excellent. Quant à la viande, au dire du professeur, il eût été difficile d'imaginer quelque chose de plus exquis! O merveilleux effet des privations!

Le lendemain, 30, Godfrey et Tartelett partaient dès l'aube, et trois autres voyages achevaient de vider et de transporter le contenu de la malle. Avant le soir, outils, armes, instruments, ustensiles, tout était apporté, rangé, emmagasiné à Will-Tree.

Enfin le 1er août, la malle elle-même, traînée non sans peine le long de la grève, trouvait place dans l'habitation, où elle se transformait en coffre à linge.

Tartelett, avec la mobilité de son esprit, voyait maintenant l'avenir tout en rose. On ne s'étonnera donc pas que, ce jour-là, sa pochette à la main, il fût venu trouver son élève et lui eût très sérieusement dit, comme s'ils avaient été dans le salon de l'hôtel Kolderup:

« Eh bien, mon cher Godfrey, ne serait-il pas temps de reprendre nos leçons de danse? »

XV

OU IL ARRIVE CE QUI ARRIVE AU MOINS UNE FOIS DANS LA VIE DE TOUT ROBINSON VRAI OU IMAGINAIRE.

L'avenir se montrait donc sous un jour moins sombre. Mais, si Tartelett, tout au présent, ne voyait dans la possession de ces instruments, de ces outils, de ces armes, qu'un moyen de rendre cette vie d'isolement un peu plus agréable, Godfrey, lui, songeait déjà à la possibilité de quitter l'île Phina. Ne pourrait-il, maintenant, construire une embarcation suffisamment solide, qui leur permettrait d'atteindre, soit une terre voisine, soit quelque navire passant en vue de l'île?

En attendant, ce furent les idées de Tartelett, dont la réalisation occupa plus spécialement les semaines qui suivirent.

Bientôt, en effet, la garde-robe de Will-Tree fut installée, mais il fut décidé

qu'on n'en userait qu'avec toute la discrétion qu'imposait l'incertitude de l'avenir. Ne se servir de ces vêtements que dans la mesure du nécessaire, telle fut la règle à laquelle le professeur dut se soumettre.

« A quoi bon? disait-il en maugréant, c'est trop de parcimonie, mon cher Godfrey! Que diable! nous ne sommes pas des sauvages pour aller à demi nus!

— Je vous demande pardon, Tartelett, répondait Godfrey, nous sommes des sauvages, pas autre chose!

— Comme il vous plaira, mais vous verrez que nous aurons quitté l'île avant d'avoir usé ces habits!

— Je n'en sais rien, Tartelett, et mieux vaut en avoir de reste que d'en manquer!

— Enfin le dimanche au moins, le dimanche, sera-t-il permis de faire un peu de toilette?

— Eh bien, oui! le dimanche, et même les jours de fête, répondit Godfrey, qui ne voulut pas trop contrarier son frivole compagnon; mais, comme c'est précisément lundi aujourd'hui, nous avons toute une semaine avant de nous faire beaux! »

Il va sans dire que, depuis le moment où il était arrivé sur l'île, Godfrey n'avait pas manqué de marquer chacun des jours écoulés. Aussi, à l'aide du calendrier trouvé dans la malle, avait-il pu constater que ce jour-là était réellement un lundi.

Cependant, chacun s'était partagé la besogne quotidienne, suivant ses aptitudes. Il n'était plus nécessaire de veiller jour et nuit, sur un feu qu'on avait maintenant les moyens de rallumer. Tartelett put donc abandonner, non sans regret, cette tâche, qui lui convenait si bien. Il fut désormais chargé de l'approvisionnement des racines de yamph et de camas, — de celles-ci surtout, qui faisaient le pain quotidien du ménage. Aussi, le professeur allait-il chaque jour à la récolte jusqu'à ces lignes d'arbustes, dont la prairie était bordée en arrière de Will-Tree. C'étaient un ou deux milles à faire, mais il s'y habitua. Puis il s'occupait, entre temps, de recueillir les huîtres ou autres mollusques, dont on consommait une grande quantité.

Godfrey, lui, s'était réservé le soin des animaux domestiques et des hôtes du poulailler. Le métier de boucher n'était pas pour lui plaire, mais enfin il surmontait sa répugnance. Aussi, grâce à lui, le pot-au-feu apparaissait-il fréquemment sur la table, suivi de quelque morceau de viande rôtie, ce qui formait

un ordinaire assez varié. Quant au gibier, il abondait dans les bois de l'île Phina, et Godfrey se proposait de commencer ses chasses, dès que d'autres soins plus pressants lui en laisseraient le loisir. Il comptait bien utiliser les fusils, la poudre et le plomb de son arsenal; mais, auparavant, il avait voulu que l'aménagement fût terminé.

Ses outils lui permirent d'établir quelques bancs à l'intérieur et à l'extérieur de Will-Tree. Les escabeaux furent dégrossis à la hache, la table, moins rugueuse, devint plus digne des plats, assiettes et couverts, dont l'ornait le professeur Tartelett. Les couchettes furent arrangées dans des cadres de bois, et leur literie d'herbe sèche prit un aspect plus engageant. Si les sommiers et les matelas manquaient encore, les couvertures, du moins, ne leur faisaient pas défaut. Les divers ustensiles de cuisine ne traînèrent plus à même le sol, mais ils trouvèrent place sur des planches fixées aux parois intérieures. Effets, linge vêtements furent soigneusement serrés au fond de placards évidés dans l'écorce même du sequoia, à l'abri de la poussière. A de fortes chevilles on suspendit les armes, les instruments, qui décorèrent les parois sous forme de panoplies.

Godfrey voulut aussi fermer sa demeure, afin qu'à défaut d'autres êtres vivants, les animaux domestiques ne vinssent pas, pendant la nuit, troubler leur sommeil. Comme il ne pouvait pas tailler des planches avec l'unique scie à main, l'égoïne, qu'il possédait, il se servit encore de larges et épais morceaux d'écorce, qu'il détachait facilement. Il fabriqua ainsi une porte assez solide pour commander l'ouverture de Will-Tree. En même temps, il perça deux petites fenêtres, opposées l'une à l'autre, de manière à laisser pénétrer le jour et l'air à l'intérieur de la chambre. Des volets permettaient de les fermer pendant la nuit; mais, au moins, du matin au soir, il ne fut plus nécessaire de recourir à la clarté des torches résineuses qui enfumaient l'habitation.

Ce que Godfrey imaginerait plus tard pour s'éclairer pendant les longues soirées d'hiver, il ne le savait trop. Parviendrait-il à fabriquer quelques chandelles avec la graisse de mouton, ou se contenterait-il de bougies de résine plus soigneusement préparées? Ce serait à voir.

Une autre préoccupation, c'était d'arriver à construire une cheminée à l'intérieur de Will-Tree. Tant que durait la belle saison, le foyer, établi au dehors dans le creux d'un sequoia, suffisait à tous les besoins de la cuisine; mais, lorsque le mauvais temps serait venu, quand la pluie tomberait à tor-

rents, alors qu'il faudrait combattre le froid dont on devait craindre l'extrême rigueur pendant une certaine période, force serait d'aviser au moyen de faire du feu à l'intérieur de l'habitation, et de donner à la fumée une issue suffisante. Cette importante question devrait être résolue en son temps.

Un travail très utile fut celui que Godfrey entreprit, afin de mettre en communication les deux rives du rio, sur la lisière du groupe de sequoias. Il parvint, non sans peine, à enfoncer des pieux dans les eaux vives, et il disposa quelques baliveaux qui servirent de pont. On pouvait aller ainsi au littoral du nord sans passer par un gué, qui obligeait à faire un détour de deux milles en aval.

Mais si Godfrey prenait toutes les précautions afin que l'existence fût à peu près possible sur cette île perdue du Pacifique, — au cas où son compagnon et lui seraient destinés à y vivre longtemps, à y vivre toujours peut-être! — il ne voulut rien négliger, cependant, de ce qui pouvait accroître les chances de salut.

L'île Phina n'était pas sur la route des navires : cela n'était que trop évident. Elle n'offrait aucun port de relâche, aucune ressource pour un ravitaillement. Rien ne pouvait engager les bâtiments à venir en prendre connaissance. Toutefois, il n'était pas impossible qu'un navire de guerre ou de commerce ne passât en vue. Il convenait donc de chercher le moyen d'attirer son attention et de lui montrer que l'île était habitée.

Dans ce but, Godfrey crut devoir installer un mât de pavillon à l'extrémité du cap qui se projetait vers le nord, et il sacrifia la moitié d'un des draps trouvés dans la malle. En outre, comme il craignait que la couleur blanche ne fût visible que dans un rayon très restreint, il essaya de teindre son pavillon avec les baies d'une sorte d'arbousier qui croissait au pied des dunes. Il obtint de la sorte un rouge vif, qu'il ne put rendre indélébile, faute de mordant, mais il devait en être quitte pour reteindre sa toile, lorsque le vent ou la pluie en auraient effacé la couleur.

Ces divers travaux l'occupèrent jusqu'au 15 août. Depuis plusieurs semaines, le ciel avait été presque constamment beau, à part deux ou trois orages d'une extrême violence, qui avaient déversé une grande quantité d'eau, dont le sol s'était avidement imprégné.

Vers cette époque, Godfrey commença son métier de chasseur. Mais, s'il était assez habile à manier un fusil, il ne pouvait compter sur Tartelett, qui en était encore à tirer son premier coup de feu.

Godfrey consacra donc plusieurs jours par semaine à la chasse au gibier de poil ou de plume, qui, sans être très abondant, devait suffire aux besoins de Will-Tree. Quelques perdrix, quelques bartavelles, une certaine quantité de bécassines, vinrent heureusement varier le menu habituel. Deux ou trois antilopes tombèrent aussi sous le plomb du jeune chasseur, et, pour n'avoir point coopéré à leur capture, le professeur ne les accueillit pas moins avec une vive satisfaction, lorsqu'elles se présentèrent sous la forme de cuissots et de côtelettes.

Mais, en même temps qu'il chassait, Godfrey n'oubliait pas de prendre un aperçu plus complet de l'île. Il pénétrait au fond de ces épaisses forêts, qui en occupaient la partie centrale. Il remontait le rio jusqu'à sa source, dont les eaux du versant ouest de la colline alimentaient le cours. Il s'élevait de nouveau au sommet du cône et redescendait par les talus opposés vers le littoral de l'est, qu'il n'avait pas encore visité.

« De toutes ces explorations, se répétait souvent Godfrey, il faut conclure ceci : c'est que l'île Phina ne renferme pas d'animal nuisible, ni fauve, ni serpent, ni saurien! Je n'en ai pas aperçu un seul! Certainement, s'il y en avait, mes coups de feu leur auraient donné l'éveil! C'est une heureuse circonstance! S'il avait fallu mettre Will-Tree à l'abri de leurs attaques, je ne sais trop comment nous y serions parvenus! »

Puis, passant à une autre déduction toute naturelle :

« Il faut en conclure aussi, se disait-il, que l'île n'est point habitée. Depuis longtemps déjà, indigènes ou naufragés seraient accourus au bruit des détonations! Il n'y a donc que cette inexplicable fumée, que, deux fois, j'ai cru apercevoir!... »

Le fait est que Godfrey n'avait jamais trouvé trace d'un feu quelconque. Quant à ces sources chaudes auxquelles il croyait pouvoir attribuer l'origine des vapeurs entrevues, l'île Phina, nullement volcanique, ne paraissait pas en contenir. Il fallait donc qu'il eût été deux fois le jouet de la même illusion.

D'ailleurs cette apparition de fumée ou de vapeurs ne s'était plus reproduite. Lorsque Godfrey fit, une seconde fois, l'ascension du cône central, aussi bien que lorsqu'il remonta dans la haute ramure de Will-Tree, il ne vit rien qui fût de nature à attirer son attention. Il finit donc par oublier cette circonstance.

Plusieurs semaines se passèrent dans ces divers travaux d'aménagement, dans ces excursions de chasse. Chaque jour apportait une amélioration à la vie commune.

Tous les dimanches, ainsi qu'il avait été convenu, Tartelett revêtait ses plus beaux habits. Ce jour-là, il ne songeait qu'à se promener sous les grands arbres, en jouant de sa pochette. Il faisait des pas de glissades, se donnant des leçons à lui-même, puisque son élève avait positivement refusé de continuer son cours.

« A quoi bon ? répondait Godfrey aux instances du professeur. Imaginez-vous, pouvez-vous imaginer un Robinson prenant des leçons de danse et de maintien?

— Et pourquoi pas? reprenait sérieusement Tartelett, pourquoi un Robinson serait-il dispensé de bonne tenue? Ce n'est pas pour les autres, c'est pour soi-même qu'il convient d'avoir de belles manières! »

A cela Godfrey n'avait rien à répondre. Pourtant, il ne se rendit pas, et le professeur en fut réduit à « professer à blanc ».

Le 13 septembre fut marqué par une des plus grandes, une des plus tristes déceptions que puissent éprouver les infortunés qu'un naufrage a jetés sur une île déserte.

Si Godfrey n'avait jamais revu en un point quelconque de l'île les fumées inexplicables et introuvables, ce jour-là, vers trois heures du soir, son attention fut attirée par une longue vapeur, sur l'origine de laquelle il n'y avait pas à se tromper.

Il était allé se promener jusqu'à l'extrémité de Flag-Point, — nom qu'il avait donné au cap sur lequel s'élevait le mât de pavillon. Or, voilà qu'en regardant à travers sa lunette, il aperçut au-dessus de l'horizon une fumée que le vent d'ouest rabattait dans la direction de l'île.

Le cœur de Godfrey battit avec violence :

« Un navire! » s'écria-t-il.

Mais ce navire, ce steamer, allait-il passer en vue de l'île Phina? Et, s'il passait, s'en approcherait-il assez pour que des signaux pussent être vus ou entendus de son bord? Ou bien cette fumée, à peine entrevue, allait-elle disparaître avec le bâtiment dans le nord-ouest ou dans le sud-ouest de l'horizon?

Pendant deux heures, Godfrey fut en proie à des alternatives d'émotions plus faciles à indiquer qu'à décrire.

En effet, la fumée grandissait peu à peu. Elle s'épaississait, lorsque le steamer forçait ses feux, puis elle diminuait au point de disparaître, lorsque la pelletée de charbon était consumée. Toutefois le navire se rapprochait



Le pot-au-feu apparaissait fréquemment sur la table... (Page 123.)

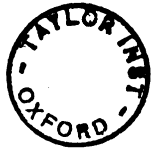
visiblement. Vers quatre heures du soir, sa coque se montrait à l'affleurement du ciel et de l'eau.

C'était un grand vapeur qui faisait route au nord-est, — Godfrey le reconnut aisément. Cette direction, s'il s'y maintenait, devait inévitablement le rapprocher de l'île Phina.

Godfrey avait tout d'abord songé à courir à Will-Tree, afin de prévenir Tartelett. Mais à quoi bon? La vue d'un seul homme faisant des signaux valait autant que la vue de deux. Il resta donc, sa lunette aux yeux, ne voulant pas perdre un seul des mouvements du navire.



Il le laissa à mi-mât... Page 130.)



Le steamer se rapprochait toujours de la côte, bien qu'il n'eût pas mis le cap directement sur l'île. Vers cinq heures, la ligne d'horizon s'élevait déjà plus haut que sa coque, ses trois mâts de goélette étaient visibles. Godfrey put même reconnaître les couleurs qui battaient à sa corne.

C'étaient les couleurs américaines.

« Mais, se dit-il, si j'aperçois ce pavillon, il n'est pas possible que, du bord, on n'aperçoive pas le mien! Le vent le déploie de manière qu'il puisse être facilement vu avec une lunette! Si je faisais des signaux en l'élevant et l'abaissant à plusieurs reprises, afin de mieux indiquer que de terre on

veut entrer en communication avec le navire? Oui! il n'y a pas un instant à perdre! »

L'idée était bonne. Godfrey, courant à l'extrémité de Flag-Point, commença à manœuvrer son pavillon, comme on fait dans un salut; puis, il le laissa à mi-mât, c'est-à-dire en berne, — ce qui, suivant les usages maritimes, signifie que l'on demande secours et assistance.

Le steamer se rapprocha encore, à moins de trois milles du littoral, mais son pavillon, toujours immobile à la corne d'artimon, ne répondit pas à celui de Flag-Point!

Godfrey sentit son cœur se serrer. Certainement il n'avait pas été vu'... Il était six heures et demie, et le crépuscule allait se faire!

Cependant le steamer ne fut bientôt plus qu'à deux milles de la pointe du cap vers lequel il courait rapidement. A ce moment, le soleil disparaissait au-dessous de l'horizon. Avec les premières ombres de la nuit, il faudrait renoncer à tout espoir d'être aperçu.

Godfrey recommença, sans plus de succès, à hisser et à amener successivement son pavillon... On ne lui répondit pas.

Il tira alors plusieurs coups de fusil, bien que la distance fût grande encore et que le vent ne portât pas dans cette direction!... Aucune détonation ne lui arriva du bord.

La nuit, cependant, se faisait peu à peu; bientôt la coque du steamer ne fut plus visible. Il n'était pas douteux qu'avant une heure il aurait dépassé l'île Phina.

Godfrey, ne sachant que faire, eut alors l'idée d'enflammer un bouquet d'arbres résineux, qui croissait en arrière de Flag-Point. Il alluma un tas de feuilles sèches au moyen d'une amorce, puis il mit le feu au groupe de pins, qui brûla bientôt comme une énorme torche.

Mais les feux de bord ne répondirent point à ce feu de terre, et Godfrey revint tristement à Will-Tree, se sentant plus abandonné, peut-être, qu'il ne l'avait été jusque-là!

XVI

DANS LEQUEL SE PRODUIT UN INCIDENT QUI NE SAURAIT SURPRENDRE LE LECTEUR.

Ce coup frappa Godfrey. Cette chance inespérée, qui venait de lui échapper, se représenterait-elle jamais? Pouvait-il l'espérer? Non! L'indifférence de ce navire à passer en vue de l'île Phina, sans même chercher à la reconnaître, il était évident qu'elle serait partagée par tous autres bâtiments, qui s'aventureraient sur cette portion déserte du Pacifique. Pourquoi ceux-là y relâcheraient-ils plutôt que celui-ci, puisque cette île n'avait aucun port de refuge.

Godfrey passa une triste nuit. A chaque instant, réveillé en sursaut, comme s'il eût entendu quelque coup de canon au large, il se demandait alors si le steamer n'avait pas enfin aperçu ce grand feu qui flambait encore sur le littoral, s'il ne cherchait pas à signaler sa présence par une détonation?

Godfrey écoutait... Tout cela n'était qu'une illusion de son cerveau surexcité. Quand le jour eut reparu, il en vint à se dire que cette apparition d'un navire n'avait été qu'un rêve, qui avait commencé la veille, à trois heures du soir!

Mais, non! il n'était que trop certain qu'un bâtiment s'était montré en vue de l'île Phina, à moins de deux milles peut-être, et non moins certain qu'il n'y avait pas relâché!

De cette déception, Godfrey ne dit pas un mot à Tartelett. A quoi bon lui en parler? D'ailleurs, cet esprit frivole ne voyait jamais au delà de vingt-quatre heures. Il ne songeait même plus aux chances qui pouvaient se présenter de quitter l'île. Il n'imaginait pas que l'avenir pût lui réserver de graves éventualités. San-Francisco commençait à s'effacer de son souvenir. Il n'avait pas de fiancée qui l'attendait, pas d'oncle Will à revoir. Si, sur ce bout de terre, il avait pu ouvrir un cours de danse, ses vœux auraient été comblés, — n'eût-il eu qu'un seul élève!

Eh bien, si le professeur ne songeait pas à quelque danger immédiat, qui fût de nature à compromettre sa sécurité dans cette île, dépourvue de fauves et d'indigènes, il avait tort. Ce jour même, son optimisme allait être mis à une rude épreuve.

Vers quatre heures du soir, Tartelett était allé, suivant son habitude, récolter des huîtres et des moules à la partie du rivage en arrière de Flag-Point, lorsque Godfrey le vit revenir tout courant à Will-Tree. Ses rares cheveux se hérissaient aux tempes. Il avait bien l'air d'un homme qui fuit, sans oser même retourner la tête.

« Qu'y a-t-il donc? s'écria Godfrey, non sans inquiétude, en se portant au-devant de son compagnon.

— Là... là !... répondit Tartelett, qui montra du doigt cette portion de la mer, dont on apercevait un étroit segment, au nord, entre les grands arbres de Will-Tree.

— Mais qu'est-ce donc ? demanda Godfrey, dont le premier mouvement fut de courir à la lisière des sequoias.

— Un canot !

— Un canot?

— Oui !... des sauvages !... toute une flottille de sauvages !... Des cannibales, peut-être !.... »

Godfrey avait regardé dans la direction indiquée...

Ce n'était point une flottille, ainsi que le disait l'éperdu Tartelett, mais il ne se trompait que sur la quantité.

En effet, une petite embarcation, qui glissait sur la mer, très calme en ce moment, se dirigeait à un demi-mille de la côte, de manière à doubler Flag-Point.

« Et pourquoi seraient-ce des cannibales? dit Godfrey en se retournant vers le professeur.

— Parce que, dans les îles à Robinsons, répondit Tartelett, ce sont toujours des cannibales qui arrivent tôt ou tard !

— N'est-ce point là plutôt le canot d'un navire de commerce?

— D'un navire ?...

— Oui... d'un steamer, qui a passé hier, dans l'après-midi, en vue de notre île?

— Et vous ne m'avez rien dit! s'écria Tartelett, en levant désespérément les bras au ciel.

— A quoi bon, répondit Godfrey, puisque je croyais que ce bâtiment avait définitivement disparu ! Mais ce canot peut lui appartenir ! Nous allons bien voir !... »

Godfrey, retournant rapidement à Will-Tree, y prit sa lunette et revint se poster à la lisière des arbres.

De là, il put observer avec une extrême attention cette embarcation, d'où l'on devait nécessairement apercevoir le pavillon de Flag-Point, déployé sous une légère brise.

La lunette tomba des yeux de Godfrey.

« Des sauvages !... Oui !... Ce sont bien des sauvages ! » s'écria-t-il.

Tartelett sentit ses jambes flageoler, et un tremblement d'épouvante passa par tout son être.

C'était, en effet, une embarcation de sauvages que Godfrey venait d'apercevoir, et qui s'avançait vers l'île. Construite comme une pirogue des îles polynésiennes, elle portait une assez grande voile en bambous tressés ; un balancier, débordant sur bâbord, la maintenait en équilibre contre la bande qu'elle donnait sous le vent.

Godfrey distingua parfaitement la forme de l'embarcation : c'était un prao, — ce qui semblait indiquer que l'île Phina ne pouvait être très éloignée des parages de la Malaisie. Mais ce n'étaient point des Malais qui montaient cette pirogue : c'étaient des noirs, à demi nus, dont on pouvait compter une douzaine.

Le danger était donc grand d'être vus. Godfrey dut regretter, alors, d'avoir hissé ce pavillon que n'avait point aperçu le navire et que voyaient certainement les naturels du prao. Quant à l'abattre maintenant, il était trop tard.

Circonstance très regrettable, en effet. S'il était évident que ces sauvages avaient eu pour but, en quittant quelque île voisine, d'atteindre celle-ci, peut-être la croyaient-ils inhabitée, comme elle l'était réellement, avant le naufrage du *Dream*. Mais le pavillon était là, qui indiquait la présence d'êtres humains sur cette côte ! Comment, alors, leur échapper s'ils débarquaient ?

Godfrey ne savait quel parti prendre. En tout cas, observer si les naturels mettraient ou non le pied dans l'île, c'était là le plus pressé. Il aviserait ensuite.

La lunette aux yeux, il suivit donc le prao ; il le vit contourner la pointe du promontoire, puis la doubler, puis redescendre le long du littoral, et, finale-

ment, accoster l'embouchure même du rio, qui, deux milles en amont, passait à Will-Tree.

Si donc ces naturels s'imaginaient de remonter le cours du ruisseau, ils arriveraient, en peu de temps, au groupe de sequoias, sans qu'il fût possible de les en empêcher.

Godfrey et Tartelett revinrent rapidement à leur habitation. Il s'agissait, avant tout, de prendre quelques mesures, qui pourraient la mettre à l'abri d'une surprise et donner le temps de préparer sa défense. C'est à quoi songeait uniquement Godfrey. Quant au professeur, ses idées suivaient un tout autre cours.

« Ah çà ! se disait-il, c'est donc une fatalité ! C'est donc écrit ! On ne peut donc y échapper ! On ne peut donc devenir un Robinson sans qu'une pirogue accoste votre île, sans que des cannibales y apparaissent un jour ou l'autre ! Nous ne sommes ici que depuis trois mois, et les voilà déjà ! Ah ! décidément, ni monsieur de Foë, ni monsieur Wyss n'ont exagéré les choses ! Faites-vous donc Robinson, après cela ! »

Digne Tartelett, on ne se fait pas Robinson, on le devient, et tu ne savais pas si bien dire en comparant ta situation à celle des héros des deux romanciers anglais et suisse.

Voici quelles précautions furent immédiatement prises par Godfrey dès son retour à Will-Tree. Le foyer allumé dans le creux du sequoia fut éteint, et on en dispersa les cendres, afin de ne laisser aucune trace; coqs, poules et poulets étaient déjà dans le poulailler pour y passer la nuit, et on dut se contenter d'en obstruer l'entrée avec des broussailles, de manière à le dissimuler le plus possible; les autres bêtes, agoutis, moutons et chèvres, furent chassés dans la prairie, mais il était fâcheux qu'eux aussi ne pussent être renfermés dans une étable; tous les instruments et outils étant rentrés dans la demeure, rien ne fut laissé au dehors de ce qui aurait pu indiquer la présence ou le passage d'êtres humains. Puis, la porte fut hermétiquement fermée, après que Godfrey et Tartelett eurent pris place dans Will-Tree. Cette porte, faite d'écorce de sequoia, se confondait avec l'écorce du tronc, et pourrait peut-être échapper aux yeux des naturels, qui n'y regarderaient pas de très près. Il en fut de même des deux fenêtres, sur lesquelles les auvents avaient été rabattus. Puis, tout fut éteint à l'intérieur de l'habitation, qui demeura dans une obscurité complète.

Que cette nuit fut longue ! Godfrey et Tartelett écoutaient les moindres

bruits du dehors. Le craquement d'une branche sèche, un souffle du vent les faisaient tressaillir. Ils croyaient entendre marcher sous les arbres. Il leur semblait que l'on rôdait autour de Will-Tree. Alors Godfrey, se hissant à l'une des fenêtres, soulevait un peu l'auvent et regardait anxieusement dans l'ombre.

Rien encore.

Cependant Godfrey entendit bientôt des pas sur le sol. Son oreille ne pouvait l'avoir trompé, cette fois. Il regarda encore, mais il n'aperçut qu'une des chèvres qui venait chercher abri sous les arbres.

Du reste, si quelques-uns des naturels parvenaient à découvrir l'habitation cachée dans l'énorme sequoia, le parti de Godfrey était pris : il entraînerait Tartelett avec lui par le boyau intérieur, il se réfugierait jusque sur les hautes branches, où il serait mieux en mesure de résister. Avec des fusils et des revolvers à sa disposition, avec des munitions en abondance, peut-être aurait-il quelque chance de l'emporter sur une douzaine de sauvages, dépourvus d'armes à feu. Si ceux-ci, au cas où ils seraient munis d'arcs et de flèches, attaquaient d'en bas, il n'était pas probable qu'ils eussent l'avantage contre des fusils bien dirigés d'en haut. Si, au contraire, ils forçaient la porte de l'habitation et cherchaient à gagner la haute ramure par l'intérieur, il leur serait malaisé d'y parvenir, puisqu'ils devraient passer par un étroit orifice, que les assiégés pouvaient aisément défendre.

Au surplus, Godfrey ne parla point de cette éventualité à Tartelett. Le pauvre homme était déjà assez épouvanté de l'arrivée du prao. La pensée qu'il serait peut-être obligé de se réfugier dans la partie supérieure de l'arbre, comme dans un nid d'aigle, n'eût pas été pour lui rendre un peu de calme. Si cela devenait nécessaire, au dernier instant, Godfrey l'entraînerait, sans même lui laisser le temps de la réflexion.

La nuit s'écoula dans des alternatives de crainte et d'espoir. Aucune attaque directe ne se produisit. Les sauvages ne s'étaient pas encore portés jusqu'au groupe des sequoias. Peut-être attendaient-ils le jour pour s'aventurer à travers l'île.

« C'est probablement ce qu'ils feront, disait Godfrey, puisque notre pavillon leur indique qu'elle est habitée ! Mais ils ne sont qu'une douzaine et ont quelques précautions à prendre ! Comment supposeraient-ils qu'ils n'auront affaire qu'à deux naufragés ? Non ! ils ne se hasarderont qu'en plein jour... à moins qu'ils ne s'installent...



De là, il put observer avec une extrême attention... Page 133.)

— A moins qu'ils ne se rembarquent, dès que le jour sera venu, répondit Tartelett.

— Se rembarquer? Mais alors que seraient-ils venus faire à l'île Phina pour une nuit?

— Je ne sais pas!... répondit le professeur, qui, dans son effroi, ne pouvait expliquer l'arrivée de ces naturels que par le besoin de se repaître de chair humaine.

— Quoi qu'il en soit, reprit Godfrey, demain matin, si ces sauvages ne sont pas venus à Will-Tree, nous irons en reconnaissance.



Godfrey s'arrêta. (Page 140.)

— Nous?...

— Oui ! nous!... Rien ne serait plus imprudent que de se séparer! Qui sait s'il ne faudra pas nous réfugier dans les bois du centre, nous y cacher pendant quelques jours... jusqu'au départ du prao ! Non ! nous resterons ensemble, Tartelett!

— Chut!... dit le professeur d'une voix tremblante. Il me semble que j'entends au dehors... »

Godfrey se hissa de nouveau à la fenêtre et redescendit presque aussitôt.

— Non! dit-il. Rien encore de suspect! Ce sont nos bêtes qui rentrent sous le bois.

— Chassées, peut-être! s'écria Tartelett.

— Elles paraissent fort tranquilles, au contraire, répondit Godfrey. Je croirais plutôt qu'elles viennent seulement chercher un abri contre la rosée du matin.

— Ah! murmura Tartelett d'un ton si piteux que Godfrey eût ri volontiers sans la gravité des circonstances, voilà des choses qui ne nous arriveraient pas à l'hôtel Kolderup, dans Montgomery-Street!

— Le jour ne tardera pas à se lever, dit alors Godfrey. Avant une heure, si les indigènes n'ont pas paru, nous quitterons Will-Tree, et nous irons en reconnaissance dans le nord de l'île. — Vous êtes bien capable de tenir un fusil, Tartelett?

— Tenir!... oui!...

— Et de tirer dans une direction déterminée?

— Je ne sais pas!... Je n'ai jamais essayé, et vous pouvez être sûr, Godfrey, que ma balle n'ira pas...

— Qui sait si la détonation seule ne suffira pas à effrayer ces sauvages! »

Une heure après, il faisait assez jour pour que le regard pût s'étendre au delà du groupe de sequoias.

Godfrey releva alors successivement, mais avec précaution, les auvents des deux fenêtres. A travers celle qui s'ouvrait vers le sud, il ne vit rien que d'ordinaire. Les animaux domestiques erraient paisiblement sous les arbres et ne paraissaient nullement effrayés. Examen fait, Godfrey referma soigneusement cette fenêtre. A travers la baie dirigée vers le nord, la vue pouvait se porter jusqu'au littoral. On apercevait même, à deux milles environ, l'extrémité de Flag-Point; mais l'embouchure du rio, à l'endroit où les sauvages avaient débarqué la veille, n'était pas visible.

Godfrey regarda d'abord, sans se servir de sa lunette, afin d'observer les environs de Will-Tree de ce côté de l'île Phina.

Tout était parfaitement tranquille.

Godfrey, prenant alors sa lunette, parcourut le périple du littoral jusqu'à la pointe du promontoire de Flag-Point. Peut-être, et comme l'avait dit Tartelett, bien que cela eût été inexplicable, les naturels se seraient-ils rembarqués, après une nuit passée à terre, sans même avoir cherché à reconnaître si l'île était habitée.

XVII

DANS LEQUEL LE FUSIL DU PROFESSEUR TARTELETT FAIT VÉRITABLEMENT MERVEILLE.

Mais alors une exclamation échappa à Godfrey, qui fit bondir le professeur. On n'en pouvait plus douter, les sauvages devaient savoir que l'île était occupée par des êtres humains, puisque le pavillon, hissé jusqu'alors à l'extrémité du cap, emporté par eux, ne flottait plus en berne au mât de Flag-Point!

Le moment était donc venu de mettre à exécution le parti projeté : aller en reconnaissance, afin de voir si les naturels étaient encore dans l'île et ce qu'ils y faisaient.

« Partons, dit-il à son compagnon.

— Partir! mais... répondit Tartelett.

— Aimez-vous mieux rester ici ?

— Avec vous, Godfrey... oui!

— Non... seul!

— Seul!... jamais!...

— Venez donc! »

Tartelett, comprenant bien que rien ne ferait revenir Godfrey sur sa décision, se décida à l'accompagner. Demeurer seul à Will-Tree, il n'en aurait pas eu le courage.

Avant de sortir, Godfrey s'assura que ses armes étaient en état. Les deux fusils furent chargés à balle, et l'un d'eux passa dans la main du professeur, qui parut aussi embarrassé de cet engin que l'eût été un naturel des Pomotou. En outre, il dut suspendre un des couteaux de chasse à sa ceinture, à laquelle était déjà attachée la cartouchière. La pensée lui était bien venue d'emporter aussi sa pochette, — s'imaginant peut-être que des sauvages

seraient sensibles au charme de ce crin-crin, dont tout le talent d'un virtuose n'eût pas racheté l'aigreur.

Godfrey eut quelque peine à lui faire abandonner cette idée, aussi ridicule que peu pratique.

Il devait être alors six heures du matin. La cime des sequoias s'égayait des premiers rayons du soleil.

Godfrey entr'ouvrit la porte, il fit un pas au dehors, il observa le groupe d'arbres.

Solitude complète.

Les animaux étaient retournés dans la prairie. On les voyait brouter tranquillement, à un quart de mille. Rien chez eux ne dénotait la moindre inquiétude.

Godfrey fit signe à Tartelett de le rejoindre. Le professeur, tout à fait gauche sous son harnais de combat, le suivit, non sans montrer quelque hésitation.

Alors Godfrey referma la porte, après s'être s'assuré qu'elle se confondait absolument avec l'écorce du sequoia. Puis, ayant jeté au pied de l'arbre un paquet de broussailles, qui furent maintenues par quelques grosses pierres, il se dirigea vers le rio, dont il comptait descendre les rives, s'il le fallait, jusqu'à son embouchure.

Tartelett le suivait, non sans faire précéder chacun de ses pas d'un regard inquiet, porté circulairement jusqu'à la limite de l'horizon; mais la crainte de rester seul fit qu'il ne se laissa point devancer.

Arrivé à la lisière du groupe d'arbres, Godfrey s'arrêta. Tirant alors sa lorgnette de son étui, il parcourut avec une extrême attention toute la partie du littoral qui se développait depuis le promontoire de Flag-Point jusqu'à l'angle nord-est de l'île.

Pas un être vivant ne s'y montrait; pas une fumée de campement ne s'élevait dans l'air.

L'extrémité du cap était également déserte, mais on y retrouverait, sans doute, de nombreuses empreintes de pas fraîchement faites. Quant au mât, Godfrey ne s'était pas trompé. Si la hampe se dressait toujours sur la dernière roche du cap, elle était veuve de son pavillon. Évidemment les naturels, après être venus jusqu'à cet endroit, s'étaient emparés de l'étoffe rouge, qui devait exciter leur convoitise; puis, ils avaient dû regagner leur embarcation à l'embouchure du rio.

Godfrey se retourna alors de manière à embrasser du regard tout le littoral de l'ouest.

Ce n'était qu'un vaste désert depuis Flag-Point jusqu'au delà du périmètre de Dream-Bay.

Du reste, nulle embarcation n'apparaissait à la surface de la mer. Si les naturels avaient repris leur prao, il fallait en conclure que, maintenant. il rasait le rivage, à l'abri des roches, et d'assez près pour qu'il ne fût pas possible de l'apercevoir.

Cependant Godfrey ne pouvait pas, ne voulait pas rester dans l'incertitude. Il lui importait de savoir si, oui ou non, le prao avait définitivement quitté l'île.

Or, dans le but de s'en assurer, il était nécessaire de gagner l'endroit où les naturels avaient débarqué la veille, c'est-à-dire l'embouchure même du rio, qui formait une étroite crique.

C'est ce qui fut immédiatement tenté.

Les bords du petit cours d'eau, ombragés de quelques bouquets d'arbres, étaient encadrés d'arbustes sur un espace de deux milles environ. Au delà, pendant cinq à six cents yards jusqu'à la mer, le rio coulait à rives découvertes. Cette disposition allait donc permettre de s'approcher, sans risquer d'être aperçus, près du lieu de débarquement. Il se pouvait, cependant, que les sauvages se fussent déjà hasardés à remonter le cour du ruisseau. Aussi, afin de parer à cette éventualité, il y aurait lieu de n'avancer qu'avec une extrême prudence.

Cependant Godfrey pensait, non sans raison, qu'à cette heure matinale les naturels, fatigués par une longue traversée, ne devaient pas avoir quitté le lieu de mouillage. Peut-être même y dormaient-ils encore, soit dans leur pirogue, soit à terre. En ce cas, on verrait s'il ne conviendrait pas de les surprendre.

Le projet fut donc mis à exécution sans retard. Il importait de ne pas se laisser devancer. En pareilles circonstances, le plus souvent l'avantage appartient aux premiers coups. Les fusils armés, on en vérifia les amorces, les revolvers furent également visités ; puis, Godfrey et Tartelett commencèrent à descendre, en se défilant, la rive gauche du rio.

Tout était calme aux alentours. Des volées d'oiseaux s'ébattaient d'une rive à l'autre, se poursuivant à travers les hautes branches, sans montrer aucune inquiétude.

Godfrey marchait le premier, mais on peut croire que son compagnon devait se fatiguer à lui emboîter le pas. En allant d'un arbre à l'autre, tous deux gagnaient ainsi vers le littoral, sans trop risquer d'être aperçus. Ici, les buissons d'arbustes les dérobaient à la rive opposée ; là, leur tête même disparaissait au milieu des grandes herbes, dont l'agitation aurait plutôt annoncé le passage d'un homme que celui d'un animal. Mais, quoi qu'il en soit, la flèche d'un arc ou la pierre d'une fronde pouvait toujours arriver à l'improviste. Il convenait de se défier.

Cependant, malgré les recommandations qui lui étaient faites, Tartelett, butant mal à propos contre certaines souches à fleur de terre, fit deux ou trois chutes, qui auraient pu compromettre la situation. Godfrey en arriva à regretter de s'être fait suivre d'un tel maladroit. En vérité, le pauvre homme ne devait pas lui être d'un grand secours. Mieux eût valu, sans doute, le laisser à Will-Tree, ou, s'il n'avait pas voulu y consentir, le cacher dans quelque taillis de la forêt ; mais il était trop tard.

Une heure après avoir quitté le groupe des sequoias, Godfrey et son compagnon avaient franchi un mille, — un mille seulement, — car la marche n'était pas facile sous ces hautes herbes et entre ces haies d'arbustes. Ni l'un ni l'autre n'avaient encore rien vu de suspect.

En cet endroit, les arbres manquaient sur un espace d'une centaine de yards au moins, le rio coulait entre ses rives dénudées, le pays se montrait plus découvert.

Godfrey s'arrêta. Il observa soigneusement toute la prairie sur la droite et sur la gauche du ruisseau.

Rien encore de nature à inquiéter, rien qui indiquât l'approche des sauvages. Il est vrai que ceux-ci, ne pouvant douter que l'île ne fût habitée, ne se seraient point avancés sans précautions ; ils auraient mis autant de prudence à s'aventurer, en remontant le cours de la petite rivière, que Godfrey en mettait à le descendre. Il fallait donc supposer que, s'ils rôdaient aux environs, ce n'était pas sans profiter, eux aussi, de l'abri de ces arbres ou de ces hauts buissons de lentisques et de myrtes, très convenablement disposés pour une embuscade.

Effet bizarre, mais assez naturel, en somme. A mesure qu'il avançait, Tartelett, ne voyant aucun ennemi, perdait peu à peu de ses inquiétudes et commençait à parler avec mépris de ces « cannibales pour rire ». Godfrey, au contraire, paraissait être plus anxieux. Ce fut en redoublant de précautions,

qu'après avoir traversé l'espace dénudé, il reprit la rive gauche sous le couvert des arbres.

Une heure de marche le conduisit alors à l'endroit où les rives n'étaient plus bordées que d'arbustes rabougris, où l'herbe, moins épaisse, commençait à se ressentir du voisinage de la mer.

Dans ces conditions, il était difficile de se cacher, à moins de ne plus s'avancer qu'en rampant sur le sol.

C'est ce que fit Godfrey, c'est aussi ce qu'il recommanda à Tartelett de faire.

« Il n'y a plus de sauvages ! Il n'y a plus d'anthropophages ! Ils sont partis ! dit le professeur.

— Il y en a ! répondit vivement Godfrey à voix basse. Ils doivent être là !... A plat ventre, Tartelett, à plat ventre ! Soyez prêt à faire feu, mais ne tirez pas sans mon ordre ! »

Godfrey avait prononcé ces paroles avec un tel accent d'autorité, que le professeur, sentant ses jambes se dérober sous lui, n'eut aucun effort à faire pour se trouver dans la position demandée.

Et il fit bien !

En effet, ce n'était pas sans raison que Godfrey venait de parler comme il l'avait fait.

De la place que tous les deux occupaient alors, on ne pouvait voir ni le littoral, ni l'endroit où le rio se jetait dans la mer. Cela tenait à ce qu'un coude des berges arrêtait brusquement le regard à une distance de cent pas ; mais, au-dessus de ce court horizon, fermé par les tumescences des rives, une épaisse fumée s'élevait droit dans l'air.

Godfrey, allongé sous l'herbe, le doigt sur la gâchette de son fusil, observait le littoral.

« Cette fumée, se dit-il, ne serait-elle pas de la nature de celles que j'ai déjà entrevues par deux fois ? Faut-il en conclure que des naturels ont déjà débarqué au nord et au sud de l'île, que ces fumées provenaient de feux allumés par eux ? Mais non ! ce n'est pas possible, puisque je n'ai jamais trouvé ni cendres, ni traces de foyer, ni charbons éteints ! Ah ! cette fois, je saurai bien à quoi m'en tenir ! »

Et, par un habile mouvement de reptation que Tartelett imita de son mieux, il parvint, sans dépasser les herbes de la tête, à se porter jusqu'au coude du rio.



Autour de ce feu, allaient et venaient les naturels... (Page 144.)

De là, son regard pouvait obverser aisément toute la partie du rivage, à travers laquelle se déversait la petite rivière.

Un cri faillit lui échapper !... Sa main s'aplatit sur l'épaule du professeur, pour lui interdire tout mouvement !... Inutile d'aller plus loin !... Godfrey voyait enfin ce qu'il était venu voir !

Un grand feu de bois, allumé sur la grève, au milieu des basses roches, secouait vers le ciel son panache de fumée. Autour de ce feu, l'attisant avec de nouvelles brassées de bois dont ils avaient fait un monceau, allaient et venaient les naturels, qui avaient débarqué la veille. Leur canot était amarré à une



Godfrey poussa un cri... (Page 147.)

grosse pierre, et, soulevé par la marée montante, il se balançait sur les petites lames du ressac.

Godfrey pouvait distinguer tout ce qui se passait sur la plage, sans employer sa lunette. Il n'était pas à plus de deux cents pas du feu, dont il entendait même les crépitements. Il comprit aussitôt qu'il n'avait point à craindre d'être surpris par derrière, que tous les noirs, qu'il avait comptés dans le prao, étaient réunis en cet endroit.

Dix sur douze, en effet, s'occupaient, les uns à entretenir le foyer, les autres à enfoncer des pieux en terre, avec l'évidente intention d'installer une broche

à la mode polynésienne. Un onzième, qui paraissait être le chef, se promenait sur la grève, et portait souvent les yeux vers l'intérieur de l'île, comme s'il eût craint quelque attaque.

Godfrey reconnut sur les épaules de ce naturel l'étoffe rouge de son pavillon, devenu un oripeau de toilette.

Quant au douzième sauvage, il était étendu sur le sol, étroitement attaché à un piquet.

Godfrey ne comprit que trop à quel sort ce malheureux était destiné. Cette broche, c'était pour l'embrocher ! Ce feu, c'était pour le faire rôtir !... Tartelett ne s'était donc pas trompé la veille, lorsque, par pressentiment, il traitait ces gens de cannibales !

Il faut convenir aussi qu'il ne s'était pas trompé davantage, en disant que les aventures des Robinsons, vrais ou imaginaires, étaient toutes calquées les unes sur les autres ! Bien certainement, Godfrey et lui se trouvaient alors dans la même situation que le héros de Daniel de Foë, lorsque les sauvages débarquèrent sur son île. Tous deux allaient, sans doute, assister à la même scène de cannibalisme.

Eh bien, Godfrey était décidé à se conduire comme ce héros ! Non ! il ne laisserait pas massacrer le prisonnier qu'attendaient ces estomacs d'anthropophages ! Il était bien armé. Ses deux fusils, — quatre coups, — ses deux revolvers, — douze coups, — pouvaient avoir facilement raison de onze coquins, que la détonation d'une arme à feu suffirait peut-être à faire détaler. Cette détermination prise, il attendit avec un parfait sang-froid le moment d'intervenir par un éclat de foudre.

Il ne devait pas longtemps attendre.

En effet, vingt minutes à peine s'étaient écoulées, lorsque le chef se rapprocha du foyer : Puis, d'un geste, il montra le prisonnier aux naturels qui attendaient ses ordres.

Godfrey se leva. Tartelett, sans savoir pourquoi, par exemple, en fit autant. Il ne comprenait même pas où en voulait venir son compagnon, qui ne lui avait rien dit de ses projets.

Godfrey s'imaginait, évidemment, que les sauvages, à son aspect, feraient un mouvement quelconque, soit pour fuir vers leur embarcation, soit pour s'élancer vers lui....

Il n'en fut rien. Il ne semblait même pas qu'il eût été aperçu; mais, à ce moment, le chef fit un geste plus significatif... Trois de ses compagnons, se

dirigeant vers le prisonnier, vinrent le délier et le forcèrent à marcher du côté du feu.

C'était un homme jeune encore, qui, sentant sa dernière heure venue, voulut résister. Décidé, s'il le pouvait, à vendre chèrement sa vie, il commença par repousser les naturels qui le tenaient; mais il fut bientôt terrassé, et le chef, saisissant une sorte de hache de pierre, s'élança pour lui fracasser la tête.

Godfrey poussa un cri qui fut suivi d'une détonation. Une balle avait sifflé dans l'air, et il fallait qu'elle eût mortellement frappé le chef, car celui-ci tomba sur le sol.

Au bruit de la détonation, les sauvages, surpris comme s'ils n'avaient jamais entendu un coup de feu, s'arrêtèrent. A la vue de Godfrey, ceux qui tenaient le prisonnier le lâchèrent un instant.

Aussitôt, ce pauvre diable de se relever, de courir vers l'endroit où il apercevait ce libérateur inattendu.

En ce moment retentit une seconde détonation.

C'était Tartelett, qui, sans viser — il fermait si bien les yeux, l'excellent homme! — venait de tirer, et la crosse de son fusil lui appliquait sur la joue droite la plus belle gifle qu'eût jamais reçue un professeur de danse et de maintien.

Mais, — ce que c'est que le hasard! — un second sauvage tomba près du chef.

Ce fut une déroute alors. Peut-être les survivants pensèrent-ils qu'ils avaient affaire à une nombreuse troupe d'indigènes, auxquels ils ne pourraient résister? Peut-être furent-ils tout simplement épouvantés à la vue de ces deux blancs, qui semblaient disposer d'une foudre de poche! Et les voilà, ramassant les deux blessés, les emportant, se précipitant dans leur prao, faisant force de pagaies pour sortir de la petite crique, déployant leur voile, prenant le vent du large, filant vers le promontoire de Flag-Point, qu'ils ne tardèrent pas à doubler.

Godfrey n'eut pas la pensée de les poursuivre. A quoi bon en tuer davantage? Il avait sauvé leur victime, il les avait mis en fuite, c'était là l'important. Tout cela s'était fait dans de telles conditions que, certainement, ces cannibales n'oseraient jamais revenir à l'île Phina. Tout était donc pour le mieux. Il n'y avait plus qu'à jouir d'une victoire, dont Tartelett n'hésitait pas à s'attribuer la grande part.

Pendant ce temps, le prisonnier avait rejoint son sauveur. Un instant, il s'était arrêté, avec la crainte que lui inspiraient ces êtres supérieurs; mais, presque aussitôt, il avait repris sa course. Dès qu'il fut arrivé devant les deux blancs, il se courba jusqu'au sol; puis, prenant le pied de Godfrey, il le plaça sur sa tête en signe de servitude.

C'était à croire que ce naturel de la Polynésie, lui aussi, avait lu Robinson Crusoé!

XVIII

QUI TRAITE DE L'ÉDUCATION MORALE ET PHYSIQUE D'UN SIMPLE INDIGÈNE DU PACIFIQUE.

Godfrey releva aussitôt le pauvre diable, qui restait prosterné devant lui. Il le regarda bien en face.

C'était un homme âgé de trente-cinq ans au plus, uniquement vêtu d'un lambeau d'étoffe qui lui ceignait les reins. A ses traits, comme à la conformation de sa tête, on pouvait reconnaître en lui le type du noir africain. Le confondre avec les misérables abâtardis des îles polynésiennes, qui, par la dépression du crâne, la longueur des bras, se rapprochent si étrangement du singe, cela n'eût pas été possible.

Maintenant, comment il se faisait qu'un nègre du Soudan ou de l'Abyssinie fût tombé entre les mains des naturels d'un archipel du Pacifique, on n'aurait pu le savoir que si ce noir eût parlé l'anglais ou l'une des deux ou trois langues européennes que Godfrey pouvait entendre. Mais il fut bientôt constant que ce malheureux n'employait qu'un idiome absolument incompréhensible, — probablement le langage de ces indigènes, chez lesquels, sans doute, il était arrivé fort jeune.

En effet, Godfrey l'avait immédiatement interrogé en anglais : il n'en avait obtenu aucune réponse. Il lui fit alors comprendre par signes, non sans peine, qu'il voulait savoir son nom.

Après quelques essais infructueux, ce nègre, qui, en somme, avait une très intelligente et même très honnête figure, répondit à la demande qui lui était faite par ce seul mot :

« Carèfinotu.

— Carèfinotu ! s'écria Tartelett. Voyez-vous ce nom ?... Je propose, moi, de l'appeler « Mercredi », puisque c'est aujourd'hui mercredi, ainsi que cela se fait toujours dans les îles à Robinsons ! Est-ce qu'il est permis de se nommer Carèfinotu ?

— Si c'est son nom, à cet homme, répondit Godfrey, pourquoi ne le garderait-il pas ? »

Et, en ce moment, il sentit une main s'appuyer sur sa poitrine, tandis que toute la physionomie du noir semblait lui demander comment il s'appelait lui-même.

« Godfrey ! » répondit-il.

Le noir essaya de répéter ce nom ; mais bien que Godfrey les lui eût répété plusieurs fois, il ne parvint pas à le prononcer d'une façon intelligible. Alors il se tourna vers le professeur, comme pour savoir le sien.

« Tartelett, répondit celui-ci d'un ton aimable.

— Tartelett ! » répéta Carèfinotu.

Et il fallait que cet assemblage de syllabes fût convenablement accommodé pour la disposition des cordes vocales de son gosier, car il le prononça très distinctement.

Le professeur en parut extrêmement flatté. En vérité, il y avait de quoi l'être !

C'est alors que Godfrey, voulant mettre à profit l'intelligence de ce noir, essaya de lui faire comprendre qu'il désirait savoir quel était le nom de l'île. Il lui montra donc de la main l'ensemble des bois, des prairies, des collines, puis le littoral qui les encadrait, puis l'horizon de mer, et il l'interrogea du regard.

Carèfinotu, ne comprenant pas immédiatement ce dont il s'agissait, imita le geste de Godfrey, il tourna sur lui-même en parcourant des yeux tout l'espace.

« Arneka, dit-il enfin.

— Arneka ? reprit Godfrey en frappant le sol du pied pour mieux accentuer sa demande.

— Arneka ! » répéta le noir.

Cela n'apprenait rien à Godfrey, ni sur le nom géographique que devait porter l'île, ni sur sa situation dans le Pacifique. Ses souvenirs ne lui rappelaient aucunement ce nom : c'était probablement une dénomination indigène, peut-être inconnue des cartographes.

Cependant, Carèfinotu ne cessait de regarder les deux blancs, non sans quelque stupeur, allant de l'un à l'autre, comme s'il eût voulu bien établir dans son esprit les différences qui les caractérisaient. Sa bouche souriait en découvrant de magnifiques dents blanches, que Tartelett n'examinait pas sans une certaine réserve.

« Si ces dents-là, dit-il, n'ont jamais mordu à la chair humaine, je veux que ma pochette éclate dans ma main !

— En tout cas, Tartelett, répondit Godfrey, notre nouveau compagnon n'a plus l'air d'un pauvre diable que l'on va faire cuire et manger ! C'est le principal ! »

Ce qui attirait plus particulièrement l'attention de Carèfinotu, c'étaient les armes que portaient Godfrey et Tartelett, — aussi bien le fusil qu'ils tenaient à la main que le revolver passé à leur ceinture.

Godfrey s'aperçut aisément de ce sentiment de curiosité. Il était évident que le sauvage n'avait jamais vu d'arme à feu. Se disait-il que c'était un de ces tubes de fer qui avait lancé la foudre, amené sa propre délivrance? On pouvait en douter.

Godfrey voulut alors lui donner, non sans raison, une haute idée de la puissance des blancs. Il arma son fusil, puis, montrant à Carèfinotu une bartavelle qui voletait dans la prairie à une cinquantaine de pas, il épaula vivement, et fit feu : l'oiseau tomba.

Au bruit de la détonation, le noir avait fait un saut prodigieux, que Tartelett ne put s'empêcher d'admirer au point de vue chorégraphique. Surmontant alors sa frayeur, voyant le volatile qui, l'aile cassée, se traînait dans les herbes, il prit son élan, et, aussi rapide qu'un chien de chasse, il courut vers l'oiseau, puis, avec force gambades, moitié joyeux, moitié stupéfait, il le rapporta à son maître.

Tartelett eut alors la pensée de montrer à Carèfinotu que le Grand-Esprit l'avait gratifié, lui aussi, de la puissance foudroyante. Aussi, apercevant un martin-pêcheur, tranquillement perché sur un vieux tronc, près du rio, il le coucha en joue.

« Non ! fit aussitôt Godfrey. Ne tirez pas, Tartelett !

— Et pourquoi?

— Songez-donc! si, par malechance, vous alliez manquer cet oiseau, nous serions diminués dans l'esprit de ce noir!

— Et pourquoi le manquerais-je? répondit Tartelett, non sans une petite pointe d'aigreur. Est-ce que pendant la bataille, à plus de eent pas, pour la première fois que je maniais un fusil, je n'ai pas touché en pleine poitrine l'un de ces anthropophages?

— Vous l'avez touché, évidemment, dit Godfrey, puisqu'il est tombé, mais, croyez-moi, Tartelett, dans l'intérêt commun, ne tentez pas deux fois la fortune! »

Le professeur, un peu dépité, se laissa convaincre, cependant; il remit son fusil sur son épaule, — crânement, — et tous deux, suivis de Carèfinotu, revinrent à Will-Tree.

Là, ce fut une véritable surprise pour le nouvel hôte de l'île Phina, que cet aménagement si heureusement disposé dans la partie inférieure du sequoia. On dut tout d'abord lui indiquer, en les employant devant lui, à quel usage servaient ces outils, ces instruments, ces ustensiles. Il fallait que Carèfinotu appartînt ou eût vécu chez des sauvages placés au dernier rang de l'échelle humaine, car le fer même semblait lui être inconnu. Il ne comprenait pas que la marmite ne prît pas feu, quand on la mettait sur des charbons ardents; il voulait la retirer, au grand déplaisir de Tartelett, chargé de surveiller les différentes phases du bouillon. Devant un miroir qui lui fut présenté, il éprouva aussi une stupéfaction complète : il le tournait, il le retournait pour voir si sa propre personne ne se trouvait pas derrière.

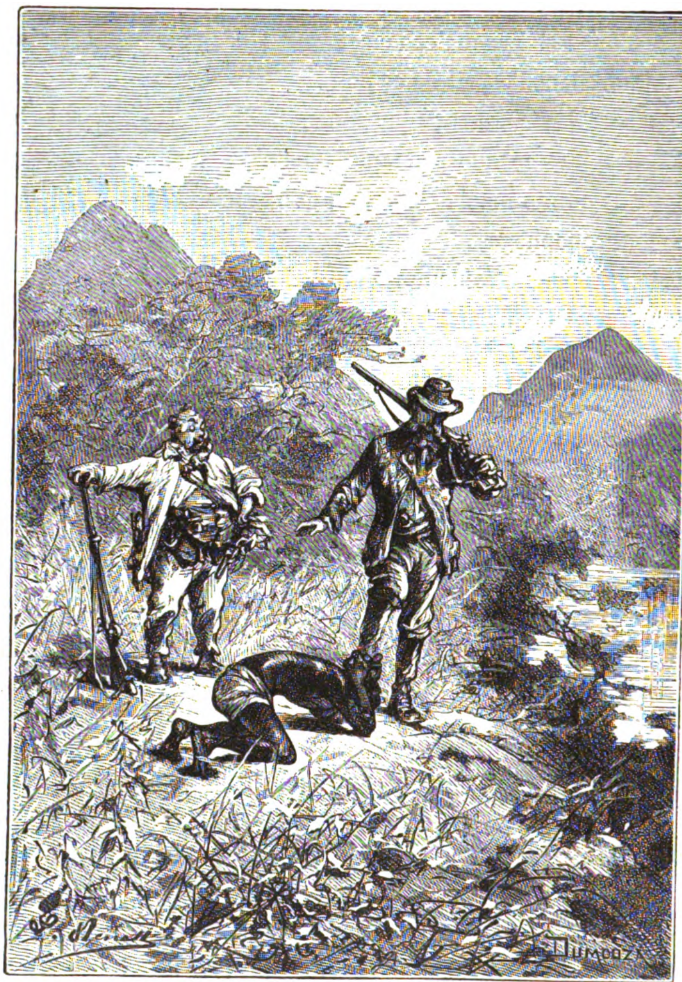
« Mais, c'est à peine un singe, ce moricaud! s'écria le professeur, en faisant une moue dédaigneuse,

— Non, Tartelett, répondit Godfrey, c'est plusqu'un singe, puisqu'il regarde derrière le miroir, — ce qui prouve de sa part un raisonnement dont n'est capable aucun animal!

— Enfin, je le veux bien, admettons que ce ne soit pas un singe, dit Tartelett, en secouant la tête d'un air peu convaincu; mais nous verrons bien si un pareil être peut nous être bon à quelque chose!

— J'en suis sûr! » répondit Godfrey.

En tout cas, Carèfinotu ne se montra pas difficile devant les mets qui lui furent présentés. Il les flaira d'abord, il y goûta du bout des dents, et, en fin de compte, le déjeuner dont il prit sa part, la soupe d'agouti, la bartavelle



Il se courba jusqu'au sol... (Page 148.)

tuée par Godfrey, une épaule de mouton, accompagnée de camas et de yamph, suffirent à peine à calmer la faim qui le dévorait.

« Je vois que ce pauvre diable a bon appétit! dit Godfrey.

— Oui, répondit Tartelett, et on fera bien de surveiller ses instincts de cannibale, à ce gaillard-là!

— Allons donc, Tartelett! Nous saurons lui faire passer le goût de la chair humaine, s'il l'a jamais eu!

— Je n'en jurerais pas, répondit le professeur. Il paraît que lorsqu'on y a goûté!... »



Le seul moyen, c'était de les retourner. (Page 155.)

Pendant que tous deux causaient ainsi, Carèfinotu les écoutait avec une extrême attention. Ses yeux brillaient d'intelligence. On voyait qu'il aurait voulu comprendre ce qui se disait en sa présence. Il parlait alors, lui aussi, avec une extrême volubilité, mais ce n'était qu'une suite d'onomatopées dénuées de sens, d'interjections criardes, où dominaient les *a* et les *ou*, comme dans la plupart des idiomes polynésiens.

Enfin, quel qu'il fût, ce noir, si providentiellement sauvé, c'était un nouveau compagnon ; disons-le, ce devait être un dévoué serviteur, un véritable esclave, que le hasard le plus inattendu venait d'envoyer aux hôtes de Will-Tree. Il

était vigoureux, adroit, actif; par la suite, aucune besogne ne le rebuta. Il montrait une réelle aptitude à imiter ce qu'il voyait faire. Ce fut de cette manière que Godfrey procéda à son éducation. Le soin des animaux domestiques, la récolte des racines et des fruits, le dépéçage des moutons ou agoutis, qui devaient servir à la nourriture du jour, la fabrication d'une sorte de cidre que l'on tirait des pommes sauvages du manzanilla, il s'acquittait soigneusement de tout, après l'avoir vu faire.

Quoi qu'en pût penser Tartelett, Godfrey n'éprouva jamais aucune défiance de ce sauvage, et il ne semblait pas qu'il dût jamais avoir lieu de s'en repentir. S'il s'inquiétait, c'était du retour possible des cannibales, qui connaissaient maintenant la situation de l'île Phina.

Dès le premier jour, une couchette avait été réservée à Carèfinotu dans la chambre de Will-Tree; mais le plus souvent, à moins que la pluie ne tombât, il préférait dormir au dehors, dans quelque creux d'arbre, comme s'il eût voulu être mieux posté pour la garde de l'habitation.

Pendant les quinze jours qui suivirent son arrivée sur l'île, Carèfinotu accompagna plusieurs fois Godfrey à la chasse. Sa surprise était toujours extrême à voir tomber les pièces de gibier, ainsi frappées à distance; mais alors il faisait office de chien avec un entrain, un élan, qu'aucun obstacle, haie, buisson, ruisseau, ne pouvait arrêter. Peu à peu, Godfrey s'attacha donc très sérieusement à ce noir. Il n'y avait qu'un progrès auquel Carèfinotu se montrait absolument réfractaire : c'était l'emploi de la langue anglaise. Quelque effort qu'il y mît, il ne parvenait pas à prononcer les mots les plus usuels que Godfrey, et surtout le professeur Tartelett, s'entêtant à cette tâche, essayaient de lui apprendre.

Ainsi se passait le temps. Mais si le présent était assez supportable, grâce à un heureux concours de circonstances, si aucun danger immédiat ne menaçait, Godfrey ne devait-il pas se demander comment il pourrait jamais quitter cette île, par quel moyen il parviendrait enfin à se rapatrier! Pas de jour où il ne pensât à son oncle Will, à sa fiancée! Ce n'était pas sans une secrète appréhension qu'il voyait s'approcher la saison mauvaise, qui mettrait entre ses amis, sa famille et lui, une barrière plus infranchissable encore!

Le 27 septembre, une circonstance se produisit. Si elle amena un surcroît de besogne pour Godfrey et ses deux compagnons, elle leur assura, du moins, une abondante réserve de nourriture.

Godfrey et Carèfinotu étaient occupés à la récolte des mollusques à la pointe

extrême de Dream-Bay, lorsqu'ils aperçurent sous le vent une innombrable quantité de petits îlots mobiles, que la marée montante poussait doucement vers le littoral. C'était comme une sorte d'archipel flottant, à la surface duquel se promenaient ou voletaient quelques-uns de ces oiseaux de mer à vaste envergure, que l'on désigne parfois sous le nom d'éperviers marins.

Qu'étaient donc ces masses, qui voguaient de conserve, s'élevant ou s'abaissant à l'ondulation des lames?

Godfrey ne savait que penser, lorsque Carèfinotu se jeta à plat ventre; puis, ramassant sa tête dans ses épaules, repliant sous lui ses bras et ses jambes, il se mit à imiter les mouvements d'un animal qui rampe lentement sur le sol.

Godfrey le regardait, sans rien comprendre à cette bizarre gymnastique. Puis, tout à coup :

« Des tortues ! » s'écria-t-il.

Carèfinotu ne s'était point trompé. Il y avait là, sur un espace d'un mille carré, des myriades de tortues qui nageaient à fleur d'eau. Cent brasses avant d'atteindre le littoral, la plupart disparurent en plongeant, et les éperviers, auxquels le point d'appui vint à manquer, s'élevèrent dans l'air en décrivant de larges spirales. Mais, très heureusement, une centaine de ces amphibies ne tardèrent pas à s'échouer au rivage.

Godfrey et le noir eurent vite fait de courir sur la grève au devant de ce gibier marin, dont chaque pièce mesurait au moins trois à quatre pieds de diamètre. Or, le seul moyen d'empêcher ces tortues de regagner la mer, c'était de les retourner sur le dos ; ce fut donc à cette rude besogne que Godfrey et Carèfinotu s'occupèrent, non sans grande fatigue.

Les jours suivants furent consacrés à recueillir tout ce butin. La chair de tortue, qui est excellente fraîche ou conservée, pouvait être gardée sous ces deux formes. En prévision de l'hiver, Godfrey en fit saler la plus grande partie, de manière à pouvoir s'en servir pour les besoins de chaque jour. Mais, pendant quelque temps, il y eut sur la table certains bouillons de tortue, dont Tartelett ne fut pas seul à se régaler.

A part cet incident, la monotonie de l'existence ne fut plus troublée en rien. Chaque jour, les mêmes heures étaient consacrées aux mêmes travaux. Cette vie ne serait-elle pas plus triste encore, lorsque la saison d'hiver obligerait Godfrey et ses compagnons à se renfermer dans Will-Tree? Godfrey n'y songeait pas sans une certaine anxiété. Mais qu'y faire ?

En attendant, il continuait à explorer l'île Phina, il employait à chasser tout le temps que ne réclamait pas une plus pressante besogne. Le plus souvent, Carèfinotu l'accompagnait, tandis que Tartelett restait au logis. Décidément, il n'était pas chasseur, bien que son premier coup de fusil eût été un coup de maître!

Or, ce fut pendant une de ces excursions qu'il se produisit un incident inattendu, de nature à compromettre gravement dans l'avenir la sécurité des hôtes de Will-Tree.

Godfrey et le noir étaient allés chasser dans la grande forêt centrale, au pied de la colline qui formait l'arête principale de l'île Phina. Depuis le matin, ils n'avaient vu passer que deux ou trois antilopes à travers les hautes futaies, mais à une trop grande distance pour qu'il eût été possible de les tirer avec quelque chance de les abattre.

Or, comme Godfrey, qui n'était point en quête de menu gibier, ne cherchait pas à détruire pour détruire, il se résignait à revenir bredouille. S'il le regrettait, ce n'était pas tant pour la chair d'antilope que pour la peau de ces ruminants, dont il comptait faire un bon emploi.

Il était déjà trois heures après-midi. Avant comme après le déjeuner, que son compagnon et lui avaient fait sous bois, il n'avait pas été plus heureux. Tous deux s'apprêtaient donc à regagner Will-Tree pour l'heure du dîner, lorsque, au moment de franchir la lisière de la forêt, Carèfinotu fit un bond; puis, se précipitant sur Godfrey, il le saisit par les épaules et l'entraîna avec une vigueur telle, que celui-ci ne put résister.

Vingt pas plus loin, Godfrey s'arrêtait, il reprenait haleine, et, se tournant vers Carèfinotu, il l'interrogeait du regard.

Le noir, très effrayé, la main tendue, montrait un animal immobile, à moins de cinquante pas.

C'était un ours gris, dont les pattes embrassaient le tronc d'un arbre, et qui remuait de haut en bas sa grosse tête, comme s'il eût été sur le point de se jeter sur les deux chasseurs.

Aussitôt, sans même prendre le temps de la réflexion, Godfrey arma son fusil et fit feu, avant que Carèfinotu n'eût pu l'en empêcher.

L'énorme plantigrade fut-il atteint par la balle? c'est probable. Était-il tué? on ne pouvait l'assurer; mais ses pattes se détendirent, et il roula au pied de l'arbre.

Il n'y avait pas à s'attarder. Une lutte directe avec un aussi formidable

animal aurait pu avoir les plus funestes résultats. On sait que, dans les forêts de la Californie, l'attaque des ours gris fait courir, même aux chasseurs de profession, les plus terribles dangers.

Aussi, le noir saisit-il Godfrey par le bras, afin de l'entraîner rapidement vers Will-Tree. Godfrey, comprenant qu'il ne saurait être trop prudent, se laissa faire.

XIX

DANS LEQUEL LA SITUATION DÉJA GRAVEMENT COMPROMISE SE COMPLIQUE DE PLUS EN PLUS.

La présence d'un fauve redoutable dans l'île Phina, c'était là, on en conviendra, de quoi préoccuper au plus haut point ceux que la mauvaise fortune y avait jetés.

Godfrey, — peut-être eut-il tort, — ne crut pas devoir cacher à Tartelett ce qui venait de se passer.

« Un ours ! s'écria le professeur en regardant autour de lui d'un œil effaré, comme si les environs de Will-Tree eussent été assaillis par une bande de ces fauves. Pourquoi un ours ? Jusqu'ici il n'y avait pas eu d'ours dans notre île ! S'il y en a un, il peut s'en trouver plusieurs, et même un grand nombre d'autres bêtes féroces : des jaguars, des panthères, des tigres, des hyènes, des lions ! »

Tartelett voyait déjà l'île Phina livrée à toute une ménagerie en rupture de cage.

Godfrey lui répondit qu'il ne fallait rien exagérer. Il avait vu un ours, c'était certain. Pourquoi jamais un de ces fauves ne s'était-il montré jusqu'alors, quand il parcourait les forêts de l'île, cela, il ne pouvait se l'expliquer, et c'était véritablement inexplicable. Mais, de là à conclure que des animaux féroces, de toute espèce, pullulaient maintenant dans les bois et les prairies, il y avait loin. Néanmoins il conviendrait d'être prudent et de ne plus sortir que bien armé.

Infortuné Tartelett! Depuis ce jour commença pour lui une existence d'inquiétudes, d'émotions, de transes, d'épouvantes irraisonnées, qui lui donna au plus haut degré la nostalgie du pays natal.

« Non, répétait-il, non ! S'il y a des bêtes... j'en ai assez, et je demande à m'en aller ! »

Il fallait le pouvoir.

Godfrey et ses compagnons eurent donc, désormais, à se tenir sur leurs gardes. Une attaque pouvait se produire non seulement du côté du littoral et de la prairie, mais aussi jusque dans le groupe des sequoias. C'est pourquoi de sérieuses mesures furent prises pour mettre l'habitation à l'abri d'une agression subite. La porte fut solidement renforcée, de manière à pouvoir résister à la griffe d'un fauve. Quant aux animaux domestiques, Godfrey aurait bien voulu leur construire une étable, où on aurait pu les renfermer, au moins la nuit, mais ce n'était pas chose facile. On se borna donc à les maintenir, autant que possible, aux abords de Will-Tree dans une sorte d'enclos de branchages, d'où ils ne pouvaient sortir. Mais cet enclos n'était ni assez solide, ni assez élevé pour empêcher un ours ou une hyène de le renverser ou de le franchir.

Toutefois, comme Carèfinotu, malgré les insistances qu'on lui fit, continuait à veiller au dehors pendant la nuit, Godfrey espérait toujours être à même de prévenir une attaque directe.

Certes, Carèfinotu s'exposait en se constituant ainsi le gardien de Will-Tree; mais il avait certainement compris qu'il rendait service à ses libérateurs, et il persista, quoi que Godfrey pût lui dire, à veiller, comme à l'ordinaire, pour le salut commun.

Une semaine se passa sans qu'aucun de ces redoutables visiteurs n'eût paru aux environs. Godfrey, d'ailleurs, ne s'éloignait plus de l'habitation, à moins qu'il n'y eût nécessité. Tandis que les moutons, les chèvres et autres paissaient dans la prairie voisine, on ne les perdait pas de vue. Le plus souvent, Carèfinotu faisait l'office de berger. Il ne prenait point de fusil, car il ne semblait pas qu'il eût compris le maniement des armes à feu, mais un des couteaux de chasse était passé à sa ceinture, une hache pendait à sa main droite. Ainsi armé, le vigoureux noir n'eût pas hésité à se jeter au devant d'un tigre ou de tout autre animal de la pire espèce.

Cependant, comme ni l'ours ni aucun de ses congénères n'avaient reparu depuis la dernière rencontre, Godfrey commença à se rassurer. Il reprit peu à

peu ses explorations et ses chasses, mais sans les pousser aussi loin dans l'intérieur de l'île. Pendant ce temps, lorsque le noir l'accompagnait, Tartelett, bien renfermé dans Will-Tree, ne se serait pas hasardé au dehors, quand même il se fût agi d'aller donner une leçon de danse! D'autres fois aussi, Godfrey partait seul, et le professeur avait alors un compagnon, à l'instruction duquel il se consacrait obstinément.

Oui! Tartelett avait d'abord eu la pensée d'enseigner à Carèfinotu les mots les plus usuels de la langue anglaise; mais il dut y renoncer, tant le noir semblait avoir l'appareil phonétique mal conformé pour ce genre de prononciation.

« Alors, s'était dit Tartelett, puisque je ne puis être son professeur, je serai son élève! »

Et c'était lui qui s'était mis en tête d'apprendre l'idiome que parlait Carèfinotu.

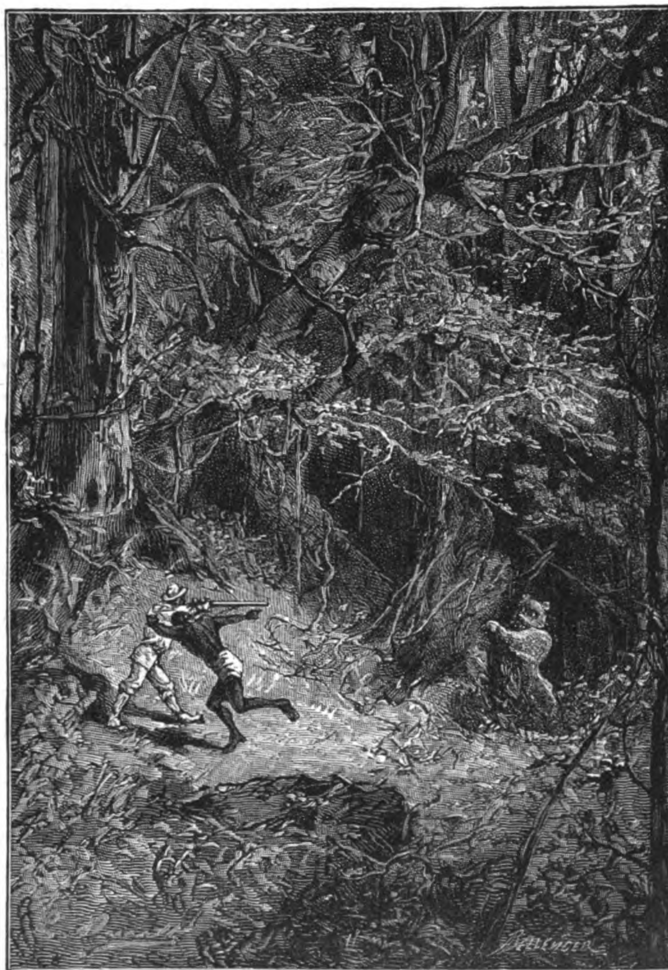
Godfrey eut beau lui dire que cela ne leur serait pas d'une grande utilité, Tartelett n'en voulut pas démordre. Il s'ingénia donc à faire comprendre à Carèfinotu de lui nommer en sa langue les objets qu'il lui désignait de la main.

En vérité, il faut croire que l'élève Tartelett avait de grandes dispositions, car, au bout de quinze jours, il savait bien quinze mots! Il savait que Carèfinotu disait « birsi » pour désigner le feu, « aradou » pour désigner le ciel, « mervira » pour désigner la mer, « doura » pour désigner un arbre, etc. Il en était aussi fier que s'il eût obtenu un premier prix de polynésien au grand concours.

C'est alors que, dans une pensée de gratitude, il voulut reconnaître ce que son professeur avait fait pour lui, — non plus en essayant de lui faire écorcher quelques mots d'anglais, mais en lui inculquant les belles manières et les vrais principes de la chorégraphie européenne.

Là-dessus, Godfrey ne put s'empêcher de rire de bon cœur! Après tout, cela faisait passer le temps, et le dimanche, lorsqu'il n'y avait plus rien à faire, il assistait volontiers au cours du célèbre professeur Tartelett, de San Francisco.

En vérité, il fallait voir cela! Le malheureux Carèfinotu suait sang et eau à se plier aux exercices élémentaires de la danse! Il était docile, plein de bonne volonté, cependant; mais, comme tous ses pareils, est-ce qu'il n'avait pas les épaules rentrées, le ventre proéminent, les genoux en de dans, les



C'était un ours gris. (Page 156.)

pieds aussi? Allez donc faire un Vestris ou un Saint-Léon d'un sauvage bâti de la sorte!

Quoi qu'il en soit, le professeur y mit de la rage. D'ailleurs, Carèfinotu, bien que torturé, y mettait du zèle. Ce qu'il dut souffrir, rien que pour placer ses pieds à la première position, ne saurait s'imaginer! Et quand il dut passer à la seconde, puis à la troisième, ce fut bien autre chose encore!

« Mais regarde-moi donc, entêté! criait Tartelett, qui joignait l'exemple à la leçon. En dehors, les pieds! Plus en dehors encore! La pointe de celui-ci



Quels sauts, quelles gambades ! (Page 162.)

au talon de celui-là ! Ouvre tes genoux, coquin ! Efface tes épaules, bélître ! La tête droite !... Les bras arrondis !...

— Mais vous lui demandez l'impossible ! disait Godfrey.

— Rien n'est impossible à l'homme intelligent ! répondait invariablement Tartelett.

— Mais sa conformation ne s'y prête pas...

— Eh bien, elle s'y prêtera, sa conformation ! Il faudra bien qu'elle s'y prête, èt, plus tard, ce sauvage me devra, du moins, de savoir se présenter convenablement dans un salon !

— Mais, jamais, Tartelett, jamais il n'aura l'occasion de se présenter dans un salon!

— Eh! qu'en savez-vous, Godfrey? ripostait le professeur en se redressant sur ses pointes. L'avenir n'est-il pas aux nouvelles couches? »

C'était le mot de la fin de toutes les discussions de Tartelett. Et alors, le professeur prenant sa pochette, son archet en tirait de petits airs aigres, qui faisaient la joie de Carèfinotu. Il n'y avait plus à l'exciter! — Sans se soucier des règles chorégraphiques, quels sauts, quelles contorsions, quelles gambades!

Et Tartelett, rêveur, voyant cet enfant de la Polynésie se démener de la sorte, se demandait si ces pas, peut-être un peu trop caractérisés, n'étaient point naturels à l'être humain, bien qu'ils fussent en dehors de tous les principes de l'art!

Mais nous laisserons le professeur de danse et de maintien à ses philosophiques méditations, pour revenir à des questions à la fois plus pratiques et plus opportunes.

Pendant ses dernières excursions dans la forêt ou la plaine, soit qu'il fût seul, soit qu'il fût accompagné de Carèfinotu, Godfrey n'avait aperçu aucun autre fauve. Il n'avait pas même retrouvé trace de ces animaux. Le rio, auquel ils seraient venus se désaltérer, ne portait aucune empreinte sur ses berges. Pas de hurlements, non plus, pendant la nuit, ni de rugissements suspects. En outre, les animaux domestiques continuaient à ne donner aucun signe d'inquiétude.

« Cela est singulier, se disait quelquefois Godfrey, et cependant je ne me suis pas trompé! Carèfinotu, pas davantage! C'est bien un ours qu'il m'a montré! C'est bien sur un ours que j'ai tiré! En admettant que je l'aie tué, cet ours était-il donc le dernier représentant de la famille des plantigrades qui fût sur l'île? »

C'était absolument inexplicable! D'ailleurs, si Godfrey avait tué cet ours, il aurait dû retrouver son corps à la place où il l'avait frappé. Or, c'est vainement qu'il l'y avait cherché! Devait-il donc croire que l'animal, mortellement blessé, eût été mourir au loin dans quelque tanière? C'était possible, après tout; mais alors, à cette place, au pied de cet arbre, il y aurait eu des traces de sang, et il n'y en avait pas.

« Quoi qu'il en soit, pensait Godfrey, peu importe, et tenons-nous toujours sur nos gardes! »

Avec les premiers jours de novembre, on peut dire que la mauvaise saison avait commencé sous cette latitude inconnue. Des pluies déjà froides tombaient pendant quelques heures. Plus tard, très probablement, il surviendrait de ces averses interminables, qui ne cessent pendant des semaines entières et caractérisent la période pluvieuse de l'hiver à la hauteur de ce parallèle.

Godfrey dut alors s'occuper de l'installation d'un foyer à l'intérieur même de Will-Tree, — foyer indispensable, qui servirait aussi bien à chauffer l'habitation pendant l'hiver qu'à faire la cuisine à l'abri des ondées et des coups de vent.

Le foyer, on pouvait toujours l'établir dans un coin de la chambre, entre de grosses pierres, les unes posées à plat et les autres de champ. La question était d'en pouvoir diriger la fumée au dehors, car, la laisser s'échapper par le long boyau qui s'enfonçait à l'intérieur du sequoia jusqu'au haut du tronc, ce n'était pas praticable.

Godfrey eut alors la pensée d'employer pour faire un tuyau quelques-uns de ces longs et gros bambous qui croissaient en certains endroits des berges du rio.

Il faut dire qu'il fut très bien secondé en cette occasion par Carèfinotu. Le noir comprit, non sans quelques efforts, ce que voulait Godfrey. Ce fut lui qui l'accompagna, lorsqu'il alla, à deux milles de Will-Tree, choisir des bambous parmi les plus gros; ce fut lui aussi qui l'aida à monter son foyer. Les pierres furent disposées sur le sol, au fond, en face de la porte; les bambous, vidés de leur moelle, taraudés à leurs nœuds, formèrent, en s'ajustant l'un dans l'autre, un tuyau de suffisante longueur, qui aboutissait à une ouverture percée dans l'écorce du sequoia. Cela pouvait donc suffire, pourvu qu'on veillât bien à ce que le feu ne prît pas aux bambous. Godfrey eut bientôt la satisfaction de voir flamber un bon feu, sans empester de fumée l'intérieur de Will-Tree.

Il avait eu raison de procéder à cette installation, encore plus raison de se hâter de la faire.

En effet, du 3 au 10 novembre, la pluie ne cessa de tomber torrentiellement. Il eût été impossible de maintenir le feu allumé en plein air. Pendant ces tristes jours, il fallut demeurer dans l'habitation. On ne dut en sortir que pour les besoins urgents du troupeau et du poulailler.

Il arriva, dans ces conditions, que la réserve de camas vint à manquer.

C'était, par le fait, la substance qui tenait lieu de pain, et dont la privation se fit bientôt sentir.

Godfrey annonça donc à Tartelett un jour, le 10 novembre, que, dès que le temps paraîtrait se remettre, Carèfinotu et lui iraient à la récolte des camas. Tartelett, qui n'était jamais pressé de courir à deux milles de là, à travers une prairie détrempée, se chargea de garder la maison pendant l'absence de Godfrey.

Or, dans la soirée, le ciel commença à se débarrasser des gros nuages que le vent d'Ouest y avait accumulés depuis le commencement du mois, la pluie cessa peu à peu, le soleil jeta quelques lueurs crépusculaires. On put espérer que la journée du lendemain offrirait quelques embellies, dont il serait urgent de profiter.

« Demain, dit Godfrey, je partirai dès le matin, et Carèfinotu m'accompagnera.

— C'est convenu ! » répondit Tartelett.

Le soir venu, le souper achevé, comme le ciel, dégagé de vapeurs, laissait briller quelques étoiles, le noir voulut reprendre au dehors son poste habituel, qu'il avait dû abandonner pendant les pluvieuses nuits précédentes. Godfrey essaya bien de lui faire comprendre qu'il valait mieux rester dans l'habitation, que rien ne nécessitait un surcroît de surveillance, puisque aucun autre fauve n'avait été signalé; mais Carèfinotu s'entêta dans son idée. Il fallut le laisser faire.

Le lendemain, ainsi que l'avait pressenti Godfrey, la pluie n'avait pas tombé depuis la veille. Aussi, quand il sortit de Will-Tree, vers sept heures, les premiers rayons du soleil doraient-ils légèrement l'épaisse voûte des sequoias.

Carèfinotu était à son poste, où il avait passé la nuit. Il attendait. Aussitôt, tous deux, bien armés et munis de grands sacs, prirent congé de Tartelett, puis se dirigèrent vers le rio, dont ils comptaient remonter la rive gauche jusqu'aux buissons de camas.

Une heure après, ils étaient arrivés, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre.

Les racines furent rapidement déterrées, et en assez grande quantité pour remplir les deux sacs. Cela demanda trois heures, de sorte qu'il était environ onze heures du matin, lorsque Godfrey et son compagnon reprirent la route de Will-Tree.

Marchant l'un près de l'autre, se contentant de regarder, puisqu'ils ne pouvaient causer, ils étaient arrivés à un coude de la petite rivière, au-dessus de laquelle se penchaient de grands arbres, disposés comme un berceau naturel d'une rive à l'autre, lorsque, soudain, Godfrey s'arrêta.

Cette fois, c'était lui qui montrait à Carèfinotu un animal immobile, en arrêt au pied d'un arbre, et dont les deux yeux projetaient alors un éclat singulier.

« Un tigre! » s'écria-t-il.

Il ne se trompait pas. C'était bien un tigre de grande taille, arcbouté sur ses pattes de derrière, écorchant de ses griffes le tronc de l'arbre, enfin prêt à s'élancer.

En un clin d'œil, Godfrey avait laissé tomber son sac de racines. Le fusil chargé passait dans sa main droite, il l'armait, il épaulait, il ajustait, il faisait feu.

« Hurrah! hurrah! » s'écria-t-il.

Cette fois, il n'y avait pas à en douter : le tigre, frappé par la balle, avait fait un bond en arrière. Mais peut-être n'était-il pas mortellement blessé, peut-être allait-il revenir en avant, rendu plus furieux encore par sa blessure!...

Godfrey avait son fusil braqué, et de son second coup menaçait toujours l'animal.

Mais avant que Godfrey n'eût pu le retenir, Carèfinotu s'était précipité vers l'endroit où avait disparu le tigre, son couteau de chasse à la main.

Godfrey lui cria de s'arrêter, de revenir!... Ce fut en vain. Le noir, décidé, même au péril de sa vie, à achever l'animal, qui n'était peut-être que blessé, ne l'entendit pas ou ne voulut pas l'entendre.

Godfrey se jeta donc sur ses traces...

Lorsqu'il arriva sur la berge, il vit Carèfinotu aux prises avec le tigre, le tenant à la gorge, se débattant dans une lutte effrayante, et, enfin, le frappant au cœur d'une main vigoureuse.

Le tigre roula alors jusque dans le rio, dont les eaux, grossies par les pluies précédentes, l'emportèrent avec la vitesse d'un torrent. Le cadavre de l'animal, qui n'avait flotté qu'un instant à sa surface, fut rapidement entraîné vers la mer.

Un ours! un tigre! Il n'était plus possible de douter que l'île ne recélât de redoutables fauves!

Cependant Godfrey, après avoir rejoint Carèfinotu, s'était assuré que le noir n'avait reçu dans sa lutte que quelques éraflures sans gravité. Puis, très anxieux des éventualités que leur réservait l'avenir, il reprit le chemin de Will-Tree.

XX

DANS LEQUEL TARTELETT RÉPÈTE SUR TOUS LES TONS QU'IL VOUDRAIT BIEN S'EN ALLER.

Lorsque Tartelett apprit qu'il y avait dans l'île non seulement des ours, mais des tigres, ses lamentations recommencèrent de plus belle. Maintenant il n'oserait plus sortir ! Ces fauves finiraient par connaître le chemin de Will-Tree ! On ne serait plus en sûreté nulle part ! Aussi, ce que le professeur, dans son effroi, demandait pour le protéger, c'était des fortifications, pour le moins, oui ! des murailles en pierre, avec escarpes et contrescarpes, courtines et bastions, des remparts, enfin, qui feraient un abri sûr du groupe des sequoias. Faute de quoi, il voulait, ou tout au moins il voudrait bien s'en aller.

« Moi aussi », répondit simplement Godfrey.

En effet, les conditions dans lesquelles les hôtes de l'île Phina avaient vécu jusqu'alors n'étaient plus les mêmes. Lutter contre le dénuement, lutter pour les besoins de la vie, ils y avaient réussi, grâce à d'heureuses circonstances. Contre la mauvaise saison, contre l'hiver et ses menaces, ils sauraient aussi se garder ; mais avoir à se défendre des animaux féroces, dont l'attaque était à chaque instant possible, c'était autre chose, et, en réalité, les moyens leur faisaient défaut.

La situation, ainsi compliquée, devenait donc très grave, en attendant qu'elle devînt intenable.

« Mais, se répétait sans cesse Godfrey, comment se fait-il que pendant quatre mois, nous n'ayons pas vu un seul fauve dans l'île, et pourquoi, depuis quinze jours, avons-nous eu à lutter contre un ours et un tigre ?... Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Le fait pouvait être inexplicable, mais il n'était que trop réel, nous devons le reconnaître.

Godfrey, dont le sang-froid et le courage grandissaient devant les épreuves, ne se laissa pourtant pas abattre. Puisque de dangereux animaux menaçaient maintenant la petite colonie, il importait de se mettre en garde contre leurs attaques, cela sans tarder.

Mais quelles mesures prendre?

Il fut d'abord décidé que les excursions dans les bois ou au littoral seraient plus rares, qu'on ne s'en irait que bien armé au dehors, et seulement lorsque cela serait absolument nécessaire pour les besoins de la vie matérielle.

« Nous avons été assez heureux dans ces deux rencontres, disait souvent Godfrey, mais une autre fois, nous ne nous en tirerions peut-être pas à si bon compte! Donc, il ne faut pas s'exposer sans nécessité absolue! »

Toutefois, il ne suffisait pas de ménager les excursions, il fallait absolument protéger Will-Tree, aussi bien l'habitation que ses annexes, le poulailler, le parc aux animaux, etc., où les fauves ne seraient pas embarrassés de causer d'irréparables désastres.

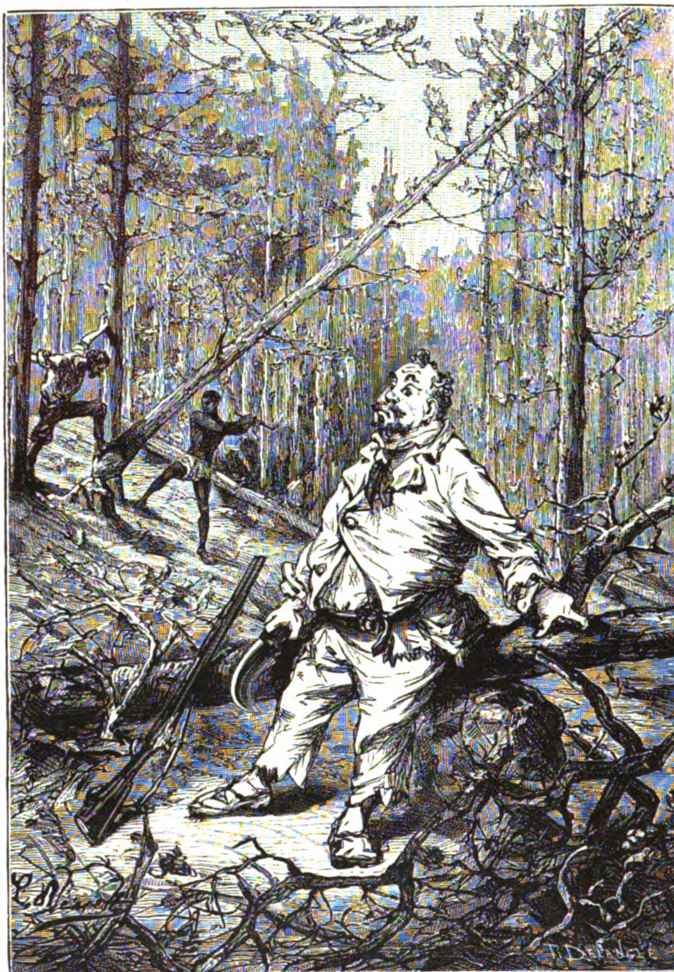
Godfrey songea donc, sinon à fortifier Will-Tree suivant les fameux plans de Tartelett, du moins à relier entre eux les quatre ou cinq grands sequoias qui l'entouraient. S'il parvenait à établir une solide et haute palissade d'un tronc à l'autre, on pourrait y être relativement en sûreté, ou tout au moins à l'abri d'un coup de surprise.

Cela était praticable, — Godfrey s'en rendit compte après avoir bien examiné les lieux, — mais c'était véritablement un gros travail. En le réduisant autant que possible, il s'agissait encore d'élever cette palissade sur un périmètre de trois cents pieds au moins. Que l'on juge, d'après cela, la quantité d'arbres qu'il faudrait choisir, abattre, charrier, dresser, afin que la clôture fût complète.

Godfrey ne recula pas devant cette besogne. Il fit part de ses projets à Tartelett, qui les approuva, en promettant un concours actif; mais, circonstance plus importante, il parvint à faire comprendre son plan à Carèfinotu, toujours prêt à lui venir en aide.

On se mit sans retard à l'ouvrage.

Il y avait près d'un coude du rio, à moins d'un mille en amont de Will-Tree, un petit bois de pins maritimes de moyenne grosseur, dont les troncs, à défaut de madriers ou de planches, sans avoir besoin d'être préala-



« Je voudrais bien m'en aller! » (Page 168.)

blement équarris, pourraient, par leur juxtaposition, former une solide enceinte palissadée.

C'est à ce bois que Godfrey et ses deux compagnons se rendirent le lendemain, 12 novembre, dès l'aube. Bien armés, ils ne s'avançaient qu'avec une extrême prudence.

« Ça ne me va pas beaucoup, ces expéditions-là! murmurait Tartelett, que ces nouvelles épreuves aigrissaient de plus en plus. Je voudrais bien m'en aller! »

Mais Godfrey ne prenait plus la peine de lui répondre. En cette occasion, on



En vain, fouillèrent-ils les moindres anfractuosités... (Page 174.)

ne consultait point ses goûts, on ne faisait pas même appel à son intelligence. C'était l'aide de ses bras que réclamait l'intérêt commun. Il fallait bien qu'il se résignât à ce métier de bête de somme.

Aucune mauvaise rencontre, d'ailleurs, ne signala ce parcours d'un mille, qui séparait Will-Tree du petit bois. En vain les taillis avaient-ils été fouillés avec soin, la prairie observée d'un horizon à l'autre. Les animaux domestiques qu'on avait dû y laisser paître ne donnaient aucun signe de frayeur. Les oiseaux s'y livraient à leurs ébats, sans plus de préoccupation que d'habitude.

Les travaux commencèrent aussitôt. Godfrey voulait avec raison n'entreprendre le charriage qu'après que tous les arbres dont il avait besoin seraient abattus. On pourrait les travailler avec plus de sécurité, lorsqu'ils seraient sur place.

Carèfinotu rendit de très grands services pendant cette dure besogne. Il était devenu très habile au maniement de la hache et de la scie. Sa vigueur lui permettait même de continuer son travail, lorsque Godfrey était obligé de s'arrêter pour prendre quelques instants de repos, et que Tartelett, les mains brisées, les membres moulus, n'aurait même plus eu la force de soulever sa pochette.

Cependant, à l'infortuné professeur de danse et de maintien, transformé en bûcheron, Godfrey avait réservé la part la moins fatigante de la tâche, c'est-à-dire l'élagage des petites branches. Malgré cela, lors même que Tartelett n'eut été payé qu'un demi-dollar par jour, il aurait volé les quatre cinquièmes de son salaire!

Pendant six jours, du 12 au 17 novembre, ces travaux ne discontinuèrent pas. On venait le matin dès l'aube, on emportait de quoi déjeuner, on ne rentrait à Will-Tree que pour le repas du soir. Le ciel n'était pas très beau. De gros nuages s'y accumulaient parfois. C'était un temps à grains, avec des alternatives de pluie et de soleil. Aussi, pendant les averses, les bûcherons se garaient-ils de leur mieux sous les arbres, puis ils reprenaient leur besogne un instant interrompue.

Le 18, tous les arbres, étêtés, ébranchés, gisaient sur le sol, prêts à être charriés à Will-Tree.

Pendant ce temps, aucun fauve n'avait apparu dans les environs du rio. C'était à se demander s'il en restait encore dans l'île; si l'ours et le tigre, mortellement frappés, n'étaient pas, — chose bien invraisemblable! — les derniers de leur espèce.

Quoi qu'il en fût, Godfrey ne voulut point abandonner son projet d'élever une solide palissade, afin d'être également à l'abri d'un coup de main des sauvages et d'un coup de patte des ours ou des tigres. D'ailleurs, le plus fort était fait, puisqu'il n'y avait plus qu'à convoyer ces bois jusqu'à l'emplacement où ils seraient mis en œuvre.

Nous disons « le plus fort était fait », bien qu'il semblât que ce charriage dût être extrêmement pénible. S'il n'en fut rien, c'est que Godfrey avait eu une idée très pratique, qui devait singulièrement alléger la tâche : c'était d'employer

le courant du rio, que la crue, occasionnée par les dernières pluies, rendait assez rapide, à transporter tous ces bois. On formerait de petits trains, et ils s'en iraient tranquillement jusqu'à la hauteur du groupe des sequoias que le ruisseau traversait obliquement. Là, le barrage formé par le petit pont les arrêterait tout naturellement. De cet endroit à Will-Tree, il resterait à peine vingt-cinq pas à franchir.

Si quelqu'un se montra particulièrement satisfait du procédé, qui allait lui permettre de relever sa qualité d'homme si malencontreusement compromise, ce fut bien le professeur Tartelett.

Dès le 18, les premiers trains flottés furent établis. Ils dérivèrent sans accident jusqu'au barrage. En moins de trois jours, le 20 au soir, tout cet abatis était rendu à destination.

Le lendemain, les premiers troncs, enfoncés de deux pieds dans le sol, commençaient à se dresser, de manière à relier entre eux les principaux sequoias qui entouraient Will-Tree. Une armature de forts et flexibles branchages, les prenant par leur tête, appointie à la hache, assurait la solidité de l'ensemble.

Godfrey voyait avec une extrême satisfaction s'avancer ce travail, et il lui tardait qu'il fût fini.

« La palissade une fois achevée, disait-il à Tartelett, nous serons véritablement chez nous.

— Nous ne serons véritablement chez nous, répondit le professeur d'un ton sec, que lorsque nous serons à Montgomery Street, dans nos chambres de l'hôtel Kolderup ! »

Il n'y avait pas à discuter cette opinion.

Le 26 novembre, la palissade était aux trois quarts montée. Elle comprenait, parmi les sequoias rattachés l'un à l'autre, celui dans le tronc duquel avait été établi le poulailler, et l'intention de Godfrey était d'y construire une étable.

Encore trois ou quatre jours, l'enceinte serait achevée. Il ne s'agirait donc plus que d'y adapter une porte solide, qui assurerait définitivement la clôture de Will-Tree.

Mais le lendemain, 27 novembre, ce travail fut interrompu par suite d'une circonstance qu'il convient de rapporter avec quelques détails, car elle rentrait dans l'ordre des choses inexplicables, particulières à l'île Phina.

Vers huit heures du matin, Carèfinotu s'était hissé par le boyau intérieur

jusqu'à la fourche du sequoia, afin de fermer plus hermétiquement l'orifice par lequel le froid pouvait pénétrer avec la pluie, lorsqu'il fit entendre un cri singulier.

Godfrey, qui travaillait à la palissade, relevant la tête, aperçut le noir, dont les gestes expressifs signifiaient de venir le rejoindre sans retard.

Godfrey, pensant que Carèfinotu ne pouvait vouloir le déranger s'il n'y avait pas à cela quelque sérieux motif, prit sa lunette, s'éleva dans le boyau intérieur, passa par l'orifice, et se trouva bientôt à califourchon sur une des maîtresses branches.

Carèfinotu, dirigeant alors son bras vers l'angle arrondi que l'île Phina faisait au Nord-Est, montra une vapeur qui s'élevait dans l'air, comme un long panache.

« Encore ! » s'écria Godfrey.

Et, braquant sa lunette vers le point indiqué, il dut constater que, cette fois, il n'y avait pas d'erreur possible, que c'était bien une fumée, qu'elle devait s'échapper d'un foyer important, puisqu'on l'apercevait très distinctement à une distance de près de cinq milles.

Godfrey se tourna vers le noir.

Celui-ci exprimait sa surprise par ses regards, par ses exclamations, par toute son attitude enfin. Certainement, il n'était pas moins stupéfait que Godfrey de cette apparition.

D'ailleurs, au large, il n'y avait pas un navire, pas une embarcation indigène ou autre, rien qui indiquât qu'un débarquement eût été récemment fait sur le littoral.

« Ah ! cette fois, je saurai découvrir le feu qui produit cette fumée ! » s'écria Godfrey.

Et montrant l'angle nord-est de l'île, puis la partie inférieure du sequoia, il fit à Carèfinotu le geste d'un homme qui voulait se rendre en cet endroit, sans perdre un instant.

Carèfinotu le comprit. Il fit même mieux que le comprendre, il l'approuva de la tête.

« Oui, se dit Godfrey, s'il y a là un être humain, il faut savoir qui il est, d'où il est venu ! Il faut savoir pourquoi il se cache ! Il y va de notre sécurité à tous ! »

Un moment après, Carèfinotu et lui étaient descendus au pied de Will-Tree. Puis, Godfrey, mettant Tartelett au courant de ce qu'il avait vu, de ce qu'il

allait faire, lui proposait de les accompagner tous les deux jusqu'au nord du littoral.

Une dizaine de milles à franchir dans la journée, ce n'était pas pour tenter un homme qui regardait ses jambes comme la partie la plus précieuse de son individu, uniquement destinée à de nobles exercices. Il répondit donc qu'il préférait rester à Will-Tree.

« Soit, nous irons seuls, répondit Godfrey, mais ne nous attendez pas avant ce soir ! »

Cela dit, Carèfinotu et lui, emportant quelques provisions, afin de pouvoir déjeuner en route, partirent, après avoir pris congé du professeur, dont l'opinion personnelle était qu'ils ne trouveraient rien et allaient se fatiguer en pure perte.

Godfrey emportait son fusil et son revolver ; le noir, la hache et le couteau de chasse qui était devenu son arme favorite. Ils traversèrent le pont de planches, se retrouvèrent sur la rive droite du rio, puis, à travers la prairie, ils se dirigèrent vers le point du littoral où l'on voyait la fumée s'élever entre les roches.

C'était plus à l'Est que l'endroit où Godfrey s'était inutilement rendu, lors de sa seconde exploration.

Tout deux allaient rapidement, non sans observer si la route était sûre, si les buissons et les taillis ne cachaient pas quelque animal dont l'attaque eût été redoutable.

Ils ne firent aucune mauvaise rencontre.

A midi, après avoir mangé, sans s'être arrêtés même un instant, tous deux arrivaient au premier plan des roches qui bordaient la côte. La fumée, toujours visible, se dressait encore à moins d'un quart de mille. Il n'y avait plus qu'à suivre une direction rectiligne pour arriver au but.

Ils hâtèrent donc leur marche, mais en prenant quelques précautions, afin de surprendre et de n'être point surpris.

Deux minutes après, cette fumée se dissipait, comme si le foyer en eût été subitement éteint.

Mais Godfrey avait relevé avec précision l'endroit au-dessus duquel elle avait apparu. C'était à la pointe d'un rocher de forme bizarre, une sorte de pyramide tronquée, facilement reconnaissable. Le montrant à son compagnon, il y marcha droit.

Le quart de mille fut rapidement franchi ; puis, l'arrière-plan escaladé,

Godfrey et Carèfinotu se trouvèrent sur la grève, à moins de cinquante pas du rocher.

Ils y coururent... Personne!... Mais, cette fois, un feu à peine éteint, des charbons à demi calcinés, prouvaient clairement qu'un foyer avait été allumé à cette place.

« Il y avait quelqu'un ici! s'écria Godfrey, quelqu'un, il n'y a qu'un instant! Il faut savoir!...

Il appela... Pas de réponse!... Carèfinotu poussa un cri retentissant... Personne ne parut!

Les voilà donc explorant tous les deux les roches voisines, cherchant une caverne, une grotte, qui aurait pu servir d'abri à un naufragé, à un indigène, à un sauvage....

Ce fut en vain qu'ils fouillèrent les moindres anfractuosités du littoral. Rien n'existait d'un campement ancien ou nouveau, pas même de traces du passage d'un homme quel qu'il fût.

« Et cependant, répétait Godfrey, ce n'était point la fumée d'une source chaude, cette fois! C'était bien celle d'un feu de bois et d'herbes, et ce feu n'a pu s'allumer seul! »

Recherches vaines. Aussi, vers deux heures, Godfrey et Carèfinotu, aussi inquiets que déconcertés de n'avoir pu rien découvrir, reprenaient-ils le chemin de Will-Tree.

On ne s'étonnera pas que Godfrey s'en allât tout pensif. Il lui semblait que son île était maintenant sous l'empire de quelque puissance occulte. La réapparition de cette fumée, la présence des fauves, cela ne dénotait-il pas quelque complication extraordinaire?

Et ne dut-il pas être confirmé dans cette idée quand, une heure après être rentré dans la prairie, il entendit un bruit singulier, une sorte de cliquetis sec?... Carèfinotu le repoussa au moment où un serpent, roulé sous les herbes, allait s'élancer sur lui!

« Des serpents, maintenant, des serpents dans l'île, après les ours et les tigres! » s'écria-t-il.

Oui! c'était un de ces reptiles, bien reconnaissable au bruit qu'il fit en s'enfuyant, un serpent à sonnettes, de la plus venimeuse espèce, un géant de la famille des crotales!

Carèfinotu s'était jeté entre Godfrey et le reptile, qui ne tarda pas à disparaître sous un épais taillis.

Mais le noir, l'y poursuivant, lui abattit la tête d'un coup de hache. Lorsque Godfrey le rejoignit, les deux tronçons du reptile tressautaient sur le sol ensanglanté.

Puis, d'autres serpents, non moins dangereux, se montrèrent encore, en grand nombre, sur toute cette partie de la prairie que le ruisseau séparait de Will-Tree.

Était-ce donc une invasion de reptiles qui se produisait tout à coup? L'île Phina allait-elle devenir la rivale de cette ancienne Tenos, que ses redoutables ophidiens rendirent célèbre dans l'antiquité, et qui donna son nom à la vipère?

« Marchons! marchons! » s'écria Godfrey, en faisant signe à Carèfinotu de presser le pas.

Il était inquiet. De tristes pressentiments l'agitaient, sans qu'il pût parvenir à les maîtriser.

Sous leur influence, pressentant quelque malheur prochain, il avait hâte d'être de retour à Will-Tree.

Et ce fut bien autre chose lorsqu'il approcha de la planche jetée sur le rio.

Des cris d'effroi retentissaient sous le groupe des sequoias. On appelait au secours, avec un accent de terreur auquel il n'y avait pas à se méprendre!

« C'est Tartelett! s'écria Godfrey. Le malheureux a été attaqué!... Vite! vite!... »

Le pont franchi, vingt pas plus loin, Tartelett fut aperçu, détalant de toute la vitesse de ses jambes.

Un énorme crocodile, sorti du rio, le poursuivait, la mâchoire ouverte. Le pauvre homme, éperdu, fou d'épouvante, au lieu de se jeter à droite, à gauche, fuyait en ligne droite, risquant ainsi d'être atteint!... Soudain il buta, il tomba... Il était perdu.

Godfrey s'arrêta. En présence de cet imminent danger, son sang-froid ne l'abandonna pas un instant. Il épaula son fusil, il visa le crocodile au-dessous de l'œil.

La balle, bien dirigée, foudroya le monstre, qui fit un bond de côté et retomba sans mouvement sur le sol.

Carèfinotu, s'élançant alors vers Tartelett, le releva... Tartelett en avait été quitte pour la peur! Mais quelle peur!



Soudain il buta, il tomba... Il était perdu. (Page 175.)

Il était six heures du soir.

Un instant après, Godfrey et ses deux compagnons étaient rentrés à Will-Tree.

Quelles amères réflexions ils durent faire pendant ce repas du soir! Quelles longues heures d'insomnie se préparaient pour ces hôtes de l'île Phina, contre lesquels s'acharnait maintenant la mauvaise fortune!

Quant au professeur, dans ses angoisses, il ne trouvait à répéter que ces mots qui résumaient toute sa pensée :

« Je voudrais bien m'en aller! »



Ainsi se passa tout ce triste mois... (Page 179.)

XXI

QUI SE TERMINE PAR UNE RÉFLEXION ABSOLUMENT SURPRENANTE DU NÈGRE CARÈFINOTU.

La saison d'hiver, si dure sous ces latitudes, était enfin venue. Les premiers froids se faisaient déjà sentir, et il fallait compter avec l'extrême rigueur de la température. Godfrey dut donc s'applaudir d'avoir établi un foyer à

intérieur. Il va sans dire que le travail de palissade avait été achevé et qu'une solide porte assurait maintenant la fermeture de l'enceinte.

Durant les six semaines qui suivirent, c'est-à-dire jusqu'à la mi-décembre, il y eut de bien mauvais jours, pendant lesquels il n'était pas possible de s'aventurer au dehors. Ce furent, pour premier assaut, des bourrasques terribles. Elles ébranlèrent le groupe des sequoias jusque dans leurs racines, elles jonchèrent le sol de branches cassées, dont il fut fait une ample réserve pour les besoins du foyer.

Les hôtes de Will-Tree se vêtirent alors aussi chaudement qu'ils le purent; les étoffes de laine, trouvées dans la malle, furent utilisées pendant les quelques excursions nécessaires au ravitaillement; mais le temps devint si exécrable que l'on dut se consigner.

Toute chasse fut interdite, et la neige tomba bientôt avec une telle violence, que Godfrey aurait pu se croire dans les parages inhospitaliers de l'Océan polaire.

On sait, en effet, que l'Amérique septentrionale, balayée par les vents du Nord, sans qu'aucun obstacle puisse les arrêter, est un des pays les plus froids du globe. L'hiver s'y prolonge jusqu'au delà du mois d'avril. Il faut des précautions exceptionnelles pour lutter contre lui. Cela donnait à penser que l'île Phina était située beaucoup plus haut en latitude que Godfrey ne l'avait supposé.

De là, nécessité d'aménager l'intérieur de Will-Tree le plus confortablement possible; mais on eut cruellement à souffrir du froid et de la pluie Les réserves de l'office étaient malheureusement insuffisantes, la chair de tortue conservée s'épuisait peu à peu; plusieurs fois, il fallut sacrifier quelques têtes du troupeau de moutons, d'agoutis ou de chèvres, dont le nombre ne s'était que peu accru depuis leur arrivée sur l'île.

Avec ces nouvelles épreuves, que de tristes pensées hantèrent l'esprit de Godfrey !

Il arriva aussi que, pendant une quinzaine de jours, il fut gravement abattu par une fièvre intense. Sans la petite pharmacie qui lui procura les drogues nécessaires à son traitement, peut-être n'eût-il pu se rétablir. Tartelett était peu apte, d'ailleurs, à lui donner les soins convenables pendant cette maladie. Ce fut à Carèfinotu, particulièrement, qu'il dut de revenir à la santé.

Mais quels souvenirs et aussi quels regrets ! C'est qu'il ne pouvait accuser

que lui d'une situation dont il ne voyait même plus la fin ! Que de fois, dans son délire, il appela Phina, qu'il ne comptait plus jamais revoir, son oncle Will, dont il se voyait séparé pour toujours ! Ah ! il fallait en rabattre de cette existence des Robinsons, dont son imagination d'enfant s'était fait un idéal ! Maintenant, il se voyait aux prises avec la réalité ! Il ne pouvait même plus espérer de jamais rentrer au foyer domestique !

Ainsi se passa tout ce triste mois de décembre, à la fin duquel Godfrey commença seulement à recouvrer quelques forces.

Quant à Tartelett, par grâce spéciale, sans doute, il s'était toujours bien porté. Mais que de lamentations incessantes, que de jérémiades sans fin ! Telle que la grotte de Calypso, après le départ d'Ulysse, Will-Tree « ne résonnait plus de son chant », — celui de sa pochette, bien entendu, dont le froid raccornissait les cordes !

Il faut dire, aussi, que l'une des plus graves préoccupations de Godfrey, c'était, en même temps que l'apparition des animaux dangereux, la crainte de voir les sauvages revenir en grand nombre à l'île Phina, dont la situation leur était connue. Contre une telle agression, l'enceinte palissadée n'aurait été qu'une insuffisante barrière.

Tout bien examiné, le refuge offert par les hautes branches du sequoia parut encore ce qu'il y avait de plus sûr, et on s'occupa d'en rendre l'accès moins difficile. Il serait toujours aisé de défendre l'étroit orifice par lequel il fallait déboucher pour arriver au sommet du tronc.

Ce fut avec l'aide de Carèfinotu que Godfrey parvint à établir des saillies régulièrement espacées d'une paroi à l'autre, comme les marches d'une échelle, et qui, reliées par une longue corde végétale, permettaient de monter plus rapidement à l'intérieur.

« Eh bien, dit en souriant Godfrey, lorsque ce travail fut fini, cela nous fait une maison de ville en bas, et une maison de campagne en haut !

— J'aimerais mieux une cave, pourvu qu'elle fût dans Montgomery Street ! » répondit Tartelett.

Noël arriva, ce « Christmas » tant fêté dans tous les États-Unis d'Amérique ! Puis, ce fut ce premier jour de l'an, plein des souvenirs d'enfance, qui, pluvieux, neigeux, froid, sombre, commença la nouvelle année sous les plus fâcheux auspices !

Il y avait alors six mois que les naufragés du *Dream* étaient sans communication avec le reste du monde.

Le début de cette année ne fut pas très heureux. Il devait donner à penser que Godfrey et ses compagnons seraient soumis à des épreuves encore plus cruelles.

La neige ne cessa de tomber jusqu'au 18 janvier. Il avait fallu laisser le troupeau aller pâturer au dehors, afin de pourvoir comme il le pourrait à sa nourriture.

A la fin du jour, une nuit très humide, très froide, enveloppait l'île tout entière, et le sombre dessous des sequoias était plongé dans une profonde obscurité.

Godfrey, Carèfinotu, étendus sur leur couchette à l'intérieur de Will-Tree, essayaient en vain de dormir. Godfrey, à la lumière indécise d'une résine, feuilletait quelques pages de la Bible.

Vers dix heures, un bruit lointain, qui se rapprochait peu à peu, se fit entendre dans la partie nord de l'île.

Il n'y avait pas à s'y tromper. C'étaient des fauves qui rôdaient aux environs, et, circonstance plus effrayante, les hurlements du tigre et de la hyène, les rugissements de la panthère et du lion, se confondaient, cette fois, dans un formidable concert.

Godfrey, Tartelett et le noir s'étaient soudain relevés, en proie à une indicible angoisse. Si, devant cette inexplicable invasion d'animaux féroces, Carèfinotu partageait l'épouvante de ses compagnons, il faut constater, en outre, que sa stupéfaction égalait au moins son effroi.

Pendant deux mortelles heures, tous trois furent tenus en alerte. Les hurlements éclataient, par instants, à peu de distance; puis ils cessaient tout à coup, comme si la bande des fauves, ne connaissant pas le pays qu'elle parcourait, s'en fût allée au hasard. Peut-être, alors, Will-Tree échapperait-il à une agression !

« N'importe, pensait Godfrey, si nous ne parvenons pas à détruire ces animaux jusqu'au dernier, il n'y aura plus aucune sécurité pour nous dans l'île ! »

Peu après minuit, les rugissements reprirent avec plus de force, à une distance moindre. Impossible de douter que la troupe hurlante ne se rapprochât de Will-Tree.

Oui ! ce n'était que trop certain ! Et, cependant, ces animaux féroces, d'où venaient-ils ? Ils ne pouvaient avoir récemment débarqué sur l'île Phina ! Il fallait donc qu'ils y fussent antérieurement à l'arrivée de Godfrey ! Mais, alors,

comment toute cette bande avait-elle pu si bien se cacher, que, pendant ses excursions et ses chasses, aussi bien à travers les bois du centre que dans les parties les plus reculées du sud de l'île, Godfrey n'en eût jamais trouvé aucune trace! Où était donc la mystérieuse tanière qui venait de vomir ces lions, ces hyènes, ces panthères, ces tigres? Entre toutes les choses inexpliquées jusqu'ici, celle-ci n'était-elle pas, vraiment, la plus inexplicable ?

Carèfinotu ne pouvait en croire ce qu'il entendait. On l'a dit, c'était même chez lui de la stupéfaction poussée à la dernière limite. A la flamme du foyer qui éclairait l'intérieur de Will-Tree, on aurait pu observer sur son masque noir la plus étrange des grimaces.

Tartelett, lui, gémissait, se lamentait, grognait, dans son coin. Il voulait interroger Godfrey sur tout cela; mais celui-ci n'était ni en mesure, ni en humeur de lui répondre. Il avait le pressentiment d'un très grand danger, il cherchait les moyens de s'y soustraire.

Une ou deux fois, Carèfinotu et lui s'avancèrent jusqu'au milieu de l'enceinte. Ils voulaient s'assurer si la porte de l'enceinte était solidement assujettie en dedans.

Tout à coup, une avalanche d'animaux déroula avec grand bruit du côté de Will-Tree.

Ce n'était encore que le troupeau des chèvres, des moutons, des agoutis. Pris d'épouvante, en entendant les hurlements des fauves, en sentant leur approche, ces bêtes affolées avaient fui le pâturage et venaient s'abriter derrière la palissade.

« Il faut leur ouvrir! » s'écria Godfrey.

Carèfinotu remuait la tête de haut en bas. Il n'avait pas besoin de parler la même langue que Godfrey pour le comprendre!

La porte fut ouverte, et tout le troupeau épouvanté se précipita dans l'enceinte.

Mais à cet instant, à travers l'entrée libre, apparut une sorte de flamboiement d'yeux, au milieu de cette obscurité que le couvert des sequoias rendait plus épaisse encore.

Il n'était plus temps de refermer l'enceinte!

Se jeter sur Godfrey, l'entraîner malgré lui, le pousser dans l'habitation, dont il retira brusquement la porte, cela fut fait par Carèfinotu dans la durée d'un éclair.

De nouveaux rugissements indiquèrent que trois ou quatre fauves venaient de franchir la palissade.

Alors, à ces rugissements horribles se mêla tout un concert de bêlements et de grognements d'épouvante. Le troupeau domestique, pris là comme dans un piège, était livré, et à la griffe des assaillants.

Godfrey et Carèfinotu, qui s'étaient hissés jusqu'aux deux petites fenêtres percées dans l'écorce du sequoia, essayaient de voir ce qui se passait au milieu de l'ombre.

Évidemment, les fauves, — tigres ou lions, panthères ou hyènes, on ne pouvait le savoir encore, — s'étaient jetés sur le troupeau et commençaient leur carnage.

A ce moment, Tartelett, dans un accès d'effroi aveugle, de terreur irraisonnée, saisissant l'un des fusils, voulut tirer par l'embrasure d'une des fenêtres, à tout hasard !

Godfrey l'arrêta.

« Non ! dit-il. Au milieu de cette obscurité il y a trop de chance pour que ce soient des coups perdus. Il ne faut pas gaspiller inutilement nos munitions ! Attendons le jour ! »

Il avait raison. Les balles auraient aussi bien atteint les animaux domestiques que les animaux sauvages, — plus sûrement même, puisque ceux-là étaient en plus grand nombre. Les sauver, c'était maintenant impossible. Eux sacrifiés, peut-être les fauves, repus, auraient-ils quitté l'enceinte avant le lever du soleil. On verrait alors comment il conviendrait d'agir pour se garder contre une agression nouvelle.

Mieux valait aussi, pendant cette nuit si noire, et tant qu'on le pouvait, ne pas révéler à ces animaux la présence d'êtres humains qu'ils pourraient bien préférer à des bêtes. Peut-être éviterait-on ainsi une attaque directe contre Will-Tree.

Comme Tartelett était incapable de comprendre ni un raisonnement de ce genre, ni aucun autre, Godfrey se contenta de lui retirer son arme. Le professeur vint alors se jeter sur sa couchette, en maudissant les voyages, les voyageurs, les maniaques, qui ne peuvent pas demeurer tranquillement au foyer domestique !

Ses deux compagnons s'étaient remis en observation aux fenêtres. De là, ils assistaient, sans pouvoir intervenir, à cet horrible massacre qui s'opérait dans l'ombre. Les cris des moutons et des chèvres diminuaient peu à peu, soit que

l'égorgement de ces animaux fût consommé, soit que la plupart se fussent échappés au dehors, où les attendait une mort non moins sûre. Ce serait là une perte irréparable pour la petite colonie ; mais Godfrey n'en était plus à se préoccuper de l'avenir. Le présent était assez inquiétant pour absorber toutes ses pensées.

Il n'y avait rien à faire, rien à tenter pour empêcher cette œuvre de destruction.

Il devait être onze heures du soir, lorsque les cris de rage cessèrent un instant.

Godfrey et Carèfinotu regardaient toujours : il leur semblait voir encore passer de grandes ombres dans l'enceinte, tandis qu'un nouveau bruit de pas arrivait à leur oreille.

Évidemment, certains fauves attardés, attirés par ces odeurs de sang qui imprégnaient l'air, flairaient des émanations particulières autour de Will-Tree. Ils allaient et venaient, ils tournaient autour de l'arbre en faisant entendre un sourd rauquement de colère. Quelques-unes de ces ombres bondissaient sur le sol, comme d'énormes chats. Le troupeau égorgé n'avait pas suffi à contenter leur rage.

Ni Godfrey ni ses compagnons ne bougeaient. En gardant une immobilité complète, peut-être pourraient-ils éviter une agression directe.

Un coup malencontreux révéla soudain leur présence et les exposa à de plus grands dangers.

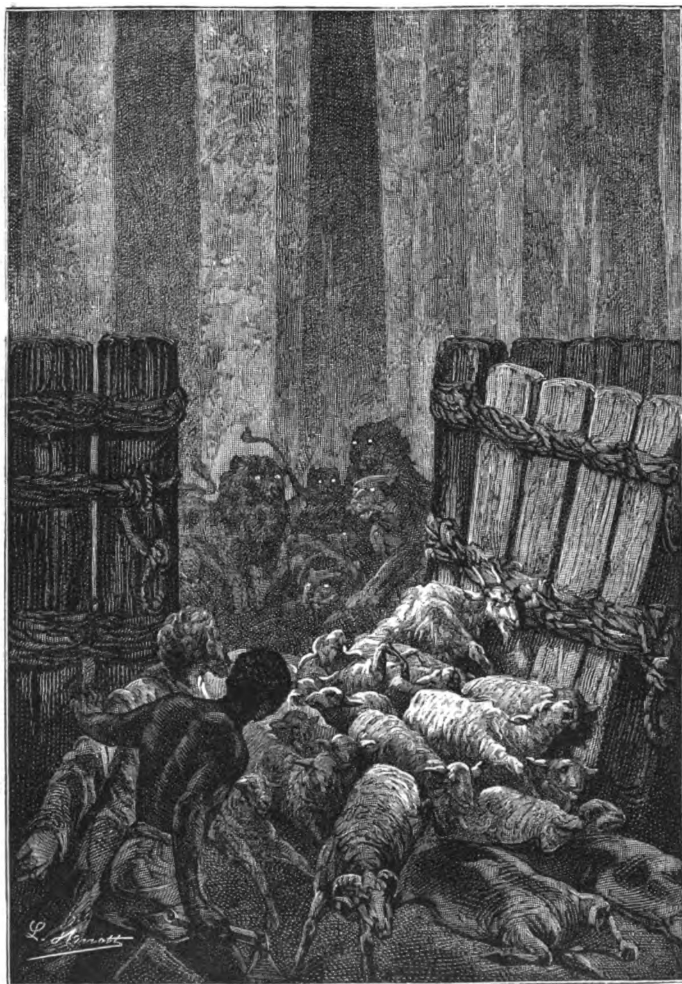
Tartelett, en proie à une véritable hallucination, s'était levé. Il avait saisi un revolver, et, cette fois, avant que Godfrey et Carèfinotu eussent pu l'en empêcher, ne sachant plus ce qu'il faisait, croyant peut-être apercevoir un tigre se dresser devant lui, il avait tiré !... La balle venait de traverser la porte de Will-Tree.

« Malheureux ! » s'écria Godfrey, en se jetant sur Tartelett, à qui le noir arrachait son arme.

Il était trop tard. L'éveil donné, des rugissements plus violents éclatèrent au dehors. On entendit de formidables griffes râcler l'écorce du sequoia. De terribles secousses ébranlèrent la porte, qui était trop faible pour résister à cet assaut.

« Défendons-nous ! » s'écria Godfrey.

Et son fusil à la main, sa cartouchière à la ceinture, il reprit son poste à l'une des fenêtres.



Tout le troupeau épouvanté. (Page 181.)

A sa grande surprise, Carèfinotu avait fait comme lui! Oui! le noir, saisissant le second fusil, — une arme qu'il n'avait jamais maniée cependant, — emplissait ses poches de cartouches et venait de prendre place à la seconde fenêtre.

Alors les coups de feu commencèrent à retentir à travers ces embrasures. A l'éclair de la poudre, Godfrey d'un côté, Carèfinotu de l'autre, pouvaient voir à quels ennemis ils avaient affaire.

Là, dans l'enceinte, hurlant de rage, rugissant sous les détonations, roulant sous les balles qui en frappèrent quelques-uns, bondissaient des lions, des



Alors le coup partait et portait... (Page 186.)

tigres, des hyènes, des panthères, — pour le moins une vingtaine de ces féroces animaux ! A leurs rugissements, qui retentissaient au loin, d'autres fauves allaient sans doute répondre en accourant. Déjà même on pouvait entendre des hurlements plus éloignés, qui se rapprochaient aux alentours de Will-Tree. C'était à croire que toute une ménagerie de fauves s'était soudainement vidée dans l'île !

Cependant, sans se préoccuper de Tartelett, qui ne pouvait leur être bon à rien, Godfrey et Carèfinotu, gardant tout leur sang-froid, cherchaient à ne tirer qu'à coup sûr. Ne voulant pas perdre une cartouche, ils attendaient que quelque

ombre passât. Alors le coup partait et portait, car aussitôt un hurlement de douleur prouvait que l'animal avait été atteint.

Au bout d'un quart d'heure, il y eut comme un répit. Les fauves se lassaient-ils donc d'une attaque qui avait coûté la vie à plusieurs d'entre eux, ou bien attendaient-ils le jour pour recommencer leur agression dans des conditions plus favorables?

Quoi qu'il en fût, ni Godfrey ni Carèfinotu n'avaient voulu quitter leur poste. Le noir ne s'était pas servi de son fusil avec moins d'habileté que Godfrey. Si ce n'avait été là qu'un instinct d'imitation, il faut convenir qu'il était surprenant.

Vers deux heures du matin, il y eut une nouvelle alerte, — celle-là plus chaude que les autres. Le danger était imminent, la position à l'intérieur de Will-Tree allait devenir intenable.

En effet, des rugissements nouveaux éclatèrent au pied du sequoia. Ni Godfrey, ni Carèfinotu, à cause de la disposition des fenêtres, percées latéralement, ne pouvaient entrevoir les assaillants, ni, par conséquent, tirer avec chance de les frapper.

Maintenant, c'était la porte que ces bêtes attaquaient, et il n'était que trop certain qu'elle sauterait sous leur poussée ou céderait à leurs griffes.

Godfrey et le noir étaient redescendus sur le sol. La porte s'ébranlait déjà sous les coups du dehors.... On sentait une haleine chaude passer à travers les fentes de l'écorce.

Godfrey et Carèfinotu essayèrent de consolider cette porte en l'étayant avec les pieux qui servaient à maintenir leurs couchettes, mais cela ne pouvait suffire.

Il était évident qu'elle serait enfoncée avant peu, car les fauves s'y acharnaient avec rage, — surtout depuis que les coups de fusil ne pouvaient plus les atteindre.

Godfrey était donc réduit à l'impuissance. Si ses compagnons et lui étaient encore à l'intérieur de Will-Tree au moment où les assaillants s'y précipiteraient, leurs armes seraient insuffisantes à les défendre.

Godfrey avait croisé les bras. Il voyait les ais de la porte se disjoindre peu à peu !... Il ne pouvait rien. Dans un moment de défaillance, il passa la main sur son front, comme désespéré. Mais, reprenant presque aussitôt possession de lui-même :

« En haut, dit-il, en haut !... tous ! »

Et il montrait l'étroit boyau qui aboutissait à la fourche par l'intérieur de Will-Tree.

Carèfinotu et lui, emportant les fusils, les revolvers, s'approvisionnèrent de cartouches.

Il s'agissait, maintenant, d'obliger Tartelett à les suivre jusque dans ces hauteurs, où il n'avait jamais voulu s'aventurer.

Tartelett n'était plus là. Il avait pris les devants, pendant que ses compagnons faisaient le coup de feu.

« En haut! » répéta Godfrey.

C'était une dernière retraite, où l'on serait certainement à l'abri des fauves. En tout cas, si l'un d'eux, tigre ou panthère, tentait de s'élever jusque dans la ramure du sequoia, il serait aisé de défendre l'orifice par lequel il lui faudrait passer.

Godfrey et Carèfinotu n'étaient pas à une hauteur de trente pieds, que des hurlements éclatèrent à l'intérieur de Will-Tree.

Quelques instants de plus, ils auraient été surpris. La porte venait de sauter en dedans.

Tous deux se hâtèrent de monter et atteignirent enfin l'orifice supérieur du tronc.

Un cri d'épouvante les accueillit. C'était Tartelett, qui avait cru voir apparaître une panthère ou un tigre! L'infortuné professeur était cramponné à une branche, avec l'effroyable peur de tomber.

Carèfinotu alla à lui, le força à s'accoter dans une fourche secondaire, où il l'attacha solidement avec sa ceinture.

Puis, tandis que Godfrey allait se poster à un endroit d'où il commandait l'orifice, Carèfinotu chercha une autre place, de manière à pouvoir croiser son feu avec le sien.

Et on attendit.

Dans ces conditions, il y avait vraiment des chances pour que les assiégés fussent à l'abri de toute atteinte.

Cependant Godfrey cherchait à voir ce qui se passait au-dessous de lui, mais la nuit était encore trop profonde. Alors il cherchait à entendre, et les rugissements, qui montaient sans cesse, indiquaient bien que les assaillants ne songeaient point à abandonner la place.

Tout à coup, vers quatre heures du matin, une grande lueur se fit au bas de l'arbre. Bientôt elle filtra à travers les fenêtres et la porte. En même temps,

une âcre fumée, s'épanchant par l'orifice supérieur, se perdit dans les hautes branches.

« Qu'est-ce donc encore? » s'écria Godfrey.

Ce n'était que trop explicable. Les fauves, en ravageant tout à l'intérieur de Will-Tree, avaient dispersé les charbons du foyer. Le feu s'était aussitôt communiqué aux objets que renfermait la chambre. La flamme avait atteint l'écorce que sa sécheresse rendait très combustible. Le gigantesque sequoia brûlait par sa base.

La situation devenait donc encore plus terrible qu'elle ne l'avait été jusque-là.

En ce moment, à la lueur de l'incendie, qui éclairait violemment les dessous du groupe des arbres, on pouvait apercevoir les fauves bondir au pied de Will-Tree.

Presque au même instant, une effroyable explosion se produisit. Le sequoia, effroyablement secoué, trembla depuis ses racines jusqu'aux extrêmes branches de sa cime.

C'était la réserve de poudre qui venait de sauter à l'intérieur de Will-Tree, et l'air, violemment chassé, fit irruption par l'orifice, comme les gaz expulsés d'une bouche à feu.

Godfrey et Carèfinotu faillirent être arrachés de leur poste. Très certainement, si Tartelett n'eût pas été attaché solidement, il aurait été précipité sur le sol.

Les fauves, épouvantés par l'explosion, plus ou moins blessés, venaient de prendre la fuite.

Mais, en même temps, l'incendie, alimenté par cette subite combustion de la poudre, prit une extension plus considérable. Il s'avivait en montant au dedans de l'énorme tronc comme dans une cheminée d'appel. De ces larges flammes, qui léchaient les parois intérieures, les plus hautes se propagèrent bientôt jusqu'à la fourche, au milieu des crépitements du bois mort, semblables à des coups de revolver. Une immense lueur éclairait, non seulement le groupe des arbres géants, mais aussi tout le littoral depuis Flag-Point jusqu'au cap sud de Dream-Bay.

Bientôt l'incendie eut gagné les premières branches du sequoia, menaçant d'atteindre l'endroit où s'étaient réfugiés Godfrey et ses deux compagnons. Allaient-ils donc être dévorés par ce feu qu'ils ne pouvaient combattre, ou n'auraient-ils plus que la ressource de se précipiter du haut de cet arbre pour échapper aux flammes?

Dans tous les cas, c'était la mort!

Godfrey cherchait encore s'il y avait quelque moyen de s'y soustraire. Il n'en voyait pas! Déjà les basses branches étaient en feu, et une épaisse fumée troublait les premières lueurs du jour, qui commençait à se lever dans l'Est.

En cet instant, un horrible fracas de déchirement se produisit. Le sequoia, maintenant brûlé jusque dans ses racines, craquait violemment, il s'inclinait, il s'abattait...

Mais, en s'abattant, le tronc rencontra ceux des arbres qui l'avoisinaient; leurs puissantes branches s'entremêlèrent aux siennes, et il resta ainsi, obliquement couché, ne faisant pas un angle de plus de quarante-cinq degrés avec le sol.

Au moment où le sequoia s'abattait, Godfrey et ses compagnons se crurent perdus!...

« Dix-neuf janvier! » s'écria alors une voix, que Godfrey, stupéfait, reconnut cependant!...

C'était Carèfinotu!... oui, Carèfinotu, qui venait de prononcer ces mots, et dans cette langue anglaise qu'il semblait jusqu'ici n'avoir pu ni parler ni comprendre!

« Tu dis?... s'écria Godfrey, qui s'était laissé glisser jusqu'à lui à travers le branchage.

— Je dis, répondit Carèfinotu, que c'est aujourd'hui que votre oncle Will doit arriver, et que, s'il ne vient pas, nous sommes fichus! »

XXII

LEQUEL CONCLUT EN EXPLIQUANT TOUT CE QUI AVAIT PARU ÊTRE ABSOLUMENT INEXPLICABLE JUSQU'ICI.

A ce moment, et avant que Godfrey eût pu répondre, des coups de fusil éclataient à peu de distance de Will Tree.

En même temps, une de ces pluies d'orage, qui sont de véritables cataractes,

venait à propos verser ses torrentielles averses au moment où, dévorant les premières branches, les flammes menaçaient de se communiquer aux arbres sur lesquels s'appuyait Will-Tree.

Que devait penser Godfrey de cette série d'inexplicables incidents : Carèfinotu parlant l'anglais comme un Anglais de Londres, l'appelant par son nom, annonçant la prochaine arrivée de l'oncle Will, puis ces détonations d'armes à feu qui venaient d'éclater soudain ?

Il se demanda s'il devenait fou, mais il n'eut que le temps de se poser ces questions insolubles.

En cet instant, — c'était cinq minutes à peine après les premiers coups de fusil, — une troupe de marins apparaissait en se glissant sous le couvert des arbres.

Godfrey et Carèfinotu se laissaient aussitôt glisser le long du tronc, dont les parois intérieures brûlaient encore.

Mais, au moment où Godfrey touchait le sol, il s'entendit interpeller, et par deux voix que, même dans son trouble, il lui eût été impossible de ne pas reconnaître.

« Neveu Godfrey, j'ai l'honneur de te saluer !

— Godfrey ! cher Godfrey !

— Oncle Will !... Phina !... Vous !... » s'écria Godfrey confondu.

Trois secondes après, il était dans les bras de l'un, et il serrait l'autre dans les siens.

En même temps, deux matelots, sur l'ordre du capitaine Turcotte, qui commandait la petite troupe, grimpaient le long du sequoia pour délivrer Tartelett, et le « cueillaient » avec tous les égards dus à sa personne.

Et alors, les demandes, les réponses, les explications de s'échanger coup sur coup.

« Oncle Will, vous ?

— Oui ! nous !

— Et comment avez-vous pu découvrir l'île Phina ?

— L'île Phina ! répondit William W. Kolderup. Tu veux dire l'île Spencer ! Eh ! ce n'était pas difficile, il y a six mois que je l'ai achetée !

— L'île Spencer !...

— A laquelle tu avais donc donné mon nom, cher Godfrey ? dit la jeune fille.

— Ce nouveau nom me va, et nous le lui conserverons, répondit l'oncle, mais jusqu'ici et pour les géographes, c'est encore l'île Spencer, qui n'est qu'à

trois jours de San Francisco, et sur laquelle j'ai cru utile de t'envoyer faire ton apprentissage de Robinson !

— Oh ! mon oncle ! oncle Will ! que dites-vous là ? s'écria Godfrey. Hélas ! si vous dites vrai, je ne puis pas vous répondre que je ne l'avais point mérité ! Mais alors, oncle Will, ce naufrage du *Dream* ?...

— Faux ! répliqua William W. Kolderup, qui ne s'était jamais vu de si belle humeur. Le *Dream* s'est tranquillement enfoncé suivant les instructions que j'avais données à Turcotte, en remplissant d'eau ses « water-ballast ». Tu t'es dit qu'il sombrait pour tout de bon ; mais lorsque le capitaine a vu que Tartelett et toi, vous alliez tranquillement à la côte, il a fait machine en arrière ! Trois jours plus tard, il rentrait à San Francisco, et c'est lui qui nous a ramenés aujourd'hui à l'île Spencer à la date convenue !

— Ainsi personne de l'équipage n'a péri dans le naufrage ? demanda Godfrey

— Personne... si ce n'est ce malheureux Chinois, qui s'était caché à bord et qu'on n'a pas retrouvé !

— Mais cette pirogue, ? ..

— Fausse, la pirogue que j'avais fait fabriquer !

— Mais ces sauvages ?...

— Faux, les sauvages, que tes coups de fusil n'ont heureusement pas atteints !

— Mais Carèfinotu ?...

— Faux, Carèfinotu, ou plutôt c'est mon fidèle Jup Brass, qui a merveilleusement joué son rôle de Vendredi, à ce que je vois !

— Oui ! répondit Godfrey, et il m'a sauvé deux fois la vie dans une rencontre avec un ours et un tigre...

— Faux, l'ours ! Faux, le tigre ! s'écria William W. Kolderup en riant de plus belle. Empaillés tous les deux, et débarqués, sans que tu l'aies vu, avec Jup Brass et ses compagnons !

— Mais ils remuaient la tête et les pattes !...

— Au moyen d'un ressort que Jup Brass allait remonter pendant la nuit, quelques heures avant les rencontres qu'il te préparait !

— Quoi ! tout cela ?... répétait Godfrey, un peu honteux de s'être laissé prendre à ces supercheries.

— Oui ! çà allait trop bien dans ton île, mon neveu, et il fallait te donner des émotions !



La situation devenait plus terrible... (Page 188.)

— Alors, répondit Godfrey, qui prit le parti de rire, si vous vouliez nous éprouver de la sorte, oncle Will, pourquoi avoir envoyé une malle qui contenait tous les objets dont nous avions tant besoin ?

— Une malle ? répondit William W. Kolderup. Quelle malle ? Je ne t'ai jamais envoyé de malle ! Est-ce que, par hasard ?... »

Et, ce disant, l'oncle se retourna vers Phina, qui baissait les yeux en détournant la tête.

« Ah ! vraiment !... Une malle, mais alors il a fallu que Phina ait eu pour complice .. »



« Oncle Will!... Phina!... » (Page 190.)

Et l'oncle Will se tourna vers le capitaine Turcotte, qui partit d'un gros rire.

« Que vouliez-vous, monsieur Kolderup, répondit-il, je peux bien quelquefois vous résister à vous... mais à miss Phina... c'est trop difficile!... et, il y a quatre mois, pendant que vous m'aviez envoyé surveiller l'île, j'ai mis mon canot à la mer avec la susdite malle...

— Chère Phina, ma chère Phina! dit Godfrey en tendant la main à la jeune fille.

— Turcotte, vous m'aviez pourtant promis le secret! » répondit Phina en rougissant!

Et l'oncle William W. Kolderup, secouant sa grosse tête, voulut en vain cacher qu'il était très ému.

Mais si Godfrey n'avait pu retenir un sourire de bonne humeur, en entendant les explications que lui donnait l'oncle Will, le professeur Tartelett ne riait pas, lui! Il était très mortifié de ce qu'il apprenait, lui! Avoir été l'objet d'une pareille mystification, lui, professeur de danse et de maintien! Aussi, s'avançant avec beaucoup de dignité :

« Monsieur William Kolderup, dit-il, ne soutiendra pas, je pense, que l'énorme crocodile dont j'ai failli être la malheureuse victime était en carton et à ressort?

— Un crocodile? répondit l'oncle.

— Oui, monsieur Kolderup, répondit alors Carèfinotu, auquel il convient de restituer son vrai nom de Jup Brass, oui, un véritable crocrodile, qui s'est jeté sur monsieur Tartelett, et cependant, je n'en avais point apporté dans ma collection! »

Godfrey raconta alors ce qui s'était passé depuis quelque temps, l'apparition subite des fauves en grand nombre, de vrais lions, de vrais tigres, de vraies panthères, puis l'envahissement de vrais serpents, dont, pendant quatre mois, on n'avait pas aperçu un seul échantillon dans l'île!

William W. Kolderup, déconcerté à son tour, ne comprit rien à tout cela. L'île Spencer, — cela était connu depuis longtemps, — n'était hantée par aucun fauve, et ne devait pas renfermer un seul animal nuisible, aux termes mêmes de l'acte de vente.

Il ne comprit pas davantage ce que Godfrey lui raconta de toutes les tentatives qu'il avait faites, à propos d'une fumée qui s'était montrée plusieurs fois en divers points de l'île. Aussi se montra-t-il très intrigué devant des révélations qui lui donnaient à penser que tout ne s'était pas passé d'après ses instructions, selon le programme que seul il avait été en droit de faire.

Quant à Tartelett, ce n'était pas un homme auquel on pût en conter. A part lui, il ne voulut rien admettre, ni du faux naufrage, ni des faux sauvages, ni des faux animaux, et, surtout, il ne voulut pas renoncer à la gloire qu'il avait acquise, en abattant de son premier coup de fusil le chef d'une tribu polynésienne, — un des serviteurs de l'hôtel Kolderup, qui, d'ailleurs, se portait aussi bien que lui!

Tout était dit, tout était expliqué, sauf la grave question des véritables fauves et de la fumée inconnue. Cela faillit même rendre l'oncle Will très rêveur.

Mais, en homme pratique, il ajourna, par un effort de volonté, la solution de ces problèmes, et s'adressant à son neveu :

« Godfrey, dit-il, tu as toujours tant aimé les îles, que je suis sûr de t'être agréable et de combler tes vœux en t'annonçant que celle-ci est à toi, à toi seul! Je t'en fais cadeau! Tu peux t'en donner, de ton île, tant que tu voudras! Je ne songe pas à te la faire quitter de force et n'entends point t'en détacher! Sois donc un Robinson toute ta vie, si le cœur t'en dit...

— Moi! répondit Godfrey, moi! toute ma vie! »

Phina, s'avançant à son tour :

« Godfrey, demanda-t-elle, veux-tu en effet rester sur ton île?

— Plutôt mourir! » s'écria-t-il, en se redressant dans un élan dont la franchise n'était pas douteuse.

Mais se ravisant aussitôt :

« Eh bien, oui, reprit-il en s'emparant de la main de la jeune fille, oui, j'y veux rester, mais à trois conditions : la première, c'est que tu y resteras avec moi, chère Phina; la deuxième, c'est que l'oncle Will s'engagera à y demeurer avec nous, et la troisième, c'est que l'aumônier du *Dream* viendra nous y marier aujourd'hui même!

— Il n'y a pas d'aumônier sur le *Dream*, Godfrey! répondit l'oncle Will, tu le sais bien, mais je pense qu'il y en a encore à San Francisco, et que là nous trouverons plus d'un digne pasteur qui consente à nous rendre ce petit service! Je crois donc répondre à ta pensée en te disant que, dès demain, nous reprendrons la mer! »

Alors Phina et l'oncle Will voulurent que Godfrey leur fît les honneurs de son île. Le voilà donc les promenant sous le groupe des sequoias, le long du rio, jusqu'au petit pont.

Hélas! de la demeure de Will-Tree, il ne restait plus rien! L'incendie avait tout dévoré de cette habitation aménagée à la base de l'arbre! Sans l'arrivée de William W. Kolderup, aux approches de l'hiver, leur petit matériel détruit, de véritables bêtes féroces courant l'île, nos Robinsons eussent été bien à plaindre!

« Oncle Will, dit alors Godfrey, si j'avais donné à cette île le nom de Phina, laissez-moi ajouter que l'arbre dans lequel nous demeurions s'appelait Will-Tree!

— Eh bien, répondit l'oncle, nous en emporterons de la graine pour en semer dans mon jardin de Frisco! »

Pendant cette promenade, on aperçut au loin quelques fauves, mais ils n'osèrent pas s'attaquer à la troupe nombreuse et bien armée des matelots du *Dream*. Toutefois, leur présence n'en était pas moins un fait absolument incompréhensible.

Puis, on revint à bord, non sans que Tartelett eût demandé la permission d'emporter « son crocodile » comme pièce à l'appui, — permission qui lui fut accordée.

Le soir, tout le monde étant réuni dans le carré du *Dream*, on fêtait par un joyeux repas la fin des épreuves de Godfrey-Morgan et ses fiançailles avec Phina Hollaney.

Le lendemain, 20 janvier, le *Dream*, appareillait sous le commandement du capitaine Turcotte. A huit heures du matin, Godfrey, non sans quelque émotion, voyait à l'horizon de l'Ouest s'effacer, comme une ombre, cette île sur laquelle il venait de faire cinq mois d'une école dont il ne devait jamais oublier les leçons.

La traversée se fit rapidement, par une mer magnifique, avec un vent favorable qui permit d'établir les goélettes du *Dream*. Ah! il allait droit à son but, cette fois! Il ne cherchait plus à tromper personne! Il ne faisait pas des détours sans nombre, comme au premier voyage! Il ne reperdait pas pendant la nuit ce qu'il avait gagné pendant le jour!

Aussi, le 23 janvier, à midi, après être entré par la Porte d'or, dans la vaste baie de San Francisco, venait-il tranquillement se ranger au warf de Merchant-Street.

Et que vit-on alors ?

On vit sortir du fond de la cale un homme qui, après avoir atteint le *Dream* à la nage, pendant la nuit de son mouillage à l'île Phina, avait réussi à s'y cacher une seconde fois!

Et quel était cet homme ?

C'était le Chinois Seng-Vou, qui venait de faire le voyage du retour comme il avait fait celui de l'aller!

Seng-Vou s'avança vers William W. Kolderup.

« Que monsieur Kolderup me pardonne, dit-il très poliment. Lorsque j'avais pris passage à bord du *Dream*, je croyais qu'il allait directement à Shangaï, où je voulais me rapatrier; mais, du moment qu'il revient à San Francisco, je débarque! »

Tous, stupéfaits devant cette apparition, ne savaient que répondre à l'intrus qui les regardait en souriant.

« Mais, dit enfin William W. Kolderup, tu n'es pas resté depuis six mois à fond de cale, je suppose ?

— Non! répondit Seng-Vou.

— Où étais-tu donc caché?

— Dans l'île!

— Toi? s'écria Godfrey.

— Moi!

— Alors ces fumées?...

— Il fallait bien faire du feu !

— Et tu ne cherchais pas à te rapprocher de nous, à partager la vie commune?

— Un Chinois aime à vivre seul, répondit tranquillement Seng-Vou. Il se suffit à lui-même et n'a besoin de personne! »

Et là-dessus, l'original, saluant William W. Kolderup, débarqua et disparut.

« Voilà de quel bois sont faits les vrais Robinsons! s'écria l'oncle Will. Regarde celui-là, et vois si tu lui ressembles! C'est égal, la race anglo-saxonne aura du mal à absorber des gens de cet acabit!

— Bon ! dit alors Godfrey, les fumées sont expliquées par la présence de Seng-Vou, mais les fauves ?....

— Et mon crocodile! ajouta Tartelett. J'entends que l'on m'explique mon crocodile! »

L'oncle William W. Kolderup, très embarrassé, se sentant à son tour et pour sa part mystifié sur ce point, passa sa main sur son front comme pour en chasser un nuage.

« Nous saurons cela plus tard, dit-il. Tout finit par se découvrir à qui sait chercher! »

Quelques jours après, on célébrait en grande pompe le mariage du neveu et de la pupille de William W. Kolderup. Si les deux jeunes fiancés furent choyés et fêtés par tous les amis du richissime négociant, nous le laissons à penser.

Dans cette cérémonie, Tartelett fut parfait de tenue, de distinction, de « comme il faut », et l'élève fit également honneur au célèbre professeur de danse et de maintien.

Cependant, Tartelett avait une idée. Ne pouvant faire monter son crocodile en épingle, — il le regrettait, — il résolut de le faire tout simplement

empailler. De cette façon, l'animal, bien préparé, les mâchoires entr'ouvertes, les pattes étendues, suspendu au plafond, ferait le plus bel ornement de sa chambre.

Le crocodile fut donc envoyé chez un célèbre empailleur, qui le rapporta à l'hôtel quelques jours après.

Tous, alors, de venir admirer le « monstre », auquel Tartelett avait failli servir de pâture !

« Vous savez, monsieur Kolderup, d'où venait cet animal ? dit le célèbre empailleur en présentant sa note.

— Non ! répondit l'oncle Will.

— Cependant il avait une étiquette collée sous sa carapace.

— Une étiquette ! s'écria Godfrey.

— La voici, » répondit le célèbre empailleur.

Et il montra un morceau de cuir, sur lequel ces mots étaient écrits en encre indélébile :

Envoi de Hagenbeck, de Hambourg, à J.-R. Taskinar, de Stockton.
U. S. A.

Lorsque William W. Kolderup eut lu ces mots, un formidable éclat de rire lui échappa.

Il avait tout compris.

C'était son adversaire J.-R. Taskinar, son compétiteur évincé, qui, pour se venger, après avoir acheté toute une cargaison de fauves, reptiles et autres animaux malfaisants, au fournisseur bien connu des ménageries des Deux-Mondes, l'avait nuitamment débarquée en plusieurs voyages sur l'île Spencer. Cela lui avait coûté cher, sans doute, mais il avait réussi à infester la propriété de son rival, comme le firent les Anglais pour la Martinique, si l'on en doit croire la légende, avant de la rendre à la France !

Il n'y avait plus rien d'inexpliqué, désormais, dans les faits mémorables de l'île Phina.

« Bien joué ! s'écria William W. Kolderup. Je n'aurais pas mieux fait que ce vieux coquin de Taskinar !

— Mais, avec ces terribles hôtes, dit Phina, maintenant, l'île Spencer....

— L'île Phina... répondit Godfrey.

— L'île Phina, reprit en souriant la jeune femme, est absolument inhabitable !

— Bah ! répondit l'oncle Will, on attendra pour l'habiter que le dernier lion y ait dévoré le dernier tigre !

— Et alors, chère Phina, demanda Godfrey, tu ne craindras pas d'y venir passer une saison avec moi ?

— Avec toi, mon cher mari, je ne craindrais rien, nulle part ! répondit Phina, et puisque en somme tu n'as pas fait ton voyage autour du monde...

— Nous le ferons ensemble ! s'écria Godfrey, et si la mauvaise chance doit jamais faire de moi un vrai Robinson...

— Tu auras du moins près de toi la plus dévouée des Robinsonnes ! »

FIN DE L'ÉCOLE DES ROBINSONS.

TABLE DES MATIÈRES

I. Où le lecteur trouvera, s'il le veut, l'occasion d'acheter une île de l'océan Pacifique 1

II. Comment William W. Kolderup de San-Francisco fut aux prises avec J.-R. Taskinar, de Stockton 7

III. Où la conversation de Phina Hollaney et de Godfrey Morgan est accompagnée au piano 18

IV. Dans lequel T. Artelett, dit Tartelett, est correctement présenté au lecteur. . . 26

V. Dans lequel on se prépare à partir et à la fin duquel on part pour tout de bon. . 31

VI. Dans lequel le lecteur est appelé à faire connaissance avec un nouveau personnage 39

VII. Dans lequel on verra que William W. Kolderup n'a peut-être pas eu tort de faire assurer son navire 46

VIII. Qui conduit Godfrey à de chagrines réflexions sur la manie des voyages 58

IX. Où il est démontré que tout n'est pas rose dans le métier de Robinson. 67

X. Où Godfrey fait ce que tout autre naufragé eût fait en pareille circonstance . . 77

XI. Dans lequel la question du logement est résolue autant qu'elle peut l'être. . . 86

XII. Qui se termine juste à point par un superbe et heureux coup de foudre. . . . 94

XIII. Où Godfrey voit encore s'élever une légère fumée sur un autre point de l'île. . 104

XIV. Dans lequel Godfrey trouve une épave à laquelle son compagnon et lui font bon accueil 114

XV. Où il arrive ce qui arrive au moins une fois dans la vie de tout Robinson vrai ou imaginaire. 122

XVI. Dans lequel se produit un incident qui ne saurait surprendre le lecteur 131

XVII. Dans lequel le fusil du professeur Tartelett fait merveille 139

XVIII. Qui traite de l'éducation morale et physique d'un simple indigène du Pacifique. 148

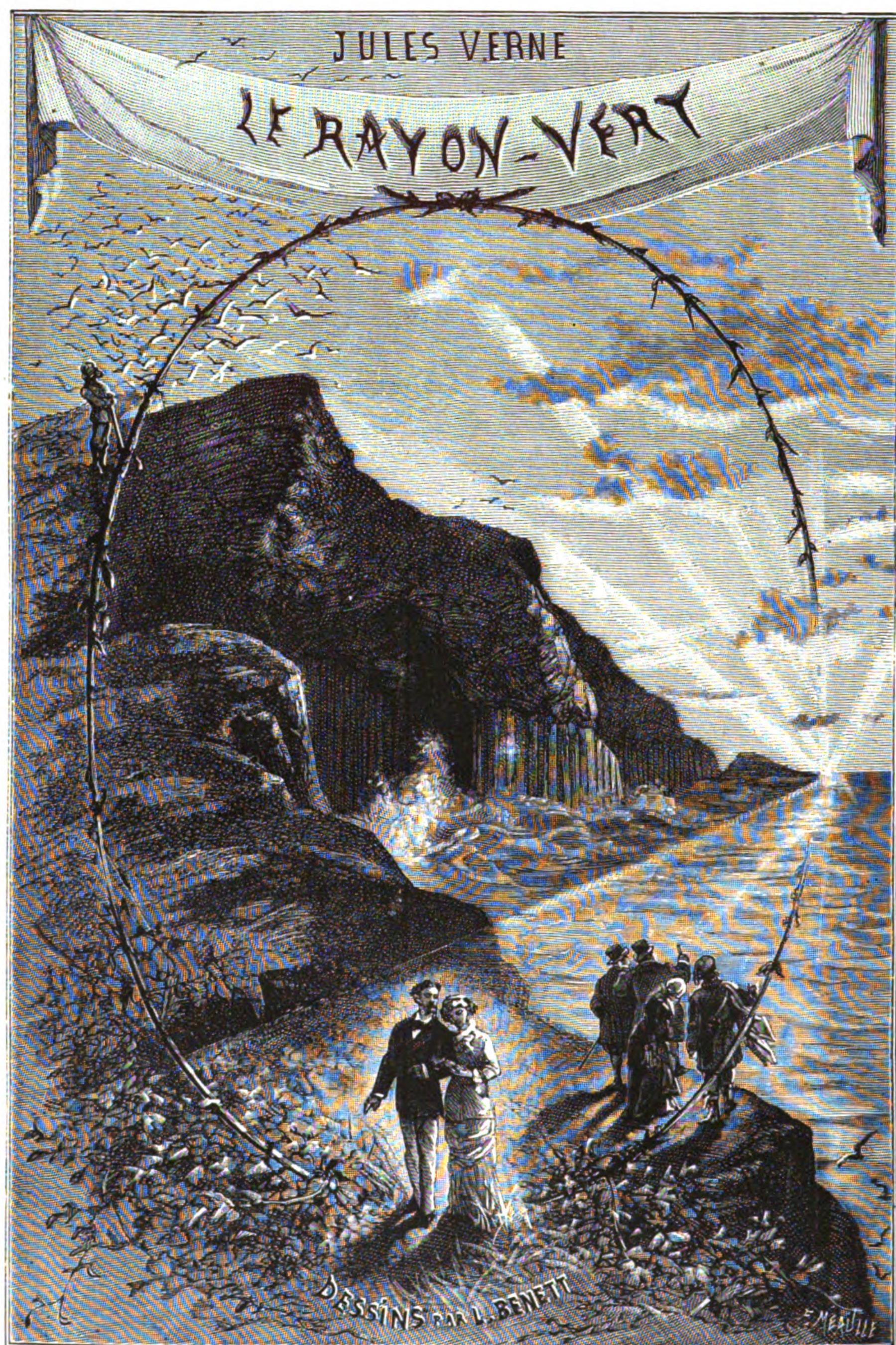
XIX. Dans lequel la situation déjà gravement compromise se complique de plus en plus 157
XX. Dans lequel Tartelett répète sur tous les tons qu'il voudrait bien s'en aller. . 166
XXI. Qui se termine par une réflexion absolument surprenante du nègre Carèfinotu. 177
XXII. Lequel conclut en expliquant tout ce qui avait paru absolument inexplicable jusqu'ici 189

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

LE RAYON-VERT

— LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES —



— J. HETZEL, ÉDITEUR —

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

LE RAYON-VERT

PAR

JULES VERNE

---

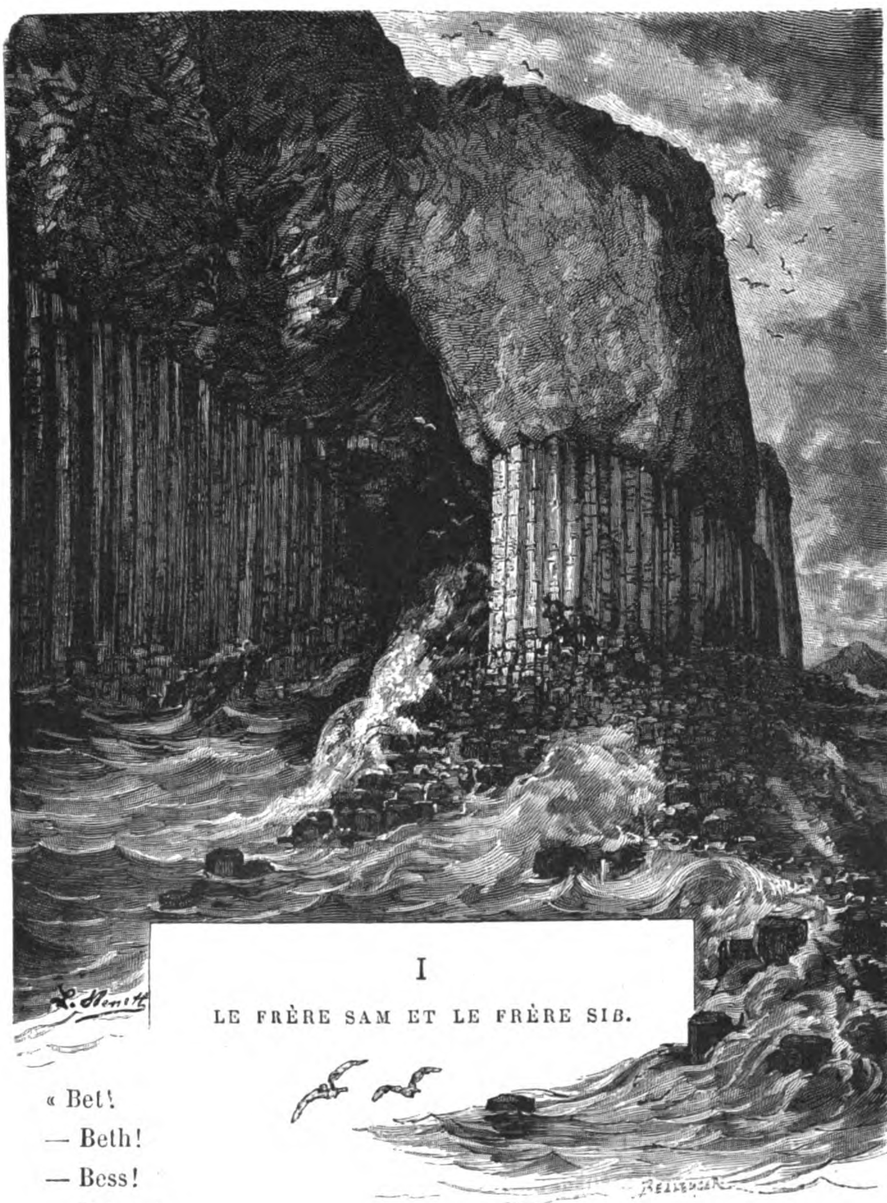
44 DESSINS PAR L. BENETT

ET UNE CARTE



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET C[ie], 18, RUE JACOB
PARIS

LE RAYON-VERT



I

LE FRÈRE SAM ET LE FRÈRE SIB.

« Bet!

— Beth!

— Bess!

— Betsey!

— Betty! »

Tels furent les noms qui retentirent successivement dans le magnifique hall d'Helensburgh, — une manie du frère Sam et du frère Sib d'interpeller ainsi la femme de charge du cottage.

Mais, à ce moment, ces diminutifs familiers du mot Élisabeth ne firent pas plus apparaître l'excellente dame que si ses maîtres l'eussent appelée de son nom tout entier.

Ce fut l'intendant Partridge, en personne, qui se montra, sa toque à la main, à la porte du hall.

Partridge, s'adressant à deux personnages de bonne mine, assis dans l'embrasure d'une fenêtre, dont les trois pans à losanges vitrés faisaient saillie sur la façade de l'habitation :

« Ces messieurs ont appelé dame Bess, dit-il ; mais, dame Bess n'est pas au cottage.

— Où est-elle donc, Partridge.

— Elle accompagne miss Campbell qui se promène dans le parc. »

Et Partridge se retira gravement sur un signe que lui firent les deux personnages.

C'étaient les frères Sam et Sib, — de leur véritable nom de baptême Samuel et Sébastian, — oncles de miss Campbell. Écossais de vieille roche, Écossais d'un antique clan des Hautes-Terres, à eux deux ils comptaient cent douze ans d'âge, avec quinze mois d'écart seulement entre l'aîné Sam et le cadet Sib.

Pour esquisser en quelques traits ces prototypes de l'honneur, de la bonté, du dévouement, il suffit de rappeler que leur existence tout entière avait été consacrée à leur nièce. Ils étaient frères de sa mère, qui, demeurée veuve après un an de mariage, fut bientôt emportée par une maladie foudroyante. Sam et Sib Melvill restèrent donc seuls, en ce monde, gardiens de la petite orpheline. Unis dans la même tendresse, ils ne vécurent, ne pensèrent, ne rêvèrent plus que pour elle.

Pour elle, ils étaient demeurés célibataires, d'ailleurs sans regret, étant de ces bons êtres, qui n'ont d'autre rôle à jouer ici-bas que celui de tuteur. Et encore n'est-ce pas assez dire : l'aîné s'était fait le père, le cadet s'était fait la mère de l'enfant. Aussi, quelquefois arrivait-il à miss Campbell de les saluer tout naturellement d'un :

« Bonjour, papa Sam ! Comment allez-vous, maman Sib ? »

A qui pourrait-on le mieux les comparer, ces deux oncles, moins l'aptitude aux affaires, si ce n'est à ces deux charitables négociants, si bons, si unis, si affectueux, aux frères Cheeryble de la cité de Londres, les êtres les plus parfaits qui soient sortis de l'imagination de Dickens ! Il serait impos-

sible de trouver une plus juste ressemblance, et, dût-on accuser l'autenr d'avoir emprunté leur type au chef-d'œuvre de *Nicolas Nickleby*, personue ne pourra regretter cet emprunt.

Sam et Sib Melvill, alliés par le mariage de leur sœur à une branche collatérale de l'ancienne famille des Campbell, ne s'étaient jamais quittés. La même éducation les avait faits semblables au moral. Ils avaient reçu ensemble la même instruction dans le même collège et dans la même classe. Comme ils émettaient généralement les mêmes idées sur toutes choses, en des termes identiques, l'un pouvait toujours achever la phrase de l'autre, avec les mêmes expressions soulignées des mêmes gestes. En somme, ces deux êtres n'en faisaient qu'un, bien qu'il y eût quelque différence dans leur constitution physique. En effet, Sam était un peu plus grand que Sib, Sib un peu plus gros que Sam; mais ils auraient pu échanger leurs cheveux gris, sans altérer le caractère de leur honnête figure, où se retrouvait empreinte toute la noblesse des descendants du clan de Melvill.

Faut-il ajouter que, dans la coupe de leurs vêtements, simples et d'ancienne mode, dans le choix de leurs étoffes de bon drap anglais, ils apportaient un goût semblable, si ce n'est, — qui pourrait expliquer cette légère dissemblance? — si ce n'est que Sam semblait préférer le bleu foncé, et Sib le marron sombre.

En vérité, qui n'eût voulu vivre dans l'intimité de ces dignes gentlemen? Habitués à marcher du même pas dans la vie, ils s'arrêteraient, sans doute, à peu de distance l'un de l'autre, lorsque serait venue l'heure de la halte définitive. En tout cas, ces deux derniers piliers de la maison de Melvill étaient solides. Ils devaient soutenir longtemps encore le vieil édifice de leur race, qui datait du quatorzième siècle, — temps épique des Robert Bruce et des Wallace, héroïque période, pendant laquelle l'Écosse disputa aux Anglais ses droits à l'indépendance.

Mais si Sam et Sib Melvill n'avaient plus eu l'occasion de combattre pour le bien du pays, si leur vie, moins agitée, s'était passée dans le calme et l'aisance que crée la fortune, il ne faudrait pas leur en faire un reproche, ni croire qu'ils eussent dégénéré. Ils avaient, en faisant le bien, continué les généreuses traditions de leurs ancêtres.

Aussi, tous deux bien portants, n'ayant pas une seule irrégularité d'existence à se reprocher, étaient-ils destinés à vieillir, sans jamais devenir vieux, ni d'esprit ni de corps.

Peut-être avaient-ils un défaut, — qui peut se flatter d'être parfait? C'était d'émailler leur conversation d'images et citations empruntées au célèbre châtelain d'Abbotsford, et plus particulièrement aux poèmes épiques d'Ossian, dont ils raffolaient. Mais qui pourrait leur en faire un reproche dans le pays de Fingal et de Walter Scott?

Pour achever de les peindre d'une dernière touche, il convient de noter qu'ils étaient grands priseurs. Or, personne n'ignore que l'enseigne des marchands de tabac, dans le Royaume-Uni, représente le plus souvent un vaillant Écossais, la tabatière à la main, se pavanant dans son costume traditionnel. Eh bien, les frères Melvill auraient pu figurer avantageusement sur l'un de ces battants de zinc peinturluré, qui grincent à l'auvent des débits. Ils prisaient autant et même plus que quiconque en deçà comme au delà de la Tweed. Mais, détail caractéristique, ils n'avaient qu'une seule tabatière, — énorme, par exemple. Ce meuble portatif passait successivement de la poche de l'un dans la poche de l'autre. C'était comme un lien de plus entre eux. Il va sans dire qu'ils éprouvaient au même moment, dix fois par heure peut-être, le besoin de humer l'excellente poudre nicotique qu'ils faisaient venir de France. Lorsque l'un tirait la tabatière des profondeurs de son vêtement, c'est que tous deux avaient envie d'une bonne prise, et s'ils éternuaient, de se dire : « Dieu nous bénisse! »

En somme, deux véritables enfants, les frères Sam et Sib, pour tout ce qui concernait les réalités de la vie; assez peu au courant des choses pratiques de ce monde; en affaires industrielles, financières ou commerciales, absolument nuls et ne prétendant point à les connaître; en politique, peut-être Jacobites au fond, conservant quelques préjugés contre la dynastie régnante de Hanovre, songeant au dernier des Stuarts, comme un Français pourrait songer au dernier des Valois; dans les questions de sentiment, enfin, moins connaisseurs encore.

Et cependant les frères Melvill n'avaient qu'une idée : voir clair dans le cœur de miss Campbell, deviner ses plus secrètes pensées, les diriger s'il le fallait, les développer si cela était nécessaire, et finalement la marier à un brave garçon de leur choix, qui ne pourrait faire autrement que de la rendre heureuse.

A les en croire, — ou plutôt à les entendre parler, — il paraît qu'ils avaient précisément trouvé le brave garçon, auquel incomberait cette aimable tâche ici-bas.

« Ainsi, Helena est sortie, frère Sib?

— Oui, frère Sam; mais voici cinq heures, et elle ne peut tarder à rentrer au cottage...

— Et dès qu'elle rentrera...

— Je pense, frère Sam, qu'il sera à propos d'avoir un entretien très sérieux avec elle.

— Dans quelques semaines, frère Sib, notre fille aura atteint l'âge de dix-huit ans.

— L'âge de Diana Vernon, frère Sam. N'est-elle pas aussi charmante que l'adorable héroïne de *Rob-Roy?*



— Oui, frère Sam, et par la grâce de ses manières...

— Le tour de son esprit...

— L'originalité de ses idées...

— Elle rappelle plus Diana Vernon que Flora Mac Ivor, la grande et imposante figure de *Waverley!* »

Les frères Melvill, fiers de leur écrivain national, citèrent encore quelques autres noms des héroïnes de l'*Antiquaire*, de *Guy Mannering*, de l'*Abbé*, du *Monastère*; de la *Jolie Fille de Perth*, du *Château de Kenilworth*, etc.; mais toutes, à leur sens, devaient céder le pas à miss Campbell.

« C'est un jeune rosier qui a poussé un peu vite, frère Sib, et auquel il convient...

— De donner un tuteur, frère Sam. Or, je me suis laissé dire que le meilleur des tuteurs...

— Doit évidemment être un mari, frère Sib, car il prend racine à son tour dans le même sol...

— Et pousse tout naturellement, frère Sam, avec le jeune rosier qu'il protège! »

A eux deux, les frères Melvill oncles avaient trouvé cette métaphore, empruntée au livre du *Parfait Jardinier*. Sans doute, ils en furent satisfaits, car elle amena le même sourire de contentement sur leur bonne figure. La tabatière commune fut ouverte par le frère Sib, qui y plongea délicatement ses deux doigts; puis elle passa dans la main du frère Sam, lequel, après y avoir puisé une large prise, la mit dans sa poche.

« Ainsi, nous sommes d'accord, frère Sam?

— Comme toujours, frère Sib!

— Même sur le choix du tuteur?

— En pourait-on trouver un plus sympathique et plus au gré d'Helena que ce jeune savant qui, à diverses reprises, nous a manifesté des sentiments si convenables...

— Et si sérieux à son égard?

— Ce serait difficile, en effet. Instruit, gradué des Universités d'Oxford et d'Édimbourg...

— Physicien comme Tyndall...

— Chimiste comme Faraday...

— Connaissant à fond la raison de toutes choses en ce bas monde, frère Sam...

— Et qu'on ne prendrait pas à court sur n'importe quelle question, frère Sib...

— Descendant d'une excellente famille du comté de Fife, et d'ailleurs, possesseur d'une fortune suffisante...

— Sans parler de son aspect fort agréable, à mon sens, même avec ses lunettes d'aluminium! »

Les lunettes de ce héros eussent été en acier, en nickel ou même en or, que les frères Melvill n'auraient pas vu là un vice rédhibitoire. Il est vrai, ces appareils optiques vont bien aux jeunes savants, dont ils complètent à souhait la physionomie un peu sérieuse.

Mais ce gradué des Universités susdites, ce physicien, ce chimiste, conviendrait-il à miss Campbell? Si miss Campbell ressemblait à Diana Vernon, Diana Vernon, on le sait, n'éprouvait pour son savant cousin Rashleigh d'autre sentiment que celui d'une amitié contenue, et elle ne l'épousait point à la fin du volume.

Bon! cela n'était vraiment pas pour inquiéter les deux frères. Ils y apportaient toute l'inexpérience de vieux garçons, assez incompétents en de telles matières.

« Ils se sont déjà souvent rencontrés, frère Sib, et notre jeune ami n'a pas paru insensible à la beauté d'Helena!

— Je le crois bien, frère Sam! Le divin Ossian, s'il avait eu à célébrer ses vertus, sa beauté et sa grâce, l'eût appelée Moina, c'est-à-dire aimée de tout le monde...

— A moins qu'il ne l'eût nommée Fiona, frère Sib, c'est-à-dire la belle sans égale des époques gaéliques!

— N'avait-il pas deviné notre Helena, frère Sam, lorsqu'il disait : « Elle

« quitte la retraite où elle soupirait en secret, et paraît dans toute sa beauté « comme la lune au bord d'un nuage de l'Orient...

— « Et l'éclat de ses charmes l'environne comme des rayons de lumière, « frère Sib, et le bruit de ses pas légers plaît à l'oreille comme une musique « agréable ! »

Heureusement, les deux frères, s'arrêtant là de leurs citations, retombèrent du ciel un peu nuageux des bardes dans le domaine des réalités.

« A coup sûr, dit l'un, si Helena plaît à notre jeune savant, lui ne peut manquer de plaire...

— Et si, de son côté, frère Sam, elle n'a pas encore accordé toute l'attention qui est due aux grandes qualités, dont il a été si libéralement doué par la nature...

— Frère Sib, c'est uniquement parce que nous ne lui avons pas encore dit qu'il est temps de songer à se marier.

— Mais le jour où nous aurons seulement dirigé sa pensée vers ce but, en admettant qu'elle ait quelque prévention, sinon contre le mari, du moins contre le mariage...

— Elle ne tardera pas à répondre oui, frère Sam...

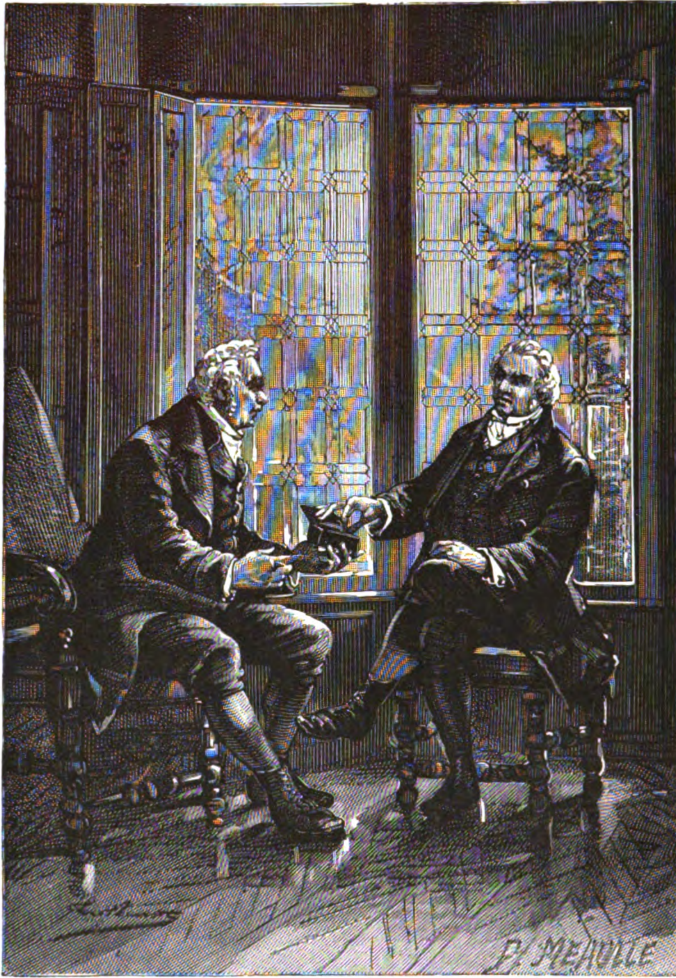
— Comme cet excellent Bénédict, frère Sib, qui, après avoir longtemps résisté...

— Finit, au dénouement de *Beaucoup de bruit pour rien*, par épouser Béatrix ! »

Voilà comment ils arrangeaient les choses, les deux oncles de miss Campbell, et le dénouement de cette combinaison leur semblait aussi naturel que celui de la comédie de Shakespeare.

Ils s'étaient levés d'un commun accord. Ils s'observaient avec un fin sourire. Ils se frottaient les mains en mesure. C'était une affaire conclue, ce mariage ! Quelle difficulté aurait pu surgir? Le jeune homme leur avait fait sa demande. La jeune fille leur ferait sa réponse, dont ils n'avaient même pas à se préoccuper. Toutes les convenances y étaient. Il n'y avait plus qu'à fixer la date.

En vérité, ce serait une belle cérémonie. Elle s'accomplirait à Glasgow. Par exemple, ce ne serait point à la cathédrale de Saint-Mungo, seule église de l'Écosse qui, avec Saint-Magnus des Orcades, ait été respectée à l'époque de la Réforme. Non ! Elle est trop massive, par conséquent trop triste pour un mariage, qui, dans la pensée des frères Melvill, devait être comme un épanouis-



La tabatière commune fut ouverte par le frère Sib... (Page 5.)

sement de jeunesse, un rayonnement d'amour. On choisirait plutôt Saint-Andrew ou Saint-Énoch, ou même Saint-George, qui appartient au quartier le plus comme il faut de la ville.

Le frère Sam et le frère Sib continuèrent à développer leurs projets sous une forme qui rappelait plutôt le monologue que le dialogue, puisque c'était toujours la même suite d'idées, exprimées de la même façon. Tout en parlant, ils observaient à travers les losanges de la vaste baie ces beaux arbres du parc, sous lesquels miss Campbell se promenait en ce moment, ces platebandes verdoyantes encadrant des ruisseaux d'eaux vives, ce ciel imprégné



Une jeune fille, le rose aux joues, apparut. (Page 10.)

d'une brume lumineuse, qui semble particulière aux Highlands de l'Écosse centrale. Ils ne se regardaient pas, c'eût été inutile ; mais, de temps en temps, par une sorte d'instinct affectueux, ils se prenaient le bras, ils se serraient la main, comme pour mieux établir la communication de leur pensée au moyen de quelque courant magnétique.

Oui ! ce serait superbe ! On ferait grandement et noblement les choses. Les pauvres gens de West-George Street, s'il y en avait, — et où n'y en a-t-il pas ? — ne seraient point oubliés dans la fête. Que, par impossible, miss Campbell voulût que tout se passât plus simplement, et, à ce sujet, faire entendre

raison à ses oncles, ses oncles sauraient bien lui tenir tête pour la première fois de leur vie. Ils ne céderaient ni sur ce point, ni sur aucun autre. Ce serait en grande cérémonie que les invités, au repas des fiançailles, « boiraient à la poutre du toit », selon l'antique usage. Et le bras droit du frère Sam se tendait à demi en même temps que le bras droit du frère Sib, comme s'ils eussent échangé par avance le fameux toast écossais.

En cet instant, la porte du hall s'ouvrit. Une jeune fille, le rose aux joues sous l'animation d'une course rapide, apparut. Sa main agitait un journal déplié. Elle se dirigea vers les frères Melvill et les honora de deux baisers chacun.

« Bonjour, oncle Sam, dit-elle.

— Bonjour, chère fille.

— Comment cela va-t-il, oncle Sib ?

— A merveille !

— Helena, dit le frère Sam, nous avons un petit arrangement à prendre avec toi.

— Un arrangement ! Quel arrangement ? Qu'avez-vous donc comploté, mes oncles ? demanda miss Campbell, dont les regards, non sans quelque malice, allaient de l'un à l'autre.

— Tu connais ce jeune homme, monsieur Aristobulus Ursiclos ?

— Je le connais.

— Te déplairait-il ?

— Pourquoi me déplairait-il, oncle Sam ?

— Alors te plairait-il ?

— Pourquoi me plairait-il, oncle Sib ?

— Enfin, frère et moi, après avoir réfléchi mûrement, nous pensons à te le proposer pour mari.

— Me marier ! moi ! s'écria miss Campbell, qui partit du plus joyeux éclat de rire que les échos du hall eussent jamais répété.

— Tu ne veux pas te marier ? dit le frère Sam.

— A quoi bon ?

— Jamais ?... dit le frère Sib.

— Jamais, répondit miss Campbell, en prenant un air sérieux que démentait sa bouche souriante, jamais, mes oncles... du moins tant que je n'aurai pas vu...

— Quoi donc ? s'écrièrent le frère Sam et le frère Sib.

— Tant que je n'aurai pas vu le Rayon-Vert. »

II

HELENA CAMPBELL.

Le cottage, habité par les frères Melvill et miss Campbell, était situé à trois milles de la petite bourgade d'Helensburgh, sur les bords du Gare-Loch, l'une de ces pittoresques indentations qui se creusent capricieusement sur la rive droite de la Clyde.

Pendant la saison d'hiver, les frères Melvill et leur nièce occupaient, à Glasgow, un vieil hôtel de West-George Street, dans le quartier aristocratique de la nouvelle ville, non loin de Blythswood Square. C'est là qu'ils demeuraient six mois de l'année, à moins qu'un caprice d'Helena, — à qui ils se soumettaient sans observation, — ne les entraînât en quelque déplacement de longue durée, du côté de l'Italie, de l'Espagne ou de la France. Au cours de ces voyages, ils continuaient à ne voir que par les yeux de la jeune fille, allant où il lui plaisait d'aller, s'arrêtant où il lui convenait de s'arrêter, n'admirant que ce qu'elle admirait. Puis, lorsque miss Campbell avait fermé l'album sur lequel elle consignait, soit d'un trait de crayon, soit d'un trait de plume, ses impressions de voyageuse, ils reprenaient docilement le chemin du Royaume-Uni, et rentraient, non sans quelque satisfaction, dans la confortable habitation de West-George Street.

Le mois de mai étant déjà vieux de trois semaines, le frère Sam et frère Sib ressentaient alors un immodéré désir de s'en aller à la campagne. Cela les prenait juste au moment où miss Campbell manifestait elle-même le désir non moins immodéré de quitter, avec Glasgow, le bruit d'une grande cité industrielle, de fuir le mouvement des affaires, qui refluait parfois jusqu'au quartier de Blythswood Square, de revoir enfin un ciel moins enfumé, de respirer un air moins chargé d'acide carbonique que le ciel et l'air de l'antique métropole, dont les lords du tabac, « Tobacco-Lords », ont fondé, il y a quelques siècles, l'importance commerciale.

Toute la maison, maîtres et gens, partait donc pour le cottage, distant d'une vingtaine de milles au plus.

C'est un joli endroit, ce village d'Helensburgh. On en a fait une station balnéaire, très fréquentée de tous ceux auxquels leurs loisirs permettent de varier les promenades de la Clyde par les excursions du lac Katrine et du lac Lomond, chers aux touristes.

A un mille du village, sur les rives du Gare-Loch, les frères Melvill avaient choisi la meilleure place pour y élever leur cottage, à travers un fouillis d'arbres magnifiques, au milieu d'un réseau d'eaux courantes, sur un sol accidenté, dont le relief se prêtait à tous les mouvements d'un parc. Ombrages frais, gazons verdoyants, massifs variés, parterres de fleurs, prairies dont « l'herbe hygiénique » pousse spécialement pour des moutons privilégiés, étangs avec leurs nappes d'un clair noir, peuplés de cygnes sauvages, ces gracieux oiseaux dont Wordsworth a dit :

Le cygne flotte double, le cygne et son ombre !

enfin, tout ce que la nature peut réunir de merveilles pour les yeux, sans que la main de l'homme se trahisse en ses aménagements, telle était la résidence d'été de la riche famille.

Il faut ajouter que, de la partie du parc située au-dessus de Gare-Loch, la vue était charmante. Au delà de l'étroit golfe, à droite, le regard s'arrêtait d'abord sur cette presqu'île de Rosenheat, où s'élève une jolie villa italienne appartenant au duc d'Argyle. A gauche, la petite bourgade d'Helensburgh dessinait la ligne ondulée de ses maisons littorales, dominées par deux ou trois clochers, son pier élégant, allongé sur les eaux du lac pour le service des bateaux à vapeur, et l'arrière-plan de ses coteaux égayés de quelques habitations pittoresques. En face, sur la rive gauche de la Clyde, Port-Glasgow, les ruines du château de Newark, Greenock et sa forêt de mâts empanachés de pavillons multicolores, formaient un panorama très varié, dont les yeux ne se détachaient pas sans peine.

Et cette vue était plus belle encore, avec le recul des deux horizons, si l'on montait sur la principale tour du cottage.

Cette tour carrée, avec poivrières légèrement suspendues à trois angles de sa plate-forme, agrémentée de créneaux et de machicoulis, ceinte à son parapet d'une dentelle de pierre, se rehaussait au quatrième angle par une

tourelle octogonale. Là se dressait le mât de pavillon, qui s'élève au toit de toutes les habitations aussi bien qu'à la poupe de tous les navires du Royaume-Uni. Cette sorte de donjon, de construction moderne, dominait ainsi l'ensemble des bâtiments qui constituaient le cottage proprement dit, avec ses toits irréguliers, ses fenêtres percées capricieusement, ses pignons multiples, ses avant-corps débordant les façades, ses moucharabys collés aux fenêtres, ses cheminées ouvragées à leur faîte, — fantaisies souvent gracieuses dont s'enrichit volontiers l'architecture anglo-saxonne.

Or, c'est sur la dernière plate-forme de la tourelle, sous le pli des couleurs nationales, déployées à la brise du Firth of Clyde, que miss Campbell aimait à rêver pendant des heures entières. Elle s'y était arrangé un joli lieu de refuge, aéré comme un observatoire, où elle pouvait lire, écrire, dormir par tous les temps, à l'abri du vent, du soleil et de la pluie. C'est là qu'il fallait le plus souvent la chercher. Si elle n'y était pas, c'est qu'alors sa fantaisie l'égarait dans les allées du parc, tantôt seule, tantôt accompagnée de dame Bess, à moins que son cheval ne l'emportât à travers la campagne environnante, suivie du fidèle Partridge, qui pressait le sien pour ne point rester en arrière de sa jeune maîtresse.

Entre les nombreux domestiques du cottage, il convient de distinguer plus spécialement ces deux honnêtes serviteurs, attachés depuis leur bas âge à la famille Campbell.

Élisabeth, la « Luckie », la mère, — ainsi que l'on dit d'une femme de charge dans les Highlands, — comptait à cette époque autant d'années qu'elle portait de clefs à son trousseau, et il n'y en avait pas moins de quarante-sept. C'était une véritable ménagère, sérieuse, ordonnée, entendue, qui menait toute la maison. Peut-être croyait-elle avoir élevé les deux frères Melvill, bien qu'ils fussent plus âgés qu'elle; mais, à coup sûr, elle avait eu pour miss Campbell des soins maternels.

Près de cette précieuse intendante figurait l'Écossais Partridge, un serviteur absolument dévoué à ses maîtres, toujours fidèle aux vieilles coutumes de son clan. Invariablement vêtu du costume traditionnel des montagnards, il portait la toque bleue bariolée, le kilt en tartan qui lui descendait jusqu'au genou par-dessus le philibeg, le pouch, sorte de bourse à longs poils, les hautes jambières, maintenues sous un losange de cordons, et les brogues de peau de vache, dont il faisait ses sandales.

Une dame Bess pour conduire la maison, un Partridge pour la garder, que

faut-il de plus à qui veut être assuré de la tranquillité domestique en ce bas monde?

On l'a remarqué, sans doute, au moment où Partridge vint répondre à l'appel des frères Melvill, il avait dit en parlant de la jeune fille : miss Campbell.

C'est que si le brave Écossais l'eût nommée miss Helena, c'est-à-dire par son nom de baptême, il aurait commis une infraction aux règles qui marquent les degrés hiérarchiques, — infraction que désigne plus particulièrement le mot « snobisme ».

Jamais, en effet, la fille aînée ou la fille unique d'une famille de la gentry, même au berceau, ne porte le nom sous lequel elle a été baptisée. Si miss Campbell eût été fille de pair, on l'aurait appelée lady Helena; or, cette branche des Campbell, à laquelle elle appartenait, n'était que collatérale et très éloignée de la branche directe du paladin sir Colin Campbell, dont l'origine remonte aux croisades. Depuis bien des siècles, les ramifications, sorties du tronc commun, s'étaient écartées de la ligne du glorieux ancêtre, auquel se rattachent les clans d'Argyle, de Breadalbane, de Lochnell et autres; mais, de si loin que ce fût, Helena, par son père, sentait couler dans ses veines un peu du sang de cette illustre famille.

Cependant, pour n'être que miss Campbell, elle n'en était pas moins une vraie Écossaise, une de ces nobles filles de Thulé, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, dont le portrait gravé par Findon ou Edwards, et placé au milieu des Minna, des Brenda, des Amy Robsart, des Flora Mac Ivor, des Diana Vernon, des miss Wardour, des Catherine Glover, des Mary Avenel, n'eût pas déparé ces keepsakes, où les Anglais aiment à réunir les plus beaux types féminins de leur grand romancier.

En vérité, elle était charmante, miss Campbell. On admirait sa jolie figure aux yeux bleus, — le bleu des lacs d'Écosse, comme on dit, — sa taille moyenne, mais élégante, sa démarche un peu fière, sa physionomie le plus souvent rêveuse, à moins qu'une légère pointe d'ironie n'en vînt animer les traits, toute sa personne enfin empreinte de grâce et de distinction.

Et non seulement miss Campbell était belle, mais elle était bonne. Riche par ses oncles, elle ne cherchait pas à paraître opulente. Charitable, elle s'appliquait à justifier le vieux proverbe gaélique : « Puisse la main qui s'ouvre être toujours pleine! »

Avant tout, attachée à sa province, à son clan, à sa famille, on la connais-

sait pour une Écossaise de cœur et d'âme. Elle eût donné le pas au plus infime Sawney sur le plus important des John Bull. Sa fibre patriotique vibrait comme la corde d'une harpe, quand la voix d'un montagnard lui jetait à travers la campagne quelque national pibroch des Highlands.

De Maistre a dit : « Il y a, en nous, deux êtres : moi et l'autre. »

Le « moi » de miss Campbell, c'était l'être sérieux, réfléchi, envisageant la vie plus au point de vue de ses devoirs que de ses droits.

L' « autre », c'était l'être romanesque, un peu enclin aux superstitions, aimant les récits merveilleux qui éclosent si naturellement dans le pays de Fingal; quelque peu parent des Lindamires, ces adorables héroïnes des romans de chevalerie, il courait les glens environnants pour entendre la « cornemuse de Strathdearne », ainsi que les Highlanders appellent le vent qui souffle à travers les allées solitaires.

Le frère Sam et le frère Sib aimaient également le « moi » et l' « autre » de miss Campbell; mais il faut avouer, cependant, que si celui-là les charmait par sa raison, celui-ci n'était pas sans les dérouter parfois avec ses reparties inattendues, ses échappées capricieuses au milieu de l'azur, ses chevauchées subites dans le pays des rêves.

Et n'était-ce pas lui qui, à la proposition des deux frères, venait de faire une réponse si bizarre?

« Me marier! aurait dit « moi ». Épouser monsieur Ursiclos!... Nous verrons cela... nous en reparlerons!

— Jamais... tant que je n'aurai pas vu le Rayon-Vert! » avait répondu « l'autre ».

Les frères Melvill se regardaient sans comprendre, et, pendant que miss Campbell s'installait sur le grand fauteuil gothique dans l'embrasure de la fenêtre :

« Qu'entend-elle par le Rayon-Vert? demanda le frère Sam.

— Et pourquoi veut-elle voir ce rayon? » répondit le frère Sib.

Pourquoi? On va le savoir.



Miss Campbell, suivie du fidèle Partridge... (Page 13.)

III

L'ARTICLE DU « MORNING POST ».

Voici ce que les amateurs de curiosités physiques avaient pu lire dans le *Morning Post* de ce jour :

« Avez-vous quelquefois observé le soleil qui se couche sur un horizon de mer? Oui! sans doute. L'avez-vous suivi jusqu'au moment où, la partie supé-



Le cottage d'Helensburgh... (Page 19.)

rieure de son disque effleurant la ligne d'eau, il va disparaître? C'est très probable. Mais avez-vous remarqué le phénomène qui se produit à l'instant précis où l'astre radieux lance son dernier rayon, si le ciel, dégagé de brumes, est alors d'une pureté parfaite? Non! peut-être. Eh bien, la première fois que vous trouverez l'occasion, — elle se présente très rarement, — de faire cette observation, ce ne sera pas, comme on pourrait le croire, un rayon rouge qui viendra frapper la rétine de votre œil, ce sera un rayon « vert », mais d'un vert merveilleux, d'un vert qu'aucun peintre ne peut obtenir sur sa palette, d'un vert dont la nature, ni dans la teinte si variée des végétaux, ni dans la couleur

des mers les plus limpides, n'a jamais reproduit la nuance! S'il y a du vert dans le Paradis, ce ne peut être que ce vert-là, qui est, sans doute, le vrai vert de l'Espérance! »

Tel était l'article du *Morning Post*, le journal que miss Campbell tenait à la main lorsqu'elle entra dans le hall. Cette note l'avait tout simplement passionnée. Aussi fut-ce d'une voix enthousiaste qu'elle lut à ses oncles les quelques lignes précitées, qui chantaient sous une forme lyrique les beautés du Rayon-Vert.

Mais, ce que miss Campbell ne leur dit pas, c'est que précisément ce Rayon-Vert se rapportait à une vieille légende, dont le sens intime lui avait échappé jusqu'alors, légende inexpliquée entre tant d'autres, nées au pays des Highlands, et qui affirme ceci : c'est que ce rayon a pour vertu de faire que celui qui l'a vu ne peut plus se tromper dans les choses de sentiment; c'est que son apparition détruit illusions et mensonges; c'est que celui qui a été assez heureux pour l'apercevoir une fois, voit clair dans son cœur et dans celui des autres.

Que l'on pardonne à une jeune Écossaise des Hautes-Terres la poétique crédulité que venait de raviver en son imagination la lecture de cet article du *Morning Post*.

En entendant miss Campbell, le frère Sam et le frère Sib se regardèrent avec une sorte d'ahurissement, en ouvrant de grands yeux. Jusqu'ici, ils avaient vécu sans avoir vu le Rayon-Vert, et ils s'imaginaient qu'on pouvait vivre sans le voir jamais. Il paraît que ce n'était pas l'avis d'Helena, qui prétendait subordonner l'acte le plus important de sa vie à l'observation de ce phénomène, unique entre tous.

« Ah! c'est là ce qu'on appelle le Rayon-Vert? dit le frère Sam, en remuant doucement la tête.

— Oui, répondit miss Campbell.

— Celui que tu veux absolument voir? dit le frère Sib.

— Que je verrai, avec votre permission, mes oncles, et le plus tôt possible, ne vous déplaise!

— Et ensuite, quand tu l'auras vu?...

— Quand je l'aurai vu, nous pourrons parler de monsieur Aristobulus Ursiclos. »

Le frère Sam et le frère Sib, se regardant à la dérobée, sourirent d'un petit air entendu.

« Allons voir le Rayon-Vert, dit l'un.

— Sans perdre un instant! » ajouta l'autre.

Miss Campbell les arrêta de la main, au moment où ils allaient ouvrir a fenêtre du hall.

« Il faut attendre que le soleil se couche, dit-elle.

— Ce soir, alors... répondit le frère Sam.

— Que le soleil se couche sur le plus pur des horizons, ajouta miss Campbell.

— Eh bien, après dîner, nous irons tous les trois à la pointe de Rosenheat... dit le frère Sib.

— Ou bien nous monterons tout simplement à la tour du cottage, ajouta le frère Sam.

— A la pointe de Rosenheat, comme à la tour du cottage, répondit miss Campbell, il n'y a d'autre horizon que celui du littoral de la Clyde. Or, c'est sur la ligne de la mer et du ciel qu'il faut observer le soleil à son coucher. Donc, avis à mes oncles d'avoir à me mettre en face de cet horizon dans le plus bref délai! »

Miss Campbell parlait si sérieusement, tout en leur adressant son plus joli sourire, que les frères Melvill ne pouvaient résister à une mise en demeure formulée en ces termes.

« Cela ne presse peut-être pas?... » crut cependant devoir faire observer le frère Sam.

Et le frère Sib vint à son aide en ajoutant :

« Nous aurons toujours le temps... »

Miss Campbell secoua gentiment la tête.

« Nous n'aurons pas toujours le temps, répondit-elle, et cela presse, au contraire!

— Serait-ce parce que, dans l'intérêt de monsieur Aristobulus Ursiclos... dit le frère Sam.

— Dont le bonheur, paraît-il, dépend de l'observation du Rayon-Vert... dit le frère Sib.

— C'est parce que nous sommes déjà au mois d'août, mes oncles! répondit miss Campbell, et que les brouillards ne peuvent tarder à assombrir notre ciel d'Écosse! C'est parce qu'il convient de profiter des belles soirées que la fin de l'été et le commencement de l'automne nous réservent encore! — Quand partons-nous? »

Il est certain que si miss Campbell voulait absolument voir, cette année, le

Rayon-Vert, il n'y avait pas de temps à perdre. Se rendre immédiatement sur quelque point du littoral écossais exposé à l'ouest, s'y installer le plus confortablement possible, venir chaque soir observer le coucher du soleil, puis guetter son dernier rayon, c'était ce qu'il y avait à faire, sans attendre même un seul jour. Peut-être alors, avec quelque chance, miss Campbell verrait-elle s'accomplir son désir un peu fantaisiste, si le ciel se prêtait à l'observation du phénomène, — ce qui est rarissime, — ainsi que le disait très justement le *Morning Post*.

Et il avait raison, le bien informé journal!

Tout d'abord, il s'agissait donc de chercher et de choisir une portion de la côte occidentale, d'où le phénomène pût être visible. Or, pour le trouver, il fallait sortir du golfe de la Clyde.

En effet, toute cette embouchure, au large du Firth of Clyde, est hérissée d'obstacles qui limitent le champ de vue. Ce sont les Kyles de Bute, l'île d'Arran, les presqu'îles de Knapdale et de Cantyre, Jura, Islay, vaste éparpillement de roches cassées à l'époque géologique, qui font une sorte d'archipel de toute la partie occidentale du comté d'Argyle. Impossible de trouver là un segment de l'horizon de mer, sur lequel le regard puisse surprendre quelque coucher de soleil.

Donc, pour ne point quitter l'Écosse, il convenait d'aller plus au nord ou plus au sud, devant un espace sans bornes, et cela avant les brumeux crépuscules de l'automne.

En quel lieu on irait, peu importait à miss Campbell. Côte d'Irlande, côte de France, côte de Norvège, côte d'Espagne ou de Portugal, elle se serait indifféremment transportée là où l'astre radieux, lorsqu'il se couche, l'eût saluée de ses derniers rayons, et, que cela convînt ou non aux frères Melvill, il aurait bien fallu la suivre!

Les deux oncles se hâtèrent donc de prendre la parole, après s'être consultés du regard. Mais quel regard, et comme il était émérillonné d'une pointe de finesse diplomatique!

« Eh bien, ma chère Helena, dit le frère Sam, rien de plus aisé que de te satisfaire! Allons à Oban.

— Il est évident que nulle part on ne trouverait mieux qu'Oban, ajouta le frère Sib.

— Va pour Oban, répondit miss Campbell. Mais y a-t-il un horizon de mer à Oban?

— S'il y en a un! s'écria le frère Sam.

— Plutôt deux qu'un! s'écria le frère Sib.

— Eh bien, partons!

— Dans trois jours, dit l'un des oncles.

— Dans deux jours, dit l'autre, qui jugea opportun de faire cette légère concession.

— Non, dès demain, répondit miss Campbell, en se levant, au moment où sonnait la cloche du dîner.

— Demain... oui... demain! ajouta le frère Sam.

— Nous voudrions y être déjà! » répliqua le frère Sib.

Ils disaient vrai. Et pourquoi cette hâte? C'est que Aristobulus Ursiclos était précisément en villégiature à Oban depuis une quinzaine de jours. C'est que miss Campbell, qui l'ignorait, se trouverait là en présence de ce jeune homme, choisi parmi les plus savants, et, ce dont les frères Melvill ne se doutaient guère, parmi les plus ennuyeux. C'est que, pensaient les deux malins personnages, miss Campbell, après s'être inutilement fatigué la vue à observer des couchers de soleil, renoncerait à sa fantaisie et finirait par mettre sa main dans la main de son fiancé. D'ailleurs, Helena l'eût-elle soupçonné, qu'elle fût partie quand même. La présence d'Aristobulus Ursiclos n'était point pour la gêner.

« Bet!

— Beth!

— Bess!

— Betsey!

— Betty! »

La série de ces noms retentit à nouveau dans le hall; mais cette fois dame Bess parut et reçut ordre d'être prête, dès le lendemain, pour un départ immédiat.

Il fallait se hâter, en effet. Le baromètre, qui se trouvait au-dessus de trente pouces et trois dixièmes (769^{mm}), promettait un beau temps de quelque durée. En partant le lendemain matin, on arriverait encore d'assez bonne heure à Oban pour observer le coucher du soleil.

Naturellement, pendant cette journée, dame Bess et Partridge furent des plus occupés en vue de ce départ. Les quarante-sept clefs de la femme de charge cliquetèrent dans la poche de sa jupe, comme les grelots d'une mule espagnole. Que d'armoires, que de tiroirs à ouvrir et surtout à fermer! Peut-être

le cottage d'Helensburgh resterait-il longtemps vide? Ne fallait-il pas compter avec les caprices de miss Campbell? Et s'il plaisait à cette charmante personne de courir après son Rayon-Vert? Et si ce Rayon-Vert mettait quelque coquetterie à se cacher? Et si les horizons d'Oban n'offraient pas toute la pureté nécessaire à ce genre d'observation? Et s'il fallait chercher un autre poste astronomique sur un littoral plus méridional de l'Écosse, de l'Angleterre ou de l'Irlande, voire du continent! On partait le lendemain, c'était convenu, mais quand reviendrait-on au cottage? Dans un mois, dans six, dans un an, dans dix ans?

« Et pourquoi cette idée de voir le Rayon-Vert? demandait dame Bess, que Partridge aidait de son mieux.

— Je ne sais, répondait Partridge, mais cela doit avoir son importance, et notre jeune maîtresse ne fait rien sans raison, vous le savez de reste, mavourneen. »

Mavourneen est une expression dont on se sert volontiers en Écosse, — quelque chose comme l'équivalent de « ma chère » en France, et il ne déplaisait point à l'excellente femme de charge d'être appelée de ce nom par le brave Écossais.

« Partridge, répondit-elle, je crois comme vous que cette fantaisie de miss Campbell, dont on ne se doutait guère, pourrait bien cacher quelque pensée secrète.

— Laquelle?

— Eh! qui sait? sinon un refus, du moins un ajournement aux projets de ses oncles!

— En vérité, reprit Partridge, je ne sais pourquoi messieurs Melvill se sont si fort entichés de ce monsieur Ursiclos! Est-ce bien le mari qui convient à notre demoiselle?

— Soyez certain, Partridge, répliqua dame Bess, que s'il ne lui convient qu'à demi, elle ne l'épousera pas du tout. Elle dira un joli non à ses oncles, en leur mettant un baiser sur chaque joue, et ses oncles seront tout surpris d'avoir pu penser un instant à ce prétendu, dont les prétentions ne me vont guère!

— Ni à moi, mavourneen!

— Voyez-vous, Partridge, le cœur de miss Campbell est comme ce tiroir, bien fermé sous sa serrure de sûreté. Elle seule en a la clef, et pour l'ouvrir, il faut qu'elle la donne...

— Ou qu'on la lui prenne! ajouta Partridge en souriant d'un ton approbatif.

— On ne la lui prendra pas, à moins qu'elle ne veuille la laisser prendre! répondit dame Bess, et que le vent emporte ma coiffe sur la pointe du clocher de Saint-Mungo, si jamais notre jeune demoiselle épouse ce monsieur Ursiclos!

— Un Méridional! s'écria Partridge, un Southern, qui, s'il est né en Écosse, a toujours vécu au sud de la Tweed! »

Dame Bess secoua la tête. Ces deux Highlanders s'entendaient bien. C'est à peine si, pour eux, les Basses-Terres faisaient partie de leur vieille Calédonie, en dépit de tous les traités de l'Union. Allons, décidément, ils n'étaient point partisans du mariage projeté. Ils espéraient mieux pour miss Campbell. Si les convenances s'y trouvaient, les convenances ne semblaient pas leur suffire.

« Ah! Partridge, reprit dame Bess, les vieux usages des montagnards étaient encore les meilleurs, et, avec la coutume de nos anciens clans, je pense que les mariages assuraient plus de bonheur jadis qu'ils n'en donnent aujourd'hui!

— Vous n'avez jamais rien dit de plus vrai, mavourneen! répondit gravement Partridge. Alors, on cherchait un peu plus du côté du cœur, et beaucoup moins du côté de la bourse! L'argent, c'est bien, sans doute, mais l'affection, c'est mieux!

— Oui, Partridge, et, par-dessus tout, on voulait se bien connaître avant de s'épouser! Vous rappelez-vous ce qui se passait à la foire de Saint-Olla, à Kirkwall? Pendant tout le temps qu'elle durait, depuis le commencement du mois d'août, les jeunes gens s'associaient par couples, et ces couples, on les appelait « frère et sœur du premier août! » Frère et sœur, cela ne vous prépare-t-il pas tout doucement à devenir mari et femme? Et tenez, nous voici précisément au jour où s'ouvrait autrefois la foire de Saint-Olla, que Dieu ramène!

— Puisse-t-il vous entendre! répondit Partridge. Monsieur Sam et monsieur Sib, eux-mêmes, s'ils eussent été associés à quelque gentille Écossaise, n'auraient point échappé au sort commun, et miss Campbell compterait maintenant deux tantes de plus dans la famille!

— J'en conviens, Partridge, répondit dame Bess, mais essayez d'associer aujourd'hui miss Campbell avec monsieur Ursiclos, et que la Clyde remonte



Voyez-vous, Partridge... (Page 22.)

d'Helensburgh à Glasgow, si leur association n'est pas rompue dans la huitaine ! »

Sans insister sur les inconvénients que pouvait offrir cette familiarité, autorisée par les usages de Kirkwall, qui ont disparu d'ailleurs, il faut se borner à dire que les faits auraient peut-être donné raison à dame Bess. Mais, enfin, miss Campbell et Aristobulus Ursiclos n'étaient point frère et sœur du premier août, et si leur mariage se faisait jamais, les fiancés n'auraient pas été à même de se connaître, comme s'ils eussent passé par les épreuves de la foire de Saint-Olla !



Glasgow, Broomielaw Bridge. (Page 27.)

Quoi qu'il en soit, les foires sont instituées pour les affaires, non pour les mariages. Il faut donc laisser à leurs regrets dame Bess et Partridge, qui, tout en causant, ne perdaient pas une minute.

Le départ était décidé. Le lieu de villégiature avait été choisi. Dans les journaux du high-life, à la rubrique « déplacements et villégiature », les deux frères Melvill et miss Campbell allaient figurer, dès le lendemain, pour la station balnéaire d'Oban. Mais comment s'opérerait ce déplacement? C'était la question à résoudre.

Deux voies différentes permettent de se rendre à cette petite ville, qui est

située sur le détroit de Mull, à quelque cent milles dans le nord-ouest de Glasgow.

La première est une route terrestre. On se rend à Bowling, puis, par Dumbarton et la rive droite de la Leven, on touche à Balloch, extrémité du Lomond; on traverse le plus beau des lacs d'Écosse, avec sa trentaine d'îles, entre ses rives historiques, emplies du souvenir des Mac-Gregor et des Mac-Farlane, en plein pays de Rob-Roy et de Robert Bruce; on arrive à Dalmaly; de là, par une route qui circule au flanc des montagnes, le plus souvent à mi-côte, dominant des torrents ou des fiords, à travers ces premiers ressauts de la chaîne des Grampians, au milieu des glens couverts de bruyères, accidentés de sapins, de chênes, de mélèzes et de bouleaux, le touriste émerveillé descend sur Oban, dont le littoral n'a rien à envier aux plus pittoresques de tout l'Atlantique.

C'est là une excursion charmante, que tout voyageur en Écosse a faite ou doit faire; mais d'horizon de mer, il n'y en a point sur ce parcours. Aussi les frères Melvill, qui proposèrent à miss Campbell de la prendre, en furent-ils pour leur proposition.

La seconde route est à la fois fluviale et maritime. Descendre la Clyde jusqu'au golfe auquel elle a donné son nom, naviguer entre les îles et les îlots, qui font de ce capricieux archipel comme une énorme main de squelette, appliquée sur cette portion de l'Océan, puis remonter par la droite de cette main jusqu'au port d'Oban, c'était là de quoi tenter miss Campbell, pour qui l'adorable pays du lac Lomond et du lac Katrine n'avait plus de secret. D'ailleurs, à travers l'entre-deux des îles, au lointain des détroits et des golfes, il y avait des échappées de vue vers l'ouest; le périmètre s'y accusait par une ligne d'eau. Eh bien, au coucher du soleil, pendant la dernière heure de cette traversée, si aucune brume ne voilait l'horizon, serait-il donc impossible d'apercevoir ce Rayon-Vert, dont la projection dure à peine un cinquième de seconde?

« Vous comprenez, oncle Sam, dit miss Campbell, vous comprenez, oncle Sib, il ne faut qu'un instant! Donc, si j'ai vu ce que je veux voir, le voyage est fini, et il est inutile d'aller s'installer à Oban. »

Voilà précisément ce qui ne faisait pas l'affaire des frères Melvill. Ils voulaient s'installer quelque temps à Oban, — on sait pourquoi, — et ne tenaient point à ce qu'une trop prompte apparition du phénomène dérangeât leurs projets.

Néanmoins, comme miss Campbell avait voix prépondérante au chapitre et qu'elle vota pour la route maritime, celle-ci fut choisie de préférence à la route terrestre.

« Au diable ce Rayon-Vert! dit le frère Sam, lorsque Helena eut quitté le hall.

— Et ceux qui l'ont imaginé! » répondit le frère Sib.

IV

EN DESCENDANT LA CLYDE.

Le lendemain, 2 août, à la première heure, miss Campbell, accompagnée des frères Melvill, suivie de Partridge et de dame Bess, montait dans le train à la station du railway d'Helensburgh. Il fallait aller prendre à Glasgow le bateau à vapeur qui, dans son service quotidien de la métropole à Oban, ne fait point escale à ce point de la côte.

A sept heures, le train déposait les cinq voyageurs à la gare d'arrivée de Glasgow, et une voiture les conduisait à Broomielaw Bridge.

Là, le steamer *Columbia* attendait ses passagers; de ses deux cheminées s'échappait une fumée noire, qui se mêlait aux brumes encore épaisses de la Clyde; mais toutes ces vapeurs matinales commençaient à se résoudre, et le disque plombé du soleil se nuançait déjà de quelques teintes d'or. C'était le début d'une belle journée.

Miss Campbell et ses compagnons, après que leurs bagages eurent été mis à bord, s'embarquèrent aussitôt.

En ce moment, la cloche envoyait aux retardataires son troisième et dernier appel. Puis, le mécanicien balança sa machine, les palettes des roues, mues en avant, en arrière, soulevèrent de gros bouillons jaunâtres, un long coup de sifflet retentit, les amarres furent larguées, et le *Columbia* prit rapidement le fil du courant.

Dans le Royaume-Uni, les touristes auraient mauvaise grâce à se plaindre.

Ce sont de magnifiques bâtiments que les compagnies de transport mettent partout à leur disposition. Il n'est si mince cours d'eau, si petit lac, si infime golfe, qui ne soit sillonné chaque jour d'élégants bateaux à vapeur. Rien d'étonnant, donc, à ce que la Clyde soit des plus favorisées sous ce rapport. Aussi, le long de Broomielaw Street, aux cales du Steam-boat Quay, les steamers, leurs tambours peints des plus vives couleurs, où l'or le dispute au cinabre, stationnent-ils en grand nombre, toujours fumant, prêts à partir en toutes directions.

Le *Columbia* ne faisait point exception à la règle. Très long, très effilé de l'avant, très fin dans ses lignes d'eau, pourvu d'une machine puissante actionnant des roues d'un large diamètre, c'était un bateau de grande marche. A l'intérieur, tout le comfort possible dans ses salons et ses salles à manger; sur le pont, un vaste spardeck, abrité d'une tente aux légers lambrequins, avec des bancs et des sièges aux coussins moelleux, — véritable terrasse, entourée d'une élégante rambarde, sur laquelle les passagers se trouvaient en belle vue et en bon air.

Les voyageurs ne manquaient pas. Ils venaient un peu de partout, aussi bien de l'Écosse que de l'Angleterre. Ce mois d'août est par excellence le mois des excursions. Entre toutes, celles de la Clyde et des Hébrides sont particulièrement recherchées. Il y avait là de ces familles au grand complet, dont l'union avait été généreusement bénie du ciel; des jeunes filles très gaies, des jeunes gens plus calmes, des enfants habitués déjà aux surprises du tourisme; puis, des pasteurs, toujours fort nombreux à bord des steamers, le haut chapeau de soie sur la tête, la longue redingote noire à collet droit, le liséré de la cravate blanche au châle du gilet; puis, plusieurs fermiers, coiffés de la toque écossaise, et rappelant par leurs allures un peu lourdes les anciens « Bonnet-lairds » d'il y a quelque soixante ans; enfin, une demi-douzaine d'étrangers, de ces Allemands qui ne perdent rien de leur poids, même au dehors de l'Allemagne, et deux ou trois de ces Français que n'abandonne jamais leur amabilité géniale, même hors de France.

Si miss Campbell eût ressemblé à la plupart de ses compatriotes, qui s'asseyent en quelque coin, dès qu'elles sont embarquées, et ne bougent de tout le voyage, elle n'aurait vu des rives de la Clyde que ce qui serait passé devant ses yeux, sans même remuer la tête. Mais elle aimait à aller, à venir, tantôt à l'arrière du steamer, tantôt à l'avant, regardant les villes, bourgs, villages, hameaux, dont ces rives sont incessamment semées D'où cette conséquence,

que le frère Sam et le frère Sib, qui l'accompagnaient, lui répondant, approuvant ses observations, confirmant ses remarques, ne devaient pas prendre une heure de repos entre Glasgow et Oban. D'ailleurs, ils ne songeaient point à s'en plaindre, cela rentrait dans leur fonction de gardes-du-corps, et ils suivaient d'instinct, en échangeant quelques bonnes prises, qui les maintenaient en belle humeur.

Dame Bess et Partridge, ayant pris place à la partie antérieure du spardeck, causaient amicalement du temps passé, des usages perdus, des vieux clans en désorganisation. Où étaient ces siècles d'autrefois à jamais regrettables? A cette époque, les purs horizons de la Clyde ne disparaissaient pas derrière l'expectoration carbonifère des usines, ses rives ne retentissaient pas du coup sourd des marteaux-pilons, ses eaux calmes ne se troublaient jamais sous l'effort de quelques milliers de chevaux-vapeur!

« Ce temps reviendra, et peut-être plus tôt qu'on ne le pense! dit dame Bess d'un ton convaincu.

— Je l'espère, répondit gravement Partridge, et avec lui nous reverrons les vieilles coutumes de nos ancêtres ! »

Cependant les bords de la Clyde se déplaçaient rapidement de l'avant à l'arrière du *Columbia*, comme les sites d'un panorama mouvant. A droite, se montrèrent le village de Patrick, sur l'embouchure du Kelvin, et les vastes docks, destinés à la construction des navires en fer, qui font vis-à-vis à ceux de Govan, situés sur la rive opposée. Que de bruits de ferraille, que de volutes de fumée et de vapeur, si déplaisants aux oreilles et aux yeux de Partridge et de sa compagne!

Mais tout ce fracas industriel, tout ce brouillard de charbon, allait cesser peu à peu. A la place des chantiers, des cales couvertes, des hautes cheminées de fabriques, de ces gigantesques échafaudages de fer, qui ressemblent aux cages d'une ménagerie de mastodontes, apparurent de coquettes habitations, des cottages enfouis sous les arbres, des villas du type anglo-saxon, dispersées sur les collines vertes. C'était comme une succession ininterrompue de maisons de campagne et de châteaux, qui se déroulait d'une cité à l'autre.

Après l'ancien bourg royal de Renfrew, situé sur la gauche du fleuve, les collines boisées de Kilpatrick se profilèrent, à droite, au-dessus du village de ce nom, devant lequel un Irlandais ne peut passer sans se découvrir : là est né saint Patrice, le protecteur de l'Irlande.

La Clyde, de fleuve qu'elle avait été jusqu'alors, commençait à devenir un véritable bras de mer. Dame Bess et Partridge saluèrent les ruines de Dunglas-Castle, qui rappellent quelques vieux souvenirs de l'histoire d'Écosse; mais leurs yeux se détournèrent de l'obélisque, élevé en l'honneur de Harry Bell, l'inventeur du premier bateau mécanique, dont les roues troublèrent ces eaux paisibles.

Quelques milles plus loin, les touristes, leur Murray à la main, contemplaient le château de Dumbarton, qui se dresse à plus de cinq cents pieds sur son rocher basaltique. Des deux cônes de son sommet, le plus élevé porte encore le nom de « Trône de Wallace », l'un des héros des luttes de l'indépendance.

A ce moment, un gentleman, du haut de la passerelle, — sans que personne l'en eût prié, mais aussi sans que personne songeât à le trouver mauvais, — crut devoir faire une petite conférence historique pour l'instruction de ses compagnons de voyage. Une demi-heure après, il n'était plus permis à un seul passager du *Columbia*, à moins d'être sourd, d'ignorer que, très probablement, les Romains avaient fortifié Dumbarton; que ce rocher historique se transforma en forteresse royale au commencement de treizième siècle; que, sous le bénéfice du pacte de l'Union, il compte parmi les quatre places du royaume d'Écosse qui ne peuvent être démantelées; que, de ce port, Marie Stuart, en 1548, partit pour la France, dont son mariage avec François II allait la faire « reine d'un jour »; que là, enfin, Napoléon avait dû être renfermé, en 1815, avant que le ministère Castlereagh n'eût résolu de l'emprisonner à Sainte-Hélène.

« Voilà qui est fort instructif, dit le frère Sam.

— Instructif et intéressant, répondit le frère Sib. Ce gentleman mérite tous nos éloges ! »

Et, de fait, les deux oncles n'avaient pas cru devoir perdre un seul mot de la conférence. Aussi accordèrent-ils quelques marques de satisfaction au professeur improvisé.

Miss Campbell, absorbée dans ses réflexions, n'avait rien entendu de cette leçon d'histoire courante. Cela, en ce moment du moins, n'était point pour l'intéresser. Elle ne donna même pas un regard, sur la droite du fleuve, aux ruines du château de Cardross, où mourut Robert Bruce. Un horizon de mer, voilà ce que cherchaient vainement ses yeux; mais ils ne pouvaient l'apercevoir avant que le *Columbia* se fût dégagé de cette succession de rives,

de promontoires et de coteaux qui limitent le golfe de Clyde. D'ailleurs, le steamer passait alors devant la bourgade d'Helensburgh. Port-Glasgow, les restes du château de Newark, la presqu'île de Rosenheat, c'était ce que la jeune châtelaine voyait chaque jour des fenêtres de son cottage. Aussi se demandait-elle si le steamer ne naviguait pas sur les capricieux cours d'eau du parc.

Et plus loin, pourquoi sa pensée aurait-elle été se perdre au milieu des centaines de navires qui se pressaient dans les bassins de Greenock, à l'embouchure du fleuve? Que lui importait que l'immortel Watt fût né dans cette ville de quarante mille habitants, qui est comme l'antichambre industrielle et commerciale de Glasgow? Pourquoi, trois milles au delà, eût-elle arrêté ses regards sur le village de Gourock à gauche, sur le village de Dunoon à droite, sur les fiords dentelés et sinueux, qui mordent si profondément les cordons littoraux du comté d'Argyle, échancré comme une côte de Norvége?

Non! miss Campbell cherchait impatiemment des yeux la tour en ruines de Leven. S'attendait-elle à y voir apparaître quelque lutin? Pas le moins du monde; mais elle voulait être la première à signaler le phare de Clock, qui éclaire la sortie du Firth of Clyde.

Le phare apparut enfin, comme une gigantesque lampe, au tournant de la rive.

« Clock, oncle Sam, dit-elle, Clock, Clock!

— Oui, Clock! répondit le frère Sam, avec la précision d'un écho des Highlands.

— La mer, oncle Sib!

— La mer, en effet, répondit le frère Sib.

— Que cela est beau ! » répétèrent les deux oncles.

On aurait pu croire qu'ils la voyaient pour la première fois !

Il n'y avait pas d'erreur possible : à l'ouvert du golfe, c'était bien un horizon de mer.

Cependant le soleil n'avait pas encore dépassé le milieu de sa course diurne. Sous le cinquante-sixième parallèle, sept heures, au moins, devaient donc s'écouler avant qu'il ne disparût sous les flots, — sept heures d'impatience pour miss Campbell! D'ailleurs cet horizon se dessinait dans le sud-ouest, c'est-à-dire sur un segment d'arc que l'astre radieux n'effleure qu'à l'époque du solstice d'hiver. Ce n'était donc pas là qu'il fallait chercher l'apparition du phénomène; ce serait plus à l'ouest, et même un peu au nord,

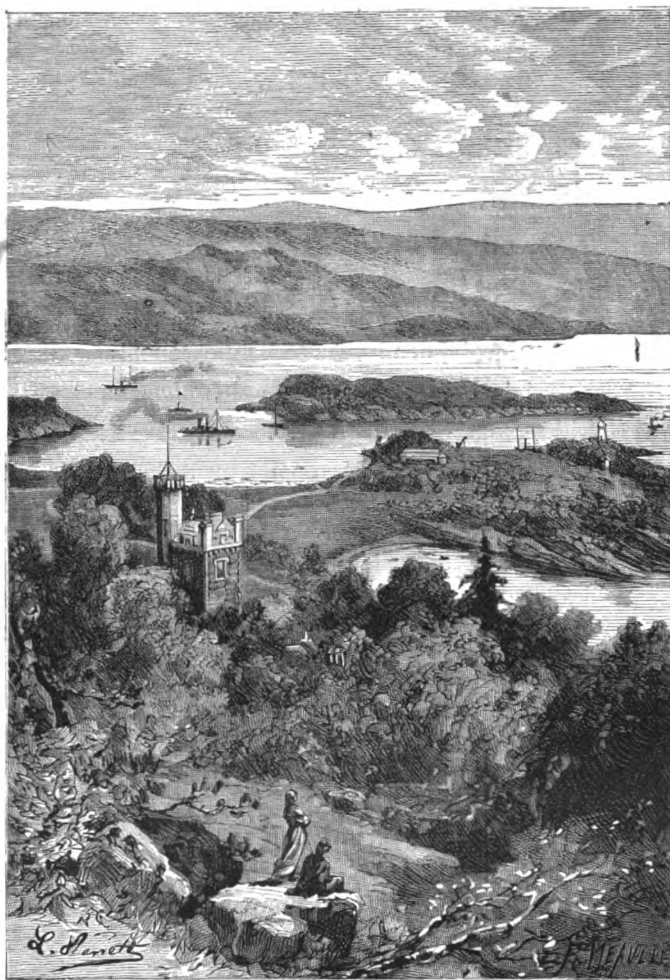


Château de Dumbarton... (Page 30.)

puisque les premiers jours du mois d'août précèdent de six semaines l'équinoxe de septembre.

Mais peu importait. C'était la mer, qui se développait maintenant devant le regard de miss Campbell. A travers l'entre-deux des îles Cumbray, au delà de la grande île de Bute, dont le profil s'adoucissait d'une estompe légère, au delà des petites crêtes d'Aisla-Craig et des montagnes d'Arran, la ligne du ciel et de l'eau se traçait, au large, avec la netteté d'un trait fait au tire-ligne.

Miss Campbell l'observait, tout entière à sa pensée, sans prononcer une parole. Debout sur la passerelle, immobile, le soleil lui faisait à ses pieds



Le détroit des Kyles of Bute. (Page 34.)

une ombre très raccourcie. Elle semblait mesurer la longueur de l'arc, qui le séparait encore du point où son disque éclatant irait se tremper dans les eaux de l'archipel hébridique... Pourvu qu'à ce moment le ciel, si pur alors, ne fût pas obscurci de vapeurs crépusculaires!

Une voix tira la jeune rêveuse de sa rêverie.

« Il est l'heure, dit le frère Sib.

— L'heure ? quelle heure, mes oncles ?

— L'heure du déjeuner, dit le frère Sam.

— Allons déjeuner ! » répondit miss Campbell.

V

D'UN BATEAU A L'AUTRE.

Après le repas, demi-froid, demi-chaud, — un excellent déjeuner à la mode anglaise, qui fut servi dans le « dining-room » du *Columbia*, — miss Campbell et les frères Melvill remontèrent sur le pont.

Helena ne put retenir un cri de désappointement, lorsqu'elle eut repris sa place sur le spardeck.

« Et mon horizon ! » dit-elle.

Il faut bien en convenir, son horizon n'était plus là. Il avait disparu depuis quelques minutes. Le steamer, cap au nord, remontait en ce moment le long détroit des Kyles of Bute.

« C'est mal, cela, oncle Sam ! dit miss Campbell, avec une petite moue de reproche.

— Mais, ma chère fille...

— Je m'en souviendrai, oncle Sib ! »

Les deux frères ne savaient que répondre, et pourtant, on ne pouvait s'en prendre à eux si le *Columbia*, après avoir modifié sa direction, pointait alors dans le nord-ouest.

En effet, il y a deux routes très différentes pour aller de Glasgow à Oban par mer.

L'une, — celle que n'avait pas suivie le *Columbia*, — est la plus longue. Après avoir fait escale à Rothesay, le chef-lieu de l'île de Bute, dominée par son vieux château du onzième siècle, encadrée à l'ouest de hauts glens qui la défendent des mauvais vents du large, le steamer peut continuer à descendre le golfe de Clyde, puis longer le littoral est de l'île, passer en vue de la grande et de la petite Cumbray, et s'avancer en cette direction jusqu'à la partie méridionale de l'île d'Arran, qui appartient presque tout entière au duc d'Hamilton, depuis la base de ses roches jusqu'à la cime du Goatfell, à près de huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Alors le timonier donne un coup de barre, la

ligne de foi du compas est mise au rhumb de l'ouest, on double l'île d'Arran, on tourne le grand doigt de la presqu'île de Cantyre, on en remonte la côte occidentale, on s'enfonce dans le Gigha-passage, à travers le détroit du Sund, creusé entre les îles d'Islay et de Jura, et on arrive à ce secteur largement ouvert du Firth of Lorn, dont l'angle rétréci va se fermer un peu au-dessus d'Oban.

En somme, si miss Campbell avait quelque raison de se plaindre que le *Columbia* n'eût pas pris cette route, peut-être aussi les deux oncles auraient-ils lieu de le regretter. En effet, en longeant le littoral d'Islay, à leurs yeux serait apparue cette ancienne résidence des Mac Donald, qui, au début du dix-septième siècle, vaincus et chassés, durent céder la place aux Campbell. Devant le théâtre d'un fait historique qui les touchait de si près, les frères Melvill, sans parler de dame Bess et de Partridge, eussent senti battre leur cœur à l'unisson.

Quant à miss Campbell, cet horizon tant regretté se fût dessiné plus longtemps à ses regards. En effet, depuis la pointe d'Arran jusqu'au promontoire de Cantyre, c'est la mer au sud; depuis le Mull de Cantyre jusqu'à l'extrémité d'Islay, c'est la mer à l'ouest, c'est-à-dire cette immensité liquide que la côte américaine limite seule à trois mille milles de là.

Mais cette route est longue, quelquefois pénible, sinon dangereuse, et il a fallu compter avec ceux des touristes qu'effrayent les éventualités d'une traversée, souvent inclémente, lorsqu'il faut refouler une houle un peu forte dans ces parages des Hébrides.

Aussi les ingénieurs, — Lesseps au petit pied, — ont-ils eu la pensée de faire une île de cette presqu'île de Cantyre. Grâce à leurs travaux, le canal de Crinan a été creusé dans sa partie nord; il abrège le voyage de deux cents milles au moins, et il ne faut pas plus de trois à quatre heures pour le franchir.

C'est par cette voie que le *Columbia* allait achever la traversée de Glasgow à Oban, entre les lochs et les détroits, n'ayant d'autres aspects que des grèves, des forêts, des montagnes. De tous les passagers, miss Campbell, sans doute, fut la seule à regretter l'autre itinéraire; mais il lui fallut bien se résigner. D'ailleurs, cet horizon de mer, ne devait-elle pas le retrouver un peu au delà du canal de Crinan, quelques heures plus tard, et bien avant que le soleil n'eût été l'effleurer de son disque?

Au moment où les touristes, qui s'étaient attardés au « dining-room »,

remontaient sur le pont, le *Columbia* rasait, à l'entrée du loch Ridden, la petite île d'Elbangreig, dernière forteresse où se réfugia le duc d'Argyle, avant que ce héros, écrasé dans la lutte pour l'affranchissement politique et religieux de l'Écosse, n'allât à Édimbourg porter sa tête au couteau de la guillotine écossaise. Puis, le steamer revint au sud, descendit le détroit de Bute, au milieu de cet admirable panorama d'îles arides ou boisées, dont une légère brume estompait les rudes profils. Enfin, après avoir doublé le cap Ardlamont, il reprit direction vers le nord, à travers le loch Fyne, laissa à gauche le village d'East-Tarbert sur la côte de Cantyre, rangea le cap Ardrishaig et atteignit, au bourg de Lochgilphead, l'entrée du canal de Crinan.

En cet endroit, il fallut abandonner le *Columbia*, trop grand pour la navigation du canal. Cette percée, dont les pentes sont rachetées par quinze écluses, ne peut admettre, pendant ses neuf milles de longueur, que d'étroits bâtiments d'un faible tirant d'eau.

Un petit bateau à vapeur, *le Linnet*, attendait les passagers du *Columbia*. Le transbordement s'opéra en quelques minutes. Chacun s'installa, peu à l'aise, sur le spardeck du steamer; puis, le *Linnet* fila rapidement entre les bords du canal, pendant qu'un « bagpiper », un joueur de cornemuse, vêtu du costume national, faisait résonner son instrument. Rien de mélancolique comme ces chants bizarres, soutenus par la basse monotone de trois bourdons, dont le développement n'emploie que les intervalles d'une gamme majeure, à laquelle manque la sensible, comme dans les vieux airs des siècles passés.

Une charmante traversée que celle de ce canal, tantôt percé entre de hautes berges, tantôt accroché au flanc d'une colline couverte de bruyères, ici s'allongeant en pleine campagne, là contenu entre les étroits murs des biefs. Il y a quelque temps d'arrêt dans les sas. Tandis que les pontonniers éclusent rapidement le bateau, les jeunes gens, les jeunes filles, les enfants du pays, viennent poliment offrir aux touristes du lait fraîchement tiré, parlant cet idiome gaélique dont les Celtes se servaient jadis, — langage souvent incompréhensible, même aux Anglais.

Six heures après, — il y avait eu un retard de deux heures à une écluse qui fonctionnait mal, — les hameaux, les fermes de cette région un peu triste, les immenses marais de l'Add, qui s'étendent sur la droite du canal, avaient été dépassés. Le *Linnet* s'arrêtait un peu après le village de Ballanoch. Un second transbordement s'opérait. Les passagers du *Columbia*, devenus

les passagers du *Glengarry*, remontaient dans le nord-ouest pour sortir de la baie de Crinan et doubler la pointe sur laquelle s'élève l'ancien château féodal de Duntroon-Castle.

Depuis l'échappée entrevue au tournant de l'île de Bute, la ligne de mer n'avait pas encore reparu.

On devine aisément ce que devait être l'impatience de miss Campbell. Sur ces eaux bornées de toutes parts, elle aurait pu se croire en pleine Écosse, dans la région des lacs, au milieu du pays de Rob-Roy. Partout des îles pittoresques, avec leurs molles ondulations, leurs plants de bouleaux et de mélèzes.

Enfin le *Glengarry* dépassa la pointe nord de l'île Jura, et la mer se montra jusqu'à la base du ciel, entre cette pointe et l'îlot de Scarba, qui s'en détache.

« La voilà, ma chère Helena ! dit le frère Sam, dont la main se tendit vers l'ouest.

— Ce n'était pas notre faute, ajouta le frère Sib, si ces maudites îles, que le vieux Nick confonde, l'ont un instant cachée à tes yeux !

— Vous êtes tout pardonnés, mes oncles, répondit miss Campbell, mais que ceci ne nous arrive plus ! »

VI

LE GOUFFRE DE CORRYVREKAN.

Il était alors six heures du soir. Le soleil n'avait encore parcouru que les quatre cinquièmes de sa course. Très certainement, le *Glengarry* serait arrivé à Oban, avant que l'astre du jour ne se fût couché dans les eaux de l'Atlantique. Miss Campbell était donc fondée à croire que ses vœux seraient comblés ce soir même. En effet, le ciel, sans nuages ni vapeurs, semblait fait exprès pour l'observation du phénomène, et l'horizon de mer devait rester visible entre les îles Oronsay, Colonsay, Mull, pendant cette dernière partie de la traversée.

Mais un incident très imprévu allait quelque peu retarder la marche du steamer.

Miss Campbell, possédée par son idée fixe, immobile à la même place, ne perdait pas de vue la ligne circulaire, qui se tendait entre les deux îles. A l'affleurement du ciel, la réverbération dessinait un triangle d'argent, dont les dernières nuances venaient mourir au flanc du *Glengarry*.

Sans doute miss Campbell était la seule à bord dont les regards fussent obstinément fixés sur cette partie de l'horizon; aussi fut-elle la seule qui remarqua combien la mer semblait être agitée entre la pointe et l'île Scarba. En même temps, un bruit lointain de lames entre-choquées arrivait jusqu'à elle. Cependant, c'était à peine si la brise soulevait quelques rides sur les eaux presque visqueuses, tant elles étaient calmes, que coupait l'étrave du steamer.

« D'où viennent donc ce trouble et ce bruit? » demanda miss Campbell, en s'adressant à ses oncles.

Les frères Melvill eussent été fort empêchés de lui répondre, car ils ne comprenaient pas plus qu'elle ce qui se passait de là, à trois milles, dans l'étroite passe.

Miss Campbell, s'adressant alors au capitaine du *Glengarry*, qui se promenait sur la passerelle, lui demanda quelle était la cause de ce fracas des eaux et de leur agitation.

« Un simple phénomène de marée, répondit le capitaine. Ce que vous entendez, c'est le bruit du gouffre de Corryvrekan.

— Mais le temps est magnifique, fit observer miss Campbell, et c'est à peine si la brise se fait sentir!

— Aussi ce phénomène ne dépend-il point du temps, répondit le capitaine. C'est un effet de la mer montante, qui, au sortir du Jura-Sund, ne trouve d'issue qu'entre les deux îles de Jura et de Scarba. De là vient que le flot s'y précipite avec une violence extrême, et il serait fort dangereux à une embarcation de petit tonnage de s'y aventurer. »

Le gouffre de Corryvrekan, justement redouté dans ces parages, est cité comme l'un des plus curieux endroits de l'archipel des Hébrides. Peut-être pourrait-on le comparer au raz de Sein, formé par le rétrécissement de la mer entre la chaussée de ce nom et la baie des Trépassés, sur la côte de Bretagne, et au raz Blanchart, à travers lequel se déversent les eaux de la Manche, entre Aurigny et la terre de Cherbourg. La légende affirme qu'il doit son

nom à un prince scandinave, dont le navire y périt dans les temps celtiques. En réalité, c'est un passage dangereux, où bien des bâtiment ont été entraînés à leur perte, et qui, pour la mauvaise réputation de ses courants, peut le disputer au sinistre Maelström des côtes de Norvége.

Cependant miss Campbell ne cessait de regarder les violentes fluctuations de ce raz, lorsque son attention fut plus particulièrement attirée sur un point du détroit. Là, on aurait pu croire qu'un roc émergeait au milieu de la passe, si sa masse ne se fût élevée et abaissée avec les ondulations de la houle.

« Voyez, voyez, capitaine, dit miss Campbell, si ce n'est pas un rocher, qu'est-ce donc ?

— En effet, répondit le capitaine, ce ne peut être qu'une épave, entraînée par les courants, ou plutôt... »

Et prenant sa lunette :

« Une embarcation ! s'écria-t-il.

— Une embarcation ! répondit miss Campbell.

— Oui !... Je ne me trompe pas !... Une chaloupe en perdition sur les eaux du Corryvrekan ! »

A ces paroles du capitaine, les passagers s'étaient aussitôt portés sur la passerelle. Ils regardaient dans la direction du gouffre. Qu'une embarcation eût été entraînée dans la passe, il n'y avait plus aucun doute possible. Prise par les courants de la marée montante, engagée dans l'attraction des remous, elle courait à une perte certaine.

Tous les regards étaient fixés sur ce point du gouffre, à quatre ou cinq milles du *Glengarry*.

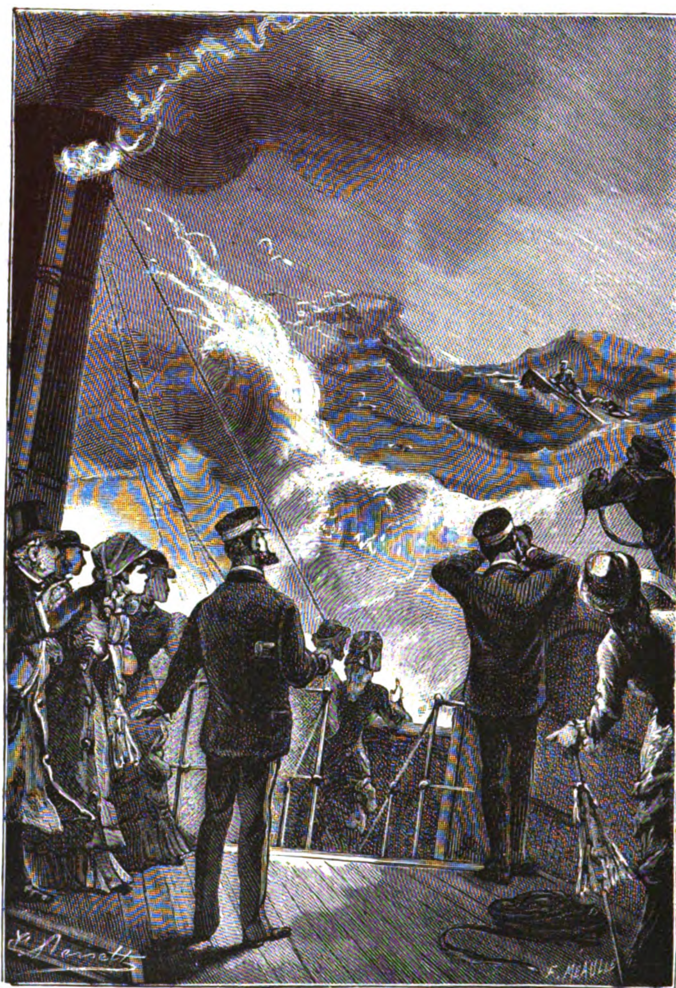
« Ce n'est probablement qu'une chaloupe en dérive, fit observer un des passagers.

— Mais non ! j'aperçois un homme, répondit un autre.

— Un homme... deux hommes ! » s'écria Partridge, qui était venu se placer près de miss Campbell.

En effet, il y avait là deux hommes. Ils n'étaient plus maîtres de cette embarcation. Avec le peu de brise qui venait de terre, leur voile n'aurait pu les tirer des remous, et les avirons eussent été impuissants à les rejeter hors de l'attraction du Corryvrekan.

« Capitaine ! s'écria miss Campbell, nous ne pouvons laisser périr ces malheureux !... Ils sont perdus, si on les abandonne à eux-mêmes !... Il faut aller à leur secours !... Il le faut !... »



Tous les regards étaient fixés sur ce point... (Page 39.)

Tous à bord avaient la même pensée, et tous attendaient la réponse du capitaine.

« Le *Glengarry*, dit celui-ci, ne peut s'aventurer jusqu'au milieu du Corryvrekan! Mais, peut-être, en se rapprochant, arriverait-il à portée de cette chaloupe! »

Et, se retournant vers les passagers, il semblait leur demander un signe d'approbation.

Miss Campbell alla vers lui. »

« Il le faut, capitaine, il le faut!... s'écria-t-elle d'une voix ardente. Mes com-



Ah! matelot, mon imprudence a failli nous coûter cher!... (Page 44.)

pagnons de voyage le voudront comme moi!... Il s'agit de la vie de deux hommes, que vous pourrez peut-être sauver... Oh! capitaine!... Je vous en prie!...

— Oui!... oui! » s'écrièrent quelques-uns des passagers, émus par la chaleureuse intervention de cette jeune fille.

Le capitaine reprit sa lunette, observa attentivement la direction des courants de la passe; puis, s'adressant à l'homme de barre, posté près de lui sur la passerelle :

« Attention à gouverner! dit-il. La barre à tribord! »

Sous l'action du gouvernail, le steamer mit le cap à l'ouest. Le mécanicien reçut l'ordre de forcer de vapeur, et le *Glengarry* ne tarda pas à laisser sur la gauche la pointe de l'île Jura.

Personne ne parlait à bord. Tous les yeux étaient anxieusement fixés sur l'embarcation, qui devenait plus visible.

Ce n'était qu'une petite chaloupe de pêche, dont le mât avait été amené, afin d'éviter le contre-coup des secousses provoquées par le choc violent des lames.

Des deux hommes qui se trouvaient dans cette chaloupe, l'un était étendu à l'arrière; l'autre, faisant force de rames, essayait de sortir du centre d'attraction des eaux. S'il n'y réussissait pas, tous deux étaient perdus.

Une demi-heure après, le *Glengarry* arrivait à la limite du Corryvrekan, et commençait à tanguer fortement sur les premières lames; mais personne, à bord, ne réclamait, bien que la rapidité des courants fût de nature à effrayer de simples touristes.

En effet, dans cette partie du détroit, la mer était uniformément blanche, comme s'il eût soufflé une brise à trois ris. On ne voyait qu'une immense nappe d'écume, que le peu de profondeur des eaux, heurtant le haut fond, soulevait en masses énormes.

La chaloupe n'était plus qu'à un demi-mille. Des deux hommes, celui qui se courbait sur les avirons, faisait de suprêmes efforts pour se dégager du remous. Il comprenait bien que le *Glengarry* venait à son secours, mais il comprenait aussi que le steamer ne pourrait pas s'engager beaucoup plus avant, et que c'était à lui de le rejoindre. Quant à son compagnon, immobile à l'arrière, il semblait qu'il fût privé de sentiment.

Miss Campbell, en proie à la plus vive émotion, ne quittait pas du regard cette embarcation en détresse qu'elle avait été la première à signaler sur les eaux du gouffre, et vers laquelle, grâce à son instante prière, se dirigeait maintenant le *Glengarry*.

Cependant la situation s'aggravait. On pouvait craindre que le steamer n'arrivât pas à temps. Il ne marchait plus déjà qu'à petite vitesse, de manière à éviter quelque avarie grave, et, pourtant, les lames, embarquant par l'avant, menaçaient déjà d'atteindre les claires-voies de la chaufferie, dont elles auraient pu éteindre les feux, — éventualité redoutable au milieu de ces courants de foudre.

Le capitaine, appuyé aux montants de la passerelle, veillait à ne pas

s'écarter du chenal, et manœuvrait habilement, de façon à ne point venir en travers.

La chaloupe, cependant, ne parvenait pas à se dégager des remous. A de certains moments, elle disparaissait tout à coup derrière quelque énorme brisant; à d'autres, saisie par les courants concentriques du gouffre, dont la vitesse s'accroissait proportionnellement à leur rayon, elle filait circulairement avec la rapidité d'une flèche ou plutôt d'une pierre tournoyant au bout de la fronde.

« Plus vite ! plus vite ! » répétait miss Campbell, qui ne pouvait se contenir.

Mais, à la vue de ces masses déferlantes, quelques passagères laissaient déjà échapper des cris d'effroi. Le capitaine, comprenant la responsabilité qu'il encourait, hésitait à continuer sa marche à travers la passe du Corryvrekan.

Et cependant, entre la chaloupe et le *Glengarry*, il y avait à peine la distance d'une demi-encâblure, soit trois cents pieds; aussi pouvait-on aisément reconnaître les malheureux que cette embarcation entraînait à leur perte.

C'était un vieux marin et un jeune homme, le premier étendu à l'arrière, le second luttant aux avirons.

En ce moment, une violente lame assaillit le steamer, et rendit sa situation assez difficile.

En effet, le capitaine ne pouvait aller plus avant dans la passe, et il dut manœuvrer, non sans grand'peine, de manière à se maintenir debout au courant avec quelques tours de roue.

Soudain l'embarcation, après s'être balancée à la crête d'une lame, glissa de côté et disparut.

Il n'y eut qu'un cri à bord, un cri d'épouvante!...

L'embarcation avait-elle sombré? Non. Elle remonta sur le dos d'une autre lame, et un nouvel effort des avirons la rejeta du côté du steamer.

« Hardi! hardi! » crièrent les marins postés à l'avant.

Et ils balançaient une glène de cordes, en guettant l'instant de l'envoyer.

Soudain, le capitaine, voyant une embellie entre deux remous, donna à la machine l'ordre de forcer de vapeur. La vitesse du *Glengarry* s'accentua, et il s'engagea hardiment entre les deux îles, pendant que la chaloupe gagnait encore quelques brasses de son côté.

Les cordes furent alors lancées, saisies, tournées au pied de mât; puis, le

Glengarry fit machine en arrière, afin de se dérober plus rapidement, pendant que l'embarcation, rangée à son flanc, le suivait à la remorque.

En ce moment, le jeune homme, abandonnant les avirons, alla soulever son compagnon dans ses bras, et, les matelots du steamer aidant, ce vieux marin fut hissé à bord. Frappé d'un violent coup de mer, pendant que tous deux étaient entraînés dans la passe, il avait été mis dans l'impossibilité de seconder les efforts du jeune homme, qui n'avait plus eu à compter que sur lui-même.

Cependant celui-ci venait de sauter sur le pont du *Glengarry*. Il n'avait rien perdu de son sang-froid, sa figure était calme, et toute son attitude montrait que le courage moral ne lui était pas moins naturel que le courage physique.

Tout aussitôt il s'empressait de faire donner des soins à son compagnon. C'était le patron de la chaloupe, qu'un bon verre de brandy ne tarda pas à remettre sur pied.

« Monsieur Olivier! dit-il.

— Ah! mon vieux matelot, répondit le jeune homme, et ce coup de mer?...

— Ce n'est rien! J'en ai vu bien d'autres! Déjà il n'y paraît plus!...

— Grâce au ciel!... mais mon imprudence à vouloir toujours aller plus avant, a failli nous coûter cher!... Enfin nous voilà sauvés!

— Avec votre aide, monsieur Olivier!

— Non... avec l'aide de Dieu! »

Et le jeune homme, pressant le vieux marin sur sa poitrine, ne cherchait point à cacher son émotion qui gagnait les témoins de cette scène.

Puis, se retournant vers le capitaine du *Glengarry*, au moment où celui-ci descendait de la passerelle :

« Capitaine, dit-il, je ne sais comment reconnaître le service que vous nous avez rendu...

— Monsieur, je n'ai fait que mon devoir, et, pour tout dire, mes passagers ont plus de droit que moi à vos remerciements. »

Le jeune homme serra cordialement la main du capitaine; puis, retirant son chapeau, il salua les passagers d'un geste gracieux.

A coup sûr, sans l'arrivée du *Glengarry*, son compagnon et lui, entraînés jusqu'au centre du Corryvrekan, eussent été perdus.

Cependant miss Campbell, pendant cet échange de politesses, avait cru devoir se retirer un peu à l'écart. Elle ne voulait pas qu'il fût question de la

part qu'elle avait prise au dénouement de ce dramatique sauvetage. Aussi se tenait-elle sur l'avant de la passerelle, lorsque, tout à coup, comme si sa fantaisie se fût réveillée, ces mots lui échappèrent, au moment où elle se retournait vers le couchant :

« Et le rayon?... Et le soleil?

— Plus de soleil! dit le frère Sam.

— Plus de rayon! » dit le frère Sib.

Il était trop tard. Le disque, qui venait de disparaître derrière un horizon d'une admirable pureté, avait lancé son rayon vert dans l'espace! Mais, à cet instant, la pensée de miss Campbell était ailleurs, et son œil distrait avait manqué cette occasion, qui ne se retrouverait de longtemps peut-être!

« C'est dommage! » murmura-t-elle, sans trop de dépit pourtant, en songeant à tout ce qui venait de se passer.

Cependant le *Glengarry* évoluait pour sortir de la passe du Corryvrekan et reprenait sa route vers le nord. A ce moment, le vieux marin, après une dernière poignée de main donnée à son compagnon, regagna sa chaloupe et fit voile pour l'île Jura.

Quant au jeune homme, dont le « dorlach », sorte de porte-manteau de cuir, avait été mis à bord, c'était un touriste de plus que le *Glengarry* transportait à Oban.

Le steamer, laissant à droite les îles de Shuna et de Luing, où se creusent les riches ardoiseries du marquis de Breadalbane, longea l'île Seil, qui défend cette partie de la côte écossaise; bientôt après, s'engageant dans le Firth of Lorn, il prit entre l'île volcanique de Kerrera et la franche terre; puis, aux dernières lueurs du crépuscule, il jetait ses amarres de poste à l'estacade du port d'Oban.

VII

ARISTOBULUS URSICLOS.

Quand bien même Oban eût attiré un aussi grand concours de baigneurs sur ses plages, que les sations si fréquentées de Brighton, de Margate ou de

Ramsgate, un personnage de la valeur d'Aristobulus Ursiclos n'aurait pu y passer inaperçu.

Oban, sans se placer à la hauteur de ses rivales, est une ville de bains fort recherchée des oisifs du Royaume-Uni. Sa situation sur le détroit de Mull, à l'abri des vents d'ouest, dont l'île Kerrera arrête l'action directe, attire nombre d'étrangers. Les uns viennent se retremper dans ses eaux salutaires; les autres s'y installent comme en un point central, d'où rayonnent les itinéraires pour Glasgow, Inverness et les plus curieuses îles des Hébrides. Il faut ajouter ceci : c'est qu'Oban n'est point, ainsi que tant d'autres stations balnéaires, une sorte de cour d'hôpital; la plupart de ceux qui veulent y passer la saison chaude sont bien portants, et on ne risque pas, comme en certaines villes d'eaux, d'y faire son whist avec deux malades et « un mort ».

Oban compte à peine cent cinquante ans d'existence. Elle offre donc dans la disposition de ses places, l'agencement de ses maisons, le percement de ses rues, un cachet tout moderne. Cependant l'église, sorte de construction normande, surmontée d'un joli clocher, le vieux château de Dunolly, habillé de lierre, dont la masse se dresse sur un roc détaché de sa pointe nord, son panorama d'habitations blanches et de villas multicolores, qui s'étagent sur les collines de l'arrière-plan, enfin les eaux tranquilles de sa baie, sur lesquelles viennent mouiller d'élégants yachts de plaisance, tout cet ensemble présente un pittoresque coup d'œil.

Cette année-là, en ce mois d'août, les étrangers, touristes ou baigneurs, ne manquaient pas à la petite ville d'Oban. Sur les registres de l'un des meilleurs hôtels, depuis quelques semaines déjà, on pouvait lire, entre autres noms, plus ou moins illustres, le nom d'Aristobulus Ursiclos, de Dumfries (Basse-Écosse).

C'était un « personnage » de vingt-huit ans, qui n'avait jamais été jeune et probablement ne serait jamais vieux. Il était évidemment né à l'âge qu'il devait paraître avoir toute sa vie. De tournure, ni bien ni mal; de figure, très insignifiant, avec des cheveux trop blonds pour un homme; sous ses lunettes, l'œil sans regard du myope; un nez court, qui ne semblait pas être le nez de son visage. Des cent trente mille cheveux que doit porter toute tête humaine, d'après les dernières statistiques, il ne lui en restait plus guère que soixante mille. Un collier de barbe encadrait ses joues et son menton, — ce qui lui donnait une face quelque peu simiesque. S'il avait été un singe, c'eût été un

beau singe, — peut-être celui qui manque à l'échelle des Darwinistes pour raccorder l'animalité à l'humanité.

Aristobulus Ursiclos était riche d'argent et encore plus riche d'idées. Trop instruit pour un jeune savant, qui ne sait qu'ennuyer les autres de son instruction universelle, gradué des Universités d'Oxford et d'Édimbourg, il avait plus de science physique, chimique, astronomique et mathématique que de littérature. Au fond, très prétentieux, il ne s'en fallait de presque rien qu'il ne fût un sot. Sa principale manie, ou sa monomanie, comme on voudra, c'était de donner, à tort et à travers, l'explication de tout ce qui rentrait dans des choses naturelles; enfin une sorte de pédant, de relation désagréable. On ne riait pas de lui, parce qu'il n'était pas risible, mais peut-être s'en riait-on, parce qu'il était ridicule. Personne n'eût été moins digne que ce faux jeune homme de s'approprier la devise des francs-maçons anglais : *Audi*, *vide*, *tace*. Il n'écoutait pas, il ne voyait rien, il ne se taisait jamais. En un mot, pour emprunter une comparaison qui est de circonstance dans le pays de Walter Scott, Aristobulus Ursiclos, avec son industrialisme tout positif, rappelait infiniment plus le bailli Nicol Jarvie que son poétique cousin Rob-Roy Mac-Gregor.

Et quelle fille des Highlands, sans en excepter miss Campbell, n'eût préféré Rob-Roy à Nicol Jarvie?

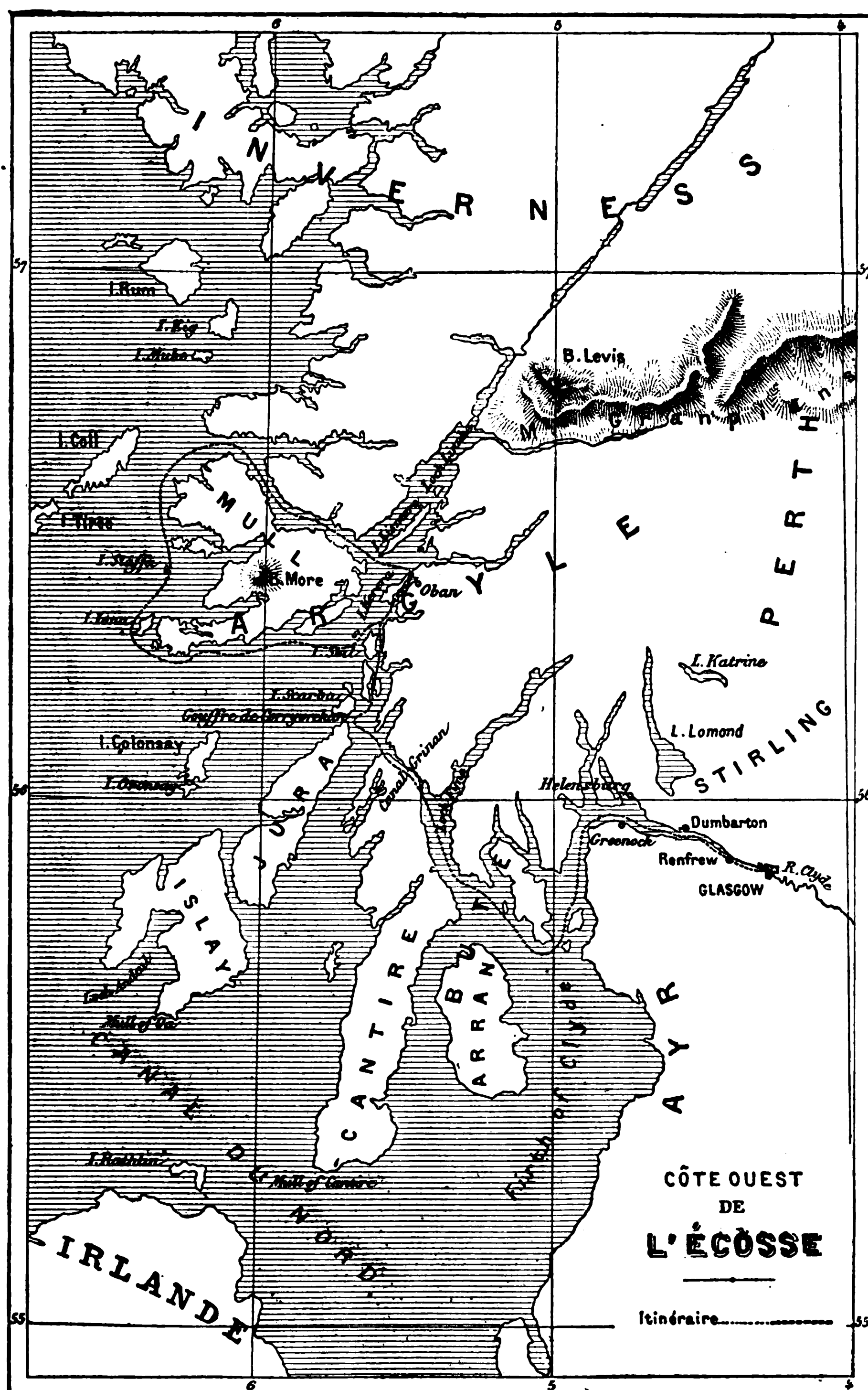
Tel était Aristobulus Ursiclos. Comment les frères Melvill avaient-ils pu s'enticher de ce pédant, au point d'en vouloir faire leur neveu par alliance? Comment avait-il plu à ces dignes sexagénaires? Peut-être uniquement parce qu'il était le premier qui leur eût fait une ouverture de ce genre à propos de leur nièce. Dans une sorte de ravissement naïf, le frère Sam et le frère Sib s'étaient dit, sans doute :

« Voilà un jeune homme riche, de bonne famille, libre de la fortune que les héritages de ses parents et de ses proches ont accumulée sur sa tête, de plus extraordinairement instruit! Ce sera un excellent parti pour notre chère Helena! Ce mariage ira tout seul, et les convenances y sont, puisqu'il nous convient! »

Là-dessus, ils s'étaient offert une bonne prise, puis ils avaient refermé la tabatière commune avec un petit bruit sec, qui semblait dire :

« Voilà une affaire faite! »

Aussi les frères Melvill se regardaient-ils comme très malins d'avoir, grâce à cette bizarre fantaisie du Rayon-Vert, amené miss Campbell à Oban. Là,


INVERNESS
I. Rum
I. Eig
I. Muke
I. Coll
I. Tiree
I. Staffa
I. Iona
B. More
MULL
ARGYLE
Oban
B. Levis
Grampians
PERTH
STIRLING
L. Katrine
L. Lomond
Helensburg
Dumbarton
Greenock
Renfrew
R. Clyde
GLASGOW
Canal Crinan
I. Colonsay
I. Oronsay
JURA
ISLAY
Mull of Oa
CANTIRE
BUTE
ARRAN
Firth of Clyde
AYR
I. Rathlin
Mull of Cantire
CANAL DU NORD
IRLANDE
CÔTE OUEST
DE
L'ÉCOSSE
Itinéraire
Gravé par E. Morieu.



Puis, se retournant vers le capitaine... (Page 44.)

sans que cela parût avoir été préparé, elle pourrait reprendre avec Aristobulus Ursiclos la suite des entrevues que son absence avait dû momentanément suspendre.

C'était pour les plus beaux appartements de Caledonian Hotel que les frères Melvill et miss Campbell avaient échangé le cottage d'Helensburgh. Si leur séjour devait se prolonger à Oban, peut-être serait-il convenable de louer quelque villa sur les hauteurs qui dominent la ville; mais, en attendant, avec l'aide de dame Bess et de Partridge, tous étaient confortablement installés dans l'établissement de maître Mac-Fyne. On verrait plus tard.

C'est donc du vestibule de Caledonian Hotel, situé sur la plage, presque en face de l'estacade, que les frères Melvill sortirent dès neuf heures du matin, le lendemain même de leur arrivée. Miss Campbell reposait encore dans sa chambre du premier étage, sans se douter que ses oncles allaient à la recherche d'Aristobulus Ursiclos.

Ces deux inséparables descendirent sur la plage, et, sachant que leur « prétendant » demeurait dans l'un des hôtels bâtis au nord de la baie, ils se dirigèrent de ce côté.

Il faut bien admettre qu'une sorte de pressentiment les guidait. En effet, dix minutes après leur départ, Aristobulus Ursiclos, qui faisait sa promenade scientifique de chaque matin en suivant le dernier relai de la marée, les rencontrait et échangeait avec eux une de ces poignées de main banales et purement automatiques.

« Monsieur Ursiclos! dirent les frères Melvill.

— Messieurs Melvill! répondit Aristobulus, de ce ton de commande qui joue la surprise. Messieurs Melvill... ici... à Oban?

— Depuis hier soir! dit le frère Sam.

— Et nous sommes heureux, monsieur Ursiclos, de vous voir en parfaite santé, dit le frère Sib.

— Ah! fort bien, messieurs. — Vous connaissez sans doute la dépêche qui vient d'arriver?

— La dépêche? dit le frère Sam. Est-ce que le ministère Gladstone serait déjà?...

— Il ne s'agit point du ministère Gladstone, répondit assez dédaigneusement Aristobulus Ursiclos, mais bien d'une dépêche météorologique.

— Ah vraiment! répondirent les deux oncles.

— Oui! on annonce que la dépression de Swinemunde a marché vers le nord en se creusant sensiblement. Son centre est aujourd'hui près de Stockholm, où le baromètre, en baisse d'un pouce, soit vingt-cinq millimètres, — pour employer le système décimal en usage chez les savants, — marque seulement vingt-huit pouces et six dixièmes, soit sept cent vingt-six millimètres. Si la pression varie peu en Angleterre et en Écosse, elle a baissé d'un dixième hier à Valentia et de deux dixièmes à Stornoway.

— Et de cette dépression?... demanda le frère Sam.

— Il faut conclure?... ajouta le frère Sib.

— Que le beau temps ne se maintiendra pas, répondit Aristobulus

Ursiclos, et que le ciel, se chargeant bientôt avec les vents du sud-ouest, nous apportera les vapeurs du Nord-Atlantique. »

Les frères Melvill remercièrent le jeune savant de leur avoir fait connaître ces intéressants pronostics, et en déduisirent que le Rayon-Vert pourrait bien se faire attendre, — ce dont ils ne furent pas autrement fâchés, puisque ce retard prolongerait leur séjour à Oban.

« Et vous êtes venus, messieurs?... » demanda Aristobulus Ursiclos, après avoir ramassé un silex qu'il examina avec une extrême attention.

Les deux oncles se gardèrent bien de le troubler dans cette étude.

Mais lorsque le silex eut été accroître la collection que renfermait déjà la poche du jeune savant :

« Nous sommes venus avec le dessein bien naturel de passer quelque temps ici, dit le frère Sib.

— Et nous devons ajouter, dit le frère Sam, que miss Campbell nous a accompagnés...

— Ah!... miss Campbell! répondit Aristobulus Ursiclos. — Je crois que ce silex est de l'époque gaélique. Il s'y trouve des traces... — En vérité, je serai enchanté de revoir miss Campbell!... des traces de fer météorique. — Ce climat, remarquablement doux, lui fera le plus grand bien.

— Elle se porte à merveille, d'ailleurs, fit observer le frère Sam, et n'a nul besoin de refaire sa santé.

— Il n'importe, reprit Aristobulus Ursiclos. Ici, l'air est excellent. Zéro vingt et un d'oxygène, et zéro soixante-dix-neuf d'azote, avec un peu de vapeur d'eau, en quantité hygiénique. Quant à l'acide carbonique, à peine quelques vestiges. Je l'analyse tous les matins. »

Les frères Melvill voulurent voir là une aimable attention à l'adresse de miss Campbell.

« Mais, demanda Aristobulus Ursiclos, si vous n'êtes point venus à Oban pour des raisons de santé, messieurs, puis-je savoir pourquoi vous avez quitté votre cottage d'Helensburgh?

— Nous n'avons aucune raison de vous cacher, étant donnée la situation où nous sommes... répondit le frère Sib.

— Dois-je voir dans ce déplacement, reprit le jeune savant en interrompant la phrase commencée, un désir, tout naturel d'ailleurs, de me faire rencontrer avec miss Campbell, en des conditions où nous pourrons mieux apprendre à nous connaître, c'est-à-dire à nous estimer?

— Sans doute, répondit le frère Sam. Nous avons pensé que, de cette façon, le but serait plus vite atteint...

— Je vous approuve, messieurs, dit Aristobulus Ursiclos. Ici, sur ce terrain neutre, miss Campbell et moi, nous pourrons, à l'occasion, causer des fluctuations de la mer, de la direction des vents, de la hauteur des lames, de la variation des marées, et autres phénomènes physiques, qui doivent l'intéresser au plus haut point! »

Les frères Melvill, après avoir échangé un sourire de satisfaction, s'inclinèrent en signe d'assentiment. Ils ajoutèrent qu'à leur retour au cottage d'Helensburgh, ils seraient heureux de recevoir leur aimable hôte à un titre plus définitif.

Aristobulus Ursiclos répondit qu'il en serait d'autant plus heureux, que le gouvernement faisait exécuter, en ce moment, d'importants travaux de dragage sur la Clyde, précisément entre Helensburgh et Greenock, — travaux entrepris dans des conditions nouvelles, au moyen d'engins électriques. Donc, une fois installé au cottage, il pourrait en observer l'application et en calculer le rendement utile.

Les frères Melvill ne purent que reconnaître combien cette coïncidence était favorable à leurs projets. Pendant les heures inoccupées au cottage, le jeune savant serait à même de suivre les diverses phases de ce très intéressant travail.

« Mais, demanda Aristobulus Ursiclos, vous avez sans doute imaginé quelque prétexte pour venir ici, car miss Campbell ne s'attend sans doute pas à me rencontrer à Oban?

— En effet, répondit le frère Sib, et ce prétexte, c'est miss Campbell elle-même qui nous l'a fourni.

— Ah! fit le jeune savant, et quel est-il?

— Il s'agit d'observer un phénomène physique dans certaines conditions qui ne se présentent pas à Helensburgh.

— Vraiment! messieurs, répondit Aristobulus Ursiclos, en assujettissant du doigt ses lunettes. Cela prouve déjà qu'entre miss Campbell et moi il existe quelques affinités sympathiques! — Puis-je savoir quel est ce phénomène dont l'étude ne pouvait se faire au cottage?

— Ce phénomène, c'est tout simplement le Rayon-Vert, répondit le frère Sam.

— Le Rayon-Vert? dit Aristobulus Ursiclos, assez surpris. Je n'ai jamais

entendu parler de cela! Oserai-je vous demander ce que c'est que le Rayon-Vert?»

Les frères Melvill expliquèrent de leur mieux en quoi consistait ce phénomène, que le *Morning Post* avait dernièrement signalé à l'attention de ses lecteurs.

« Peuh! fit Aristobulus Ursiclos, ce n'est là qu'une simple curiosité sans grand intérêt, qui rentre dans le domaine un peu trop enfantin de la physique amusante!

— Miss Campbell n'est qu'une jeune fille, répondit le frère Sib, et elle paraît attacher une importance, exagérée sans doute, à ce phénomène...

— Car elle ne veut pas se marier, a-t-elle dit, avant de l'avoir observé, ajouta le frère Sam.

— Eh bien, messieurs, répondit Aristobulus Ursiclos, on le lui montrera, son Rayon-Vert! »

Puis, tous trois, suivant le petit chemin dessiné à travers les prairies qui bordent la grève, revinrent vers Caledonian Hotel.

Aristobulus Ursiclos ne perdit point cette occasion de faire observer aux frères Melvill combien l'esprit des femmes se plaît aux frivolités, et il déduisit à grands traits tout ce qu'il y aurait à faire pour relever le niveau de leur éducation mal comprise; non qu'il pensât que leur cerveau, moins fourni de matière cérébrale que celui de l'homme, et très différent dans l'agencement de ses lobes, pût jamais arriver à l'intelligence des hautes spéculations! Mais, sans aller jusque-là, peut-être parviendrait-on à le modifier par un entraînement spécial; bien que, depuis qu'il y a des femmes au monde, jamais aucune ne se fût distinguée par une de ces découvertes qui ont illustré les Aristote, les Euclide, les Hervey, les Hanenhman, les Pascal, les Newton, les Laplace, les Arago, les Humphrey Davy, les Edison, les Pasteur, etc. Puis il se lança dans l'explication de divers phénomènes physiques, et discourut de *omni re scibili*, sans plus parler de miss Campbell.

Les frères Melvill l'écoutaient honnêtement, — d'autant plus volontiers qu'ils eussent été incapables de glisser un seul mot à travers ce monologue sans alinéa qu'Aristobulus Ursiclos ponctuait de hums! hums! impérieux et pédagogiques.

Ils arrivèrent ainsi à une centaine de pas de Caledonian Hotel et s'arrêtèrent un instant afin de prendre congé les uns des autres.

Une jeune personne était en ce moment à la fenêtre de sa chambre. Elle

semblait tout affairée, toute décontenancée même. Elle regardait en face, à gauche, à droite, et paraissait chercher des yeux un horizon qu'elle ne pouvait voir.

Tout à coup, miss Campbell, — c'était elle, — aperçut ses oncles. Aussitôt, la fenêtre de se fermer vivement, et quelques instants après, la jeune fille arrivait sur la grève, les bras à demi croisés, la figure sévère, le front chargé de reproches.

Les frères Melvill se regardèrent. A qui en avait Helena ? Était-ce la présence d'Aristobulus Ursiclos qui provoquait ces symptômes d'une surexcitation anormale ?

Cependant le jeune savant s'était avancé et saluait mécaniquement miss Campbell.

« Monsieur Aristobulus Ursiclos... dit le frère Sam, en le présentant avec quelque cérémonie.

— Qui, par le plus grand des hasards... se trouve précisément à Oban !... ajouta le frère Sib.

— Ah !... monsieur Ursiclos ? »

Et miss Campbell lui rendit à peine son salut.

Puis, se retournant vers les frères Melvill, assez embarrassés et ne sachant quelle contenance tenir :

« Mes oncles ? dit-elle sévèrement.

— Chère Helena, répondirent les deux oncles, avec une même intonation de voix visiblement inquiète

— Nous sommes bien à Oban ? demanda-t-elle.

— A Oban... certainement.

— Sur la mer des Hébrides ?

— Assurément.

— Eh bien, dans une heure, nous n'y serons plus !

— Dans une heure ?...

— Je vous avais demandé un horizon de mer ?

— Sans doute, chère fille...

— Auriez-vous la bonté de me montrer où il est ? »

Les frères Melvill, stupéfaits, se retournèrent.

En face, aussi bien dans le sud-ouest que dans le nord-ouest, pas un seul intervalle n'apparaissait entre les îles du large, où le ciel et l'eau vinssent se confondre. Seil, Kerrera, Kismore formaient comme une barrière continue

d'une terre à l'autre. Il fallait bien en convenir, l'horizon demandé et promis manquait au paysage d'Oban.

Les deux frères ne s'en étaient même pas aperçus pendant leur promenade le long de la grève. Aussi, laissant échapper ces deux interjections bien écossaises, qui expriment un véritable désappointement, mêlé de quelque mauvaise humeur :

« Pooh ! fit l'un.

— Pswha ! » répondit l'autre.

VIII

UN NUAGE A L'HORIZON.

Une explication était devenue nécessaire ; mais, comme Aristobulus Ursiclos n'avait rien à voir en cette explication, miss Campbell le salua froidement et retourna vers Caledonian Hotel.

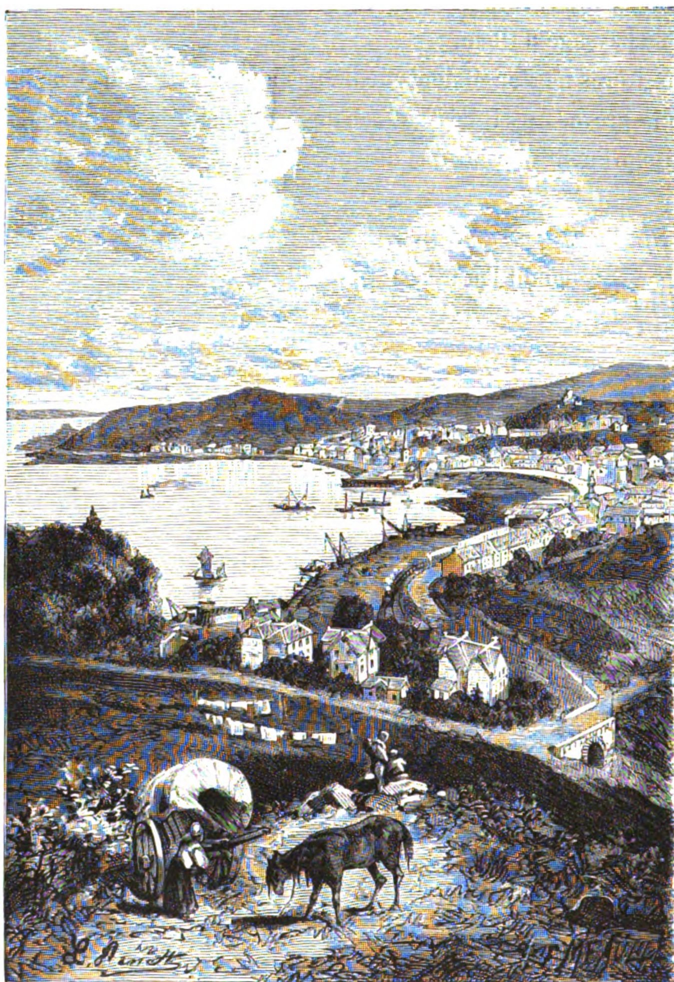
Aristobulus Ursiclos avait rendu non moins froidement son salut à la jeune fille. Évidemment froissé d'avoir été mis en balance avec un rayon, de quelque couleur qu'il fût, il reprit le chemin de la grève, tout en se parlant à lui-même dans les termes les plus convenables.

Le frère Sam et le frère Sib ne se sentaient point dans leur assiette. Aussi, lorsqu'ils furent dans le salon réservé, ils attendirent, l'oreille basse, que miss Campbell leur adressât la parole.

L'explication fut courte, mais nette. On était venu à Oban pour voir un horizon de mer, et on n'en voyait rien, ou si peu, qu'il ne valait pas la peine d'en parler.

Les deux oncles ne purent arguer que de leur bonne foi. Ils ne connaissaient point Oban ! Qui se serait imaginé que la mer, la vraie mer, ne fût pas là, puisque les baigneurs y affluaient ! C'était peut-être le seul point de la côte où, grâce à ces malencontreuses Hébrides, la ligne d'eau circulaire ne se découpât pas sur le ciel !

« Eh bien, dit miss Campbell, d'un ton qu'elle voulut rendre aussi sévère



Oban. (Page 49.)

que possible, il fallait choisir tout autre point qu'Oban, quand bien même on eût dû sacrifier l'avantage de s'y rencontrer avec monsieur Aristobulus Ursiclos ! »

Les frères Melvill, baissant instinctivement la tête, ne répondirent point à ce coup droit.

« Nous allons faire nos préparatifs, dit miss Campbell, et partir aujourd'hui même.

— Partons ! » répondirent les deux oncles, qui ne pouvaient racheter leur étourderie que par un acte d'obéissance passive.



« Et vous êtes venus, messieurs ?... (Page 51.) »

Et aussitôt ces noms de retentir, suivant l'habitude :

« Bet !

— Beth !

— Bess !

— Betsey !

— Betty. »

Dame Bess arriva, suivie de Partridge. Tous deux furent aussitôt prévenus, et sachant que leur jeune maîtresse devait toujours avoir raison, ils ne demandèrent même pas le motif de ce départ précipité.

Mais on avait compté sans maître Mac-Fyne, le propriétaire de Caledonian Hotel.

Ce serait mal connaître ces estimables industriels, même dans l'hospitalière Écosse, si on les croyait capables de laisser partir une famille comprenant trois maîtres et deux domestiques, sans avoir tout fait pour la retenir. C'est ce qui arriva en cette circonstance.

Lorsqu'il eut été mis au courant de cette grave affaire, maître Mac-Fyne déclara que cela pouvait s'arranger à la satisfaction générale, sans parler de la satisfaction particulière qu'il éprouverait à garder le plus longtemps possible d'aussi nobles voyageurs.

Que voulait miss Campbell, et par conséquent que réclamaient messieurs Sib et Sam Melvill? Une vue de mer découverte sur un large horizon ? Rien de plus aisé, puisqu'il ne s'agissait d'observer cet horizon qu'au coucher du soleil. On ne pouvait le voir du littoral d'Oban? Soit! Suffirait-il d'aller se poster sur l'île Kerrera ? Non. La grande île de Mull ne laisserait apercevoir qu'une petite portion de l'Atlantique dans le sud-ouest. Mais, en redescendant la côte, il y avait l'île Seil, qu'un pont rattache à sa pointe nord au littoral écossais. Là, rien qui pût gêner la vue, dans l'ouest, sur les deux cinquièmes du compas.

Or, se rendre à cette île, c'était une simple promenade de quatre à cinq milles, pas davantage, et, lorsque le temps serait propice, une excellente voiture, attelée de bons chevaux, pourrait y conduire en une heure et demie miss Campbell et sa suite.

A l'appui de son dire, l'éloquent hôtelier montrait la carte à grands points, suspendue dans le vestibule de l'hôtel. Miss Campbell put donc constater que maître Mac-Fyne ne cherchait point à en imposer. En effet, au large de l'île Seil se développait un large secteur, comprenant un tiers de cet horizon, sur lequel se traînait le soleil pendant les semaines qui précèdent et suivent l'équinoxe.

L'affaire s'arrangea donc à l'extrême contentement de maître Mac-Fyne et pour le plus grand accommodement des frères Melvill. Miss Campbell leur accorda généreusement son pardon, et ne fit plus aucune allusion désagréable à la présence d'Aristobulus Ursiclos.

« Mais, disait le frère Sam, il est au moins singulier qu'un horizon de mer manque précisément à Oban !

— La nature est si bizarre ! » répondit le frère Sib.

Aristobulus Ursiclos fut très heureux, sans doute, en apprenant que miss Campbell n'irait pas chercher ailleurs un lieu plus propice à ses observations météorologiques; mais il était si absorbé dans ses hauts problèmes qu'il oublia d'en exprimer toute sa satisfaction.

La fantasque jeune fille lui sut probablement gré de cette réserve, car, tout en demeurant indifférente, elle l'accueillit moins froidement à leur première rencontre.

Cependant l'état atmosphérique s'était légèrement modifié. Si le temps restait toujours au beau fixe, quelques nuages, que dissipaient les ardeurs du midi, embrumaient l'horizon au lever et au coucher du soleil. Il était donc inutile d'aller chercher un poste d'observation à l'île Seil. C'eût été peine perdue, et il fallait prendre patience.

Durant ces longues journées, miss Campbell, laissant ses oncles aux prises avec le fiancé de leur choix, allait quelquefois accompagnée de dame Bess, mais le plus souvent seule, errer sur les grèves de la baie. Elle fuyait volontiers tout ce monde d'oisifs, qui constitue la population flottante des villes de bains, à peu près la même partout : des familles, dont l'unique occupation est de voir monter et descendre la mer, pendant que fillettes et garçons se roulent sur le sable humide avec une liberté d'attitudes très britanniques; des gentlemen, graves et flegmatiques, sous leur costume de baigneurs, souvent trop rudimentaire, et dont la grande affaire est de se plonger pendant six minutes dans l'eau salée; des hommes et des dames de grande « respectability », immobiles et raides sur des bancs verts à coussins rouges, feuilletant quelques pages de ces livres cartonnés et peinturlurés au texte compact, dont on abuse quelque peu dans les éditions anglaises; quelques touristes de passage, la lorgnette en bandoulière, le chapeau-casque sur le front, les longues guêtres aux jambes, l'ombrelle sous le bras, qui sont arrivés hier et repartiront demain; puis, au milieu de cette foule, des industriels dont l'industrie est essentiellement ambulante et portative, électriciens qui, pour deux pence, vendent du fluide à qui veut s'en payer la fantaisie; artistes dont le piano mécanique, monté sur roues, mêle aux airs du pays les motifs défigurés des airs de France; photographes en plein vent, qui livrent par douzaines des épreuves instantanées aux familles groupées pour la circonstance; marchands en redingote noire, marchandes en chapeau à fleurs, poussant leurs petites charrettes, où s'étalent les plus beaux fruits du monde; « minstrels », enfin, dont la face grimaçante se dé-

compose sous le cirage qui la couvre, jouant des scènes populaires avec travestissements variés, et chantant de ces complaintes du cru, à couplets innombrables, au milieu d'un cercle d'enfants, qui reprennent gravement les refrains en chœur.

Pour miss Campbell, cette existence des villes de bains n'avait plus ni secret ni charme. Elle préférait s'éloigner de ce va-et-vient de passants, qui semblent aussi étrangers les uns aux autres que s'ils venaient des quatre coins de l'Europe.

Aussi, lorsque ses oncles, inquiets de son absence, voulaient la rejoindre, c'était à la lisière de la grève, sur quelque pointe avancée de la baie, qu'ils devaient aller la chercher

Là, miss Campbell était assise, comme la pensive Minna du *Pirate*, le coude à la saillie d'une roche, la tête appuyée sur sa main, et de l'autre égrenant des baies de cette sorte de fenouil qui croît entre les pierres. Son regard distrait allait d'un « stack », dont la cime rocheuse se dressait à pic, à quelque obscure caverne, un de ces « helyers », comme on dit en Écosse, toute mugissante du flux de la mer.

Au loin, les cormorans étaient rangés en lignes, avec une immobilité de bêtes hiératiques, et elle les suivait au loin des yeux, lorsque, troublés dans leur quiétude, ils s'envolaient en rasant de l'aile la crête des petites lames du ressac.

A quoi songeait la jeune fille? Aristobulus Ursiclos, sans doute, aurait eu l'impertinence, et les oncles cette naïveté de croire qu'elle pensait à lui : ils se seraient trompés.

En son souvenir, miss Campbell revenait aux scènes du Corryvrekan. Elle revoyait la chaloupe en perdition, les manœuvres du *Glengarry*, s'aventurant au milieu de la passe. Elle retrouvait dans le fond de son cœur cette émotion, qui l'avait si étroitement serré, lorsque les imprudents disparurent dans le creux du remous!... Puis, c'était le sauvetage, la corde lancée à propos, l'élégant jeune homme apparaissant sur le pont, calme, souriant, moins ému qu'elle, et saluant du geste les passagers du steamer.

Pour une tête romanesque, il y avait là le début d'un roman; mais il semblait que le roman dût s'en tenir à ce premier chapitre. Le livre commencé s'était refermé brusquement entre les mains de miss Campbell. A quelle page pourrait-elle jamais le rouvrir, puisque « son héros », semblable à quelque Wodan des épopées gaéliques, n'avait pas reparu?

Mais l'avait-elle au moins cherché au milieu de cette foule d'indifférents, qui hantaient les plages d'Oban? Peut-être. L'avait-elle rencontré? Non. Lui, sans doute, n'aurait pu la reconnaître. Pourquoi l'eût-il remarquée à bord du *Glengarry*? Pourquoi serait-il venu à elle? Comment aurait-il deviné qu'il lui devait en partie son salut? Et cependant, c'était elle, avant tous autres, qui avait aperçu l'embarcation en détresse; elle qui, la première, avait supplié le capitaine d'aller à son secours! Et, en réalité, cela lui avait peut-être coûté, ce soir-là, le Rayon-Vert!

On pouvait le craindre, en effet.

Pendant les trois jours qui suivirent l'arrivée de la famille Melvill à Oban, le ciel aurait fait le désespoir d'un astronome des observatoires d'Édimbourg ou de Greenwich. Il était comme ouaté d'une sorte de vapeur, plus décevante que ne l'eussent été des nuages. Lunettes ou télescopes des plus puissants modèles, le réflecteur de Cambridge tout comme celui de Parsontown, ne seraient pas parvenus à la percer. Seul, le soleil eût possédé assez de puissance pour la traverser de ses rayons; mais, à son coucher, la ligne de mer s'estompait de légères brumes, qui empourpraient l'occident des couleurs les plus splendides. Il n'eût donc pas été possible à la flèche verte d'arriver aux yeux d'un observateur.

Miss Campbell, dans son rêve, emportée par une imagination un peu fantasque, confondait alors le naufragé du gouffre de Corryvrekan et le Rayon-Vert dans la même pensée. Ce qui est certain, c'est que l'un n'apparaissait pas plus que l'autre. Si les vapeurs obscurcissaient celui-ci, l'incognito cachait celui-là.

Les frères Melvill, lorsqu'ils s'avisaient d'exhorter leur nièce à prendre patience, étaient assez mal venus. Miss Campbell ne se gênait pas pour les rendre responsables de ces troubles atmosphériques. Eux, alors, s'en prenaient à l'excellent baromètre anéroïde qu'ils avaient eu le soin d'apporter d'Helensburgh, et dont l'aiguille persistait à ne pas remonter. En vérité, ils auraient donné leur tabatière pour obtenir, au coucher de l'astre radieux, un ciel dégagé de nuages!

Quant au savant Ursiclos, un jour, à propos de ces vapeurs dont se chargeait l'horizon, il eut la parfaite maladresse de trouver leur formation toute naturelle. De là à ouvrir un petit cours de physique, il n'y avait qu'un pas, et il le fit en présence de miss Campbell. Il parla des nuages en général, de leur mouvement descendant qui les ramène à l'horizon avec l'abaissement de la tem-

pérature, des vapeurs réduites à l'état vésiculaire, de leur classement scientifique en nimbus, stratus, cumulus, cyrrus! Inutile de dire qu'il en fut pour ses frais d'érudition.

Et ce fut si marqué que les frères Melvill ne savaient quelle attitude prendre pendant cette inopportune conférence !

Oui! miss Campbell « coupa » net le jeune savant, pour employer l'expression du dandysme moderne : d'abord, elle affecta de regarder d'un tout autre côté pour ne point l'entendre; puis, elle leva obstinément les yeux vers le château de Dunolly, afin de ne pas paraître l'apercevoir; enfin elle regarda l'extrémité de ses fins souliers de baigneuse, — ce qui est la marque de l'indifférence la moins dissimulée, la preuve du dédain la plus complète que puisse montrer une Écossaise, aussi bien pour ce que dit son interlocuteur que pour sa propre personne.

Aristobulus Ursiclos, qui ne voyait et n'entendait jamais que lui, qui ne parlait jamais que pour lui seul, ne s'en aperçut pas ou n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

Ainsi se passèrent les 3, 4, 5 et 6 août; mais, pendant cette dernière journée, à la grande joie des frères Melvill, le baromètre remonta de quelques lignes au-dessus de variable.

Le lendemain s'annonça donc sous les plus heureux auspices. A dix heures du matin, le soleil brillait d'un vif éclat, et le ciel étendait au-dessus de la mer son azur d'une limpidité parfaite.

Miss Campbell ne pouvait laisser échapper cette occasion. Une calèche de promenade était toujours tenue à sa disposition dans les écuries de Caledonian Hotel. C'était où jamais le moment de s'en servir.

Donc, à cinq heures du soir, miss Campbell et les frères Melvill prenaient place dans la calèche, conduite par un cocher, habile aux manœuvres du « four in hand », Partridge montait sur le siège de derrière, et les quatre chevaux, caressés par la mèche du long fouet, s'élancèrent sur la route d'Oban à Clachan.

Aristobulus Ursiclos, à son grand regret, — si ce n'est pas à celui de miss Campbell, — occupé de quelque important mémoire scientifique, n'avait pu être de la partie.

L'excursion fut charmante de tous points. La voiture suivait la route du littoral, le long du détroit qui sépare l'île Kerrera de la côte d'Écosse. Cette île, d'origine volcanique, était fort pittoresque, mais elle avait un tort aux yeux de

miss Campbell : c'était de lui cacher l'horizon de mer. Cependant, comme il n'y avait que quatre milles et demi à faire dans ces conditions, elle consentit à en admirer l'harmonieux profil, dont le découpage se dessinait sur un fond de lumière, avec les ruines du chateau danois, qui en couronne la pointe méridionale.

« Ce fut autrefois la résidence des Mac-Douglas de Lorn, fit observer le frère Sam.

— Et pour notre famille, ajouta le frère Sib, ce château a un intérêt historique, puisqu'il fut détruit par les Campbell, qui l'incendièrent, après en avoir massacré sans pitié tous les habitants! »

Ce haut fait parut obtenir plus particulièrement l'approbation de Partridge, qui battit doucement des mains en l'honneur du clan.

Lorsque l'île Kerrera fut dépassée, la voiture s'engagea sur une route étroite, légèrement accidentée, conduisant au village de Clachan. Là, elle prit cet isthme factice, qui, sous la forme d'un pont, enjambe la petite passe et unit l'île Seil au continent. Une demi-heure plus tard, après avoir laissé la voiture dans le fond d'un ravin, les excursionnistes gravissaient la pente assez raide d'une colline et venaient s'asseoir sur l'extrême bordure des roches, à la lisière du littoral.

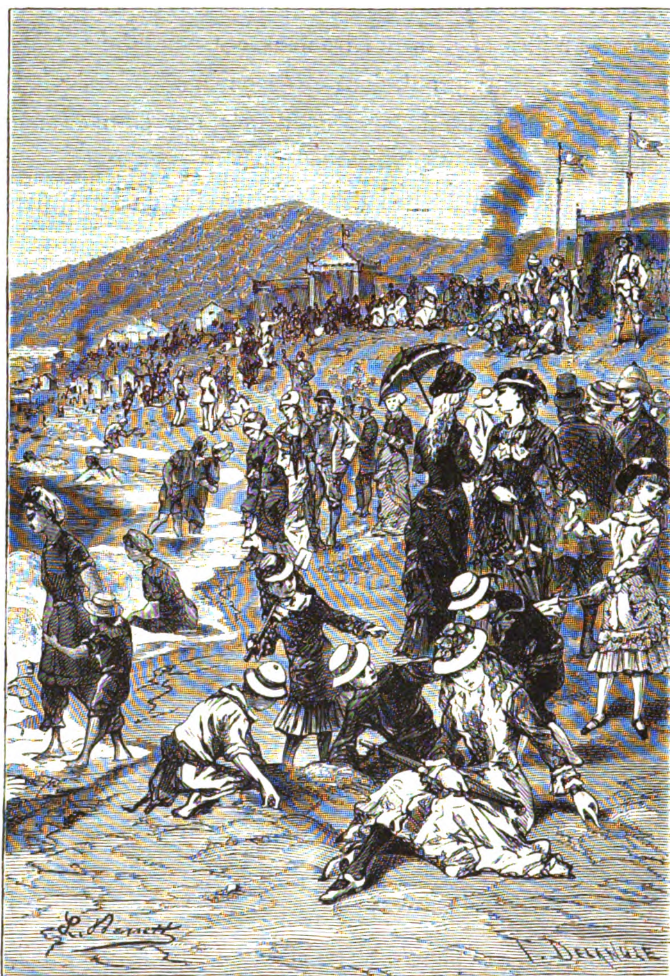
Cette fois, rien ne pouvait gêner la vue d'observateurs, tournés vers l'ouest : ni l'îlot d'Easdale, ni celui d'Inish, échoués auprès de Seil. Entre la pointe Ardanalish de l'île Mull, l'une des plus grandes des Hébrides, au nord-est, et l'île Colonsay, au sud-ouest, se découpait un large morceau de mer, sur lequel le disque solaire allait bientôt noyer ses feux.

Miss Campbell, tout à sa pensée, se tenait un peu en avant. Quelques oiseaux de proie, aigles ou faucons, animant seuls cette solitude, planaient au-dessus des « dens », sortes de vallons creusés comme des entonnoirs à parois rocheuses.

Astronomiquement, le soleil, à cette époque de l'année et pour cette latitude, devait se coucher à sept heures cinquante-quatre minutes, précisément dans la direction de la pointe Ardanalish.

Mais, quelques semaines plus tard, il eût été impossible de le voir disparaître derrière la ligne de mer, car la masse de l'île Colonsay l'eût dérobé aux regards.

Ce soir là, le temps et l'endroit étaient donc bien choisis pour l'observation du phénomène.



Pendant que fillettes et garçons se roulent sur le sable... (Page 59.)

En ce moment, le soleil se dirigeait par une trajectoire oblique sur l'horizon nettement dégagé.

Les yeux éprouvaient quelque peine à soutenir l'éclat de son disque passé au rouge ardent, que les eaux réflétaient en une longue traînée de lumière.

Et cependant, ni miss Campbell, ni ses oncles n'eussent consenti à fermer les paupières, non! pas même un instant.

Mais, avant que l'astre n'eût mordu l'horizon de son bord inférieur, miss Campbell poussa un cri de déception!



Miss Campbell regardait le superbe lointain .. (Page 67.)

Un petit nuage venait d'apparaître, délié comme un trait, long comme la flamme d'un vaisseau de guerre. Il coupait le disque en deux parties inégales, et semblait s'abaisser avec lui jusqu'au niveau de la mer.

Il semblait qu'un souffle, si léger qu'il fût, eût suffi à le chasser, à le dissiper!... Le souffle ne se produisit pas!

Et, lorsque le soleil fut réduit à un arc minuscule, ce fut cette fine vapeur qui circonscrivit à sa place la ligne du ciel et de l'eau.

Le Rayon-Vert, perdu dans ce petit nuage, n'avait pu arriver à l'œil des observateurs.

IX

PROPOS DE DAME BESS.

Le retour à Oban se fit silencieusement. Miss Campbell ne parlait pas : les frères Melvill n'osaient parler. Ce n'était pourtant point leur faute, si cette malencontreuse vapeur avait apparu juste à point pour absorber le dernier rayon du soleil. Après tout, il ne fallait pas désespérer. La belle saison devait se prolonger pendant plus de six semaines encore. Si, durant toute la durée de l'automne, quelque beau soir ne venait pas offrir son horizon sans brumes, ce serait véritablement jouer de malheur!

Cependant, c'était une admirable soirée perdue, et le baromètre ne paraissait pas devoir en promettre une semblable, — de sitôt du moins. En effet, pendant la nuit, la capricieuse aiguille de l'anéroïde revint doucement vers le variable. Mais ce qui était encore du beau temps pour tout le monde ne pouvait satisfaire miss Campbell.

Le lendemain, 8 août, quelques chaudes vapeurs tamisaient les rayons solaires. La brise de midi, cette fois, ne fut point assez forte pour les dissiper. Une vive coloration empourpra le ciel vers le soir. Toutes les nuances fondues, depuis le jaune de chrome jusqu'au sombre outremer, firent de l'horizon une éblouissante palette de coloriste. Sous le voile floconneux de petites nuées, le coucher du soleil teinta l'arrière-plan du littoral de tous les rayons du spectre, sauf celui que la fantaisiste et superstitieuse miss Campbell tenait à voir.

Et cela fut ainsi le lendemain, puis le surlendemain. La calèche resta donc sous la remise de l'hôtel. A quoi bon aller au-devant d'une observation que l'état du ciel rendait impossible? Les hauteurs de l'île Seil ne pouvaient être plus favorisées que les plages d'Oban, et mieux valait ne point courir à quelque désappointement.

Sans être de plus mauvaise humeur qu'il ne convenait, miss Campbell se contentait, le soir venu, de rentrer dans sa chambre, boudant ce peu com-

plaisant soleil. Elle se reposait alors de ses longues promenades et rêvait tout éveillée. A quoi? A cette légende qui se rattachait au Rayon-Vert? Lui fallait-il encore l'apercevoir pour voir clair dans son cœur? Dans le sien, non peut-être, mais dans celui des autres?

Ce jour-là, accompagnée de dame Bess, c'était aux ruines de Dunolly-Castle qu'Helena avait été promener sa déconvenue. En cet endroit, du pied d'un vieux mur, tapissé des épaisses hautes-lisses du lierre, rien de plus admirable que le panorama formé par l'échancrure de la baie d'Oban, les sauvages aspects de Kerrera, les îlots semés dans la mer des Hébrides, et cette grande île de Mull, dont les roches occidentales reçoivent les premiers assauts des tempêtes venues de l'Ouest-Atlantique.

Et alors miss Campbell regardait le superbe lointain qui se développait devant ses yeux; mais le voyait-elle? Est-ce que quelque souvenir ne s'obstinait pas à la distraire? En tout cas, on peut affirmer que ce n'était pas l'image d'Aristobulus Ursiclos. En vérité, il aurait été mal venu, ce jeune pédant, à entendre les opinions que, ce jour-là, dame Bess émettait si franchement à son propos.

« Il ne me plaît pas! redisait-elle. Non! il ne me plaît pas! Il ne pense qu'à se plaire à lui-même! Quelle figure ferait-il dans le cottage d'Helensburgh? Il est du clan des « Mac-Égoïstes », ou je ne m'y connais pas! Comment messieurs Melvill ont-ils eu la pensée qu'il pourrait jamais être leur neveu? Partridge ne peut pas plus le souffrir que moi, et Partridge s'y connaît! Voyons, miss Campbell, est-ce qu'il vous plait?

— De qui parles-tu? demanda la jeune fille, qui n'avait rien entendu des propos de dame Bess.

— De celui à qui vous ne pouvez penser... ne fût-ce que pour l'honneur du clan!

— A qui donc crois-tu que je ne puisse penser?

— Mais à ce monsieur Aristobulus, qui ferait mieux d'aller voir de l'autre côté de la Tweed, s'il y a jamais eu des Campbell en quête d'Ursiclos! »

Dame Bess ne mâchait pas ses paroles, d'ordinaire, mais il fallait qu'elle fût singulièrement montée pour se mettre en contradiction avec ses maîtres, — au profit de sa jeune maîtresse, il est vrai! Elle sentait bien, d'ailleurs, qu'Helena montrait pour ce prétendant plus que de l'indifférence. A la vérité, elle n'aurait pu imaginer que cette indifférence était doublée d'un sentiment plus vif à l'égard d'un autre.

Cependant dame Bess en eut peut-être le soupçon, lorsque miss Campbell lui demanda si elle avait revu à Oban ce jeune homme, auquel le *Glengarry* avait si heureusement prêté secours et assistance.

« Non, miss Campbell, répondit dame Bess, il a dû repartir aussitôt, mais Patridge croit l'avoir aperçu...

— Quand cela?

— Hier, sur la route de Dalmaly. Il revenait, le sac au dos, comme un artiste en voyage! Ah! c'est un imprudent, ce jeune homme! Se laisser ainsi prendre au gouffre de Corryvrekan, cela est de mauvais augure pour l'avenir! Il ne se trouvera pas toujours quelque bâtiment pour lui venir en aide, et il lui arrivera malheur!

— Le crois-tu, dame Bess? S'il a été imprudent, il s'est montré courageux, du moins, et dans ce péril, son sang-froid ne paraît pas l'avoir abandonné un instant!

— C'est possible, mais bien certainement, miss Campbell, reprit dame Bess, ce jeune homme n'a pas su que c'est à vous qu'il doit peut-être d'avoir été sauvé, car, le lendemain de son arrivée à Oban, il serait au moins venu vous remercier...

— Me remercier? répondit miss Campbell. Et pourquoi? Je n'ai fait pour lui que ce que j'eusse fait pour tout autre, et crois-le bien, ce que tout autre aurait fait à ma place!

— Est-ce que vous le reconnaîtriez? demanda dame Bess, en regardant la jeune fille.

— Oui, répondit franchement miss Campbell, et j'avoue que le caractère de sa personne, le courage tranquille qu'il montrait en apparaissant sur le pont, comme s'il ne venait pas d'échapper à la mort, les affectueuses paroles qu'il a dites à son vieux compagnon en le pressant sur sa poitrine, tout cela m'a vivement frappée!

— Ma foi, répliqua la digne femme, à qui il ressemble, moi, je ne pourrais guère le dire; mais, en tout cas, il ne ressemble pas à ce monsieur Aristobulus Ursiclos! »

Miss Campbell sourit, sans rien répondre, se leva, resta un instant immobile en jetant un dernier regard jusqu'aux lointaines hauteurs de l'île de Mull; puis, suivie de dame Bess, elle redescendit l'aride sentier, qui conduit à la route d'Oban.

Ce soir-là, le soleil se couchait dans une sorte de poussière lumineuse,

légère comme un tulle paillonné, et son dernier rayon s'absorbait encore dans les brumes du soir.

Miss Campbell retourna donc à l'hôtel, fit peu d'honneur au dîner que ses oncles avaient commandé à son intention, et, après une courte promenade sur la grève, elle rentra dans sa chambre.

X

UNE PARTIE DE CROQUET.

Les frères Melvill, il faut bien l'avouer, commençaient à compter les jours, s'ils n'en étaient pas encore à compter les heures. Cela ne marchait pas comme ils le voulaient. L'ennui visible de leur nièce, ce besoin d'être seule qui lui prenait, le peu d'accueil qu'elle faisait au savant Ursiclos, et dont celui-ci se préoccupait peut-être moins qu'eux-mêmes, tout cela n'était pas pour rendre agréable ce séjour à Oban. Ils ne savaient qu'imaginer dans le but de rompre cette monotonie. Ils guettaient, inutilement, les moindres variations atmosphériques. Ils se disaient que, son désir satisfait, miss Campbell redeviendrait sans doute plus traitable, — au moins pour eux.

C'est que, depuis deux jours, Helena, plus absorbée encore, oubliait de leur donner ce baiser du matin, qui les mettait en bonne humeur pour le reste de la journée.

Cependant le baromètre, insensible aux récriminations des deux oncles, ne se décidait point à prédire une modification prochaine du temps. Quel que fût leur soin à le frapper dix fois par jour d'un petit coup sec pour déterminer une oscillation de l'aiguille, l'aiguille ne remontait pas d'une ligne. Oh! ces baromètres!

Toutefois, les frères Melvill eurent une idée. Dans l'après-midi du 11 août, ils s'imaginèrent de proposer à miss Campbell une partie de croquet, afin de la distraire, s'il était possible, et, bien qu'Aristobulus Ursiclos dût en être, Helena ne refusa pas, tant elle savait leur faire plaisir.

Il faut dire que le frère Sam et le frère Sib se piquaient d'être de première

force à ce jeu, si en honneur dans le Royaume-Uni. Ce n'est, on le sait, que l'ancien «mail», très heureusement approprié au goût de la jeunesse féminine.

Or, il y avait précisément à Oban plusieurs aires disposées pour les manœuvres du croquet. Que dans la plupart des villes de bains on se contente d'un emplacement plus ou moins bien nivelé, pelouse ou grève, cela prouve moins l'exigence des joueurs que leur indifférence ou leur peu de zèle pour cette noble distraction. Ici les aires étaient, non sablonneuses, mais gazonnées, comme il convient, — ce qu'on appelle des « crockets-grounds », — humectées chaque soir avec des pompes d'arrosage, roulées chaque matin avec un engin spécial, douces comme un velours passé au laminoir. De petits cubes de pierre, affleurant le sol, étaient destinés à l'emplantement des piquets et des arceaux. En outre, un fossé, creusé de quelques pouces, délimitait chaque emplacement et lui donnait les douze cents pieds carrés, nécessaires aux opérations des joueurs.

Que de fois les frères Melvill avaient regardé avec envie les jeunes gens et les jeunes filles, qui manœuvraient sur ces terrains d'élite! Aussi quelle satisfaction ce fut pour eux lorsque miss Campbell se rendit à leur invitation. Ils allaient donc pouvoir la distraire, tout en se livrant à leur jeu favori, au milieu de spectateurs qui ne leur manqueraient pas, ici comme à Helensburgh. Les vaniteux!

Aristobulus Ursiclos, prévenu, consentit à suspendre ses travaux, et se trouvait à l'heure dite sur le théâtre de la lutte. Il avait cette prétention d'être aussi fort au croquet en théorie qu'en pratique, de le jouer en savant, en géomètre, en physicien, en mathématicien, en un mot, par A + B, comme il convient à une tête à x.

Ce qui ne plaisait que tout juste à miss Campbell, c'est qu'elle allait nécessairement avoir ce jeune pédant pour partenaire. Et pouvait-il en être autrement? Ferait-elle à ses deux oncles le chagrin de les séparer dans la lutte, de les opposer l'un à l'autre, eux si unis de pensée et de cœur, de corps et d'esprit, eux qui ne jouaient jamais qu'ensemble! Non! elle ne l'eût pas voulu!

« Miss Campbell, lui dit tout d'abord Aristobulus Ursiclos, je suis heureux d'être votre second, et si vous me permettez de me laisser vous expliquer la cause déterminante des coups...

— Monsieur Ursiclos, répondit Helena en le prenant à part, il faudra laisser gagner mes oncles.

— Gagner ?...

— Oui... sans en avoir l'air.

— Mais, miss Campbell...

— Ils seraient trop malheureux de perdre.

— Cependant... permettez!... répondit Aristobulus Ursiclos. Ce jeu du croquet m'est connu géométriquement, je puis m'en vanter! J'ai calculé la combinaison des lignes, la valeurs des courbes, et je pense avoir quelques prétentions...

— Je n'ai d'autre prétention, répondit miss Campbell, que celle d'être agréable à nos adversaires. D'ailleurs ils sont très forts au croquet, je vous en préviens, et je ne pense pas que toute votre science puisse lutter contre leur adresse.

— Nous verrons bien! » murmura Aristobulus Ursiclos, qu'aucune considération n'aurait pu déterminer à se laisser volontairement battre, — même pour plaire à miss Campbell.

Cependant, la boîte renfermant les piquets, les marques, les arceaux, les boules, les maillets, avait été apportée par le garçon de service du « crocket-ground ».

Les arceaux, au nombre de neuf, furent disposés en losange sur les petites dalles, et les deux piquets se dressèrent à chaque extrémité du grand axe de ce losange.

« Au tirage! » dit le frère Sam.

Les marques furent placées dans un chapeau. Chacun des joueurs en prit une au hasard.

Le sort donna les couleurs suivantes pour l'ordre de la partie : une boule et un maillet bleu au frère Sam; une boule et un maillet rouge à Ursiclos ; une boule et un maillet jaune au frère Sib; une boule et un maillet vert à miss Campbell.

« En attendant le rayon de même couleur! dit-elle. Voilà qui est de bon augure! »

C'était au frère Sam de commencer, et il commença, après avoir échangé une bonne prise avec son partenaire.

Il fallait le voir, le corps ni trop droit, ni trop incliné, la tête demi-tournée, de manière à frapper sa boule à l'endroit juste, les mains placées l'une près de l'autre sur le manche du maillet, la gauche au-dessous, la droite au-dessus, les jambes fermes, les genoux légèrement pliés pour contre-balancer l'im-



La boule, adroitement lancée... (Page 72.)

pulsion du coup, le pied gauche en face de la boule, le pied droit reporté un peu en arrière! Un type accompli du gentleman-crocketer!

Alors le frère Sam leva son maillet, en lui faisant doucement décrire un demi-cercle; puis il frappa la boule, placée à dix-huit pouces du « fock » ou piquet de départ, et n'eut pas à user du droit, qui lui appartenait, de recommencer trois fois cette première opération.

En effet, la boule, adroitement lancée, passa sous le premier arceau, ensuite sous le deuxième; un autre coup lui fit franchir le troisième, et ce ne fut qu'à l'entrée du quatrième qu'elle prit un peu trop « de fer » et s'arrêta.



Miss Campbell jouait fort bien... (Page 75.)

C'était magnifique pour un début. Aussi, un très flatteur murmure courut-il parmi les spectateurs, qui se tenaient en dehors du petit fossé de l'aire gazonnée

Au tour d'Aristobulus Ursiclos de jouer. Ce fut moins heureux. Maladresse ou malechance, il dut s'y reprendre à trois fois pour faire passer sa boule sous le premier arceau, et il manqua le second.

« Il est probable, fit-il observer à miss Campbell, que cette boule n'est pas parfaitement calibrée. Dans ce cas, le centre de gravité, placé excentriquement, la fait devier de sa course...

— « A vous, oncle Sib, » dit miss Campbell, sans rien écouter de cette scientifique explication.

Le frère Sib fut digne du frère Sam. Sa boule passa deux arceaux et s'arrêta près de la boule d'Aristobulus Ursiclos, qui lui servit à franchir le troisième, après qu'il l'eut roquée, c'est-à-dire frappée à distance; puis, il roqua de nouveau le jeune savant, dont toute la physionomie semblait dire : « Nous ferons mieux que cela ! » Enfin, les deux boules ayant été mises en contact, il posa le pied sur la sienne, il la poussa d'un vigoureux coup de maillet, et croqua la boule de son adversaire, c'est-à-dire que, par un effet de contre-coup, il l'envoya à soixante pas, bien au delà du fossé limitatif.

Aristobulus Ursiclos dut courir après sa boule; mais il le fit posément, en homme réfléchi, et il attendit dans l'attitude d'un général qui médite un grand coup.

Miss Campbell prit la boule verte, à son tour, et passa adroitement les deux premiers arceaux.

La partie continua dans des conditions très avantageuses pour les frères Melvill, qui s'en donnaient de roquer et de croquer les boules adverses. Quel massacre! Ils se faisaient de petits signes, ils se comprenaient d'un coup d'œil, sans avoir même besoin de parler, et, finalement, ils prenaient l'avance, à la grande satisfaction de leur nièce, mais au grand déplaisir d'Aristobulus Ursiclos.

Miss Campbell, cependant, se voyant suffisamment distancée, cinq minutes après le début de la partie, se mit à jouer plus sérieusement, et montra beaucoup plus d'habileté que son partenaire, qui ne lui épargnait pourtant pas les conseils scientifiques.

« L'angle de réflexion, lui disait-il, est égal à l'angle d'incidence, et cela doit vous indiquer la direction que doivent prendre les boules, après le choc. Il faut donc profiter de...

— Mais profitez vous-même, lui répondait miss Campbell. Me voici, monsieur, de trois arceaux en avant de vous ! »

Et, en effet, Aristobulus Ursiclos restait piteusement en arrière. Dix fois il avait déjà tenté de franchir le double arceau central, sans y parvenir. Il s'en prit donc a cet ustensile, il le fit redresser, il en modifia l'écartement et tenta de nouveau la fortune.

La fortune ne lui fut pas favorable. Sa boule heurta chaque fois le fer, et il ne parvint point à passer.

En vérité, miss Campbell aurait eu le droit de se plaindre de son partenaire. Elle jouait fort bien, elle, et méritait les compliments que ne lui ménageaient point ses deux oncles. Rien de charmant comme de la voir se livrant tout entière à ce jeu, si bien fait pour développer les grâces du corps; son pied droit à demi levé du bout, afin de maintenir sa boule au moment de croquer l'autre, ses deux bras coquettement arrondis, lorsqu'elle faisait décrire une demi-circonférence à son maillet, l'animation de sa jolie figure, légèrement inclinée vers le sol, sa taille, qui se balançait d'un mouvement délicieux, tout cet ensemble était adorable à regarder! Et cependant Aristobulus Ursiclos n'en voyait rien.

On avouera qu'il enrageait, le jeune savant. En effet, les frères Melvill avaient maintenant une avance telle qu'il serait bien difficile de les rattraper. Et, cependant, les aléas du jeu de croquet sont si inattendus, qu'il ne faut jamais désespérer de la victoire.

La partie continuait donc dans ces conditions inégales, quand un incident se produisit.

Aristobulus Ursiclos trouva enfin l'occasion de roquer la boule du frère Sam, qui venait de repasser l'arceau central, devant lequel il était, lui, obstinément retenu. Véritablement dépité, tout en s'efforçant à rester calme aux yeux de l'assistance, il voulut faire un coup de maître, et rendre la pareille à son adversaire, en l'envoyant hors des limites de l'aire du jeu. Il posa donc sa boule près de celle du frère Sam, il assura son adhérence en tassant l'herbe avec le plus grand soin, il appuya dessus le pied gauche, et, décrivant une circonférence presque entière, afin de donner plus de force au choc, il fit rapidement tournoyer son maillet.

Quel cri lui échappa! Ce fut un hurlement de douleur! Le maillet, mal dirigé, avait atteint, non la boule, mais le pied du maladroit, et le voilà, sautillant sur une jambe, en poussant des gémissements, très naturels sans doute, mais quelque peu ridicules.

Les frères Melvill coururent à lui. Heureusement le cuir de sa bottine avait amorti la violence du coup, la contusion était sans gravité. Mais Aristobulus Ursiclos crut devoir expliquer ainsi sa mésaventure.

« Le rayon, figuré par son maillet, dit-il en professant, non sans quelque grimace, a décrit un cercle concentrique à celui qui aurait dû raser tangentiellement le sol, parce que j'avais tenu ce rayon un peu trop court. De là ce choc...

— Et alors, monsieur, nous allons cesser la partie? demanda miss Campbell.

— Cesser la partie! s'écria Aristobulus Ursiclos ! Nous avouer vaincus? Jamais! En prenant les formules du calcul des probabilités, on trouverait encore que...

— Soit ! continuons ! » répondit miss Campbell.

Mais toutes les formules du calcul des probabilités n'auraient donné que bien peu de chances aux adversaires des deux oncles. Déjà le frère Sam était « rover », c'est-à-dire que, sa boule ayant franchi tous les arceaux, il avait touché le « besan » ou piquet d'arrivée, et que son jeu ne consistait plus qu'à venir en aide à son partenaire, en croquant ou roquant toutes les boules à sa convenance.

En effet, quelques coups après, la partie était définitivement gagnée, et les frères Melvill triomphaient, mais modestement, comme il convient à des maîtres. Quant à Aristobulus Ursiclos, en dépit de ses prétentions, il n'était même pas parvenu à franchir l'arceau central.

Sans doute, miss Campbell voulut alors paraître beaucoup plus dépitée qu'elle ne l'était réellement, et d'un vigoureux coup de maillet, elle frappa sa boule, sans trop en calculer la direction.

La boule s'élança hors du périmètre circonscrit par le petit fossé, du côté de la mer, s'enleva en rebondissant sur un galet, et, comme eût dit Aristobulus Ursiclos, sa pesanteur multipliée par le carré de la vitesse aidant, elle dépassa la lisière de la grève.

Coup malheureux !

Un jeune artiste était là, assis devant son chevalet, en train de prendre une vue de la mer, bornée par la pointe méridionale de la rade d'Oban. La boule, atteignant la toile en son plein, tacha sa couleur verte de toutes les couleurs de la palette qu'elle frôla en passant, et renversa le chevalet à quelques pas de là.

Le peintre se retourna tranquillement et dit:

« D'ordinaire, on prévient avant de commencer un bombardement! Nous ne sommes pas en sûreté ici! »

Miss Campbell, ayant eu le pressentiment de cet accident, avant même qu'il ne se fût produit, avait couru vers la grève :

« Ah ! monsieur, dit elle, en s'adressant au jeune artiste, veuillez me pardonner ma maladresse ! »

Celui-ci se leva, salua en souriant la belle jeune fille, toute confuse, qui venait s'excuser...

C'était le « naufragé » du gouffre de Corryvrekan!

XI

OLIVIER SINCLAIR.

Olivier Sinclair était un « joli homme », pour employer l'expression jadis usitée en Écosse à l'égard des garçons braves, prompts et alertes; mais, si cette expression lui convenait au moral, il faut avouer qu'elle ne lui convenait pas moins au physique.

Dernier rejeton d'une honorable famille d'Édimbourg, ce jeune Athénien de l'Athènes du Nord était le fils d'un ancien conseiller de cette capitale du Mid-Lothian. Sans père ni mère, élevé par son oncle, l'un des quatre baillis de l'administration municipale, il avait fait de bonnes études à l'Université; puis, à l'âge de vingt ans, un peu de fortune lui assurant au moins l'indépendance, curieux de voir le monde, il visita les principaux États de l'Europe, l'Inde, l'Amérique, et la célèbre *Revue d'Édimbourg* ne refusa pas, en quelques occasions, de publier ses notes de voyages. Peintre distingué, qui aurait pu vendre ses œuvres à haut prix, s'il l'eût voulu, poète, à ses heures, — et qui ne le serait à un âge où toute l'existence vous sourit? — cœur chaud, nature artiste, il était fait pour plaire et plaisait sans pose ni fatuité.

Il est facile de se marier dans la capitale de la vieille Calédonie. En effet, les sexes y sont en proportion très inégale, et le faible, numériquement, l'emporte de beaucoup sur le fort. Aussi un jeune homme, instruit, aimable, comme il faut, fort bien fait de sa personne, ne peut-il manquer d'y trouver plus d'une héritière à son goût.

Et cependant, Olivier Sinclair, à vingt-six ans, ne semblait pas encore avoir éprouvé le besoin de vivre à deux. Le sentier de la vie lui paraissait-il donc trop étroit pour y marcher coude à coude? Non, sans doute, mais il est plus probable qu'il se trouvait mieux d'aller seul, de prendre par les chemins de

traverse, de courir à sa fantaisie, surtout avec ses goûts d'artiste et de voyageur.

Pourtant, Olivier Sinclair était bien fait pour inspirer plus que de la sympathie à quelque jeune et blonde fille de l'Écosse. Sa taille élégante, sa physionomie ouverte, son air franc, sa mâle figure, énergique par les traits, douce par les yeux, la grâce de ses mouvements, la distinction de ses manières, sa parole facile et spirituelle, l'aisance de sa démarche, le sourire de son regard, tout cet ensemble était de nature à charmer. Lui ne s'en doutait guère n'étant point fat, ou n'y songeait pas n'étant point d'humeur à s'enchaîner. D'ailleurs, s'il donnait lieu à ces appréciations flatteuses pour sa personne dans le clan féminin de l'Auld-Reeky[1], il ne plaisait pas moins à ses compagnons de jeunesse, à ses camarades de l'Université : suivant la jolie expression gaélique, il était de ceux « qui ne tournent jamais le dos ni à un ami, ni à un ennemi ».

Eh bien, ce jour-là, il faut pourtant convenir qu'au moment de l'attaque, il tournait le dos à miss Campbell. Miss Campbell, il est vrai, n'était ni son ennemie ni son amie. Aussi, dans cette attitude, n'avait-il pu voir venir la boule, si rudement poussée par le maillet de la jeune fille. De là, cet effet d'obus en pleine toile, et la culbute de tout son attirail de peintre.

Miss Campbell, du premier coup d'œil, avait reconnu son « héros » du Corryvrekan; mais le héros n'avait point reconnu la jeune passagère du *Glengarry*. C'est à peine si, pendant la fin de la traversée de l'île Scarba à Oban, il avait aperçu miss Campbell à bord. Certes, s'il eût su quelle part personnelle lui revenait dans son sauvetage, ne fût-ce que par politesse, il l'aurait plus particulièrement remerciée; mais il l'ignorait encore, et probablement il devait l'ignorer toujours.

Et, en effet, ce jour même miss Campbell défendait, — c'est le mot, — défendait aussi bien à ses oncles qu'à dame Bess et à Partridge, de faire aucune allusion, devant ce jeune homme, à ce qui s'était passé à bord du *Glengarry* avant le sauvetage.

Cependant, après l'accident de la boule, les frères Melvill avaient rejoint leur nièce, plus décontenancés qu'elle, si c'est possible, et ils commençaient à présenter leurs excuses personnelles au jeune peintre, lorsque celui-ci les interrompit en disant :

1. La Vieille Enfumée, surnom donné à Édimbourg.

« Mademoiselle... Messieurs... je vous en prie... croyez que cela n'en vaut pas la peine!

— Monsieur... dit le frère Sib, en insistant. Non !... nous sommes véritablement désolés...

— Et si le malheur est irréparable, comme cela est à craindre... ajouta le frère Sam.

— Ce n'est qu'un accident, ce n'est point un malheur! répondit en riant le jeune homme. Un barbouillage, rien de plus, et dont cette boule vengeresse a fait justice! »

Olivier Sinclair disait cela de si bonne humeur, que les frères Melvill lui auraient volontiers tendu la main, sans y mettre plus de cérémonie. En tout cas, ils crurent devoir se présenter réciproquement, comme il convient entre gentlemen.

« Monsieur Samuel Melvill, dit l'un.

— Monsieur Sébastien Melvill, dit l'autre.

— Et leur nièce, miss Campbell, » ajouta Helena, qui ne pensa pas manquer aux convenances en se présentant elle-même.

C'était à l'adresse du jeune homme une invitation de décliner ses noms et qualités.

« Miss Campbell, messieurs Melvill, dit-il avec le plus grand sérieux, je pourrais vous répondre que je m'appelle « fock », comme l'un des piquets de votre croquet, puisque j'ai été touché par la boule, mais je me nomme tout bonnement Olivier Sinclair.

— Monsieur Sinclair, répliqua miss Campbell, qui ne savait trop comment elle devait prendre cette réponse, veuillez une dernière fois recevoir toutes mes excuses...

— Et les nôtres, ajoutèrent les frères Melvill.

— Miss Campbell, reprit Olivier Sinclair, je vous répète que cela n'en vaut pas la peine. Je cherchais à obtenir un effet de lames déferlantes, et il est probable que votre boule, comme l'éponge de je ne sais plus quel peintre de l'antiquité, jetée en travers de son tableau, aura produit l'effet que mon pinceau cherchait vainement à rendre! »

Cela fut dit d'un ton si aimable que miss Campbell et les frères Melvill ne purent s'empêcher de sourire.

Quant à la toile qu'Olivier Sinclair ramassa, elle se trouvait hors d'usage, et c'était à recommencer.

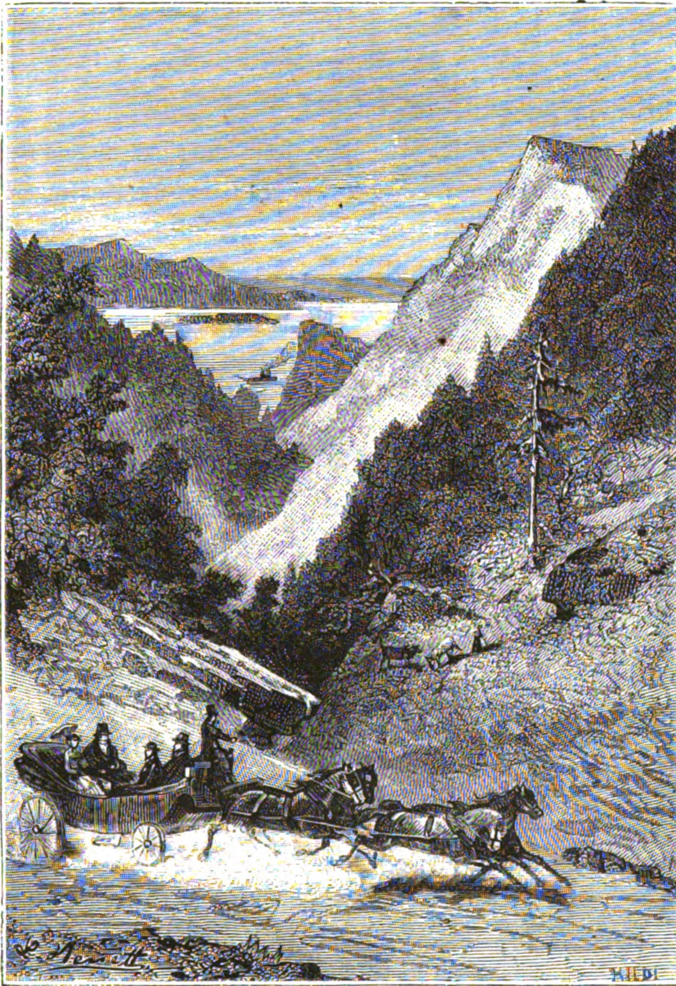


« On prévient avant de commencer un bombardement !... » (Page 76.)

Il est bon d'observer que Aristobulus Ursiclos n'était point venu prendre part à cet échange d'excuses et de politesses.

La partie terminée, le jeune savant, très vexé de n'avoir pu mettre ses connaissances théoriques d'accord avec ses aptitudes pratiques, s'était retiré pour rentrer à l'hôtel. On ne devait même pas le voir avant trois ou quatre jours, car il allait partir pour l'île Luing, une des petites Hébrides, située au sud de l'île Seil, dont il voulait étudier, au point de vue géologique, les riches ardoisières.

L'entretien ne pouvait donc être gêné par les interventions explicatives qu'il



Sur la pittoresque route de Glachar... (Page 83.)

n'eût point manqué de faire sur la tension des trajectoires ou autres questions relatives à l'accident.

Olivier Sinclair apprit alors qu'il n'était pas tout à fait un inconnu pour les hôtes de Caledonian Hotel, et il fut mis au courant des incidents de la traversée.

« Quoi, miss Campbell, et vous messieurs, s'écria-t-il, vous étiez à bord du *Glengarry*, qui m'a repêché si à propos?

— Oui, monsieur Sinclair.

— Et vous nous avez bien effrayés, ajouta le frère Sib, lorsque nous avons

aperçu, par le plus grand hasard, votre embarcation perdue dans les remous du Corryvrekan!

— Hasard providentiel, ajouta le frère Sam, et très probablement, sans l'intervention de... »

C'est ici que miss Campbell fit comprendre d'un signe qu'elle n'entendait point être posée en libératrice. Ce rôle de Notre-Dame-des-Naufragés, elle ne voulait à aucun prix en accepter l'emploi.

« Mais, monsieur Sinclair, reprit alors le frère Sam, comment ce vieux pêcheur qui vous accompagnait a-t-il pu être assez imprudent pour s'aventurer dans ces courants...

— Dont il doit bien connaître les dangers, puisqu'il est du pays? ajouta le frère Sib.

— Il ne faut pas l'accuser, messieurs Melvill, répondit Olivier Sinclair. L'imprudence vient de moi, de moi seul, et j'ai cru un instant que j'aurais à me reprocher la mort de ce brave homme! Mais il y avait des couleurs si étonnantes à la surface de ces remous, où la mer ressemble à une immense guipure, jetée sur un fond de soie bleue! Aussi, sans m'inquiéter du reste, me voilà parti à la recherche de quelques nuances nouvelles au milieu de cette écume imprégnée de lumière. Et alors j'allais plus avant, toujours plus avant! Mon vieux pêcheur sentait bien le danger, il me faisait des remontrances, il voulait revenir du côté de l'île Jura, mais je ne l'écoutais guère, si bien que notre embarcation fut enfin prise dans un courant, puis irrésistiblement entraînée vers le gouffre! Nous voulûmes résister à cette attraction!... Un coup de mer blessa mon compagnon, qui ne put me venir en aide, et certainement, sans l'arrivée du *Glengarry*, sans le dévouement de son capitaine, sans l'humanité des passagers, nous serions passés à l'état légendaire, mon matelot et moi, et maintenant catalogués dans le nécrologe du Corryvrekan! »

Miss Campbell écoutait sans dire un mot, et levait parfois ses beaux yeux sur le jeune homme, qui ne cherchait point à la gêner de ses regards. Elle ne put s'empêcher de sourire, lorsqu'il parla de sa chasse ou plutôt de sa pêche aux nuances marines. Est-ce qu'elle aussi n'était pas en quête de pareille aventure, un peu moins périlleuse, toutefois, la chasse aux nuances célestes, la chasse au Rayon-Vert?

Et les frères Melvill ne purent se retenir d'en faire la remarque, en parlant du motif qui les avait amenés à Oban, c'est-à-dire l'observation d'un phénomène physique dont ils firent connaître la nature au jeune peintre.

« Le Rayon-Vert! s'écria Olivier Sinclair.

— L'auriez-vous déjà vu, monsieur? demanda vivement la jeune fille, l'auriez-vous déjà vu?

— Non, miss Campbell, répondit Olivier Sinclair. Savais-je seulement qu'il y eût quelque part un Rayon-Vert! Non! en vérité! Eh bien, moi aussi, je veux le voir! Le soleil ne disparaîtra plus sous l'horizon sans qu'il ne m'ait pour témoin de son coucher! Et, par saint Dunstan, je ne peindrai plus jamais qu'avec le vert de son dernier rayon! »

Il était difficile de savoir si Olivier Sinclair ne parlait pas avec une légère pointe d'ironie, ou s'il se laissait entraîner par le côté artiste de sa nature. Toutefois, un certain pressentiment dit à miss Campbell que le jeune homme ne plaisantait pas.

« Monsieur Sinclair, reprit-elle, le Rayon-Vert n'est pas ma propriété! Il luit pour tout le monde! Il ne perd rien de sa valeur, parce qu'il se montre à plusieurs curieux à la fois! Nous pourrons donc, si vous le voulez, essayer de le voir ensemble.

— Très volontiers, miss Campbell.

— Mais il faut y mettre beaucoup de patience.

— Nous en mettrons...

— Et ne pas craindre de se faire mal aux yeux, dit le frère Sam.

— Le Rayon-Vert vaut bien la peine qu'on risque cela pour lui, répliqua Olivier Sinclair, et je ne quitterai pas Oban sans l'avoir aperçu, je vous le promets.

— Une fois déjà, dit miss Campbell, nous nous sommes rendus à l'île Seil pour observer ce rayon, mais un petit nuage est venu voiler l'horizon, juste au moment où le soleil se couchait.

— Voilà une fatalité!

— Une véritable fatalité, monsieur Sinclair, car depuis ce jour nous n'avons jamais revu un ciel suffisamment net.

— Cela se retrouvera, miss Campbell! L'été n'a pas encore dit son dernier mot, et, avant le retour de la mauvaise saison, croyez-moi, le soleil nous aura fait l'aumône du Rayon-Vert.

— Pour tout vous avouer, monsieur Sinclair, reprit miss Campbell, nous l'aurions certainement aperçu, dans la soirée du 2 août, à l'horizon même de la passe du Corryvrekan, si notre attention n'eût été détournée par un certain sauvetage...

— Quoi, miss Campbell, répondit Olivier Sinclair, j'aurais été assez maladroit pour distraire vos regards en un pareil moment! Mon imprudence vous aurait coûté le Rayon-Vert! Alors, c'est moi qui vous dois des excuses, et je vous exprime ici tous mes regrets pour mon inopportune intervention! Cela ne m'arrivera plus! »

Et l'on causa ainsi de choses et d'autres en reprenant le chemin de Caledonian Hotel, où précisément Olivier Sinclair était descendu la veille, à son retour d'une excursion aux environs de Dalmaly. Ce jeune homme, dont les manières franches, la communicative gaieté ne déplaisaient point aux deux frères, — loin de là, — fut alors amené à parler d'Édimbourg et de son oncle le bailli Patrick Oldimer. Il se trouva que les frères Melvill avaient été liés avec le bailli Oldimer pendant quelques années. Entre ces deux familles s'étaient autrefois établies des relations du monde, que l'éloignement seul avait suspendues. On se retrouvait donc en parfaite connaissance. Aussi Olivier Sinclair fut-il invité à renouer avec les Melvill, et, comme il n'y avait aucune raison pour qu'il plantât sa tente d'artiste plutôt ailleurs qu'à Oban, il se déclara plus que jamais résolu à y rester, afin de participer aux recherches du fameux rayon.

Miss Campbell, les frères Melvill et lui se rencontrèrent donc fréquemment sur les plages d'Oban pendant les jours qui suivirent. Ils observaient ensemble si les conditions atmosphériques tendaient à se modifier. Dix fois par jour, ils interrogeaient le baromètre, qui laissait voir quelques velléités de hausse. Et, en effet, l'aimable instrument dépassa trente pouces sept dixièmes dans la matinée du 14 août.

Avec quelle satisfaction, ce jour-là, Olivier Sinclair apporta la bonne nouvelle à miss Campbell! Un ciel pur comme l'œil d'une madone! Un azur qui allait en dégradant peu à peu ses nuances depuis l'indigo jusqu'à l'outremer! Pas une vapeur de nature hygrométrique dans l'espace! La perspective d'une soirée splendide et d'un coucher de soleil à émerveiller les astronomes d'un observatoire!

« Si nous ne voyons pas notre rayon au coucher du soleil, dit Olivier Sinclair, c'est que nous serons devenus aveugles!

— Mes oncles, répondit miss Campbell, vous entendez bien, c'est pour ce soir! »

Il fut donc convenu que l'on partirait, avant dîner, pour l'île Seil. C'est ce qui fut fait dès cinq heures.

La calèche entraîna sur la pittoresque route de Glachan miss Campbell radieuse, Olivier Sinclair rayonnant, et les frères Melvill, qui prenaient leur part de ce rayonnement et de cette irradiation. On eût dit, vraiment, qu'ils emportaient le soleil avec eux sur le siège de leur voiture, et que les quatre chevaux du rapide équipage étaient les hippogryphes du char d'Apollon, dieu du jour !

Arrivés à l'île Seil, les observateurs, enthousiasmés d'avance, se trouvèrent en face d'un horizon dont aucun obstacle n'altérait les lignes. Ils allèrent prendre place à l'extrémité d'un cap étroit, qui séparait deux criques du littoral et pointait d'un mille en mer. Rien ne pouvait gêner la vue, dans l'ouest, sur un quart de l'horizon.

« Nous allons donc enfin l'observer, ce capricieux rayon, qui met tant de mauvaise grâce à se laisser voir ! dit Olivier Sinclair.

— Je le crois, répondit le frère Sam.

— J'en suis sûr, ajouta le frère Sib.

— Et moi, je l'espère, » répondit miss Campbell, en regardant la mer déserte et le ciel sans tache.

En vérité, tout faisait prévoir que le phénomène, au coucher du soleil, se montrerait dans toute sa splendeur.

Déjà l'astre radieux, s'abaissant par une ligne oblique, n'était plus qu'à quelques degrés au-dessus de l'horizon. Son disque rouge teignait d'une couleur uniforme l'arrière-plan du ciel, et jetait une longue traînée éblouissante sur les eaux endormies du large.

Tous, muets, dans l'attente de l'apparition, un peu émus devant cette fin d'un beau jour, observaient le soleil, qui s'enfonçait peu à peu, semblable à un énorme bolide. Soudain, un cri involontaire échappa à miss Campbell. Il fut suivi d'une anxieuse exclamation que ni les frères Melvill ni Olivier Sinclair ne purent retenir.

Une chaloupe débordait alors l'îlot d'Easdale, échoué au pied de Seil, et s'avançait lentement vers l'ouest. Sa voile, tendue comme un écran, dépassait la ligne d'horizon. Allait-elle donc cacher le soleil au moment où il s'éteindrait dans les flots?

C'était une question de secondes. Revenir sur ses pas, se jeter d'un côté ou de l'autre, afin de se retrouver en face du point de contact, on n'en avait plus le temps; l'étroitesse du cap ne permettait pas de s'écarter sous un angle suffisant pour se remettre dans l'axe du soleil.

Miss Campbell, désespérée de ce contre-temps, allait et venait sur les roches. Olivier Sinclair faisait des gestes immenses à cette embarcation, et lui criait d'amener sa voile.

Vains efforts! On ne le voyait pas, on ne pouvait l'entendre. La chaloupe, sous une légère brise, continuait à remonter vers l'ouest avec le flot qui portait.

Au moment où le bord supérieur du disque solaire allait disparaître, la voile passa devant lui et le cacha derrière son trapèze opaque.

Déception! Cette fois, le Rayon-Vert avait été lancé du pied de cet horizon sans brumes, mais il s'était heurté à la voile, avant d'avoir atteint le promontoire, sur lequel tant de regards le guettaient avidement.

Miss Campbell, Olivier Sinclair, les frères Melvill, absolument désappointés, plus irrités peut-être que ne le comportait cette malechance, restaient pétrifiés à leur place, oubliant même de s'en aller, maudissant l'embarcation et ceux qui la montaient.

Cependant la chaloupe venait d'accoster une petite anse de l'île Seil, à la base même du promontoire.

A ce moment, un passager en débarquait, laissant à bord les deux marins qui l'avaient amené de l'île Luing par la route du large; puis, il contournait la grève et escaladait les premières roches, de manière à atteindre à l'extrémité du cap.

Très certainement, cet importun devait avoir reconnu le groupe des observateurs postés sur le plateau, car il les salua d'un geste empreint d'une certaine familiarité.

« Monsieur Ursiclos! s'écria miss Campbell.

— Lui! c'était lui! répondirent les deux frères.

— Quel peut être ce monsieur? » se dit Olivier Sinclair.

C'était bien Aristobulus Ursiclos, en personne, qui revenait après une scientifique tournée de quelques jours à l'île Luing.

Comment il fut reçu de ceux qu'il venait de troubler dans la réalisation de leur plus cher désir, il est inutile d'y insister.

Le frère Sam et le frère Sib, oubliant toutes les convenances, ne songèrent même pas à présenter l'un à l'autre Olivier Sinclair et Aristobulus Ursiclos. Devant le mécontentement d'Helena, ils baissèrent les yeux pour ne pas voir le prétendant de leur choix.

Miss Campbell, ses petites mains fermées, ses bras croisés sur la poitrine,

ses yeux fulgurants, le regardait sans mot dire. Puis, enfin, ces paroles s'échappèrent de sa bouche :

« Monsieur Ursiclos, vous auriez mieux fait de ne pas arriver si à propos pour commettre une maladresse ! »

XII

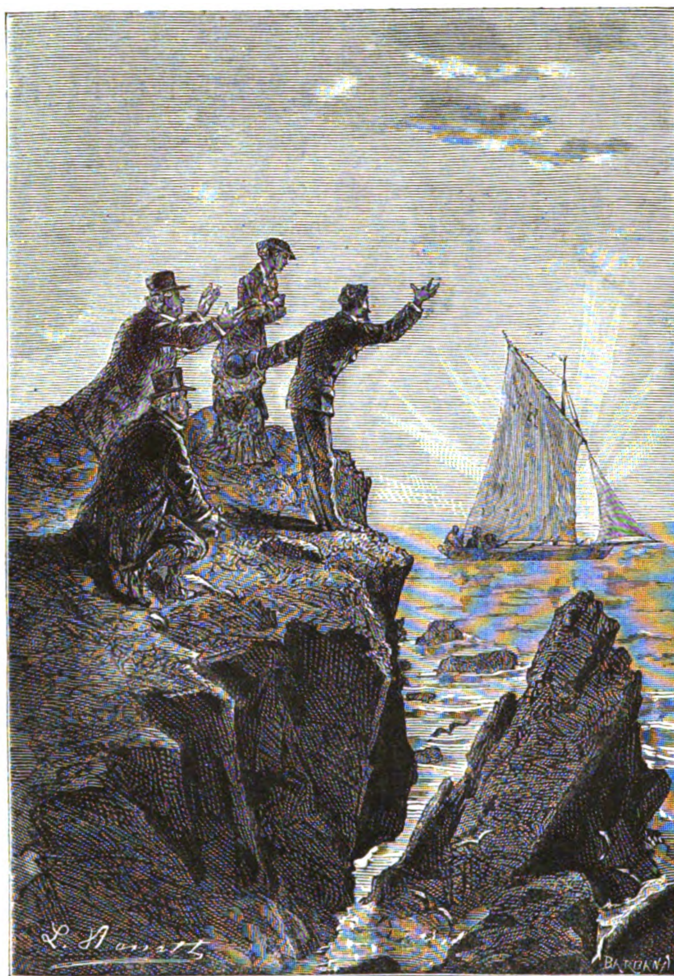
NOUVEAUX PROJETS.

Le retour à Oban se fit dans des conditions beaucoup moins agréables que l'aller à l'île Seil. On avait cru partir pour un succès, et on revenait avec une défaite.

Si la déception éprouvée par miss Campbell pouvait être atténuée en quelque chose, c'était parce que Aristobulus Ursiclos en était la cause. Elle avait le droit de l'accabler, ce grand coupable, de charger sa tête de malédictions. Elle ne s'en fit faute. Les frères Melvill auraient été mal venus à essayer de le défendre. Non ! il avait fallu que l'embarcation de ce maladroit, auquel on ne pensait guère, fût arrivée juste à point pour cacher l'horizon, au moment où le soleil lançait son dernier trait lumineux. Ce sont là de ces choses qui ne sauraient se pardonner.

Il va sans dire qu'après cette algarade, Aristobulus Ursiclos, qui, pour s'excuser, s'était en outre permis de plaisanter le Rayon-Vert, avait regagné la chaloupe afin de revenir à Oban. Il avait sagement fait, car, très probablement, on ne lui aurait pas offert une place dans la calèche, ni même sur le siège de derrière.

Ainsi donc, par deux fois déjà, le coucher du soleil s'était fait dans des conditions où il eût été possible d'observer le phénomène, et, par deux fois, l'œil ardent de miss Campbell s'était vainement exposé aux rutilantes caresses de l'astre, qui lui laissaient la vue trouble pendant quelques heures ! D'abord, le sauvetage d'Olivier Sinclair, ensuite le passage d'Aristobulus Ursiclos, avaient fait manquer des occasions qui ne se représenteraient pas de longtemps peut-être ! Dans les deux cas, il est vrai, les circonstances n'avaient

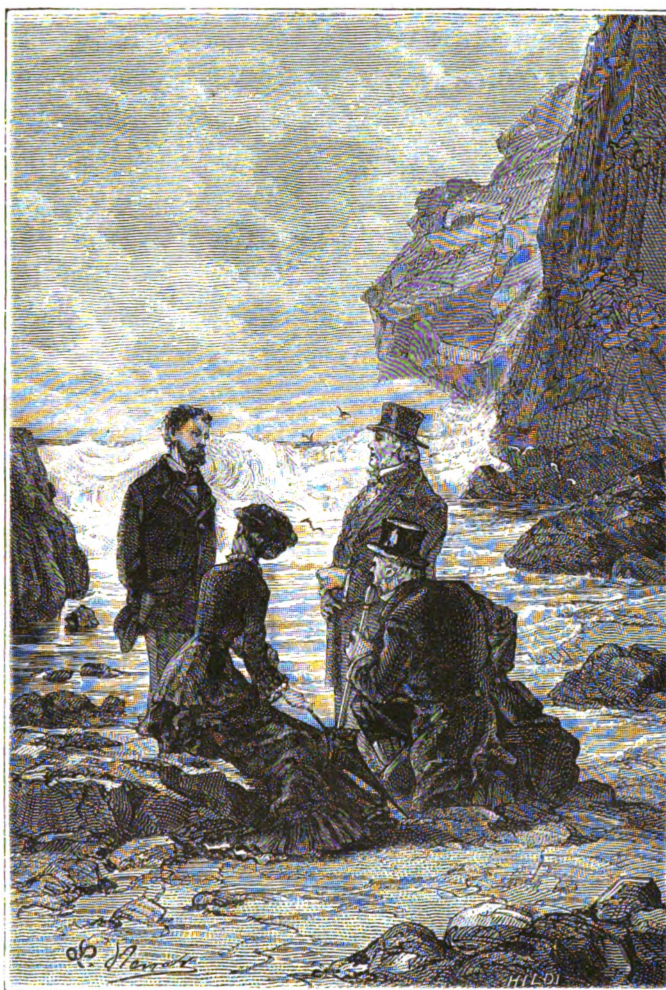


Olivier faisait des gestes immenses... (Page 86.)

pas été les mêmes, et autant miss Campbell excusait l'un, autant elle accablait l'autre. Qui aurait pu l'accuser de partialité ?

Le lendemain, Olivier Sinclair, assez rêveur, se promenait sur les grèves d'Oban.

Qu'était donc ce monsieur Aristobulus Ursiclos? Un parent de miss Campbell et des frères Melvill, ou simplement un ami? C'était, à tout le moins, un familier de la maison, rien qu'à la façon dont miss Campbell s'était laissée aller à lui reprocher sa maladresse. Eh bien, que lui importait, à Olivier Sinclair? S'il voulait savoir à quoi s'en tenir, il n'avait qu'à interroger le frère



On causait de mille choses. (Page 89.)

Sam ou le frère Sib... Et c'est précisément ce qu'il se défendait de faire, ce qu'il ne fit point.

Cependant les occasions ne lui manquèrent pas. Chaque jour, Olivier Sainclair rencontrait, tantôt les frères Melvill se promenant ensemble, — qui aurait pu se flatter de les avoir jamais vus l'un sans l'autre? — tantôt accompagnant leur nièce sur le bord de la mer. On causait de mille choses, et plus particulièrement du temps, — ce qui, dans l'espèce, n'était point une manière de parler pour ne rien dire. Retrouverait-on jamais une de ces soirées sereines, dont on guettait le retour pour revenir à l'île Seil? On pouvait en douter. En

effet, depuis ces deux admirables embellies du 2 et du 14 août, ce n'était plus que ciel incertain, nuages orageux, horizons sillonnés d'éclairs de chaleur, brumes crépusculaires, enfin de quoi désespérer un élève astronome, accroché à l'objectif de sa lunette, et poursuivant la révision d'un coin de la carte céleste!

Pourquoi ne pas avouer que le jeune peintre était maintenant épris du Rayon-Vert, tout autant que miss Campbell? Il avait enfourché ce dada en compagnie de la belle jeune fille. Il courait avec elle les champs de l'espace. Il chevauchait cette fantaisie avec non moins d'ardeur, pour ne pas dire non moins d'impatience que sa jeune compagne. Ah! il n'était pas un Aristobulus Ursiclos, lui, la tête perdue dans les nuages de la haute science, plein de dédain pour un simple phénomène d'optique! Tous deux se comprenaient et tous deux voulaient être de ces rares privilégiés que le Rayon-Vert aurait honorés de son apparition!

« Nous le verrons, miss Campbell, répétait Olivier Sinclair, nous le verrons, quand je devrais aller l'allumer moi-même! En somme, c'est par ma faute qu'il vous a échappé une première fois, et je suis aussi coupable que ce monsieur Ursiclos... votre parent... je crois?

— Non... mon fiancé... paraît-il... » répondit ce jour-là miss Campbell, en s'éloignant avec quelque hâte pour aller rejoindre ses oncles, qui marchaient en avant et s'offraient une prise.

Son fiancé! Il fut singulier, l'effet que produisit sur Olivier Sinclair cette simple réponse, et surtout le ton dont elle avait été faite! Après tout, pourquoi ce jeune pédant ne serait-il pas un fiancé? Au moins, dans ces conditions, sa présence à Oban s'expliquait! De ce qu'il avait été assez mal avisé pour s'interposer entre le soleil couchant et miss Campbell, il ne s'ensuivait pas... Qu'est-ce qui ne s'ensuivait pas? Olivier Sinclair eût peut-être été fort embarrassé de le dire.

D'ailleurs, après deux jours d'absence, Aristobulus Ursiclos avait reparu. Olivier Sinclair l'aperçut, plusieurs fois, en compagnie des frères Melvill, qui n'auraient pu lui tenir rigueur. Il semblait être dans les meilleurs termes avec eux. Le jeune savant et le jeune artiste, à diverses reprises, s'étaient aussi rencontrés, soit sur la plage, soit dans les salons de Caledonian Hotel. Les deux oncles avaient cru devoir les présenter l'un à l'autre.

« Monsieur Aristobulus Ursiclos, de Dumfries!

— Monsieur Olivier Sinclair, d'Édimbourg! »

Cela avait coûté à chacun de ces jeunes gens un salut médiocre, une simple inclinaison de tête, à laquelle le corps, raidi outre mesure, n'avait point pris part. Évidemment il n'y aurait jamais sympathie entre ces deux caractères. L'un courait le ciel pour y décrocher les étoiles, l'autre pour en calculer les éléments; l'un, artiste, ne cherchait point à poser sur le piédestal de l'art; l'autre, savant, se faisait de la science un piédestal, sur lequel il prenait des attitudes.

Quant à miss Campbell, elle boudait absolument Aristobulus Ursiclos. S'il était là, elle ne semblait plus s'apercevoir de sa présence; s'il venait à passer, elle se détournait visiblement. En un mot, ainsi qu'il a été expliqué plus haut, elle le « coupait » avec toute la netteté du formalisme britannique. Les frères Melvill avaient quelque peine à en rassembler les morceaux. Quoi qu'il en soit, dans leur opinion, tout cela s'arrangerait, surtout si ce capricieux rayon voulait enfin paraître.

En attendant, Aristobulus Ursiclos observait Olivier Sinclair par-dessus ses lunettes, — manœuvre familière à tous les myopes, qui veulent regarder sans en avoir l'air. Et ce qu'il voyait : l'assiduité du jeune homme près de miss Campbell, l'aimable accueil que la jeune fille lui faisait en toute occasion, n'était sans doute pas pour lui plaire. Mais, sûr de lui-même, il se tint sur la réserve.

Cependant, devant ce ciel incertain, devant ce baromètre dont la mobile aiguille ne parvenait pas à se fixer, tous sentaient leur patience mise à une bien longue épreuve. Avec l'espoir de trouver un horizon dégagé de brumes, ne fût-ce que quelques instants au coucher du soleil, on fit encore deux ou trois excursions à l'île Seil, auxquelles Aristobulus Ursiclos ne crut pas devoir prendre part. Peine inutile! Le 23 août arriva, sans que le phénomène eût daigné apparaître.

Alors, cette fantaisie devint une idée fixe, qui ne laissa plus place à aucune autre. Cela tournait à l'état d'obsession. On en rêvait nuit et jour, à faire craindre quelque nouveau genre de monomanie, — à une époque où il n'y a plus à les compter. Sous cette contention d'esprit, les couleurs se transformaient en une couleur unique : le ciel bleu était vert, les routes étaient vertes, les grèves étaient vertes, les roches étaient vertes, l'eau et le vin étaient verts comme de l'absinthe. Les frères Melvill s'imaginaient être vêtus de vert et se prenaient pour deux grands perroquets, qui prenaient du tabac vert dans une tabatière verte! En un mot, c'était la folie du vert! Tous étaient frappés d'une

sorte de daltonisme, et les professeurs d'oculistique auraient eu là de quoi publier d'intéressants mémoires dans leurs revues d'ophthalmologie. Cela ne pouvait durer plus longtemps.

Heureusement, Olivier Sinclair eut une idée.

« Miss Campbell, dit-il ce jour-là, et vous, messieurs Melvill, il me semble que, tout bien considéré, nous sommes fort mal à Oban pour observer le phénomène en question.

— Et à qui la faute? répondit miss Campbell, en regardant bien en face les deux coupables qui baissèrent la tête.

— Ici, pas d'horizon de mer! reprit le jeune peintre. De là, obligation d'aller en chercher un jusqu'à l'île Seil, au risque de ne point s'y trouver au moment où il y faudrait être!

— C'est évident! répondit miss Campbell. En vérité, je ne sais pas pourquoi mes oncles ont été choisir précisément cet horrible endroit pour notre expérience!

— Chère Helena! répondit le frère Sam, ne sachant trop que dire, nous avions pensé...

— Oui... pensé... la même chose... ajouta le frère Sib, pour lui venir en aide.

— Que le soleil ne dédaignait pas de se coucher chaque soir sur l'horizon d'Oban...

— Puisque Oban est situé au bord de la mer!

— Et vous aviez mal pensé, mes oncles, répondit miss Campbell, très mal pensé, puisqu'il ne s'y couche pas!

— En effet, reprit le frère Sam. Il y a ces malencontreuses îles, qui nous cachent la vue du large!

— Vous n'avez pas, sans doute, la prétention de les faire sauter?... demanda miss Campbell.

— Ce serait déjà fait, si c'était possible, répondit le frère Sib d'un ton décidé.

— Nous ne pouvons pourtant pas aller camper sur l'île Seil! fit observer le frère Sam.

— Et pourquoi pas?

— Chère Helena, si tu le veux absolument...

— Absolument.

— Partons donc! » répondirent le frère Sib et le frère Sam d'un ton résigné.

Et ces deux êtres, si soumis, se déclarèrent prêts à quitter immédiatement Oban.

Olivier Sinclair intervint.

« Miss Campbell, dit-il, pour peu que vous le vouliez bien, je pense qu'il y aurait mieux à faire que d'aller s'installer sur l'île Seil.

— Parlez, monsieur Sinclair, et si votre avis est meilleur, mes oncles ne se refuseront pas à le suivre ! »

Les frères Melvill s'inclinèrent par un mouvement d'automates tellement identique, que jamais peut-être ils ne s'étaient plus ressemblés.

« L'île Seil, reprit Olivier Sinclair, n'est vraiment pas faite pour que l'on puisse y demeurer, ne fût-ce que quelques jours. Si vous avez à exercer votre patience, miss Campbell, il ne faut point que ce soit au détriment de votre bien-être. J'ai observé d'ailleurs qu'à Seil la vue de la mer est assez bornée par la configuration des côtes. Si, par malheur, il nous fallait attendre plus longtemps que nous ne le pensons, si notre séjour devait s'y prolonger pendant quelques semaines, il pourrait arriver que le soleil, qui rétrograde maintenant vers l'ouest, finît par se coucher derrière l'île Colonsay, ou l'île Oronsay, ou même la grande Islay, et notre observation manquerait encore, faute d'un horizon suffisant.

— En vérité, répondit miss Campbell, ce serait là le dernier coup de la mauvaise fortune...

— Que nous pouvons peut-être éviter en cherchant une station située plus en dehors de cet archipel des Hébrides, et devant laquelle s'ouvre tout l'infini de l'Atlantique.

— En connaîtriez-vous une, monsieur Sinclair? » demanda vivement miss Campbell.

Les frères Melvill étaient attachés aux lèvres du jeune homme. Qu'allait-il répondre? Où diable la fantaisie de leur nièce allait-elle finalement les entraîner? Sur quelle limite extrême des continents de l'ancien monde devraient-ils se fixer pour satisfaire à son désir?

La réponse d'Olivier Sinclair eut pour effet de les rassurer tout d'abord.

« Miss Campbell, dit-il, non loin d'ici, il y a une station, qui me paraît présenter toutes les conditions favorables. Elle est située derrière ces hauteurs de Mull, qui ferment l'horizon dans l'ouest d'Oban. C'est l'une des petites Hébrides les plus avancées à la lisière de l'Atlantique, c'est la charmante île d'Iona.

— Iona! s'écria miss Campbell, Iona, mes oncles! Et nous n'y sommes pas encore?

— Nous y serons demain, répondit le frère Sib.

— Demain, avant le coucher du soleil, ajouta le frère Sam.

— Partons donc, reprit miss Campbell, et si, à Iona, nous ne trouvons pas un espace largement découvert, sachez-le, mes oncles, nous chercherons un autre point du littoral, depuis John O'Groats, à l'extrémité nord de l'Écosse, jusqu'au Land's End, à la pointe sud de l'Angleterre, et si cela ne suffit pas encore...

— C'est bien simple, répondit Olivier Sinclair, nous ferons le tour du monde! »

XIII

LES MAGNIFICENCES DE LA MER.

Qui se montra désespéré en apprenant la résolution prise par ses hôtes? ce fut l'hôtelier de Caledonian Hotel. Comme maître Mac-Fyne eût fait sauter, s'il l'avait pu, toutes ces îles et tous ces îlots, qui masquent la vue d'Oban du côté de la mer. Il se consola, d'ailleurs, dès qu'elle fut partie, en exprimant tous ses regrets d'avoir hébergé une pareille famille de monomanes.

A huit heures du matin, les frères Melvill, miss Campbell, dame Bess et Partridge s'embarquaient sur le « swift steamer *Pioneer* », — ainsi disaient les prospectus, — qui fait le tour de l'île de Mull avec escales à Iona, à Staffa, puis revient le soir même à Oban.

Olivier Sinclair avait précédé ses compagnons au quai d'embarquement, à l'appontement de l'estacade, et il les attendait sur la passerelle, jetée d'un tambour à l'autre du bateau à vapeur.

D'Aristobulus Ursiclos, il n'était pas question pour ce voyage. Les frères Melvill avaient cependant cru devoir le prévenir de ce départ précipité. La plus simple politesse exigeait cette démarche, et ils étaient les gens les plus polis du monde.

Aristobulus Ursiclos avait assez froidement reçu la communication des deux oncles, et s'était simplement contenté de les remercier, sans rien dire de ses projets.

Les frères Melvill s'étaient donc retirés, en se répétant que, si leur protégé se tenait sur une extrême réserve, et que si miss Campbell l'avait quelque peu pris en aversion, cela passerait à la suite d'une belle soirée d'automne, après un de ces beaux couchers de soleil dont l'île d'Iona ne se montrerait pas avare. Du moins, c'était leur opinion.

Tous les passagers étant à bord, les amarres furent larguées à la troisième éructation du sifflet à vapeur, et le *Pioneer* évolua de manière à sortir de la baie pour prendre, au sud, le détroit de Kerrera.

Il y avait à bord un certain nombre de ces touristes qu'attire, deux ou trois fois par semaine, cette charmante excursion de douze heures autour de l'île de Mull; mais miss Campbell et ses compagnons devaient les abandonner à la première escale.

En vérité, il leur tardait d'arriver à Iona, ce nouveau champ ouvert à leurs observations. Le temps était superbe, la mer calme comme un lac. La traversée serait belle. Si ce soir-là n'amenait pas la réalisation de leur vœu, eh bien! ils attendraient patiemment, après s'être installés sur l'île. Là le rideau esrait levé, du moins, le décor serait toujours en place. Il n'y aurait relâche que pour cause de mauvais temps.

Bref, avant midi, le but du voyage allait être atteint. Le rapide *Pioneer* descendit le détroit de Kerrera, doubla la pointe méridionale de l'île, se lança à travers le large évasement du Firth of Lorn, laissa sur la gauche Colonsay et sa vieille abbaye que fondèrent au quatorzième siècle les célèbres Lords des Iles, et vint ranger la côte méridionale de Mull, échouée en pleine mer, comme un immense crabe, dont la pince inférieure se courbe légèrement vers le sud-ouest. Un instant, le Ben More se montra à une hauteur de trois mille cinq cents pieds au-dessus de lointaines collines, âpres et ardues, dont les bruyères forment le vêtement naturel, et sa cime arrondie domina ces pâturages, tachetés de ruminants, que la pointe d'Ardanalish coupe brusquement de son imposant massif.

La pittoresque Iona se détacha alors vers le nord-ouest, presque à l'extrémité de la pince méridionale de Mull. La mer Atlantique, immense, infinie, s'étendait au delà.

« Vous aimez l'Océan, monsieur Sinclair? demanda miss Campbell à son



Le *Pioneer* évolua pour prendre le détroit de Kerrera. (Page 95.)

jeune compagnon, qui, assis près d'elle sur la passerelle du *Pioneer*, contemplait ce beau spectacle.

— Si je l'aime, miss Campbell! répondit-il. Oui, et je ne suis pas de ces indignes qui en trouvent la vue monotone! A mes yeux, rien n'est plus changeant que son aspect, mais il faut savoir l'observer sous ses phases diverses. En vérité, la mer est faite de tant de nuances si merveilleusement fondues les unes aux autres, qu'il est peut-être plus difficile à un peintre d'en reproduire l'ensemble, uniforme et varié tout à la fois, que de peindre un visage, si mobile qu'en soit la physionomie.



« La mer!... Une combinaison chimique... » (Page 100.)

— En effet, dit miss Campbell, elle se modifie incessamment sous le moindre souffle qui passe, et, suivant la lumière dont elle s'imprègne, change à toutes les heures du jour.

— Regardez-la en ce moment, miss Campbell! reprit Olivier Sinclair. Elle est absolument calme! Ne dirait-on pas d'un beau visage endormi, dont rien n'altère l'admirable pureté? Elle n'a pas une ride, elle est jeune, elle est belle! Ce n'est qu'un immense miroir, si l'on veut, mais un miroir qui réfléchit le ciel, et dans lequel Dieu peut se voir!

— Miroir que ternit trop souvent le souffle des tempêtes! ajouta miss Campbell.

— Eh ! répondit Olivier Sinclair, c'est ce qui fait la grande variété d'aspects de l'Océan ! Qu'un peu de vent se lève, le visage changera, il se ridera, la houle lui mettra des cheveux blancs, il vieillira en un instant, il aura cent années de plus, mais il restera toujours superbe avec ses phosphorescences capricieuses et ses broderies d'écume !

— Croyez-vous, monsieur Sinclair, demanda miss Campbell, qu'aucun peintre, si grand qu'il soit, puisse jamais reproduire sur une toile toutes les beautés de la mer?

— Je ne le pense pas, miss Campbell, et comment le pourrait-il? La mer n'a véritablement pas de couleur propre. Elle n'est qu'une vaste réverbération du ciel! Est-elle bleue? ce n'est pas avec du bleu qu'on peut la peindre ! Est-elle verte ? ce n'est pas avec du vert ! On la saisirait plutôt dans ses fureurs, quand elle est sombre, livide, méchante, lorsqu'il semble que le ciel y mélange tous les nuages qu'il tient en suspension au-dessus d'elle! Ah! miss Campbell, plus je le vois, plus je le trouve sublime, cet Océan ! Océan ! ce mot dit tout! c'est l'immensité ! Il recouvre à des profondeurs insondables des prairies sans bornes, et près desquelles les nôtres sont désertes! a dit Darwin. Que sont, en face de lui, les plus vastes continents? de simples îles qu'il entoure de ses eaux! Il couvre les quatre cinquièmes du globe! Par une sorte de circulation incessante, — comme une créature vivante, dont le cœur battrait à la ligne équatoriale, — il se nourrit lui-même avec les vapeurs qu'il émet, dont il alimente les sources, qui lui reviennent par les fleuves, ou qu'il reprend directement par les pluies sorties de son sein! Oui! l'Océan, c'est l'infini, infini qu'on ne voit pas, mais qu'on sent, suivant l'expression d'un poète, infini comme l'espace qu'il reflète dans ses eaux !

— J'aime à vous entendre parler avec cet enthousiasme, monsieur Sinclair, répondit miss Campbell, et cet enthousiasme, je le partage! Oui! j'aime la mer comme vous pouvez l'aimer!

— Et vous ne craindriez pas d'en affronter les périls? demanda Olivier Sinclair.

— Non, en vérité, je n'aurais pas peur ! Peut-on craindre ce qu'on admire?

— Vous auriez été une hardie voyageuse?

— Peut-être, monsieur Sinclair, répondit miss Campbell. En tout cas, de tous les voyages dont j'ai lu le récit, je préfère ceux qui ont eu pour but la découverte des mers lointaines. Que de fois je les ai parcourues avec les grands navigateurs! Que de fois je me suis lancée dans ce profond inconnu, — par la

pensée seulement, il est vrai; mais je ne sais rien de plus enviable que la destinée des héros qui ont accompli de si grandes choses!

— Oui, miss Campbell, dans l'histoire de l'humanité, quoi de plus beau que ces découvertes! Traverser pour la première fois l'Atlantique avec Colomb, le Pacifique avec Magellan, les mers polaires avec Parry, Franklin, d'Urville et tant d'autres, quels rêves! Je ne peux voir partir un navire, vaisseau de guerre, bâtiment de commerce ou simple chaloupe de pêche, sans que tout mon être ne s'embarque à son bord! Je pense que j'étais fait pour être marin, et si cette carrière n'a pas été la mienne depuis mon enfance, je le regrette chaque jour!

— Mais vous avez au moins voyagé sur mer? demanda miss Campbell.

— Autant que je l'ai pu, répondit Olivier Sinclair. J'ai visité un peu la Méditerranée depuis Gibraltar jusqu'aux échelles du Levant, un peu l'Atlantique jusqu'à l'Amérique du Nord, puis les mers septentrionales de l'Europe, et je connais toutes ces eaux que la nature a prodiguées à l'Angleterre comme à l'Écosse si libéralement...

— Et si magnifiquement, monsieur Sinclair!

— Oui, miss Campbell, et je ne sais rien de comparable à ces parages de nos Hébrides, sur lesquels ce steamer nous emporte! C'est un véritable archipel, avec un ciel moins bleu que celui de l'Orient, mais avec plus de poésie, peut-être, dans l'ensemble de ses roches sauvages et de ses horizons embrumés. L'archipel grec a donné naissance à toute une société de dieux et de déesses. Soit! Mais vous remarquerez que c'étaient des divinités très bourgeoises, très positives, douées surtout d'une vie matérielle, faisant leurs petites affaires et tenant leurs comptes de dépenses. A mon sens, l'Olympe apparaît comme un salon plus ou moins bien composé, où se réunissaient des dieux, qui ressemblaient un peu trop à ces hommes, dont ils partageaient toutes les faiblesses! Il n'en est pas ainsi de nos Hébrides. C'est le séjour des êtres surnaturels! Les déités scandinaves, immatérielles, éthérées, sont des formes insaisissables, non des corps! C'est Odin, c'est Ossian, c'est Fingal, c'est toute l'envolée de ces poétiques fantômes, échappés aux livres des Sagas! Qu'elles sont belles, ces figures, dont notre souvenir peut évoquer l'apparition au milieu des brumes des mers arctiques, à travers les neiges des régions hyperboréennes! Voilà un Olympe autrement divin que l'Olympe grec! Celui-là n'a rien de terrestre, et, s'il fallait lui assigner un emplacement digne de ses hôtes, ce serait dans nos mers des Hébrides! Oui! miss Campbell, c'est ici même que j'irais adorer nos

divinités, et, en véritable enfant de cette antique Calédonie, je ne changerais pas notre archipel, avec ses deux cents îles, son ciel chargé de vapeurs, ses marées vibrantes, réchauffées par les courants du Gulf-Stream, pour tous les archipels des mers de l'Orient !

— Et il est bien à nous, Écossais des Highlands ! répondit miss Campbell, tout enflammée aux ardentes paroles de son jeune compagnon, à nous, Écossais du comté d'Argyle ! Ah ! monsieur Sinclair, je suis, comme vous, passionnée pour notre archipel calédonien ! Il est superbe, et je l'aime jusque dans ses fureurs !

— Elles sont sublimes, en effet, répondit Olivier Sinclair. Rien n'arrête la violence des bourrasques qui s'y jettent, après un parcours de trois mille milles ! C'est à la côte américaine que fait face la côte écossaise ! Si là, de l'autre côté de l'Atlantique, prennent naissance les grandes tempêtes de l'Océan, ici se déchaînent les premiers assauts des lames et des vents, lancés sur l'Europe occidentale ! Mais que peuvent-elles contre nos Hébrides, plus audacieuses que cet homme dont parle Livingstone, qui ne craignait pas les lions, mais qui avait peur de l'Océan, ces îles solides sur leur base granitique, se riant des violences de l'ouragan et de la mer !...

— La mer !... Une combinaison chimique d'hydrogène et d'oxygène, avec deux et demi pour cent de chlorure de sodium ! Rien de beau, en effet, comme les fureurs du chlorure de sodium ! »

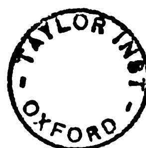
Miss Campbell et Olivier s'étaient retournés, en entendant ces paroles, évidemment dites à leur intention, et prononcées comme une réponse à leur enthousiasme.

Aristobulus Ursiclos était là, sur la passerelle.

L'importun n'avait pu résister au désir de quitter Oban en même temps que miss Campbell, sachant qu'Olivier Sinclair l'accompagnait à Iona. Aussi, embarqué avant eux, après s'être tenu dans le salon du *Pioneer* pendant toute la traversée, il venait de remonter en vue de l'île.

Les fureurs du chlorure de sodium ! Quel coup de poing dans le rêve d'Olivier Sinclair et de miss Campbell !

XIV



LA VIE A IONA.

Cependant, Iona, — de son vieux nom l'île des Vagues, — dressant sa colline de l'Abbé à une altitude qui ne dépasse pas quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer, émergeait de plus en plus, et le steamer s'en rapprochait rapidement.

Vers midi, le *Pioneer* vint accoster le long d'une petite jetée faite de roches à peine équarries, toutes verdies par les eaux. Les passagers débarquèrent, les uns, en grand nombre, pour reprendre la mer une heure après et revenir à Oban par le détroit de Mull, les autres, en petit nombre, — on sait lesquels, — avec l'intention de séjourner à Iona.

L'île n'a pas de port proprement dit. Un quai de pierre en protège une des criques contre les lames du large. Rien de plus. C'est là que s'abritent, pendant la belle saison, quelques yachts de plaisance et les chaloupes de pêche, qui exploitent ces parages.

Miss Campbell et ses compagnons, laissant les touristes à la merci d'un programme qui les oblige à voir l'île en deux heures, s'occupèrent de chercher une habitation convenable.

Il ne fallait pas s'attendre à trouver à Iona le confort des riches villes de bains du Royaume-Uni.

En effet, Iona ne mesure pas plus de trois milles de long sur un mille de large, et compte à peine cinq cents habitants. Le duc d'Argyle, à qui elle appartient, n'en retire qu'un revenu de quelques centaines de livres. Là, point de ville proprement dite, ni même de bourgade, ni même de village. Quelques maisons éparses, pour la plupart simples masures, pittoresques si l'on veut, mais rudimentaires, presque toutes sans fenêtres, éclairées seulement par la porte, sans cheminée, avec un trou dans le toit, n'ayant que des murs de paillis et de galets, des chaumes de roseaux et de bruyères, reliés par de gros filaments de varech.

Qui pourrait croire, cependant, que Iona a été le berceau de la religion des Druides, aux premiers temps de l'histoire scandinave? Qui s'imaginerait qu'après eux, au sixième siècle, saint Columban,— l'Irlandais dont elle porte aussi le nom, — y fonda, pour enseigner la nouvelle religion du Christ, le premier monastère de toute l'Écosse, et que des moines de Cluny vinrent l'habiter jusqu'à la Réforme! Où chercher maintenant les vastes bâtiments, qui furent comme le séminaire des évêques et des grands abbés du Royaume-Uni? Où retrouver, au milieu des débris, la bibliothèque, riche en archives du passé, en manuscrits relatifs à l'histoire romaine, et dans laquelle venaient utilement puiser les érudits de l'époque? Non! à l'heure présente, rien que des ruines, là où la civilisation, qui devait si profondément modifier le nord de l'Europe, avait pris naissance. De la Sainte-Columba d'autrefois, il ne reste que la Iona actuelle, avec quelques rudes paysans, qui arrachent péniblement à sa terre sablonneuse une médiocre récolte d'orge, de pommes de terre et de blé, avec les rares pêcheurs, dont les chaloupes vivent des eaux poissonneuses des petites Hébrides!

« Miss Campbell, dit Aristobulus Ursiclos d'un ton dédaigneux, au premier aspect, trouvez-vous que cela vaille Oban?

— Cela vaux mieux! » répondit miss Campbell, bien qu'elle pensât, sans doute, qu'il allait y avoir un habitant de trop dans l'île.

Cependant, à défaut de casino ou d'hôtel, les frères Melvill découvrirent une sorte d'auberge, presque passable, où descendent les touristes, qui ne se contentent pas du temps que le bateau leur laisse pour visiter les ruines druidiques et chrétiennes d'Iona. Ils purent donc s'installer le jour même aux *Armes de Duncan*, tandis qu'Olivier Sinclair et Aristobulus Ursiclos se logeaient, tant bien que mal, chacun dans une cabane de pêcheur.

Mais telle était la disposition d'esprit de miss Campbell, qu'en sa petite chambre, devant sa fenêtre ouverte à l'ouest sur la mer, elle se trouvait aussi bien que sur la terrasse de la haute tour d'Helensburgh, mieux, à coup sûr, que dans le salon de Caledonian Hotel. De là, l'horizon se développait sous ses yeux, sans qu'aucun îlot en rompît la ligne circulaire, et avec un peu d'imagination, elle aurait pu apercevoir, à trois mille milles, la côte américaine, de l'autre côté de l'Atlantique. Vraiment, le soleil avait là un beau théâtre pour s'y coucher dans toute sa splendeur!

La vie commune s'organisa donc facilement et simplement. Les repas se prenaient en commun dans la salle basse de l'auberge. Suivant l'ancienne cou-

tume, dame Bess et Partridge s'asseyaient à la table de leurs maîtres. Peut-être Aristobulus Ursiclos en marqua-t-il quelque surprise, mais Olivier Sinclair n'y trouva rien à redire. Il s'était déjà pris d'une sorte d'affection pour ces deux serviteurs, qui le lui rendaient bien.

Ce fut alors que la famille mena l'antique existence écossaise dans toute sa simplicité. Après les promenades sur l'île, après les conversations sur les choses du vieux temps, dans lesquelles Aristobulus Ursiclos ne manquait jamais de jeter inopportunément sa note moderne, on se réunissait au dîner de midi et au souper de huit heures du soir. Puis, le coucher du soleil, miss Campbell venait l'observer par tous les temps, même les temps couverts. Qui sait! Une trouée pouvait se faire dans la basse zone des nuages, une fente, un hiatus, de quoi laisser passer le dernier rayon!

Et quels repas! Les plus Calédoniens des convives de Walter Scott, à un dîner de Fergus Mac-Gregor, à un souper d'Oldbuck l'Antiquaire, n'auraient rien trouvé à reprendre aux mets apprêtés suivant la mode de la vieille Écosse. Dame Bess et Partridge, reportés à un siècle en arrière, se sentaient heureux comme s'ils eussent vécu au temps de leurs ancêtres. Le frère Sam et le frère Sib accueillaient avec un évident plaisir les combinaisons culinaires en usage autrefois dans la famille Melvill.

Et voici les propos qui couraient dans la salle basse, transformée en salle à manger.

« Un peu de ces « cakes » de farine d'avoine, bien autrement savoureux que les moelleux gâteaux de Glasgow!

— Un peu de ce « sowens », dont les montagnards se régalent encore dans les Highlands!

— Encore de ce « haggis », que notre grand poète Burns a dignement célébré dans ses vers comme le premier, le meilleur, le plus national des puddings écossais!

— Encore de ce « cockylecky! » Si le coq en est un peu dur, les poireaux dont on l'accommode sont excellents!

— Et pour la troisième fois de ce « hotchpotch », plus réussi que n'importe quel potage de la cuisinière d'Helensburgh! »

Ah! l'on mangeait bien aux *Armes de Duncan*, à la condition de s'approvisionner tous les deux jours à l'office des steamers, qui font le service des petites Hébrides! Et l'on buvait bien aussi!

Il fallait voir les frères Melvill se faire raison, le verre en main, se porter santé



Un peu de ce « sowens »... (Page 103.)

avec ces grandes pintes, qui ne contiennent pas moins de quatre pintes anglaises, et dans lesquelles écumait l'« usquebaugh », la bière nationale par excellence, ou le meilleur « hummok », brassé tout exprès pour eux! Et le whisky, tiré de l'orge, dont la fermentation semble se continuer encore dans l'estomac des buveurs! Et si la forte bière eût manqué, ne se seraient-ils pas contentés du simple « mum », distillé du froment, fût-ce même de ce « two-penny » qu'on pouvait toujours agrémenter d'un petit verre de gin! En vérité, ils ne pensaient guère à regretter le sherry et le porto des caves d'Helensburgh et de Glasgow.



Il l'attaquait à coups de marteau. (Page 108.)

Si Aristobulus Ursiclos, habitué au confort moderne, ne laissait pas de se plaindre plus souvent qu'il ne convenait, personne ne faisait attention à ses plaintes.

S'il trouvait le temps long, dans cette île, le temps passait vite pour les autres, et miss Campbell ne récriminait plus contre les vapeurs qui embrumaient chaque soir l'horizon.

Certes, Iona n'est pas grande, mais à qui aime à se promener en bon air faut-il de si vastes espaces? Les immensités d'un parc royal ne peuvent-elles tenir dans un bout de jardin? On se promenait donc. Olivier Sinclair prenait

çà et là quelques sites. Miss Campbell le regardait peindre, et le temps s'écoulait ainsi.

Les 26, 27, 28, 29 août se suivirent sans un instant d'ennui. Cette vie sauvage convenait à cette île sauvage, dont la mer battait sans relâche les roches désolées.

Miss Campbell, heureuse d'avoir fui le monde curieux, bavard, inquisiteur, des villes de bain, sortait, ainsi qu'elle eût fait dans le parc d'Helensburgh, avec le « rokelay » qui l'enveloppait comme une mantille, coiffée de l'unique « snod », ce ruban mêlé aux cheveux, qui va si bien aux jeunes Écossaises. Olivier Sinclair ne se lassait pas d'admirer sa grâce, le charme de sa personne, cette attirance, qui produisait sur lui un effet dont il se rendait très bien compte, d'ailleurs. Souvent tous deux allaient errer, causant, regardant, rêvant, jusqu'aux extrêmes grèves de l'île, et foulaient les varechs du dernier relais de la mer. Devant eux s'enlevaient, par bandes, ces plongeons écossais, ces « tamnie-nories », dont ils troublaient la solitude, ces « pictarnies » à l'affût des petits poissons apportés par les remous du ressac, et ces fous de Bassan, noirs de plumage, blancs du bout des ailes, jaunes de la tête et du cou, qui représentent plus spécialement la classe des palmipèdes dans l'ornithologie des Hébrides.

Puis, le soir venu, après le coucher de ce soleil que quelques brumes voilaient toujours, quel charme pour miss Campbell et les siens de passer ensemble, sur quelque grève déserte, les premières heures de la nuit! Les étoiles se levaient à l'horizon, et avec elles revenaient tous les souvenirs des poèmes d'Ossian. Au milieu du profond silence, miss Campbell et Olivier Sinclair entendaient les deux frères réciter alternativement les strophes du vieux barde, l'infortuné fils de Fingal[1].

« Étoile, compagne de la nuit, dont la tête sort brillante des nuages du couchant, et qui imprimes tes pas majestueux sur l'azur du firmament, que regardes-tu dans la plaine?

« Les vents orageux du jour se taisent; les vagues apaisées rampent au pied du rocher; les moucherons du soir, rapidement portés sur leurs ailes légères, remplissent de leur bourdonnement le silence des cieux.

1. Cette poésie a été admirablement refaite par Alfred de Musset dans l'évocation si connue :

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant....
Que regardes-tu dans la plaine?

« Étoile brillante, que regardes-tu dans la plaine? Mais déjà je te vois t'abaisser en souriant sur les bords de l'horizon. Adieu, adieu, étoile silencieuse! »

Puis, le frère Sam et le frère Sib se taisaient, et tous regagnaient leur petite chambre d'auberge.

Cependant, si peu clairvoyants que fussent les frères Melvill, ils comprenaient bien qu'Aristobulus Ursiclos perdait exactement ce que gagnait Olivier Sinclair dans l'esprit de miss Campbell. Les deux jeunes gens s'évitaient le plus possible. Aussi les deux oncles s'occupaient-ils, non sans peine, à réunir tout ce petit monde, à provoquer des rapprochements, au risque de quelque boutade de leur nièce. Oui, ils eussent été heureux de voir Ursiclos et Sinclair se rechercher au lieu de se fuir, au lieu de garder une retenue dédaigneuse l'un vis-à-vis de l'autre. Se figuraient-ils donc que tous les hommes sont frères, et frères à la façon dont ils l'étaient eux-mêmes?

Enfin, ils manœuvrèrent si adroitement, que, le 30 août, il fut convenu qu'on s'en irait de compagnie visiter les ruines de l'église, du monastère et du cimetière, situés au nord-est et au sud de la colline de l'Abbé. Cette promenade, qui prend à peine deux heures aux touristes, n'avait pas encore été faite par les nouveaux hôtes d'Iona. C'était là un manque de convenance envers les ombres légendaires de ces moines ermites, qui habitaient jadis les huttes du littoral, un manque d'égards pour ces grands morts des familles royales, depuis Fergus II jusqu'à Macbeth.

XV

LES RUINES D'IONA.

Ce jour-là, miss Campbell, les frères Melvill, les deux jeunes gens, partirent donc après déjeuner. Il faisait un beau temps d'automne. A chaque moment, quelque échappée de lumière filtrait à travers la déchirure des nuages peu épais. Sous ces intermittences, les ruines qui couronnent cette partie de l'île, les roches heureusement groupées du littoral, les maisons éparses sur le terrain

mouvementé d'Iona; la mer, striée au loin par les caresses d'une jolie brise, semblaient renouveler leur aspect un peu triste et s'égayer sous des effets de soleil.

Ce n'était point le jour des visiteurs. Le steamer en avait débarqué une cinquantaine la veille; il en débarquerait sans doute autant le lendemain; mais, aujourd'hui, l'île d'Iona appartenait tout entière à ses nouveaux habitants. Les ruines seraient donc absolument désertes, lorsque les promeneurs y arriveraient.

La route se fit gaiement. La bonne humeur du frère Sam et du frère Sib avait gagné leurs compagnons. Ils causaient, allaient et venaient, s'éloignaient à travers les petits sentiers rocailleux, entre de basses murailles de pierres sèches.

Tout était donc pour le mieux, lorsqu'on s'arrêta d'abord en face du calvaire de Mac-Lean. Ce beau monolithe de granit rouge, haut de quatorze pieds, qui domine la chaussée de Main Street, est l'unique reste des trois cent soixante croix dont l'île fut hérissée jusqu'à l'époque de la Réforme, vers le milieu du XVIe siècle.

Olivier Sinclair voulut, avec raison, prendre un croquis de ce monument, qui est d'un bon travail et produit un bel effet au milieu d'une aride plaine, tapissée d'herbe grisonnante.

Miss Campbell, les frères Melvill et lui se groupèrent donc à une cinquantaine de pas du calvaire, afin d'en avoir une vue d'ensemble. Olivier Sinclair s'assit sur le coin d'un petit mur, et commença à dessiner les premiers plans du terrain, sur lequel se dresse la croix de Mac-Lean.

Quelques instants après, il leur sembla à tous qu'une forme humaine s'essayait à gravir les premières assises de ce calvaire.

« Bon! dit Olivier, que vient faire ici cet intrus? Si encore il était habillé en moine, il ne ferait pas tache, et je pourrais le prosterner au pied de cette vieille croix!

— C'est un simple curieux qui va bien vous gêner, monsieur Sinclair, répondit miss Campbell.

— Mais n'est-ce point Aristobulus Ursiclos, qui nous a devancés? dit le frère Sam.

— C'est bien lui! » ajouta le frère Sib.

C'était Aristobulus Ursiclos, en effet. Monté sur le soubassement du calvaire, il l'attaquait à coups de marteau.

Miss Campbell, outrée de ce sans-gêne de minéralogiste, se dirigea aussitôt vers lui :

« Que faites-vous là, monsieur? demanda-t-elle.

— Vous le voyez, miss Campbell, répondit Aristobulus Ursiclos, je cherche à détacher un morceau de ce granit.

— Mais à quoi bon ces manies? Je croyais que le temps des iconoclastes était passé !

— Je ne suis point un iconoclaste, répondit Aristobulus Ursiclos, mais je suis un géologue, et, comme tel, je tiens à savoir quelle est la nature de cette pierre. »

Un violent coup de marteau avait fini l'œuvre de dégradation : une pierre du soubassement venait de rouler sur le sol.

Aristobulus Ursiclos la ramassa, et, doublant le pouvoir optique de ses lunettes d'une grosse loupe de naturaliste, qu'il tira de son étui, il l'approcha du bout de son nez.

« C'est bien ce que je pensais, dit-il. Voilà un granit rouge, d'un grain très serré, très résistant, qui a dû être tiré de l'îlot des Nonnes, en tout semblable à celui dont les architectes du xii[e] siècle se sont servis pour construire la cathédrale d'Iona. »

Et Aristobulus Ursiclos ne perdit pas une si belle occasion de se lancer dans une dissertation archéologique, que les frères Melvill — ils venaient de le rejoindre — crurent devoir écouter

Miss Campbell, sans plus de cérémonie, était revenue vers Olivier Sinclair, et, lorsque le dessin fut achevé, tous se retrouvèrent au parvis de la cathédrale.

Ce monument est un édifice complexe, fait de deux églises accouplées, dont les murs, épais comme des courtines, les piliers, solides comme des roches, ont bravé les injures de ce climat depuis treize cents ans.

Pendant quelques minutes, les visiteurs se promenèrent dans la première église, qui est romane par le cintre de ses voûtes et la courbe de ses arcades, puis dans la seconde, édifice gothique du xii[e] siècle, formant la nef et les transepts de la première. Ils allaient ainsi, à travers ces ruines, d'une époque à une autre, foulant les grandes dalles carrées, dont les jointures laissaient poindre le sol. Ici c'étaient des couvercles de tombes; là, quelques pierres funéraires, dressées dans les coins, avec leurs figures sculptées, qui semblaient attendre l'aumône du passant.

Tout cet ensemble, lourd, sévère, silencieux, respirait la poésie des temps passés.

Miss Campbell, Olivier Sinclair et les frères Melvill, ne s'apercevant pas que leur trop savant compagnon restait en arrière, pénétrèrent alors sous l'épaisse voûte de la tour carrée, — voûte qui dominait autrefois le portail de la première église, et se dressa plus tard au point d'intersection des deux édifices.

Quelques instants après, des pas mesurés, appliqués sur le pavé sonore, se firent entendre. On eût pu croire qu'une statue de pierre, animée au souffle de quelque génie, marchait pesamment, comme le Commandeur dans le salon de don Juan.

C'était Aristobulus Ursiclos, qui, de ses enjambées métriques, mesurait les dimensions de la cathédrale :

« Cent soixante pieds de l'est à l'ouest, dit-il, en notant ce chiffre sur son carnet, au moment où il entrait dans la seconde église.

— Ah! c'est vous, monsieur Ursiclos! dit ironiquement miss Campbell. Après le minéralogiste, le géomètre?

— Et soixante-dix pieds seulement au croisement des transepts, répondit Aristobulus Ursiclos.

— Et combien de pouces? » demanda Olivier Sinclair.

Aristobulus Ursiclos regarda Olivier Sinclair, en homme qui ne sait s'il doit ou non se fâcher. Mais les frères Melvill, intervenant à propos, entraînèrent miss Campbell et les deux jeunes gens à la visite du monastère.

Cet édifice n'offre que des restes méconnaissables, bien qu'il ait survécu aux dégradations de la Réforme. Après cette époque, il servit même de communauté à quelques religieuses chanoinesses de Saint-Augustin, auxquelles l'État y donna asile. Ce ne sont plus maintenant que les lamentables ruines d'un couvent, dévasté par les tempêtes, qui n'avait ni voûte en plein cintre, ni piliers romans, pour pouvoir impunément résister aux intempéries d'un climat hyperboréen.

Cependant les visiteurs, après avoir exploré ce qui restait de ce monastère, si florissant autrefois, purent encore admirer la chapelle, mieux conservée, dont Aristobulus Ursiclos ne crut pas devoir mesurer les dimensions intérieures. A cette chapelle, moins anciennement ou plus solidement construite que les réfectoires ou les cloîtres du couvent, le toit seul manquait; mais le chœur, qui est presque intact, est un morceau d'architecture très goûté des antiquaires.

C'est dans la partie ouest que s'élève le tombeau de celle qui fut la dernière abbesse de la communauté. Sur sa dalle de marbre noir apparaît une figure de vierge, sculptée entre deux anges, et, au-dessus, une madone tenant l'Enfant Jésus dans ses bras.

« Ainsi que la Vierge à la Chaise et la Madone de Saint-Sixte, les seules vierges de Raphaël qui ne baissent pas leurs paupières, celle-ci regarde, et il semble que ses yeux sourient! »

Cette remarque fut très à propos faite par miss Campbell, mais elle eut pour résultat d'amener sur les lèvres d'Aristobulus Ursiclos une moue assez ironique.

« Où avez-vous pris, miss Campbell, dit-il, que des yeux pussent jamais sourire? »

Peut-être miss Campbell eut-elle l'envie de lui répondre qu'en tout cas ce ne serait pas en le regardant que les siens auraient jamais cette expression, mais elle se tut.

« C'est une faute communément répandue, reprit Aristobulus Ursiclos, comme s'il eût professé *ex cathedra*, que de parler du sourire des yeux. Ces organes de la vue sont précisément dénués de toute expression, ainsi que nous l'apprend l'oculistique. Exemple : posez un masque sur un visage, regardez ses yeux à travers ce masque, et je vous mets au défi de reconnaître si ce visage est gai, triste ou colère.

— Ah! vraiment? répondit le frère Sam, qui parut s'intéresser à cette petite leçon.

— J'ignorais cela, ajouta le frère Sib.

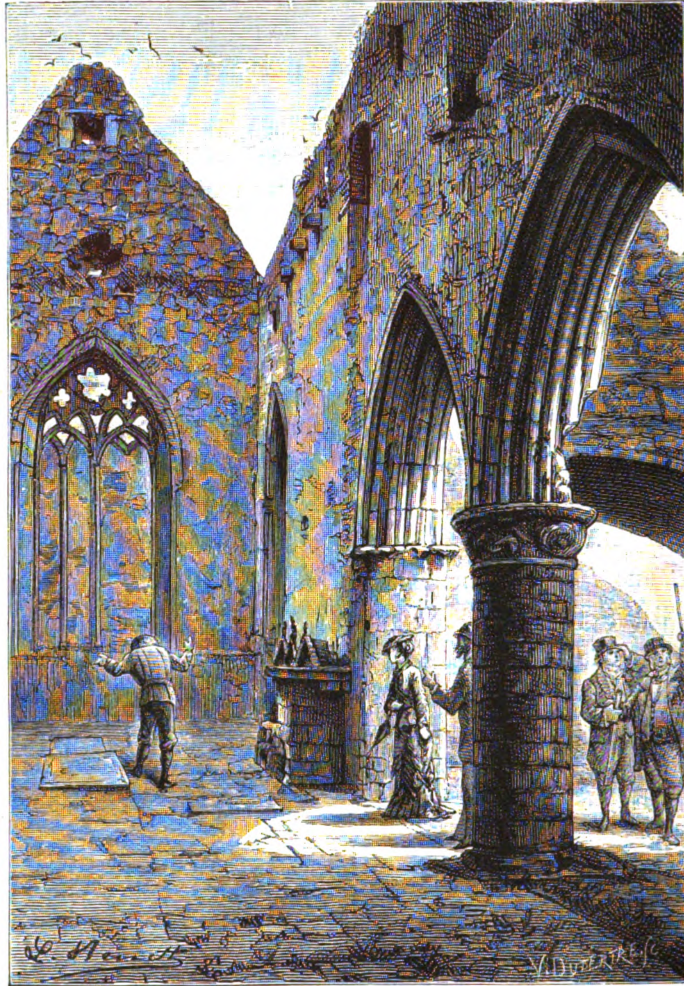
— Il en est ainsi, cependant, reprit Aristobulus Ursiclos, et si j'avais un masque.... »

Mais l'étonnant jeune homme n'avait pas de masque, et l'expérience ne put être faite, de manière à enlever tout doute à cet égard.

Au surplus, miss Campbell et Olivier Sinclair avaient déjà quitté le cloître, et se dirigeaient vers le cimetière d'Iona.

Cet endroit porte le nom de « Reliquaire d'Oban », en souvenir de ce compagnon de saint Columban, auquel on doit l'édification de la chapelle dont les ruines s'élèvent au milieu de ce champ des morts.

C'est un curieux emplacement, ce terrain semé de pierres funéraires, où dorment quarante-huit rois écossais, huit vice-rois des Hébrides, quatre vice-rois d'Irlande, et un roi de France, au nom perdu comme celui d'un chef



Aristobulus Ursiclos et ses enjambées métriques Page 110.)

des temps préhistoriques. Entouré de sa longue grille de fer, pavé de dalles juxtaposées, on dirait une sorte de champ de Karnac, dont les pierres seraient des tombes, et non des roches druidiques. Entre elles, couché sur la litière verte, s'allonge le granit du roi d'Écosse, ce Duncan illustré par la sombre tragédie de Macbeth. De ces pierres, les unes portent simplement des ornements d'un dessin géométrique; les autres, sculptées en ronde bosse, représentent quelques-uns de ces farouches rois celtiques, étendus là avec une rigidité de cadavre.

Que de souvenirs errent au-dessus de cette nécropole d'Iona! Quel recul



Miss Campbell et ses compagnons regardaient en silence. (Page 113.)

l'imagination fait dans le passé, en fouillant le sol de ce Saint-Denis des Hébrides!

Et comment oublier cette strophe d'Ossian, qui semble avoir été inspirée en ces lieux mêmes?

« Étranger, tu habites ici une terre couverte de héros. Chante quelquefois la gloire de ces morts célèbres. Que leurs ombres légères viennent se réjouir autour de toi! »

Miss Campbell et ses compagnons regardaient en silence. Ils n'avaient point à subir l'ennui d'un guide assermenté, déchirant, pour quelques touristes, les

incertitudes d'une histoire si lointaine. Il leur semblait revoir ces descendants du lord des îles, Angus Og, le compagnon de Robert Bruce, le frère d'armes de ce héros, qui lutta pour l'indépendance de son pays.

« J'aimerais à revenir ici à la nuit tombante, dit miss Campbell. Il me semble que l'heure serait plus favorable pour rappeler ces souvenirs. Je verrais apporter le corps du malheureux Duncan. J'entendrais les propos des ensevelisseurs, le couchant dans la terre consacrée à ses ancêtres. En vérité, monsieur Sinclair, ne serait-ce pas l'instant propice pour évoquer ces lutins qui gardent le royal cimetière?

— Oui, miss Campbell, et je pense qu'ils ne refuseraient pas d'apparaître à votre voix.

— Comment, miss Campbell, vous croyez aux lutins? s'écria Aristobulus Ursiclos.

— J'y crois, monsieur, j'y crois en vraie Écossaise que je suis, répondit miss Campbell.

— Mais, en réalité, vous savez bien que cela est imaginaire, que rien de tout ce fantastique n'existe!

— Et s'il me plaît d'y croire! répondit miss Campbell, animée par cette inopportune contradiction. S'il me plaît de croire aux brownies domestiques, qui gardent le mobilier de la maison; aux sorcières, dont les incantations s'opèrent en déclamant des vers runiques; aux Valkyries, ces vierges fatales de la mythologie scandinave, qui emportent les guerriers tombés dans la bataille; à ces fées familières, chantées par notre poète Burns dans ces vers immortels qu'un véritable fils des highlands ne saurait oublier :

« Cette nuit, les fées légères dansent sur Cassilis Dawnan's ou se dirigent vers Golzean, à la pâle clarté de la lune, pour aller s'égarer dans les Coves, au milieu des rochers et des ruisseaux. »

— Eh, miss Campbell, reprit le sot entêté, pensez-vous donc que les poètes ajoutent foi à ces rêves de leur imagination?

— Très certainement, monsieur, répondit Olivier Sinclair, ou bien leur poésie sonnerait faux comme toute œuvre qui ne naît pas d'une conviction profonde.

— Vous aussi, monsieur? répondit Aristobulus Ursiclos. Je vous savais peintre, je ne vous savais pas poète.

— C'est la même chose, dit miss Campbell. L'art n'est qu'un, sous des formes diverses.

— Mais non... non!... c'est inadmissible!.... Vous ne croyez pas à toute cette mythologie des vieux bardes, dont le cerveau troublé évoquait des divinités imaginaires!

— Ah! monsieur Ursiclos! s'écria le frère Sam, piqué au vif, ne traitez pas ainsi ceux de nos ancêtres qui ont chanté notre vieille Écosse!

— Et veuillez les entendre! dit le frère Sib, en revenant aux citations de leur poème favori. « J'aime les chants des bardes. Je me plais à écouter les récits du temps passé. Ils sont pour moi comme le calme du matin et la fraîcheur de la rosée qui humecte les collines....

— « Lorsque le soleil ne jette plus sur leurs penchants que des rayons alanguis, ajouta le frère Sam, et que le lac est tranquille et bleuâtre au fond du vallon! »

Sans doute, les deux oncles auraient indéfiniment continué à s'enivrer des poésies ossianesques, si Aristobulus Ursiclos ne les eût brusquement interrompus en disant :

« Messieurs, avez-vous jamais vu un seul de ces prétendus génies, dont vous parlez avec tant d'enthousiasme? Non! Et peut-on les voir? pas davantage, n'est-ce pas?

— C'est ce qui vous trompe, monsieur, et je vous plains de ne les avoir jamais aperçus, reprit miss Campbell, qui n'aurait pas cédé à son contradicteur le cheveu d'un seul de ses lutins. On les voit apparaître dans toutes les hautes terres d'Écosse, se glissant le long des glen abandonnés, s'élevant du fond des ravins, voltigeant à la surface des lacs, s'ébattant dans les eaux paisibles de nos Hébrides, se jouant au milieu des tempêtes que leur jette l'hiver boréal. Et, tenez, ce Rayon-Vert, que je m'obstine à poursuivre, pourquoi ne serait-ce pas l'écharpe de quelque Valkyrie, dont la frange traîne dans les eaux de l'horizon?

— Ah non! s'écria Aristobulus Ursiclos, pour cela, non! Et je vais vous dire ce que c'est votre Rayon-Vert.

— Ne le dites pas, monsieur, s'écria miss Campbell, je ne veux pas le savoir!

— Mais si, répondit Aristobulus Ursiclos, tout à fait monté par la discussion.

— Je vous défends bien...

— Je le dirai pourtant, miss Campbell. Ce dernier rayon que lance le soleil au moment où le bord supérieur de son disque effleure l'horizon, s'il est vert,

c'est, peut-être, parce qu'au moment où il traverse la mince couche d'eau il s'imprègne de sa couleur...

— Taisez-vous... monsieur Ursiclos!...

— A moins que ce vert ne succède tout naturellement au rouge du disque, subitement disparu, mais dont notre œil a conservé l'impression, parce que, en optique, le vert en est la couleur complémentaire!

— Ah! monsieur, vos raisonnements physiques...

— Mes raisonnements, miss Campbell, sont d'accord avec la nature des choses, répondit Aristobulus Ursiclos, et, précisément, je me propose de publier un mémoire à ce sujet.

— Partons, mes oncles! s'écria miss Campbell, véritablement irritée. Monsieur Ursiclos, avec ses explications, finirait par me gâter mon Rayon-Vert! »

Olivier Sinclair intervint alors :

« Monsieur, dit-il, je pense que votre mémoire à propos du Rayon-Vert sera on ne peut plus curieux; mais permettez-moi de vous en proposer un autre sur un sujet peut-être plus intéressant encore.

— Et lequel, monsieur? demanda Aristobulus Ursiclos, en se dressant sur ses ergots.

— Vous n'êtes pas sans savoir, monsieur, que quelques savants ont traité scientifiquement cette question si palpitante : *De l'influence des queues de poisson sur les ondulations de la mer?...*

— Eh! monsieur...

— Eh bien, monsieur, en voici une autre que je recommande tout particulièrement à vos savantes méditations : *De l'influence des instruments à vent sur la formation des tempêtes.* »

XVI

DEUX COUPS DE FUSIL.

Le lendemain, et pendant les premiers jours de septembre, on ne revit plus Aristobulus Ursiclos. Avait-il quitté Iona par le bateau des touristes, après avoir compris qu'il perdait son temps près de miss Campbell? Personne n'aurait pu le dire. En tout cas, il faisait bien de ne pas se montrer. Ce n'était plus seulement de l'indifférence, c'était une sorte d'aversion qu'il inspirait à la jeune fille. Avoir dépoétisé son rayon, avoir matérialisé son rêve, avoir changé l'écharpe d'une Valkyrie en un brutal phénomène d'optique! Peut-être lui eût-elle tout pardonné, tout, excepté cela.

Les frères Melvill n'eurent pas même la permission d'aller s'enquérir de ce que devenait Aristobulus Ursiclos.

A quoi bon, d'ailleurs? Qu'auraient-ils pu lui dire et qu'espéraient-ils encore? Pouvaient-ils songer, désormais, à l'union projetée entre deux êtres aussi antipathiques, séparés par l'abîme qui se creuse entre la vulgaire prose et la sublime poésie, l'un avec sa manie de tout réduire à des formules scientifiques, l'autre ne vivant que dans l'idéal, qui dédaigne les causes et se contente des impressions!

Cependant, Partridge, poussé par dame Bess, apprit que ce « jeune vieux savant », ainsi qu'il le dénommait, n'avait point encore effectué son départ, et qu'il habitait toujours sa cabane de pêcheur, où il prenait solitairement ses repas.

En tout cas, l'important, c'est qu'on ne voyait plus Aristobulus Ursiclos. La vérité est que, lorsqu'il ne se confinait pas dans sa chambre, occupé, sans doute, de quelque haute spéculation scientifique, il s'en allait, son fusil sur le dos, à travers les basses grèves du littoral, et là sa mauvaise humeur se passait au milieu d'un véritable carnage de harles noirs ou de mouettes, qui n'y étaient pour rien. Conservait-il donc encore quelque espoir? Se

disait-il que, la fantaisie du Rayon-Vert une fois satisfaite, miss Campbell reviendrait à de meilleurs sentiments? C'est possible, après tout, étant donnée sa personnalité.

Mais il lui arriva, un jour, une aventure assez désagréable, qui aurait pu très mal finir pour lui, sans l'intervention aussi généreuse qu'inattendue de son rival.

C'était dans l'après-midi du 2 septembre. Aristobulus Ursiclos était allé étudier les roches qui forment l'extrême pointe méridionale d'Iona. Une de ces masses granitiques, un « stack », attira plus spécialement son attention, si bien qu'il résolut de se hisser à son sommet. Or, il y avait quelque imprudence à le tenter, car la roche ne présentait guère que des surfaces glissantes, et le pied ne pouvait y trouver prise.

Cependant, Aristobulus Ursiclos ne voulut point en avoir le démenti. Il commença donc à grimper le long des parois, en s'aidant de quelques touffes végétales qui poussaient çà et là, et il put atteindre, non sans peine, le sommet de ce stack.

Une fois là, il se livra à son petit travail habituel de minéralogiste; mais, quand il voulut redescendre, cela devint plus difficile. En effet, après avoir soigneusement cherché sur quel côté de la paroi il convenait de se laisser glisser, le voilà qui se risque. A cet instant, le pied vint à lui manquer, il dévala sans pouvoir se retenir, et fût tombé dans les violentes lames du ressac, si une souche brisée ne l'eût retenu au milieu de sa chute.

Aristobulus Ursiclos se trouvait donc dans une situation tout à la fois dangereuse et ridicule. Il ne pouvait plus remonter, mais il ne pouvait plus redescendre.

Une heure se passa ainsi, et on ne sait ce qui serait arrivé, si Olivier Sinclair, son havre-sac de peintre sur le dos, n'eût passé en ce moment et en cet endroit. Il entendit des cris : il s'arrêta. De voir Aristobulus Ursiclos accroché à trente pieds en l'air, s'agitant comme un de ces bonshommes d'osier suspendus à la devanture d'une taverne, cela lui prêta d'abord à rire; mais, ainsi qu'on le pense bien, il n'hésita pas à se risquer pour le tirer de là.

Cela ne se fit pas sans peine. Olivier Sinclair dut monter sur le sommet du stack, et il lui fallut rehisser le pendu, puis l'aider à redescendre de l'autre côté.

« Monsieur Sinclair, dit Aristobulus Ursiclos, dès qu'il fut en lieu sûr, j'avais mal calculé l'angle d'inclinaison que faisait cette paroi avec la verticale. De là, ce glissement et cette suspension....

— Monsieur Ursiclos, répondit Olivier Sinclair, je suis heureux que le hasard m'ait permis de vous venir en aide!

— Laissez-moi pourtant vous remercier...

— Cela n'en vaut pas la peine, monsieur. Vous en auriez certainement fait autant pour moi?

— Sans doute!

— Eh bien, à charge de revanche! »

Et les deux jeunes gens se séparèrent.

Olivier Sinclair ne crut point devoir parler de cet incident, qui n'avait pas autrement d'importance. Quant à Aristobulus Ursiclos, il n'en parla pas davantage; mais, au fond, comme il tenait beaucoup à sa peau, il sut gré à son rival de l'avoir tiré de ce mauvais pas.

Eh bien, et le fameux rayon? il faut convenir qu'il se faisait singulièrement prier! Cependant, il n'y avait plus de temps à perdre. La saison d'automne ne pouvait tarder à recouvrir le ciel de son voile de brumes. Alors, plus de ces soirées limpides, dont septembre se montre si avare sous les latitudes élevées. Plus de ces horizons nets, qui semblent plutôt tracés par le compas d'un géomètre que par le pinceau d'un artiste. Faudrait-il donc renoncer à voir le phénomène, cause de tant de déplacements? Serait-on obligé de remettre l'observation à l'année prochaine ou s'entêterait-on à la poursuivre sous d'autres cieux?

En vérité, c'était une cause de dépit pour miss Campbell autant que pour Olivier Sinclair. Tous deux enrageaient très sérieusement à voir l'horizon des Hébrides obscurci sous les vapeurs de la haute mer.

Ce fut ainsi pendant les quatre premiers jours de ce brumeux mois de septembre.

Chaque soir, miss Campbell, Olivier Sinclair, le frère Sam, le frère Sib, dame Bess et Partridge, assis sur quelque roche que baignaient les petites ondulations de la marée, assistaient consciencieusement au coucher du soleil sur d'admirables fonds de lumière, plus splendides, sans doute, que si la pureté du ciel eût été parfaite.

Un artiste aurait battu des mains devant ces magnifiques apothéoses qui se développaient à la chute du jour, devant cette éblouissante gamme de couleurs, se dégradant d'un nuage à l'autre, depuis le violet du zénith jusqu'au rouge d'or de l'horizon, devant cette éblouissante cascade de feux rebondissant sur des roches aériennes; mais, ici, les roches étaient des nuages,



Olivier entendit des cris : il s'arrêta. (Page 118.)

et ces nuages, mordant le disque solaire, absorbaient avec ses derniers rayons celui que cherchait en vain l'œil des observateurs.

Alors, l'astre couché, tous se relevaient, désappointés, comme les spectateurs d'une féerie dont le dernier effet a manqué par la faute d'un machiniste; puis, prenant par le plus long, ils rentraient à l'auberge des *Armes de Duncan*.

« A demain! disait miss Campbell.

— A demain! répondaient les deux oncles. Nous avons comme un pressentiment que demain.... »



Suivant des yeux toute la volée d'oiseaux... (Page 125.)

Et tous les soirs, les frères Melvill avaient un pressentiment, qui finissait invariablement par un mécompte.

Cependant la journée du 5 septembre débuta par une matinée superbe. Les vapeurs du levant se fondirent à la chaleur des premiers rayons solaires.

Le baromètre, dont l'aiguille, depuis quelques jours, marchait vers beau temps, montait encore et s'arrêtait à beau fixe. Il ne faisait plus assez chaud déjà pour que le ciel fût imprégné de cette buée tremblotante des brûlants jours de l'été. La sécheresse de l'atmosphère se sentait au niveau de la mer,

16

comme on l'eût sentie sur une montagne, à quelque mille pieds d'altitude, dans un air raréfié.

Dire avec quelle anxiété tous suivirent les phases de cette journée, c'est impossible. Avec quelle palpitation de cœur ils observaient si quelque nue se levait dans l'espace, il faut renoncer à le rendre. Avec quelles angoisses, même, ils s'attachaient à la trajectoire décrite par le soleil dans sa marche diurne, ce serait témérité de vouloir l'exprimer.

Très heureusement, la brise, légère mais continue, venait de terre. En passant sur ces montagnes de l'est, en glissant à la surface des longues prairies de l'arrière-plan, elle ne devait pas se charger de ces humides molécules que dégagent de vastes étendues d'eau, et qu'apportent, avec le soir, les vents du large.

Mais combien ce jour fut long à passer! Miss Campbell ne pouvait tenir en place. Bravant l'ardeur caniculaire, elle allait et venait, tandis qu'Olivier Sinclair courait les hauteurs de l'île, afin d'interroger un horizon plus étendu. Les deux oncles en vidèrent toute une tabatière de compte à demi, et Partridge, comme s'il eût été de faction, restait dans l'attitude d'un garde champêtre préposé à la surveillance des plaines célestes.

Il avait été convenu que, ce jour-là, on dînerait à cinq heures, afin d'être en avance au poste d'observation. Le soleil ne devait disparaître qu'à six heures quarante-neuf, et on aurait tout le temps de le suivre jusqu'à son coucher.

« Je crois que nous le tenons, cette fois! dit le frère Sam, en se frottant les mains.

— Je le crois aussi! » répondit le frère Sib, qui se livra à la même pantomime.

Cependant, vers trois heures, il y eut une alerte. Un gros flocon de nuage, une ébauche de cumulus, se leva dans l'est, et, poussé par la brise de terre, s'avança vers l'Océan.

Ce fut miss Campbell qui l'aperçut la première. Elle ne put retenir une exclamation de désappointement.

« Il est seul, ce nuage, et nous n'avons rien à craindre, dit l'un des oncles. Il ne tardera pas à se fondre....

— Ou il marchera plus vite que le soleil, répondit Olivier Sinclair, et disparaîtra sous l'horizon avant lui.

— Mais ce nuage n'est-il pas l'avant-coureur d'un banc de brumes? demanda miss Campbell.

— Il faut le voir. »

Et Olivier Sinclair, tout courant, se rendit aux ruines du monastère. De là, son regard put plonger vers l'est plus en arrière, par-dessus les montagnes de Mull.

Ces montagnes se profilaient avec une extrême netteté; leur crête ressemblait à une ligne tremblée, tracée au crayon, sur un fond d'une parfaite blancheur.

Il n'y avait pas d'autre vapeur dans le ciel, et le Ben More, bien découpé, ne s'empanachait d'aucune brume à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Olivier Sinclair revint, une demi-heure après, avec quelques rassurantes paroles. Ce nuage n'était qu'un enfant perdu de l'espace; il ne trouverait pas même à s'alimenter dans cette atmosphère asséchée, et périrait d'inanition en route.

Cependant, le flocon blanchâtre avançait vers le zénith. Au grand déplaisir de tous, il suivait le chemin du soleil, il s'en approchait sous l'influence de la brise. En glissant à travers l'espace, sa structure se modifiait dans le remous du courant aérien. De la forme d'une tête de chien qu'il avait d'abord, il prit celle d'un poisson dessiné, comme une raie gigantesque; puis il se massa en boule, sombre au centre, éclatante sur ses bords, et, à ce moment, atteignit le disque solaire.

Un cri échappa à miss Campbell, dont les deux bras se tendirent vers le ciel.

L'astre radieux, caché derrière cet écran de vapeurs, n'envoyait plus un seul de ses rayons à l'île. Iona, placée en dehors de la zone d'irradiation directe, venait de se voiler d'une grande ombre.

Mais bientôt la grande ombre se déplaça. Le soleil reparut dans tout son éclat. Le nuage s'abaissa vers l'horizon. Il ne devait pas même l'atteindre : une demi-heure après, il s'évanouissait, comme si quelque trouée se fût faite au ciel.

« Enfin, le voilà dissipé, s'écria la jeune fille, et puisse-t-il n'être suivi d'aucun autre !

— Non, rassurez-vous, miss Campbell, répondit Olivier Sinclair. Si ce nuage a disparu si vite et de cette façon, c'est qu'il n'a pas rencontré d'autres vapeurs dans l'atmosphère, c'est que tout l'espace, vers l'ouest, est d'une pureté absolue. »

A six heures du soir, les observateurs, groupés en un endroit bien découvert, occupaient leur poste.

C'était à l'extrémité septentrionale de l'île, sur la crête supérieure de la colline de l'Abbé. De ce sommet, le regard pouvait circulairement embrasser, dans l'est, toute la portion élevée de l'île de Mull. Au nord, l'îlot de Staffa apparaissait comme une énorme carapace de tortue, échouée dans les eaux des Hébrides. Au delà, Elva et Gometra se détachaient du littoral prolongé de la grande île. Vers l'ouest, le sud-ouest et le nord-ouest, se développait l'immense mer.

Le soleil s'abaissait rapidement par une trajectoire oblique. Le périmètre de l'horizon se dessinait d'un trait noir, qu'on eût cru tracé à l'encre de Chine. A l'opposé, toutes les fenêtres des maisons d'Iona s'enflammaient comme au reflet d'un incendie, dont les flammes auraient été des flammes d'or.

Miss Campbell et Olivier Sinclair, les frères Melvill, dame Bess et Partridge, saisis par ce sublime spectacle, restaient silencieux. Ils regardaient, en fermant à demi leurs paupières, ce disque qui se déformait, qui se gonflait parallèlement à la ligne d'eau, et prenait la forme d'une énorme montgolfière écarlate. Il n'y avait pas une seule vapeur au large.

« Je crois que nous le tenons, cette fois, redit le frère Sam.

— Je le crois aussi, répondit le frère Sib.

— Silence, mes oncles !... » s'écria miss Campbell.

Et ils se turent, et ils retinrent leur respiration, comme s'ils eussent craint qu'elle ne se condensât sous la forme d'un léger nuage, qui aurait pu voiler le disque du soleil.

L'astre avait enfin mordu l'horizon de son bord inférieur. Il s'élargissait, il s'élargissait encore, comme s'il se fût empli intérieurement d'un lumineux fluide.

Tous aspiraient des yeux ses derniers rayons.

Tel Arago, installé dans les déserts de Palma, sur la côte d'Espagne, épiait le signal de feu qui devait apparaître au sommet de l'île d'Iviça, et lui permettre de fermer le dernier triangle de sa méridienne !

Enfin, un léger segment de l'arc supérieur, ce fut tout ce qui resta du disque à l'affleurement des eaux. Avant quinze secondes, le suprême rayon allait être lancé dans l'espace, et donnerait aux yeux, prêts à la recevoir, cette impression d'un vert paradisiaque !...

Soudain, deux détonations retentirent au milieu des roches du littoral, au-dessous de la colline. Une fumée s'éleva, et, entre ses volutes, se tendit tout un nuage d'oiseaux de mer, mouettes, goëlands, pétrels, effrayés par ces coups de fusil intempestifs.

Le nuage monta droit, puis, s'interposant comme un écran entre l'horizon et l'île, il passa devant l'astre mourant, au moment où celui-ci envoyait à la surface des eaux son dernier trait de lumière.

A ce moment, sur une pointe de la falaise, on put apercevoir, son fusil fumant à la main, et suivant des yeux toute la volée d'oiseaux, l'inévitable Aristobulus Ursiclos.

« Ah ! cette fois, c'en est assez ! s'écria le frère Sib.

— C'en est trop ! s'écria le frère Sam.

— J'aurais bien dû le laisser accroché à sa roche, se dit Olivier Sainclair. Au moins, il y serait encore. »

Miss Campbell, les lèvres serrées, les yeux fixes, ne prononça pas un seul mot.

Une fois de plus, et par la faute d'Aristobulus Ursiclos, elle avait manqué le Rayon-Vert !

XVII

A BORD DE LA « CLORINDA ».

Le lendemain, dès six heures du matin, un charmant yawl de quarante-cinq à cinquante tonneaux, la *Clorinda*, quittait le petit port d'Iona, et, sous une légère brise du nord-est, ses amures à tribord, s'élevait au plus près, gagnant la haute mer.

La *Clorinda* emportait miss Campbell, Olivier Sinclair, le frère Sam, le frère Sib, dame Bess et Partridge.

Il va sans dire que le malencontreux Aristobulus Ursiclos n'était point à bord.

Voici ce qui avait été convenu et immédiatement exécuté, après l'aventure de la veille.

En quittant la colline de l'Abbé pour rentrer à l'auberge, miss Campbell avait dit d'une voix brève :

« Mes oncles, puisque monsieur Aristobulus Ursiclos prétend rester quand même à Iona, nous laisserons Iona à monsieur Aristobulus Ursiclos. Une première fois à Oban, une seconde fois ici, c'est par sa faute que notre observation n'a pu se faire. Nous ne demeurerons pas un jour de plus où cet importun a le privilège d'exercer ses maladresses! »

A cette proposition aussi nettement formulée, les frères Melvill n'avaient rien trouvé à redire. Eux aussi, d'ailleurs, partageaient le mécontentement général et maudissaient Aristobulus Ursiclos. Décidément, la situation de leur prétendant était à jamais compromise. Rien ne lui ramènerait miss Campbell. Il fallait, d'ores et déjà, renoncer à l'accomplissement d'un projet devenu irréalisable.

« Après tout, ainsi que le fit observer le frère Sam au frère Sib qu'il avait pris à part, les promesses imprudemment faites ne sont point des menottes de fer! »

Ce qui signifie, en d'autres termes, qu'on ne peut jamais être lié par un serment téméraire, et le frère Sib, d'un geste très net, avait donné son approbation complète à ce dicton écossais.

Au moment où s'échangeaient les adieux du soir dans la salle basse des *Armes de Duncan* :

« Nous partirons demain, dit miss Campbell. Je ne resterai pas un jour de plus ici!

— C'est entendu, ma chère Helena, répondit le frère Sam ; mais où irons-nous ?

— Là où nous serons assurés de ne plus rencontrer ce monsieur Ursiclos ! Il importe donc que personne ne sache ni que nous quittons Iona ni où nous allons.

— C'est convenu, répondit le frère Sib ; mais, ma chère fille, comment partir et où aller?

— Quoi ! s'écria miss Campbell, nous ne trouverions pas le moyen, dès l'aube, de quitter cette île ? Le littoral écossais ne nous offrirait pas un point inhabité, inhabitable même, où nous pourrions poursuivre en paix notre expérience ? »

Certainement, à eux deux, les frères Melvill n'auraient pu répondre à cette double question, posée d'un ton qui n'admettait ni échappatoire ni faux-fuyant.

Olivier Sinclair était là, — heureusement :

« Miss Campbell, dit-il, tout peut s'arranger, voici comment. Il est près d'ici une île, ou plutôt un simple îlot, très convenable pour nos observations, et sur cet îlot aucun importun ne viendra nous déranger.

— Quel est-il?

— C'est Staffa, que vous pouvez apercevoir à deux milles au plus dans le nord d'Iona.

— Y a-t-il moyen d'y vivre et possibilité de s'y rendre? demanda miss Campbell.

— Oui, répondit Olivier Sinclair, et très facilement. Dans le port d'Iona, j'ai vu un de ces yachts toujours prêts à prendre la mer, comme il s'en trouve dans tous les ports anglais pendant la belle saison. Son capitaine et son équipage sont à la disposition du premier touriste qui voudra utiliser leurs services pour la Manche, la mer du Nord ou la mer d'Irlande. Eh bien, qui nous empêche de fréter ce yacht, d'y embarquer des provisions pour une quinzaine de jours, puisque Staffa n'offre aucune ressource, et de partir, dès demain, aux premières lueurs du jour?

— Monsieur Sinclair, répondit miss Campbell, si demain nous avons secrètement quitté cette île, croyez bien que je vous en aurai une profonde reconnaissance!

— Demain, avant midi, pourvu qu'un peu de brise se lève avec le matin, nous serons à Staffa, répondit Olivier Sinclair, et, sauf pendant la visite des touristes, qui, deux fois par semaine, dure à peine une heure, nous n'y serons dérangés par personne. »

Suivant l'habitude des frères Melvill, les surnoms de la femme de charge retentirent aussitôt.

« Bat !

— Beth !

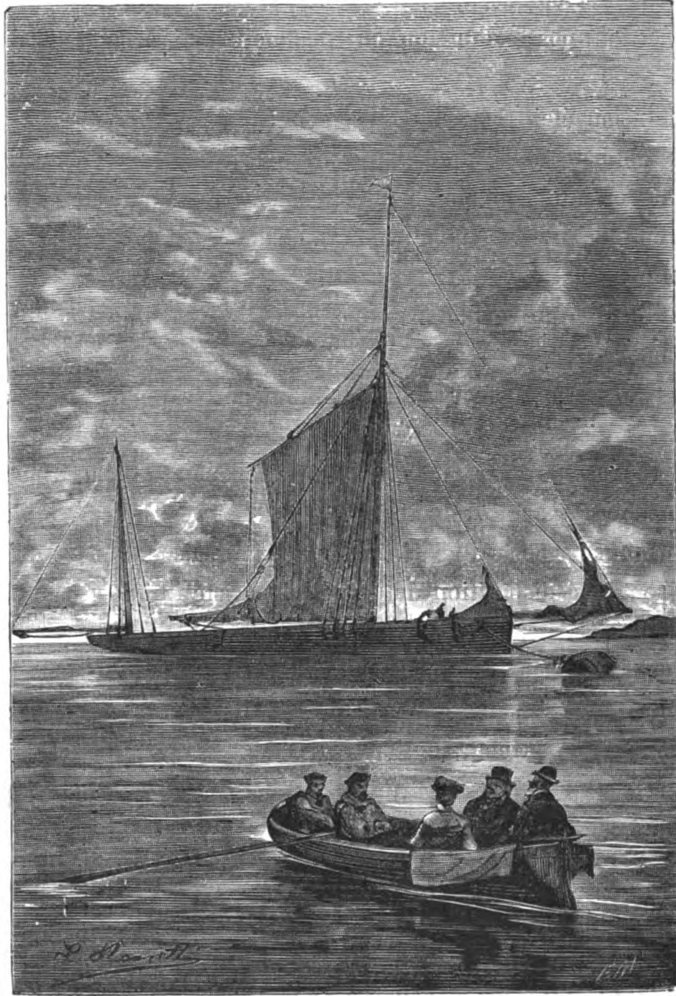
— Bess !

— Betsey !

— Betty ! »

Dame Bess parut aussitôt.

« Nous partons demain ! dit le frère Sam.



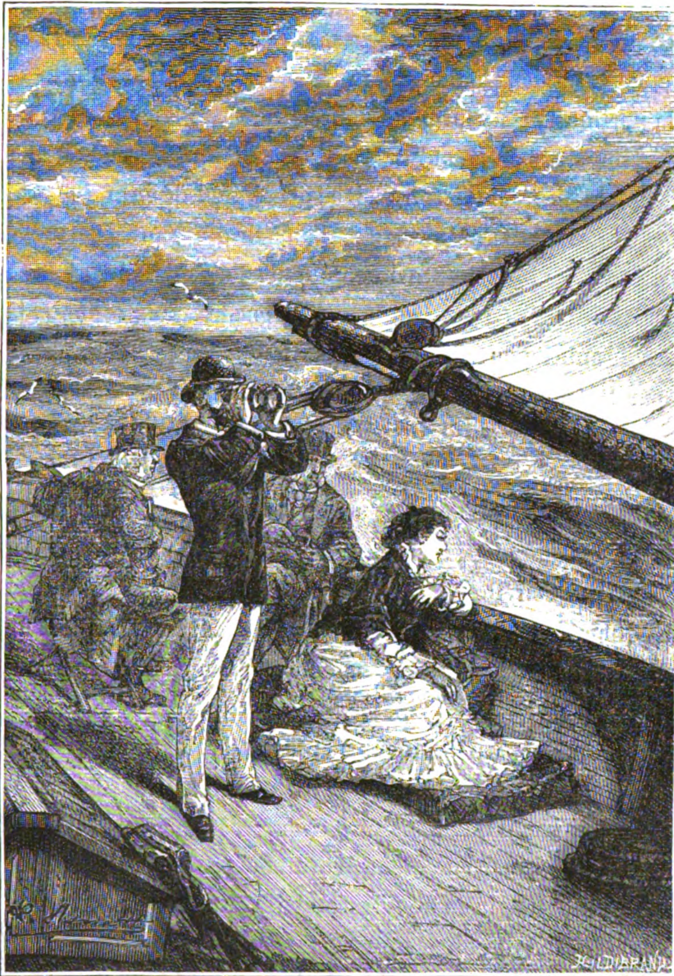
Dès six heures du matin... (Page 125.)

— Demain dès l'aube ! » ajouta le frère Sib.

Et sur ce, dame Bess et Partridge, sans en demander plus long, s'occupèrent immédiatement des préparatifs du départ.

Pendant ce temps, Olivier Sinclair se dirigeait vers le port, et là il prenait ses arrangements avec John Olduck.

John Olduck était le capitaine de la *Clorinda*, un vrai marin, coiffé de la petite casquette traditionnelle à ganse d'or, vêtu de la jaquette à boutons de métal et du pantalon de gros drap bleu. Aussitôt le marché conclu, il s'occupa de tout parer pour l'appareillage avec ses six hommes, — six de ces



Miss Campbell était à demi étendue... (Page 131.)

matelots de choix, qui, pêcheurs de leur métier pendant l'hiver, font pendant l'été le service du yachting avec une supériorité incontestable sur tous les marins des autres pays.

A six heures du matin, les nouveaux passagers de la *Clorinda* s'embarquaient, sans avoir dit à personne quelle était la destination du yacht. On avait fait rafle de tous les vivres, viande fraîche ou conservée, ainsi que des boissons disponibles. D'ailleurs, le cuisinier de la *Clorinda* aurait toujours la ressource de se réapprovisionner au steamer qui fait régulièrement le service d'Oban à Staffa.

17

Donc, dès le lever du jour, miss Campbell avait pris possession d'une charmante et coquette chambre, installée à l'arrière du yacht. Les deux frères occupaient les couchettes de la «Main-Cabin», au delà du salon, confortablement établie dans la portion la plus large du petit bâtiment. Olivier Sinclair s'arrangeait d'une cabine ménagée au retour du grand escalier qui conduisait au salon. Des deux côtés de la salle à manger, traversée par le pied du grand mât, dame Bess et Partridge disposaient de deux cadres, l'un à droite, l'autre à gauche, sur l'arrière de l'office et de la chambre du capitaine. Plus en avant, c'était la cuisine, où demeurait le maître-coq. Plus en avant encore, le poste de l'équipage, muni de ses branles pour six matelots. Rien ne manquait à ce joli yawl, construit par Ratsey, de Cowes. Avec belle mer et jolie brise, il avait toujours tenu un rang honorable dans les régates du « Royal Thames yacht Club ».

Ce fut une réelle joie pour tous, lorsque la *Clorinda*, mise en appareillage, son ancre levée, commença à prendre le vent, sous sa grand'voile, son tapecul, sa trinquette, son foc et son flèche. Elle s'inclina gracieusement à la brise, sans que son pont blanc, en sape du Canada, fût mouillé d'un seul embrun des petites lames que fendait une étrave, coupée perpendiculairement à la ligne des eaux.

La distance qui sépare ces deux petites Hébrides, Iona et Staffa, est très courte. Avec un vent portant, vingt à vingt-cinq minutes eussent suffi à la franchir, pour un yacht qui, sans être trop forcé, enlevait facilement ses huit milles à l'heure. Mais, en ce moment, il avait le vent debout, — une légère brise tout au plus ; en outre, la marée descendait, et c'était contre un jusant assez prononcé qu'il lui fallait courir un certain nombre de bords, avant d'arriver à la hauteur de Staffa.

D'ailleurs, peu importait à miss Campbell. La *Clorinda* partie, c'était le principal. Une heure plus tard, Iona s'effaçait dans les brumes matinales, et, avec elle, l'image détestée de ce trouble-fête, dont Helena voulait oublier jusqu'au nom.

Et elle le dit franchement à ses oncles:

« Est-ce que je n'ai pas raison, papa Sam ?

— Tout à fait raison, ma chère Helena.

— Est-ce que maman Sib ne m'approuve pas

— Absolument.

— Allons, ajouta-t-elle en les embrassant, convenons que des oncles qui

voulaient me donner un pareil mari n'avaient vraiment pas eu une fameuse idée ! »

Et tout deux en convinrent.

En somme, ce fut une navigation charmante, qui n'eut que le défaut d'être trop courte. Et qui donc empêchait de la prolonger, de laisser le yawl courir ainsi au-devant du Rayon-Vert, d'aller le chercher en plein Atlantique ? Mais non ! Il était convenu qu'on irait à Staffa, et John Olduck prit ses dispositions pour atteindre avec le commencement du flot cet îlot célèbre entre toutes les Hébrides.

Vers huit heures, le premier déjeuner, composé de thé, de beurre et de sandwiches, fut servi dans la salle à manger de la *Clorinda*. Les convives, en belle humeur, fêtèrent gaiement la table du bord sans regret pour la table de l'auberge d'Iona. Les ingrats !

Lorsque miss Campbell fut remontée sur le pont, le yacht avait viré de bord et changé ses amures. Il revenait alors vers le superbe phare construit sur le roc de Skerryvore, qui élève à cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer son feu de premier ordre. La brise ayant fraîchi, la *Clorinda* luttait alors contre le jusant sous ses grandes voiles blanches, mais gagnait peu vers Staffa. Et pourtant elle « coupait la plume », pour désigner à la manière écossaise la vitesse de sa marche.

Miss Campbell était à demi étendue, à l'arrière, sur un de ces épais coussins de grosse toile qui sont en usage à bord des bateaux de plaisance d'origine britannique. Elle s'enivrait de cette rapidité que ne troublaient ni les cahots d'une route, ni les trépidations d'un railway, — rapidité de patineur, emporté à la surface d'un lac glacé. Rien de plus gracieux à voir, sur ces eaux à peine écumantes, que cette élégante *Clorinda*, légèrement inclinée, montant et s'abaissant à la lame. Parfois, elle semblait planer dans l'air, comme un immense oiseau que soulèvent ses puissantes ailes.

Cette mer, couverte par les grandes Hébrides du nord et du sud, abritée d'une côte à l'est, c'était comme un bassin intérieur, dont la brise n'avait pu encore troubler les eaux.

Le yacht courait obliquement vers l'île de Staffa, gros rocher isolé au large de l'île de Mull, qui ne s'élève pas à plus de cent pieds au-dessus des hautes mers. On pouvait croire que c'était lui qui se déplaçait, montrant tantôt ses falaises basaltiques de l'ouest, tantôt l'âpre amoncellement des rocs de sa côte orientale. Par suite d'une illusion d'optique, il semblait pivoter sur sa

base, au caprice des angles sous lesquels la *Clorinda* l'ouvrait ou le fermait successivement.

Cependant, en dépit du jusant et de la brise, le yacht gagnait quelque peu. Lorsqu'il piquait vers l'ouest, en dehors des extrêmes pointes de Mull, la mer le secouait plus vivement, mais il se tenait gaillardement contre les premières lames du large; puis, à la bordée suivante, il retrouvait des eaux tranquilles, qui le balançaient comme un berceau de baby.

Vers onze heures, la *Clorinda* s'était assez élevée au nord pour n'avoir plus qu'à laisser porter vers Staffa. Les écoutes furent mollies, la voile de flèche descendit de la tête du mât, et le capitaine prit ses dispositions pour le mouillage.

Il n'y a pas de port à Staffa, mais, par tous les vents, il est facile de se glisser le long des falaises de l'est, au milieu des roches capricieusement égrenées par quelque convulsion des périodes géologiques. Toutefois, avec grands mauvais temps, l'endroit ne serait pas tenable pour une embarcation d'un certain tonnage.

La *Clorinda* rangea donc d'assez près ce semis de basaltes noirs. Elle évolua adroitement, laissant d'un côté le roc de Bouchaillie, dont la mer, très basse en ce moment, laissait émerger les fûts prismatiques, groupés en faisceau, et, de l'autre côté, cette chaussée qui borde le littoral, à gauche Là est le meilleur mouillage de l'îlot; là, l'endroit où les embarcations qui ont amené les touristes viennent les reprendre, après leur promenade sur les hauteurs de Staffa.

La *Clorinda* pénétra dans une petite anse, presque à l'entrée de la grotte de Clam-Shell; le pic s'inclina sous ses drisses larguées, la trinquette fut amenée, l'ancre tomba au poste de mouillage.

Un instant après, miss Campbell et ses compagnons débarquaient sur les premières marches de basalte, à gauche de la grotte. Un escalier de bois, muni de garde-fous, était là, qui montait de la première assise jusqu'au dos arrondi de l'île.

Tous le prirent et atteignirent le plateau supérieur.

Ils étaient enfin à Staffa, aussi en dehors du monde habité que si quelque tempête les eût jetés sur le plus désert des îlots du Pacifique.

XVIII

STAFFA.

Si Staffa n'est qu'un simple îlot, la nature en a fait du moins le plus curieux de tout l'archipel des Hébrides. Ce gros rocher, de forme ovale, long d'un mille, large d'un demi, cache sous sa carapace d'admirables grottes d'origine basaltique. Aussi est-ce là le rendez-vous aussi bien des géologues que des touristes. Cependant, ni miss Campbell, ni les frères Melvill n'avaient encore visité Staffa. Seul, Olivier Sinclair en connaissait les merveilles. Il était donc tout désigné pour faire les honneurs de cette île, à laquelle ils étaient venus demander une hospitalité de quelques jours.

Ce rocher est uniquement dû à la cristallisation d'une énorme loupe de basalte, qui s'est figée là, aux premières périodes de formation de l'écorce terrestre. Et cela date de loin. En effet, suivant les observations d'Hemholtz, — concluant des expériences de Bischof sur le refroidissement du basalte, qui n'a pu fondre qu'à une température de deux mille degrés, — il n'a pas fallu, pour opérer son entier refroidissement, moins de trois cent cinquante millions d'années. Ce serait donc à une époque fabuleusement reculée que la solidification du globe, après avoir passé de l'état gazeux à l'état liquide, aurait commencé à se produire.

Si Aristobulus Ursiclos se fût trouvé là, il aurait eu matière à quelque belle dissertation sur les phénomènes de l'histoire géologique. Mais il était loin, miss Campbell ne pensait plus à lui, et, comme le dit le frère Sam au frère Sib :

« Laissons cette mouche tranquille sur la murrille ! »

Locution toute écossaise qui répond au « N'éveillons pas le chat qui dort » des Français.

Puis, on regarda et on se regarda.

« Il convient tout d'abord, dit Olivier Sinclair, de prendre possession de notre nouveau domaine.

— Sans oublier pour quel motif nous y sommes venus, répondit en souriant miss Campbell.

— Sans l'oublier, je le crois bien! s'écria Olivier Sinclair. Allons donc chercher un poste d'observation, et voir quel horizon de mer se dessine à l'ouest de notre île.

— Allons, répondit miss Campbell; mais le temps est un peu embrumé aujourd'hui, et je ne crois pas que le coucher du soleil se fasse dans des conditions favorables.

— Nous attendrons, miss Campbell, nous attendrons, s'il le faut, jusqu'aux mauvais temps d'équinoxe.

— Oui, nous attendrons! répondirent les frères Melvill... tant qu'Helena ne nous ordonnera pas de partir.

— Eh! rien ne presse, mes oncles, répondit la jeune fille, toute heureuse depuis son départ d'Iona, non, rien ne presse, la situation de cet îlot est charmante. Une villa que l'on ferait construire au milieu de cette prairie jetée comme un tapis verdoyant à sa surface, ne serait point désagréable à habiter, même quand les bourrasques que nous envoie si généreusement l'Amérique s'abattent sur les roches de Staffa.

— Hum! fit l'oncle Sib, elles doivent être terribles à cette extrême lisière de l'Océan!

— Elles le sont en effet, répondit Olivier Sinclair. Staffa est exposée à tous les vents du large, et n'offre d'abri que sur son littoral de l'est, là où est mouillée notre *Clorinda*. La mauvaise saison, en cette partie de l'Atlantique, y dure près de neuf mois sur douze.

— Voilà pourquoi, répondit le frère Sam, nous n'y voyons pas un seul arbre. Toute végétation doit dépérir sur ce plateau, pour peu qu'elle s'élève à quelques pieds au-dessus du sol.

— Eh bien, deux ou trois mois d'été à vivre sur cet îlot, cela n'en vaudrait-il pas la peine? s'écria miss Campbell. — Vous devriez acheter Staffa, mes oncles, si Staffa est à vendre. »

Le frère Sam et le frère Sib avaient déjà mis la main à leur poche, comme s'il se fût agi de solder l'acquisition, en oncles qui ne se refusent à aucune fantaisie de leur nièce.

« A qui appartient Staffa? demanda le frère Sib.

— A la famille des Mac-Donald, répondit Olivier Sinclair. Ils l'afferment douze livres[1] par an; mais je ne crois point qu'ils veuillent la céder à aucun prix.

— C'est dommage ! » dit miss Campbell, qui, très enthousiaste par nature, comme on le sait, se trouvait alors dans une situation d'esprit à l'être plus encore.

Tout en causant, les nouveaux hôtes de Staffa en parcouraient la surface inégale, que bossuaient de larges ondulations de verdure. Ce jour-là n'était point un des jours réservés par la Compagnie des steamers d'Oban à la visite des petites Hébrides. Aussi, miss Campbell et les siens n'avaient-ils rien à craindre de l'importunité des touristes. Ils étaient seuls sur ce rocher désert. Quelques chevaux de petite race, quelques vaches noires, paissaient l'herbe maigre du plateau, dont les coulées de lave perçaient çà et là la mince couche d'humus. Pas un berger n'était préposé à leur garde, et si l'on surveillait ce troupeau d'insulaires à quatre pattes, c'était de loin, — peut-être d'Iona, ou même du littoral de Mull, à quinze milles dans l'est.

Pas une habitation, non plus. Seulement les restes d'une chaumière, démolie par les effroyables tempêtes qui se déchaînent de l'équinoxe de septembre à l'équinoxe de mars. En vérité, douze livres, c'est un beau fermage pour quelques acres de prairie, dont l'herbe est rase comme un vieux velours usé jusqu'à la trame.

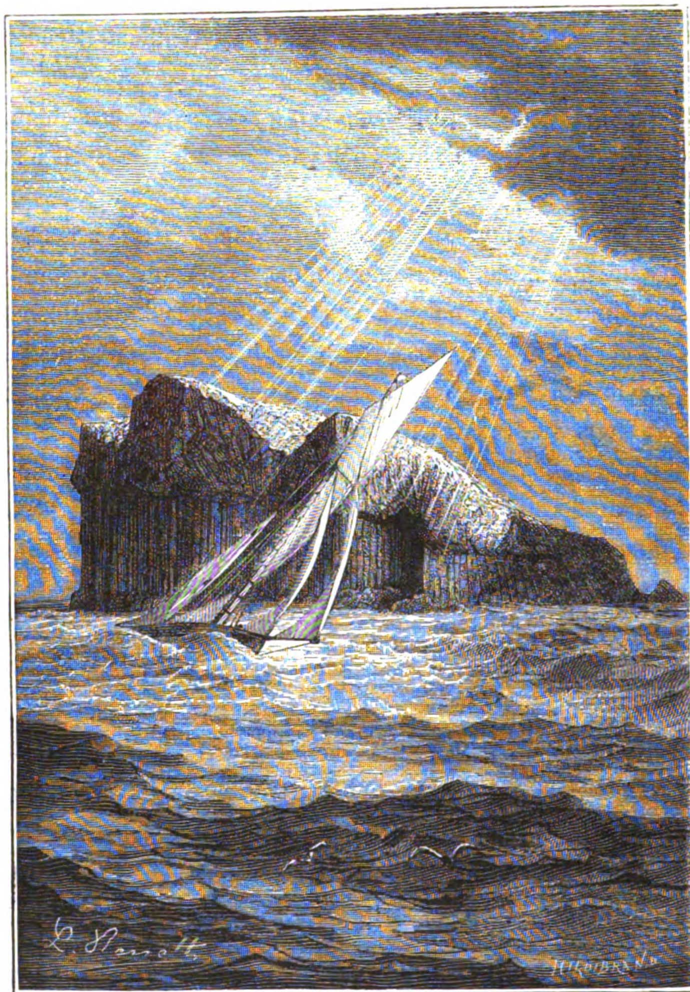
L'exploration de l'îlot, à sa surface, fut donc rapidement faite, et on ne s'occupa plus que d'observer l'horizon.

Il était bien évident que, ce soir-là, il n'y avait rien à attendre du coucher de soleil. Avec cette mobilité qui caractérise les jours de septembre, le ciel, si pur la veille, s'était embrumé de nouveau. Vers six heures, quelques nuages rougeâtres, de ceux qui annoncent un prochain trouble de l'atmosphère, voilèrent l'occident. Les frères Melvill purent même constater, à regret, que l'anéroïde de la *Clorinda* rétrogradait vers le variable, avec une certaine tendance à le dépasser.

Donc, après la disparition du soleil derrière une ligne que dentelaient les lames du large, tous revinrent à bord. La nuit se passa tranquillement dans cette petite anse, formée des amorces de Clam-Shell.

Le lendemain, 7 septembre, on décida de faire une reconnaissance plus

1. Environ 300 francs.



Staffa. (Page 133.)

complète de l'îlot. Après avoir exploré le dessus, il convenait d'explorer les dessous. Ne fallait-il pas occuper son temps, puisqu'une véritable malechance — imputable au seul Aristobulus Ursiclos — avait jusqu'alors empêché l'observation du phénomène? D'ailleurs, il n'y eut pas lieu de regretter cette excursion aux grottes, qui ont justement rendu célèbre ce simple îlot de l'archipel des Hébrides.

Ce jour-là fut employé à explorer d'abord la « cave » de Clam-Shell, devant laquelle était mouillé le yacht. Le maître-coq, sur l'avis d'Olivier Sinclair, se prépara même à y servir le déjeuner de midi. Là, les convives pourraient se



Cette grotte est d'un facile accès. (Page 137.)

croire enfermés dans la cale d'un navire. En effet, les prismes, longs de quarante à cinquante pieds, qui forment l'ossature de la voûte ressemblent assez bien à la membrure intérieure d'un bâtiment.

Cette grotte, haute de trente pieds environ, large de quinze, profonde de cent, est d'un facile accès. Ouverte à peu près à l'est, abritée des mauvais vents, elle n'est point visitée par ces formidables lames que les ouragans lancent sur les autres cavernes de l'îlot. Mais aussi, peut être est-elle moins curieuse

Néanmoins, la disposition de ces courbes basaltiques, qui semblent plutôt

indiquer le travail de l'homme que celui de la nature, est bien fait pour émerveiller.

Miss Campbell fut très enchantée de sa visite. Olivier Sinclair lui faisait admirer les beautés de Clam-Shell, sans doute avec moins de fatras scientifique que ne l'eût fait Aristobulus Ursiclos, mais certainement avec plus de sens artiste.

« J'aimerais à garder un souvenir de notre visite à Clam-Shell, dit miss Campbell.

— Rien de plus facile, » répondit Olivier Sinclair.

Et, en quelques coups de crayon, il fit le croquis de cette grotte, pris du rocher qui émerge à l'extrémité de la grande chaussée basaltique. L'ouverture de la cave, cet aspect d'énorme mammifère marin, réduit à l'état de squelette que dessinent ses parois, le léger escalier qui monte au sommet de l'île, l'eau si tranquille et si pure à l'entrée, et sous laquelle se dessine l'énorme substruction basaltique, tout fut rendu avec beaucoup d'art sur la page de l'album.

Au bas, le peintre y ajouta cette mention, qui ne gâtait rien :

Olivier Sinclair à miss Campbell.
Staffa, 7 septembre 1881.

Le déjeuner achevé, le capitaine John Olduck fit armer la plus grande des deux embarcations de la *Clorinda;* ses passagers y prirent place, et, longeant le pittoresque contour de l'île, ils se rendirent à la grotte du Bateau, ainsi nommée parce que la mer en occupe tout l'intérieur, et qu'on ne peut la visiter à pied sec.

Cette grotte est située sur la partie sud-ouest de l'îlot. Pour peu que la houle soit forte, il ne serait pas prudent d'y pénétrer, car l'agitation des eaux y est violente; mais ce jour-là, bien que le ciel fût gros de menaces, le vent n'avait pas encore fraîchi, et l'exploration n'offrait aucun danger.

Au moment où l'embarcation de la *Clorinda* se présentait devant l'ouverture de la profonde excavation, le steamer, chargé des touristes d'Oban, venait mouiller en vue de l'île. Très heureusement, cette halte de deux heures, pendant lesquelles Staffa appartint aux visiteurs du *Pioneer*, ne fut point pour troubler les convenances de miss Campbell et des siens. Ils restèrent inaperçus dans la grotte du Bateau, pendant la promenade réglementaire, qui ne se fait

qu'à la grotte de Fingal et à la surface de Staffa. Ils n'eurent donc point l'occasion de subir le contact de ce monde un peu bruyant, — ce dont ils se félicitèrent, et pour cause. En effet, pourquoi Aristobulus Ursiclos, après la disparition subite de ses compagnons, n'aurait-il pas pris, pour retourner à Oban, le steamer qui venait de faire escale à Iona ? C'était, entre toutes, une rencontre à éviter.

Quoi qu'il en soit, que le prétendant évincé eût été ou non parmi les touristes du 7 septembre, il ne restait plus personne au départ du steamer. Lorsque miss Campbell, les frères Melvill et Olivier Sinclair furent sortis de ce long boyau, sorte de tunnel sans issue, qui semble avoir été foré dans une mine de basalte, ils retrouvèrent le calme ordinaire à ce rocher de Staffa, isolé sur la lisière de l'Atlantique.

On cite un certain nombre de cavernes célèbres, en maint endroit du globe, mais plus particulièrement dans les régions volcaniques. Elles se distinguent par leur origine, qui est neptunienne ou plutonique.

En effet, de ces cavités, les unes ont été creusées par les eaux, qui, peu à peu, mordent, usent, évident même des masses granitiques, au point de les transformer en vastes excavations : telles les grottes de Crozen en Bretagne, celles de Bonifacio en Corse, de Morghatten en Norvège, de Saint-Michel à Gibraltar, de Saratchell sur le littoral de l'île de Wight, de Tourane dans les falaises de marbre de la côte de Cochinchine.

Les autres, de formation toute différente, sont dues au retrait des parois de granit ou de basalte, produit par le refroidissement des roches ignées, et, dans leur contexture, elles offrent un caractère de brutalité qui manque aux grottes de création neptunienne.

Pour les premières, la nature, fidèle à ses principes, a économisé l'effort; pour les secondes, elle a économisé le temps.

Aux excavations dont la matière a bouillonné au feu des époques géologiques, appartient la célèbre grotte de Fingal, — Fingal's Cave, suivant la prosaïque expression anglaise.

C'est à l'exploration de cette merveille du globe terrestre qu'allait être consacrée la journée du lendemain.

XIX

LA GROTTE DE FINGAL.

Si le capitaine de la *Clorinda* s'était trouvé depuis vingt-quatre heures dans un des ports du Royaume-Uni, il aurait eu connaissance d'un bulletin météorologique peu rassurant pour les navires en cours de navigation à travers l'Atlantique.

En effet, une bourrasque avait été annoncée par le fil de New-York. Après avoir traversé l'Océan de l'ouest au nord est, elle menaçait de se jeter brutalement sur le littoral de l'Irlande et de l'Écosse, avant d'aller se perdre au delà des côtes de Norvège.

Mais, à défaut de ce télégramme, le baromètre du yacht indiquait prochainement un grand trouble atmosphérique, dont un marin prudent devait tenir compte.

Donc, le matin de ce 8 septembre, John Olduck, un peu inquiet, se rendit sur la lisière rocheuse qui borne Staffa vers l'ouest, afin de reconnaître l'état du ciel et de la mer.

Des nuages aux formes peu accusées, des lambeaux de vapeurs plutôt que des nuages, chassaient déjà avec une grande vitesse. La brise forçait, et avant peu elle devait tourner à tempête. La mer moutonnante blanchissait au large; les lames brisaient avec fracas sur les pieux basaltiques qui hérissent la base de l'îlot.

John Olduck ne se sentit point rassuré. Bien que la *Clorinda* fût relativement abritée dans l'anse de Clam-Shell, ce n'était pas un mouillage sûr, même pour un bâtiment de petite dimension. La poussée des eaux, s'engouffrant entre les îlots et la chaussée de l'est, devait produire un redoutable ressac, qui rendrait assez dangereuse la situation du yacht. Il convenait donc de prendre un parti, et de le prendre avant que les passes ne devinssent impraticables.

Lorsque le capitaine fut de retour à bord, il y trouva ses passagers, auxquels il fit part, avec ses appréhensions, de la nécessité où il croyait être d'appareiller le plus tôt possible. A retarder de quelques heures, on courait risque de trouver une mer démontée dans ce détroit de quinze milles qui sépare Staffa de l'île de Mull. Or, c'était derrière cette île qu'il convenait de se réfugier, et plus spécialement au petit port d'Achnagraig, où la *Clorinda* n'aurait rien à craindre des vents du large.

« Quitter Staffa! s'écria tout d'abord miss Campbell. Perdre un si magnifique horizon!

— Je crois qu'il serait fort dangereux de rester au mouillage de Clam-Shell, répondit John Olduck.

— S'il le faut! ma chère Helena, dit le frère Sam.

— Oui, s'il le faut! » ajouta le frère Sib.

Olivier Sinclair, voyant tout le déplaisir que ce départ précipité causerait à miss Campbell, se hâta de dire :

« Combien de temps, capitaine Olduck, pensez-vous que puisse durer cette tempête?

— Deux ou trois jours au plus, à cette époque de l'année, répondit le capitaine.

— Et vous croyez nécessaire de partir?

— Nécessaire et pressant.

— Quel serait votre projet?

— Appareiller ce matin même. Avec le vent qui fraîchit, nous pourrons être, avant ce soir, à Achnagraig, et nous reviendrons à Staffa dès que le mauvais temps sera passé.

— Pourquoi ne pas retourner à Iona, où la *Clorinda* pourrait être en une heure? demanda le frère Sam

— Non... non... pas à Iona! répondit miss Campbell, devant qui se dressait déjà l'ombre d'Aristobulus Ursiclos.

— Nous ne serions pas beaucoup plus en sûreté dans le port d'Iona qu'au mouillage de Staffa, fit observer John Olduck.

— Eh bien, dit Olivier Sinclair, partez, capitaine, partez immédiatement pour Achnagraig, et laissez-nous à Staffa.

— A Staffa! répondit John Olduck, où vous n'avez même pas une maison pour vous abriter!

— La grotte de Clam-Shell ne peut-elle suffire pendant quelques jours?

reprit Olivier Sinclair. Que nous y manquera-t-il? Rien! Nous avons à bord des provisions suffisantes, la literie de nos couchettes, des vêtements de rechange, que l'on peut débarquer, et enfin un cuisinier qui ne demandera pas mieux que de rester avec nous!

— Oui!... oui!... répondit miss Campbell en battant des mains; partez, capitaine, partez immédiatement avec votre yacht pour Achnagraig, et laissez-nous à Staffa. Nous serons là comme des abandonnés sur une île déserte. Nous nous y ferons une existence de naufragés volontaires. Nous guetterons le retour de la *Clorinda* avec les émotions, les transes, les angoisses de ces Robinsons, qui aperçoivent un bâtiment au large de leur île. Que sommes-nous venus faire ici? du roman, n'est-il pas vrai, monsieur Sinclair, et quoi de plus romanesque que cette situation, mes oncles? Et d'ailleurs, une tempête, un coup de vent sur ce poétique îlot, les colères d'une mer hyperboréenne, la lutte ossianesque des éléments déchaînés, toute ma vie je me reprocherais d'avoir manqué ce spectacle sublime! Partez donc, capitaine Olduck! Nous resterons ici à vous attendre

— Cependant... dirent les frères Melvill, auxquels ce mot timide échappa presque simultanément.

— Il me semble que mes oncles ont parlé, répondit miss Campbell; mais je crois avoir un moyen de les ranger à mon avis. »

Et allant leur donner à chacun le baiser du matin :

« Voilà pour vous, oncle Sam. Voilà pour vous, oncle Sib. Je gage maintenant que vous n'avez plus rien à dire. »

Ils ne songeaient même pas à faire la moindre objection. Dès qu'il convenait à leur nièce de rester à Staffa, pourquoi ne pas rester à Staffa, et comment n'avaient-ils pas eu tout d'abord cette idée si simple, si naturelle, qui sauvegardait tous les intérêts?

Mais l'idée venait d'Olivier Sinclair, et miss Campbell crut devoir l'en remercier plus particulièrement.

Cela décidé, les matelots débarquèrent les objets nécessaires à un séjour dans l'île. Clam-Shell fut vite transformée en habitation provisoire sous le nom de Melvill House. On y serait aussi bien et même mieux que dans l'auberge d'Iona. Le cuisinier se chargea de trouver un emplacement convenable pour ses opérations, à l'entrée de la grotte, dans une anfractuosité évidemment destinée à cet usage.

Puis, miss Campbell et Olivier Sinclair, les frères Melvill, dame Bess et Par-

tridge quittèrent la *Clorinda,* après que John Olduck eut laissé à leur disposition le petit canot du yacht, qui pouvait leur être utile pour aller d'une roche à l'autre.

Une heure après, la *Clorinda*, avec deux ris dans ses voiles, son mât de flèche calé, son petit foc de mauvais temps, appareillait de manière à contourner le nord de Mull, afin de gagner Achnagraig. par le détroit qui sépare l'île de la franche terre. Ses passagers, du haut de Staffa, la suivirent du regard aussi loin que possible. Couchée sous la brise, comme une mouette dont l'aile rase les lames, une demi-heure plus tard, elle avait disparu derrière l'îlot de Gometra.

Mais, si le temps menaçait, le ciel n'était pas embrumé. Le soleil perçait encore à travers les grandes déchirures de nuages, que le vent entr'ouvrait au zénith. On pouvait se promener sur l'île, et suivre, en la contournant, le pied des falaises basaltiques. Aussi, le premier soin de miss Campbell et des frères Melvill, sous la conduite d'Olivier Sinclair, fut-il de se rendre à la grotte de Fingal.

Les touristes qui viennent d'Iona ont l'habitude de visiter cette grotte avec les embarcations du steamer d'Oban; mais il est possible d'y pénétrer jusqu'à son extrême profondeur, en débarquant sur les roches de droite, où se trouve une sorte de quai praticable.

C'est ainsi qu'Olivier Sinclair résolut de faire cette exploration, sans employer le canot de la *Clorinda.*

On sortit donc de Clam-Shell. On prit par la chaussée, qui borde le littoral à l'orient de l'île. L'extrémité des fûts, enfoncés verticalement, comme si quelque ingénieur eût battu là des pieux de basalte, formait un pavé solide et sec, au pied des grandes roches. Cette promenade de quelques minutes se fit en causant, en admirant les îlots, caressés par le ressac, dont une eau verte laissait voir jusqu'à la base. On ne saurait imaginer plus admirable route pour conduire à cette grotte, digne d'être habitée par quelque héros des *Mille et une Nuits.*

Arrivés à l'angle sud-est de l'île, Olivier Sinclair fit gravir à ses compagnons plusieurs marches naturelles, qui n'eussent point déparé l'escalier d'un palais.

C'est à l'angle du palier que se dressent les piliers extérieurs, groupés contre les parois de la grotte, comme ceux du petit temple de Vesta à Rome, mais juxtaposés, de manière à dissimuler le gros œuvre. A leur faîte s'appuie



Ils restèrent inaperçus... (Page 138.)

l'énorme massif dont est formé ce coin de l'îlot. Le clivage oblique de ces roches, qui semblent être disposées suivant la coupe géométrique des pierres de l'intrados d'une voûte, contraste singulièrement avec le dressage vertical des colonnes qui le supportent.

Au pied des marches, la mer, moins calme, sentant déjà les troubles du large, s'élevait et s'abaissait doucement, comme par un effort de respiration. Là se réflétait tout le soubassement du massif, dont l'ombre noirâtre ondulait sous les eaux.

Arrivé au palier supérieur, Olivier Sinclair tourna à gauche, et montra à



Au delà, l'horizon de ciel et d'eau... (Page 147.)

miss Campbell une sorte de quai étroit, ou plutôt une banquette naturelle, qui suivait la paroi jusqu'au fond de la grotte. Une rampe, à montants de fer scellés dans le basalte, servait de main courante entre la muraille et l'arête aiguë du petit quai.

« Ah! dit miss Campbell, ce garde-fou me gâte quelque peu le palais de Fingal!

— En effet, répondit Olivier Sinclair, c'est l'intervention de la main de l'homme dans l'œuvre de la nature.

— S'il est utile, il faut s'en servir, dit le frère Sam.

— Et je m'en sers! » ajouta le frère Sib.

Au moment d'entrer dans Fingal's Cave, les visiteurs s'arrêtèrent, sur le conseil de leur guide.

Devant eux s'ouvrait une sorte de nef, haute et profonde, pleine d'une mystérieuse pénombre. L'écart entre les deux parois latérales, au niveau de la mer, mesurait trente-quatre pieds environ. A droite et à gauche, des piliers de basalte, pressés les uns contre les autres, cachaient, comme dans certaines cathédrales de la dernière période gothique, la masse des murs de soutènement. Sur le chapiteau de ces piliers s'appuyaient les retombées d'une énorme voûte ogivale, qui, sous clef, s'élevait de cinquante pieds au-dessus des eaux moyennes.

Miss Campbell et ses compagnons, émerveillés de ce premier aspect, durent enfin s'arracher à leur contemplation et suivre cette saillie, qui forme la banquette intérieure.

Là se rangent, dans un ordre parfait, des centaines de colonnes prismatiques, mais de taille inégale, semblables aux produits d'une cristallisation gigantesque. Leurs fines arêtes se dégagent aussi nettement que si le ciseau d'un ornemaniste en eût profilé les lignes. Aux angles rentrants des unes s'adaptent géométriquement les angles sortants des autres. A celles-ci, il y a trois pans; à celles-là, quatre, cinq, six, et jusqu'à sept ou huit, — ce qui, dans l'uniformité générale du style, met une variété qui prouve en faveur du sens artiste de la nature.

La lumière, venue du dehors, se jouait sur tous ces angles à facettes. Reprise par l'eau intérieure, réfléchie comme dans un miroir, s'imprégnant aux pierres sous-marines, aux herbes aquatiques, de teintes vertes, rouge sombre ou jaune clair, elle allumait de mille éclats les saillies des basaltes, qui plafonnaient en caissons irréguliers à la voûte de cette hypogée sans rivale au monde.

Au dedans régnait une sorte de silence sonore, — s'il est permis d'accoupler ces deux mots, — ce silence spécial aux excavations profondes, que les visiteurs ne songeaient pas à interrompre. Seul, le vent y promenait un effluve de ces longs accords, qui semblent faits d'une mélancolique série de septièmes diminuées, s'enflant et s'éteignant peu à peu. On eût cru entendre, sous son souffle puissant, résonner tous ces prismes comme les languettes d'un énorme harmonica. N'est-ce pas à cet effet bizarre qu'est dû le nom d'An-Na-Vine, « la grotte harmonieuse », ainsi que cette caverne est appelée en langage celtique?

« Et quel nom pouvait mieux lui convenir? dit Olivier Sinclair, puisque Fingal était le père d'Ossian, dont le génie a su confondre en un seul art la poésie et la musique.

— Sans doute, répondit le frère Sam ; mais, comme le disait Ossian lui-même : « Quand mon oreille entendra-t-elle le chant des bardes ? Quand mon cœur palpitera-t-il au récit des actions de mes pères? La harpe ne fait plus retentir les bois de Sebora ! »

— Oui, ajouta le frère Sib, « le palais est maintenant désert, et les échos ne répéteront plus les chants d'autrefois ! »

La profondeur totale de la grotte est estimée à cent cinquante pieds environ. Au fond de la nef apparaît une sorte de buffet d'orgue, où se profilent un certain nombre de colonnes d'un gabarit moindre qu'à l'entrée, mais d'une égale perfection de lignes.

Là, Olivier Sinclair, miss Campbell, ses deux oncles, voulurent s'arrêter un instant.

De ce point, la perspective, s'ouvrant en plein ciel, était admirable. L'eau, imprégnée de lumière, laissait voir la disposition du fond sous-marin, formé de bouts de fûts, ayant depuis quatre jusqu'à sept côtés, enchâssés les uns aux autres, comme les carreaux d'une mosaïque. Sur les parois latérales, il se faisait d'étonnants jeux de lumière et d'ombre. Tout s'éteignait, lorsque quelque nuage tombait devant l'ouverture de la grotte, comme un rideau de gaze sur le proscenium d'un théâtre. Tout resplendissait, au contraire, et s'égayait des sept couleurs du prisme, quand une bouffée de soleil, réverbérée par le cristal du fond, s'enlevait en longues plaques lumineuses jusqu'au chevet de la nef.

Au delà, la mer brisait sur les premières assises de l'arc gigantesque. Ce cadre, noir comme une bordure d'ébène, laissait leur entière valeur aux arrière-plans. Au delà, l'horizon de ciel et d'eau apparaissait dans toute sa splendeur, avec les lointains d'Iona, qui, à deux milles au large, découpait en blanc les ruines de son monastère.

Tous, en extase devant ce féerique décor, ne savaient comment formuler leurs impressions.

« Quel palais enchanté ! dit enfin miss Campbell, et quel esprit prosaïque serait celui qui se refuserait à croire qu'un Dieu l'a créé pour les sylphes et les ondines ! Pour qui vibreraient, au souffle des vents, les sons de cette grande harpe éolienne? N'est-ce pas cette musique surnaturelle que Waverley enten-

dait dans ses rêves, cette voix de Selma dont notre romancier a noté les accords pour en bercer ses héros?

— Vous avez raison, miss Campbell, répondit Olivier, et, sans doute, lorsque Walter Scott cherchait ses images dans ce poétique passé des highlands, il songeait au palais de Fingal.

— C'est ici que je voudrais évoquer l'ombre d'Ossian! reprit l'enthousiaste jeune fille. Pourquoi l'invisible barde ne réapparaîtrait-il pas à ma voix, après quinze siècles de sommeil? J'aime à penser que l'infortuné, aveugle comme Homère, poète comme lui, chantant les grands faits d'armes de son époque, s'est plus d'une fois réfugié dans ce palais, qui porte encore le nom de son père! Là, sans doute, les échos de Fingal ont souvent répété ses inspirations épiques et lyriques, dans le plus pur accent des idiomes de Gaël. Ne croyez-vous pas, monsieur Sinclair, que le vieil Ossian a pu s'asseoir à la place même où nous sommes, et que les sons de sa harpe ont dû se mêler aux rauques accents de la voix de Selma?

— Comment ne pas croire, miss Campbell, répondit Olivier Sinclair, à ce que vous dites avec un tel accent de conviction?

— Si je l'invoquais? » murmura miss Campbell.

Et de sa voix fraîche, elle jeta à plusieurs reprises le nom du vieux barde à travers les vibrations du vent.

Mais, quel que fût le désir de miss Campbell, et bien qu'elle l'eût appelé par trois fois, l'écho seul répondit. L'ombre d'Ossian n'apparut pas dans le palais paternel

Cependant, le soleil avait disparu sous d'épaisses vapeurs, la grotte s'emplissait de lourdes ombres, la mer commençait à grossir au dehors; ses longues ondulations venaient déjà se briser bruyamment sur les derniers basaltes du fond.

Les visiteurs reprirent donc l'étroite banquette, à demi couverte par l'embrun des lames; ils tournèrent l'angle de l'îlot, violemment éventé, contre lequel butait le vent du large; puis ils se retrouvèrent momentanément à l'abri sur la chaussée.

Le mauvais temps s'était accru notablement depuis deux heures. La bourrasque prenait du corps en se jetant sur le littoral d'Écosse et menaçait de tourner à l'ouragan.

Mais miss Campbell et ses compagnons, garantis par les falaises basaltiques, purent aisément regagner Clam-Shell.

Le lendemain, sous un nouvel abaissement de la colonne barométrique, le vent se déchaîna avec une grande impétuosité. Des nuages, plus épais, plus livides, emplirent l'espace, en se maintenant dans une zone moins élevée. Il ne pleuvait pas encore, mais le soleil ne se montrait plus, même à de rares intervalles.

Miss Campbell ne parut pas aussi contrariée de ce contre-temps qu'on l'eût pu croire. Cette existence, sur un îlot désert, fouetté par la tempête, allait à sa nature ardente. Comme une héroïne de Walter Scott, elle se plaisait à errer parmi les roches de Staffa, absorbée dans des pensées nouvelles, le plus souvent seule, et chacun respectait sa solitude.

Plusieurs fois, aussi, elle retourna à cette grotte de Fingal, dont la poétique étrangeté l'attirait. Là, rêveuse, elle passait des heures entières et tenait peu compte des recommandations qui lui étaient faites de ne point s'y aventurer imprudemment.

Le lendemain, 9 septembre, le maximum de dépression s'était porté sur les côtes de l'Écosse. A ce centre de la bourrasque, les courants aériens se déplacèrent avec une violence sans égale. C'était un ouragan. Il eût été impossible de lui résister sur le plateau de l'île.

Vers sept heures du soir, au moment où le dîner les attendait dans Clam-Shell, Olivier Sinclair et les frères Melvill eurent lieu d'être extrêmement inquiets.

Miss Campbell, partie depuis trois heures, sans dire où elle allait, n'était pas encore de retour.

On prit patience, non sans une anxiété croissante, jusqu'à six heures... Miss Campbell ne reparaissait pas.

Plusieurs fois, Olivier Sinclair monta sur le plateau de l'île... Il n'y vit personne.

La tempête se déchaînait alors avec une incomparable fureur, et la mer, soulevée en vagues énormes, battait sans relâche toute la partie de l'îlot exposée au sud-ouest.

« Malheureuse miss Campbell ! s'écria tout à coup Olivier Sinclair ; si elle est encore dans la grotte de Fingal, il faut l'en arracher, ou elle est perdue ! »

XX

POUR MISS CAMPBELL!

Quelques instants après, Olivier Sinclair, ayant franchi la chaussée d'un pas rapide, arrivait devant l'entrée de la grotte, à l'endroit où montait l'escalier de basalte.

Les frères Melvill et Partridge l'avaient suivi de près.

Dame Bess était restée à Clam-Shell, attendant avec une inexprimable anxiété, préparant tout afin de recevoir Helena à son retour.

La mer se soulevait assez déjà pour couvrir le palier supérieur, elle déferlait par-dessus le garde-fou, et rendait impossible tout passage par la banquette.

De l'impossibilité de pénétrer dans la grotte, résultait l'impossibilité d'en sortir. Si miss Campbell s'y trouvait, elle y était prisonnière! Mais comment le savoir, comment arriver jusqu'à elle?

« Helena! Helena! »

Ce nom, jeté dans le grondement continu des flots, pouvait-il être entendu? C'était comme un tonnerre de vent et de lames qui s'engouffrait dans la grotte. Ni la voix ni le regard n'étaient assez puisssants pour entrer.

« Peut-être miss Campbell n'est-elle pas là ? dit le frère Sam, qui voulait se rattacher à cet espoir.

— Où serait-elle? répondit le frère Sib.

— Oui! où serait-elle alors? s'écria Olivier Sinclair. Ne l'ai-je pas vainement cherchée sur le plateau de l'île, au milieu des roches du littoral, partout? Ne serait-elle pas déjà revenue près de nous, si elle avait pu revenir? Elle est là!... là! »

Et l'on se rappelait l'enthousiaste et téméraire désir, plusieurs fois exprimé par l'imprudente jeune fille, d'assister à quelque tempête dans la grotte de Fingal. Avait-elle donc oublié que la mer, démontée par l'ouragan, l'envahirait

jusqu'au faîte et en ferait une prison, dont il ne serait pas possible de forcer la porte?

Que pouvait-on maintenant tenter pour arriver jusqu'à elle, et pour la sauver?

Sous l'impulsion de l'ouragan, qui battait de plein fouet cet angle de l'îlot, les lames s'élevaient parfois jusqu'au sommet de la voûte. Là, elles se brisaient avec un fracas assourdissant. Le trop-plein des eaux, repoussé au choc, retombait en nappes écumantes, comme les cataractes d'un Niagara; mais la portion inférieure des lames, poussées par la houle du large, se précipitait au dedans avec la violence d'un torrent dont le barrage se serait subitement rompu. C'était donc au fond même de la grotte que la mer venait se heurter.

En quel endroit miss Campbell aurait-elle pu trouver un refuge qui n'eût pas été assailli par ces lames? Le chevet de la grotte était directement exposé à leurs coups, et, dans leur flux comme dans leur reflux, elles devaient irrésistiblement balayer la banquette.

Et cependant, on voulait encore se refuser à croire que la téméraire jeune fille fût là! Comment eût-elle pu résister à cet envahissement d'une mer furieuse dans cette impasse? Est-ce que son corps mutilé, déchiré, repris par les remous, n'aurait pas été déjà rejeté au dehors? Est-ce que le courant de la marée montante ne l'eût pas alors entraîné le long de la chaussée et des récifs jusqu'à Clam-Shell?

« Helena! Helena! »

Ce nom était toujours jeté obstinément dans le brouhaha des vents et des flots.

Pas un cri ne lui répondait et ne pouvait lui répondre.

« Non! non! elle n'est pas dans cette grotte! répétaient les frères Melvill, désespérés

— Elle y est! » dit Olivier Sinclair

Et, de la main, il montra un morceau d'étoffe que le retrait d'une lame rejetait sur une des marches de basalte.

Olivier Sinclair se précipita sur le lambeau.

C'était le « snod », le ruban écossais que miss Campbell portait à ses cheveux.

Le doute eût-il été possible, maintenant?

Mais alors, si ce ruban avait pu lui être arraché, pouvait-il se faire que



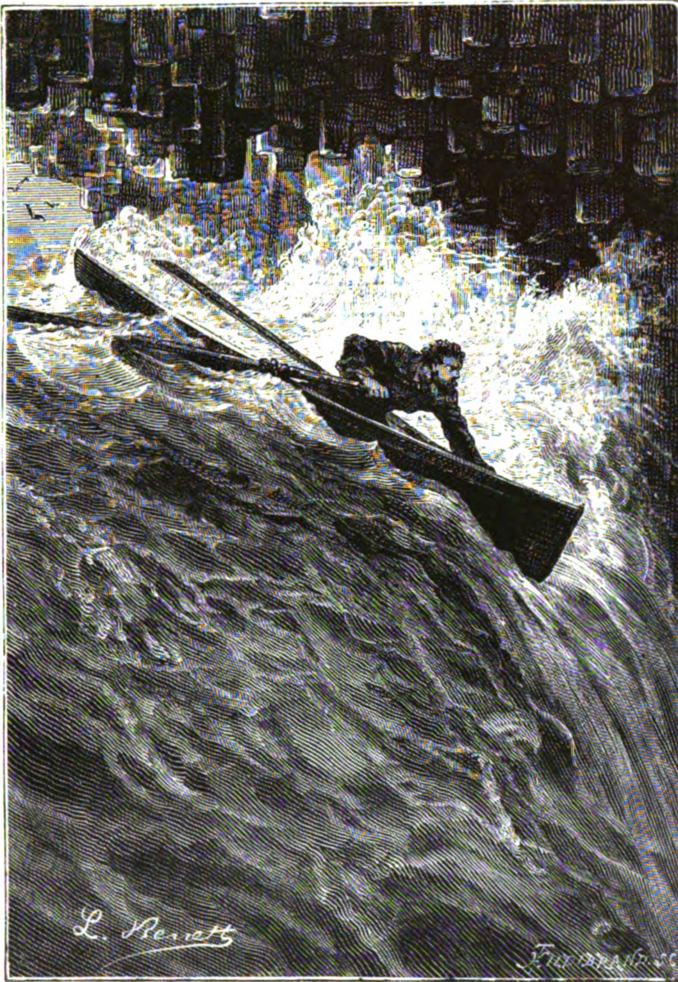
« Helena! Helena! » (Page 151.)

miss Campbell n'eût pas été broyée du même coup contre les parois de Fingal's Cave?

« Je le saurai ! » s'écria Olivier Sinclair.

Et profitant d'un reflux qui dégageait à demi la banquette, il saisit le premier montant du garde-fou; mais une masse d'eau l'arracha et le renversa sur le palier.

Si Partridge ne se fût pas jeté sur lui au risque de sa vie, Olivier Sinclair roulait jusqu'à la dernière marche, et la mer l'entraînait, sans qu'il eût été possible de lui porter secours.



Dans l'espace d'une seconde... (Page 155.)

Olivier Sinclair s'était relevé. Sa résolution de pénétrer dans la grotte n'avait pas faibli.

« Miss Campbell est là ! répéta-t-il. Elle est vivante, puisque son corps n'a pas été rejeté au dehors, comme ce lambeau d'étoffe ! Il est donc possible qu'elle ait trouvé un refuge dans quelque anfractuosité ! Mais ses forces s'useront vite ! Elle ne pourra résister jusqu'au moment où la marée sera basse !.. Il faut donc arriver jusqu'à elle !

— J'irai ! dit Partridge.

— Non !... moi ! » répondit Olivier Sinclair.

Un suprême moyen d'arriver jusqu'à miss Campbell allait être tenté par lui, et, cependant, c'est à peine si ce moyen lui laisserait une chance sur cent de réussir.

« Attendez-nous ici, messieurs, dit-il aux frères Melvill. Dans cinq minutes, nous serons de retour. Venez, Partridge! »

Les deux oncles restèrent à l'angle extérieur de l'îlot, à l'abri de la falaise, en cet endroit que la mer ne pouvait atteindre, tandis qu'Olivier Sinclair et Partridge retournaient au plus vite à Clam-Shell.

Il était huit heures et demie du soir.

Cinq minutes après, le jeune homme et le vieux serviteur reparaissaient, traînant le long de la chaussée le petit canot de la *Clorinda* que leur avait laissé le capitaine John Olduck.

Olivier Sinclair allait-il donc se faire jeter par mer dans la grotte, puisque le passage par terre lui était interdit?

Oui! il allait le tenter. C'était sa vie qu'il risquait. Il le savait. Il n'hésita pas.

Le canot fut amené au pied de l'escalier, à l'abri du ressac, en retour de l'une des marches basaltiques.

« Je vais avec vous, dit Partridge.

— Non, Patridge, répondit Olivier Sinclair, non! Il ne faut pas surcharger inutilement une aussi petite embarcation! Si miss Campbell est encore vivante, je suffirai seul!

— Olivier! s'écrièrent les deux frères, qui ne purent contenir leurs sanglots, Olivier, sauvez notre fille! »

Le jeune homme leur serra la main; puis, sautant dans le canot, il s'assit sur le banc du milieu, saisit les deux avirons, gagna adroitement dans le remous, et attendit un instant le reflux d'une énorme lame, qui l'emporta en face de Fingal's Cave.

Là, le canot fut soulevé, mais Olivier Sinclair, par une manœuvre adroite, parvint à le maintenir en ligne; s'il était venu en travers, il aurait inévitablement chaviré.

Une première fois, la mer hissa la frêle embarcation presque à la hauteur de la voûte. On put croire que cette coquille allait se briser contre le massif rocheux; mais, en se retirant, la lame la remporta au large par un mouvement de recul irrésistible.

Trois fois l'embarcation fut ainsi balancée, puis précipitée vers la grotte,

puis ramenée en arrière, sans avoir trouvé un passage à travers les eaux qui barraient l'ouverture. Olivier Sinclair, maître de lui, se maintenait avec ses avirons.

Enfin, une plus haute crête enleva le canot; il oscilla un instant sur ce dos liquide presque à la hauteur du plateau de l'île; puis une dénivellation profonde se creusa jusqu'au pied de la grotte, et Olivier Sinclair fut lancé obliquement, comme s'il eût descendu les pentes d'une cataracte.

Un cri d'épouvante échappa aux témoins de cette scène. Il semblait que l'embarcation allait être irrésistiblement brisée contre les piliers de gauche, à l'angle d'entrée.

Mais l'intrépide jeune homme redressa son canot par un coup d'aviron; l'ouverture était alors dégagée, et avec la rapidité d'une flèche, un peu avant que la mer ne se relevât en une énorme masse, il disparut à l'intérieur de la grotte.

Une seconde après, les nappes liquides s'abattaient comme une avalanche et déferlaient jusqu'à l'arête supérieur de l'îlot.

Le canot était-il allé se briser contre le fond, et fallait-il maintenant compter deux victimes au lieu d'une?

Il n'en était rien. Olivier Sinclair avait passé rapidement, sans heurter le plafond inégal de la voûte. En se renversant à plat dans l'embarcation, le choc des faisceaux basaltiques, qui débordaient, lui avait été épargné. Dans l'espace d'une seconde, il venait d'atteindre la paroi opposée, n'ayant qu'une crainte, celle d'être ramené au dehors avec le remous, sans avoir pu s'accrocher à quelque saillie du fond.

Heureusement, le canot, dans un choc que l'ondulation inverse adoucit, vint heurter les piliers de cette espèce de buffet d'orgue, dressé au chevet de Fingal's Cave; il s'y brisa à demi, mais Olivier Sinclair put saisir un morceau de basalte, s'y retenir avec la ténacité de l'homme qui se noie, puis se hisser à l'abri de la mer.

Un instant après, le canot disloqué, repris par une lame sortante, était rejeté au dehors, et, avec la pensée que le hardi sauveteur devait avoir péri, les frères Melvill et Partridge voyaient reparaître l'épave.

XXI

TOUTE UNE TEMPÊTE DANS UNE GROTTE.

Olivier Sinclair était sain et sauf, et momentanément en sûreté. L'obscurité était alors assez profonde pour qu'il ne pût rien voir à l'intérieur. Le jour crépusculaire ne pénétrait qu'entre l'intervalle de deux lames, lorsque l'entrée se dégageait à demi de la masse des eaux.

Olivier Sinclair, cependant, essaya de reconnaître en quel endroit miss Campbell avait pu trouver un refuge... Ce fut en vain.

Il appela :

« Miss Campbell ! Miss Campbell ! »

Comment dépeindre ce qui se passa en lui, lorsqu'il entendit une voix lui répondre :

« Monsieur Olivier ! Monsieur Olivier ! »

Miss Campbell était vivante.

Mais en quel endroit avait-elle pu se mettre hors de la portée de l'assaut des lames ?

Olivier Sinclair, rampant sur la banquette, contourna le fond de Fingal's Cave.

Dans la paroi de gauche, un retrait du basalte avait ménagé une anfractuosité, évidée comme une niche. Là, les piliers s'étaient disjoints. Le réduit, assez large à son ouverture, se rétrécissait, de manière à ne laisser de place que pour une personne. La légende donnait à ce trou le nom de « fauteuil de Fingal »

C'était dans ce réduit que miss Campbell, surprise par l'envahissement de la mer, s'était réfugiée.

Quelques heures avant, la marée descendant, l'entrée de la grotte était aisément praticable, et l'imprudente était venue y faire sa visite quotidienne. Là, plongée dans ses rêveries, elle ne se doutait pas du danger dont la menaçait

le flot montant, elle n'avait rien observé de ce qui se passait au dehors. Lorsqu'elle voulut sortir, quel fut son effroi, quand elle ne trouva plus d'issue à travers cette invasion des eaux !

Miss Campbell ne perdit pas la tête, cependant; elle chercha à se mettre à l'abri, et, après deux ou trois vaines tentatives pour regagner le palier extérieur, elle put, non sans avoir risqué vingt fois d'être emportée, atteindre ce fauteuil de Fingal.

C'est là qu'Olivier Sinclair la trouva blottie, hors de la portée des coups de mer.

« Ah ! miss Campbell ! s'écria-t-il, comment avez-vous été assez imprudente pour vous exposer ainsi, au début d'une tempête ! Nous vous avons crue perdue !

— Et vous êtes venu pour me sauver, monsieur Olivier, répondit miss Campbell, plus touchée du courage du jeune homme qu'effrayée des dangers qu'elle pouvait courir encore !

— Je suis venu pour vous tirer d'un mauvais pas, miss Campbell, et j'y réussirai avec l'aide de Dieu ! — Vous n'avez pas peur ?

— Je n'ai pas peur... non !... Puisque vous êtes là, je ne crains plus rien... Et, d'ailleurs, puis-je avoir un autre sentiment que celui de l'admiration devant un tel spectacle !... Regardez ! »

Miss Campbell s'était reculée jusqu'au fond de l'étroit réduit. Olivier Sinclair, debout devant elle, cherchait à l'abriter de son mieux, lorsque quelque lame, plus furieusement soulevée, menaçait de l'atteindre.

Tous deux se taisaient. Olivier Sinclair avait-il besoin de parler pour se faire comprendre ! A quoi bon des paroles pour exprimer tout ce que ressentait miss Campbell ?

Cependant, le jeune homme voyait avec une indicible angoisse, non pour lui, mais pour miss Campbell, s'accroître les menaces du dehors. A entendre les hurlements du vent, les fracas de la mer, ne comprenait-il pas que la tempête se déchaînait avec une fureur croissante ? N'apercevait-il pas le niveau des eaux s'élever avec la marée, qui devait les gonfler pendant plusieurs heures encore ?

Où s'arrêterait la montée de la mer, à laquelle la houle du large allait donner une hauteur anormale ? On ne pouvait le prévoir; mais, ce qui n'était que trop visible, c'est que peu à peu la grotte s'emplissait davantage. Si l'obscurité n'y était pas complète alors, c'est que la crête des lames s'im-

prégnait confusément de la lumière extérieure. En outre, de larges plaques phosphorescentes jetaient çà et là comme une sorte de brasiement électrique, qui s'accrochait aux angles des basaltes, allumait les arêtes des prismes, et laissait après lui une vague lueur livide.

Pendant la rapide apparition de ces éclairs, Olivier Sinclair se retournait vers miss Campbell. Il la regardait avec une émotion que le danger ne provoquait pas seul.

Miss Campbell était souriante, et toute à la sublimité de ce spectacle : une tempête dans cette caverne!

En ce moment, une houle plus forte s'éleva jusqu'à l'anfractuosité du fauteuil de Fingal. Olivier Sinclair crut qu'elle et lui allaient être délogés de leur abri.

Il saisit la jeune fille dans ses bras, comme une proie que la mer voulait lui arracher.

« Olivier! Olivier!... s'écria miss Campbell, dans un mouvement d'épouvante dont elle ne fut pas maîtresse.

— Ne craignez rien, Helena! répondit Olivier Sinclair. Je vous défendrai, Helena!... je... »

Il disait cela. Il la défendrait! Mais comment? Comment pourrait-il la soustraire à la violence des lames, si leur fureur s'accroissait, si les eaux montaient plus haut encore, si la place devenait intenable au fond de ce réduit? En quel autre endroit irait-il chercher refuge? Où trouverait-il un abri qui fût hors de la portée de ce monstrueux soulèvement de la mer? Toutes ces éventualités lui apparurent dans leur réalité terrible.

Du sang-froid avant tout. C'est à rester maître de lui-même qu'Olivier Sinclair s'appliqua résolûment.

Et il le fallait, d'autant mieux que, sinon la force morale, du moins la force physique, finirait par manquer à la jeune fille. Épuisée par une trop longue lutte, la réaction se ferait en elle. Olivier Sinclair sentit que déjà elle s'affaiblissait peu à peu. Il voulut la rassurer, bien qu'il sentît l'espoir l'abandonner lui-même.

« Helena... ma chère Helena! murmura-t-il, à mon retour à Oban... je l'ai appris... c'est vous... c'est grâce à vous que j'ai été sauvé du gouffre de Corryvrekan!

— Olivier... vous saviez!... répondit miss Campbell d'une voix presque éteinte.

— Oui... et je m'acquitterai aujourd'hui!... Je vous sauverai de la grotte de Fingal! »

Comment Olivier Sinclair osait-il parler de salut, à ce moment où la masse des eaux se brisait au pied même du réduit! Il ne parvenait qu'imparfaitement à défendre sa compagne de leurs atteintes. Deux ou trois fois, il faillit être entraîné... Et s'il résista, ce ne fut que par un effort surhumain, sentant les bras de miss Campbell comme noués à sa taille, et comprenant que la mer l'eût emportée avec lui.

Il pouvait être neuf heures et demie du soir. La tempête devait avoir atteint alors son maximum d'intensité. En effet, les eaux montantes se précipitaient dans Fingal's Cave avec l'impétuosité d'une avalanche. De leur choc sur le fond et les murailles latérales, il résultait un fracas assourdissant, et telle était leur fureur que des morceaux de basalte, se détachant des parois, creusaient, en tombant, des trous noirs dans l'écume phosphorescente.

Sous cet assaut, dont rien ne peut rendre la violence, les piliers allaient-ils donc s'abîmer pierre par pierre? La voûte risquait-elle de s'effondrer? Olivier Sinclair pouvait tout craindre. Lui aussi se sentait pris d'une insurmontable torpeur, contre laquelle il tentait de réagir. C'est que l'air manquait parfois, et, s'il entrait abondamment avec les lames, les lames semblaient l'aspirer, lorsque le reflux les emportait au dehors.

Dans ces conditions, miss Campbell, épuisée, ses forces l'abandonnant, fut prise de défaillance.

« Olivier!... Olivier!... » murmura-t-elle en se laissant aller dans ses bras

Olivier Sinclair s'était blotti avec la jeune fille dans la partie la plus profonde du réduit. Il la sentait froide, inanimée. Il voulait la réchauffer, il voulait lui communiquer toute la chaleur qui restait en lui. Mais déjà les eaux l'atteignaient à mi-corps, et, s'il perdait connaissance à son tour, c'en était fait de tous les deux!

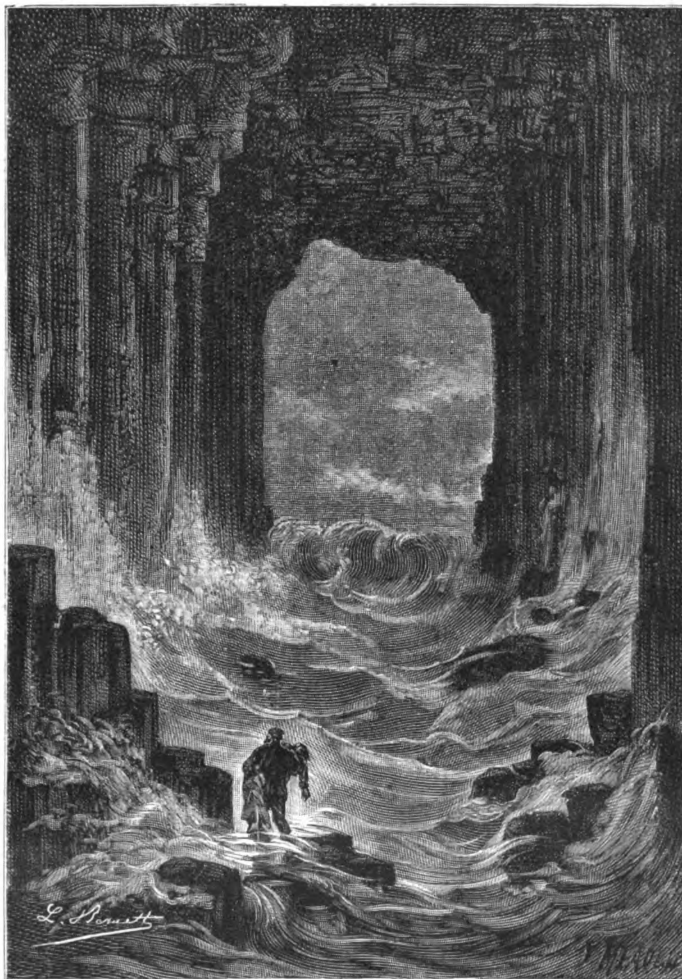
Cependant, l'intrépide jeune homme eut la force de résister pendant plusieurs heures encore. Il soutenait miss Campbell, il la couvrait du choc des coups de la mer, il luttait en s'arc-boutant aux saillies des basaltes, — et cela au milieu d'une obscurité que l'extinction des phosphorescences rendait profonde, au milieu de ce tonnerre continu fait de heurts, de mugissements, de sifflements. Ce n'était plus, maintenant, la voix de Selma, résonnant dans le palais de Fingal! C'étaient ces aboiements épouvantables des chiens du Kamtchatka, lesquels,



Olivier! Olivier!... s'écria miss Campbell... (Page 158.)

dit Michelet, « en grandes bandes, par milliers, dans les longues nuits, hurlent contre la vague hurlante, et font assaut de fureur avec l'océan du Nord! »

Enfin la marée commença à descendre. Olivier Sinclair put reconnaître qu'avec l'abaissement des eaux un peu d'apaisement se faisait dans les houles du large. Alors l'obscurité était si complète, qu'au dehors il faisait relativement jour. Dans cette demi-ombre, l'ouverture de la grotte, que n'obstruait plus le bondissement de la mer, se dessina confusément. Bientôt les embruns seuls arrivèrent au seuil du fauteuil de Fingal. Maintenant, ce n'était plus ce



Il commença à suivre l'étroite saillie. (Page 162.)

lasso étranglant des lames qui enserre et arrache. L'espoir revint au cœur d'Olivier Sinclair.

En calculant le temps d'après la pleine mer, on pouvait établir que minuit était passé. Deux heures encore, et la banquette, ne serait plus balayée par les crêtes déferlantes. Elle redeviendrait alors praticable. C'est ce qu'il fallait chercher à voir dans l'obcurité, et c'est ce qui arriva enfin.

Le moment de quitter la grotte était venu.

Cependant, miss Campbell n'avait pas recouvré connaissance. Olivier Sinclair la prit tout inerte dans ses bras ; puis, se glissant hors du fauteuil de

Fingal, il commença à suivre l'étroite saillie, dont les coups de mer avaient tordu, arraché, brisé les montants de fer.

Lorsqu'une lame courait sur lui, il s'arrêtait un instant, ou reculait d'un pas.

Enfin, au moment où Olivier Sinclair allait atteindre l'angle extérieur, un dernier soulèvement des eaux l'enveloppa tout entier... Il crut que miss Campbell et lui allaient être broyés contre la paroi ou précipités dans ce gouffre mugissant sous leurs pieds...

Par un dernier effort, il parvint à résister, et, profitant du retrait du coup de mer, il se précipita hors de la grotte.

En un instant, il avait atteint l'angle de la falaise, où les frères Melvill, Partridge et dame Bess, qui les avait rejoints, étaient restés toute la nuit.

Elle et lui étaient sauvés.

Là, ce paroxysme d'énergie morale et physique, auquel Olivier Sinclair était arrivé, l'abandonna à son tour; il tomba sans mouvement au pied des roches, après avoir remis miss Campbell entre les bras de dame Bess.

Sans son dévouement et son courage, Helena ne fût pas sortie vivante de la grotte de Fingal.

XXII

LE RAYON-VERT.

Quelques minutes après, sous la fraîcheur de l'air, au fond de Clam-Shell, miss Campbell revenait à elle, comme d'un rêve, dont l'image d'Olivier Sinclair avait occupé toutes les phases. Des dangers auxquels l'avait exposée son imprudence, elle ne se souvenait même plus.

Elle ne pouvait parler encore ; mais, à la vue d'Olivier Sinclair, quelques larmes de reconnaissance lui vinrent aux yeux, et elle tendit la main à son sauveur.

Le frère Sam et le frère Sib, sans pouvoir dire un mot, pressaient le jeune

homme dans une même étreinte. Dame Bess lui faisait révérence sur révérence, et Partridge avait bonne envie de l'embrasser.

Puis, la fatigue l'emportant, après que chacun eut remplacé par des vêtements de rechange ceux qu'avaient trempés les eaux de la mer et du ciel, tous s'endormirent, et la nuit s'acheva paisiblement.

Mais l'impression qu'ils avaient ressentie ne devait jamais s'effacer du souvenir des acteurs et des témoins de cette scène, qui avait eu pour théâtre cette légendaire grotte de Fingal.

Le lendemain, pendant que miss Campbell reposait sur la couchette qui lui avait été réservée au fond de Clam-Shell, les frères Melvill se promenaient, bras dessus, bras dessous, sur la partie de la chaussée avoisinante. Ils ne parlaient pas, mais avaient-ils besoin de paroles pour exprimer les mêmes pensées? Tous deux remuaient la tête, au même moment, de bas en haut, lorsqu'ils affirmaient; de droite à gauche, lorsqu'ils niaient. Et que pouvaient-ils affirmer, si ce n'est qu'Olivier Sinclair avait risqué sa vie pour sauver l'imprudente jeune fille? Et que niaient-ils? c'est que leurs premiers projets fussent maintenant réalisables. Dans cette conversation à la muette, il se disait aussi bien des choses, dont le frère Sam et le frère Sib prévoyaient le prochain accomplissement. A leurs yeux, Olivier n'était plus Olivier! Ce n'était rien moins qu'Amin, le plus parfait héros des épopées gaéliques.

De son côté, Olivier Sinclair était en proie à une surexcitation bien naturelle. Une sorte de délicatesse le portait à vouloir être seul. Il se fût senti gêné vis-à-vis des frères Melvill, comme si rien que sa présence eût paru exiger le prix de son dévouement.

Aussi, après avoir quitté la grotte de Clam-Shell, se promenait-il sur le plateau de Staffa.

En ce moment, toutes ses pensées allaient d'elles-mêmes à miss Campbell. Des périls qu'il avait courus, qu'il avait volontairement partagés, il ne se souvenait même pas. Ce qu'il se rappelait de cette nuit horrible, c'étaient les heures passées près d'Helena, dans cet obscur réduit, lorsqu'il l'entourait de ses bras pour la sauver de l'arrachement des lames. Il revoyait aux lueurs phosphorescentes la figure de cette belle jeune fille, plutôt pâlie par la fatigue que par la crainte, se dressant devant les fureurs de la mer comme le génie des tempêtes! Il l'entendait répondre d'une voie émue : « Quoi, vous le saviez? » lorsqu'il lui avait dit : « Je sais ce que vous avez fait, quand j'allais périr dans

le gouffre de Corryvrekan! » Il se retrouvait au fond de cet étroit abri, cette niche plutôt faite pour loger quelque froide statue de pierre, où deux êtres jeunes, aimants, avaient souffert, lutté l'un près de l'autre pendant de si longues heures. Là, ce n'était même plus Sinclair et miss Campbell. Ils s'étaient appelés Olivier, Helena, comme si, au moment où la mort les menaçait, ils avaient voulu se reprendre à une vie nouvelle!

Ainsi s'associaient les idées les plus ardentes dans le cerveau du jeune homme, alors qu'il errait sur le plateau de Staffa. Quel que fût son désir de retourner près de miss Campbell, une invincible force le retenait malgré lui, parce qu'en sa présence il aurait parlé peut-être, et qu'il voulait se taire.

Cependant, ainsi qu'il arrive quelquefois après un trouble atmosphérique brutalement amené, brutalement disparu, le temps était devenu admirable, le ciel d'une pureté parfaite. Le plus souvent, ces grands coups de balai des vents de sud-ouest ne laissent aucune trace après eux, et redonnent à l'outremer de l'espace une incomparable transparence. Le soleil avait dépassé son point de culmination, sans que l'horizon se fût voilé de la plus mince couche de brume.

Olivier Sinclair, la tête bouillonnante, allait ainsi à travers cette intense irradiation, reflétée par le plateau de l'île. Il se baignait au milieu de ces chaudes effluves, il aspirait cette brise marine, il se retrempait dans cette vivifiante atmosphère.

Soudain, une pensée — pensée bien oubliée au milieu de celles qui hantaient maintenant son esprit — lui revint, lorsqu'il se vit en face de l'horizon du large.

« Le Rayon-Vert! s'écria-t-il. Mais si jamais ciel s'est prêté à notre observation, c'est bien celui-ci! Pas un nuage, pas une vapeur! Et il n'est guère probable qu'il en vienne, après l'effroyable bourrasque d'hier, qui a dû les rejeter au loin dans l'est. Et miss Campbell, qui ne se doute pas que le soir de ce jour lui ménage peut-être un splendide coucher de soleil!... Il faut... il faut la prévenir... sans retard!... »

Olivier Sinclair, heureux d'avoir ce motif si naturel pour retourner près d'Helena, revint vers la grotte de Clam-Shell.

Quelques instants après, il se retrouvait en présence de miss Campbell et des deux oncles, qui la regardaient affectueusement, tandis que dame Bess lui tenait la main.

« Miss Campbell, dit-il, vous allez mieux!... Je le vois... Les forces vous sont revenues?

— Oui, monsieur Olivier, répondit miss Campbell, qui tressaillit à la vue du jeune homme.

— Je pense que vous feriez bien, reprit Olivier Sinclair, de venir sur le plateau respirer un peu de cette légère brise, purifiée par la tempête. Le soleil est superbe, il vous réchauffera.

— Monsieur Sinclair a raison, dit le frère Sam.

— Tout à fait raison, ajouta le frère Sib.

— Et puis, s'il faut tout vous dire, si mes pressentiments ne me trompent pas, reprit Olivier Sinclair, je crois que, dans quelques heures, vous allez voir s'accomplir le plus cher de vos vœux.

— Le plus cher de mes vœux? murmura miss Campbell, comme si elle se fût répondu à elle-même.

— Oui... le ciel est d'une pureté remarquable, et il est probable que le soleil se couchera sur un horizon sans nuage!

— Serait-il possible? s'écria le frère Sam.

— Serait-il possible? répéta le frère Sib.

— Et j'ai lieu de croire, ajouta Olivier Sinclair, que vous pourrez, ce soir même, apercevoir le Rayon-Vert.

— Le Rayon-Vert!... » répondit miss Campbell.

Et il semblait qu'elle cherchât dans sa mémoire un peu confuse ce qu'était ce rayon.

« Ah!... c'est juste!... ajouta-t-elle. Nous sommes venus ici pour voir le Rayon-Vert!

— Allons! allons! dit le frère Sam, enchanté de l'occasion qui s'offrait d'arracher la jeune fille à cette torpeur, dans laquelle elle tendait à s'engourdir, allons de l'autre côté de l'îlot.

— Et nous n'en dînerons que mieux au retour, » ajouta gaiement le frère Sib.

Il était alors cinq heures du soir.

Sous la conduite d'Olivier Sinclair, toute la famille, y compris dame Bess et Partridge, quittait aussitôt la grotte de Clam-Shell, remontait l'escalier de bois, et atteignait la lisière du plateau supérieur.

Il aurait fallu voir la joie que manifestèrent les deux oncles, en regardant ce ciel magnifique, sur lequel descendait lentement l'astre radieux. Peut-

être exagéraient-ils, mais jamais, non jamais! ils ne s'étaient montrés si enthousiastes à l'endroit du phénomène. Il semblait que ce fût surtout pour eux, non pour miss Campbell, qu'on eût opéré tant de déplacements et subi tant d'épreuves, depuis le cottage d'Helensburgh jusqu'à Staffa, en passant par Iona et Oban!

En réalité, ce soir-là, le coucher du soleil promettait d'être si beau que le plus insensible, le plus positif, le plus prosaïque des marchands de la Cité ou des négociants de la Canongate eût admiré le panorama de mer qui se développait sous ses yeux.

Miss Campbell s'était sentie renaître dans cette atmosphère imprégnée des émanations salines que distillait une légère brise, venue du large. Ses beaux yeux s'ouvraient tout grands sur les premiers plans de l'Atlantique. A ses joues pâlies par la fatigue revenaient les couleurs rosées de son teint d'Écossaise! Qu'elle était belle ainsi! Que de charme se dégageait de sa personne! Olivier Sinclair marchait un peu en arrière, la contemplant en silence, et lui, qui jusqu'alors l'accompagnait sans embarras dans ses longues promenades, maintenant troublé, l'angoisse au cœur, c'est à peine s'il osait la regarder!

Quant aux frères Melvill, ils étaient positivement aussi radieux que le soleil. Ils lui parlaient avec enthousiasme. Ils l'invitaient à se coucher sur un horizon sans brumes. Ils le suppliaient de leur envoyer son dernier rayon à la fin de ce beau jour.

Et les souvenirs des poésies ossianesques de s'échanger entre eux versets par versets.

« O toi qui roules au-dessus de nos têtes, rond comme le bouclier de nos pères, dis-nous d'où partent les rayons, ô divin soleil! D'où vient ta lumière éternelle?

« Tu t'avances dans ta beauté majestueuse! Les étoiles disparaissent dans le firmament! La lune pâle et froide se cache dans les ondes de l'occident! Tu te meus seul, ô soleil!

« Qui pourrait être le compagnon de ta course? La lune se perd dans les cieux : toi seul est toujours le même! Tu te réjouis sans cesse dans ta carrière éclatante!

« Lorsque le tonnerre roule et que l'éclair vole, tu sors de la nue dans toute ta beauté, et tu ris de la tempête! »

Tous, dans cette enthousiaste disposition d'esprit, allèrent ainsi vers l'extré-

mité du plateau de Staffa qui regarde la pleine mer. Là, ils s'assirent sur les dernières roches, devant un horizon dont rien ne semblait devoir altérer le trait finement tracé par une ligne de ciel et d'eau.

Et cette fois, il n'y aurait pas d'Aristobulus Ursiclos pour venir interposer la voile d'une embarcation ou dresser une nuée d'oiseaux aquatiques entre le couchant et l'îlot de Staffa !

Cependant, la brise tombait avec le soir, et les dernières lames se mouraient, au pied des roches, dans le balancement du ressac. Plus au large, la mer, unie comme un miroir, avait cette apparence huileuse que la moindre ride eût suffi à troubler.

Toutes les circonstances se prêtaient donc merveilleusement à l'apparition du phénomène.

Mais voici qu'une demi-heure plus tard Partridge, étendant la main vers le sud, s'écria :

« Voile ! »

Une voile ! Viendrait-elle encore à passer devant le disque solaire, au moment où il disparaîtrait sous les flots ? En vérité, c'eût été plus que de la mauvaise chance !

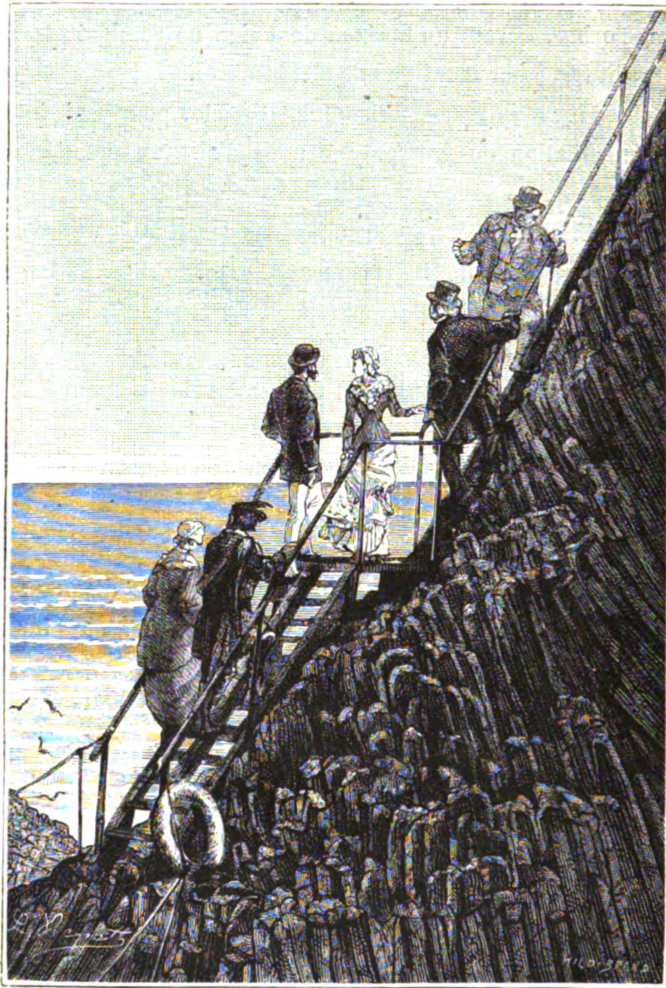
L'embarcation sortait de l'étroit conduit qui sépare l'île d'Iona de la pointe de Mull. Elle filait, vent arrière, plutôt sous l'action de la marée montante que sous la poussée d'une brise dont les derniers souffles pouvaient à peine gonfler sa voilure.

« C'est la *Clorinda*, dit Olivier Sinclair, et comme elle fait route pour atterrir dans l'est de Staffa, elle passera en dedans et ne pourra gêner notre observation. »

C'était la *Clorinda*, en effet, qui, après avoir contourné l'île de Mull par le sud, venait reprendre son mouillage à l'anse de Clam-Shell.

Tous les regards se reportèrent alors vers l'horizon de l'ouest.

Le soleil s'abaissait déjà avec la rapidité qui semble l'animer aux approches de la mer. A la surface des eaux tremblotait une large traînée d'argent, lancée par le disque, dont l'irradiation était encore insoutenable. Bientôt, de cette nuance de vieil or, qu'il prenait en tombant, il passait à l'or cerise. Devant les yeux, lorsqu'on les voilait de leurs paupières, miroitaient des losanges rouges, des cercles jaunes, qui s'entre-croisaient comme les fugitives couleurs du kaléidoscope. De légères stries ondulées rayaient cette sorte de queue de comète que la réverbération traçait à la surface des eaux. C'était comme un



Toute la famille remontait l'escalier... (Page 165.)

floconnement de paillettes argentées, dont l'éclat pâlissait en s'approchant du rivage.

De nuage, de brume, de vapeur, si ténue qu'elle fût, il n'y avait pas apparence sur tout le périmètre de l'horizon. Rien ne troublait la netteté de cette ligne circulaire, qu'un compas n'eût pas tracée plus finement sur la blancheur d'un vélin.

Tous, immobiles, plus émus qu'on ne le pourrait croire, regardaient le globe qui, se mouvant obliquement à l'horizon, descendit encore, et resta comme suspendu un instant sur l'abîme. Puis, la déformation du disque,



Ni Olivier ni Helena n'avaient vu le Rayon-Vert. (Page 170.)

modifié par la réfraction, se fit peu à peu sentir; il s'élargit au détriment de son diamètre vertical et rappela la forme d'un vase étrusque, aux flancs rebondis, dont le pied plongeait dans l'eau.

Il n'y avait plus de doute sur l'apparition du phénomène. Rien ne troublerait cet admirable coucher de l'astre radieux ! « Rien ne viendrait intercepter le dernier de ses rayons! »

Bientôt, le soleil disparut à demi derrière la ligne horizontale. Quelques jets lumineux, lancés comme des flèches d'or, vinrent frapper les premières roches de Staffa.

En arrière, les falaises de Mull et la cime du Ben More s'empourprèrent d'une touche de feu.

Enfin, il n'y eut plus qu'un mince segment de l'arc supérieur à l'affleurement de la mer.

« Le Rayon-Vert! le Rayon-Vert! » s'écrièrent d'une commune voix les frères Melvill, Bess et Partridge, dont les regards, pendant un quart de seconde, s'étaient imprégnés de cette incomparable teinte de jade liquide.

Seuls, Olivier et Helena n'avaient rien vu du phénomène, qui venait enfin d'apparaître après tant d'infructueuses observations!

Au moment où le soleil dardait son dernier rayon à travers l'espace, leurs regards se croisaient, ils s'oubliaient tous deux dans la même contemplation!...

Mais Helena avait vu le rayon noir que lançaient les yeux du jeune homme; Olivier, le rayon bleu échappé des yeux de la jeune fille!

Le soleil avait entièrement disparu : ni Olivier ni Helena n'avaient vu le Rayon-Vert

XXIII

CONCLUSION.

Le lendemain, 12 septembre, la *Clorinda* appareillait avec jolie mer et brise favorable, et, tout dessus, courait dans le sud-ouest de l'archipel des Hébrides. Bientôt Staffa, Iona, la pointe de Mull, disparaissaient derrière les hautes falaises de la grande île.

Après une heureuse traversée, les passagers du yacht débarquèrent au petit port d'Oban; puis, par le railway d'Oban à Dalmaly, et de Dalmaly à Glascow, à travers le pays le plus pittoresque des highlands, ils rentraient au cottage d'Helensburgh.

Dix-huit jours plus tard, un mariage était célébré en grande cérémonie à l'église Saint-George de Glasgow; mais il faut bien avouer que ce n'était pas celui d'Aristobulus Ursiclos et de miss Campbell. Bien que le fiancé fût Olivier

Sinclair, le frère Sam et le frère Sib ne s'en montraient pas moins satisfaits que leur nièce.

Que cette union, contractée dans de telles circonstances, renfermât toutes les conditions du bonheur, il est inutile d'y insister. Le cottage d'Helensburgh, l'hôtel de West-George Street à Glasgow, le monde entier, eussent été à peine suffisants pour contenir tout ce bonheur, qui avait, cependant, tenu dans la grotte de Fingal.

Mais, de cette dernière soirée passée sur le plateau de Staffa, Olivier Sinclair, bien qu'il n'eût pas vu le phénomène tant cherché, eut à cœur de fixer le souvenir d'une façon plus durable. Aussi, un jour, exposa-t-il un « coucher du soleil », d'un effet tout particulier, dans lequel on admira beaucoup une sorte de rayon vert, d'une extrême intensité, comme s'il eût été peint avec de l'émeraude liquide.

Ce tableau souleva à la fois l'admiration et la discussion, les uns prétendant que c'était là un effet naturel merveilleusement reproduit, les autres soutenant que c'était purement fantastique, et que la nature ne produisait jamais cet effet-là.

D'où grande colère des deux oncles, qui l'avaient vu, ce rayon, et donnaient raison au jeune peintre.

« Et même, dit le frère Sam, mieux vaut regarder le Rayon-Vert en peinture...

— Qu'en nature, répondit le frère Sib, car d'observer, l'un après l'autre, tant de soleils couchants, cela fait bien mal aux yeux. »

Et ils avaient raison, les frères Melvill.

Deux mois après, les deux époux et leurs oncles se promenaient sur le bord de la Clyde, devant le parc du cottage, lorsqu'ils firent inopinément la rencontre d'Aristobulus Ursiclos.

Le jeune savant, qui suivait avec intérêt les travaux de dragage du fleuve, se dirigeait vers la gare d'Helensburgh, lorsqu'il aperçut ses anciens compagnons d'Oban.

Dire qu'Aristobulus Ursiclos avait souffert de l'abandon de miss Campbell, ce serait le méconnaître. Il n'éprouva donc aucun embarras à se trouver en présence de mistress Sinclair.

On se salua de part et d'autre. Aristobulus Ursiclos complimenta poliment les nouveaux époux.

Les frères Melvill, voyant ces bonnes dispositions, ne purent cacher combien cette union les rendait heureux.

« Si heureux, dit le frère Sam, que, parfois, quand je suis seul, je me surprends à sourire...

— Et moi à pleurer, dit le frère Sib.

— Eh bien, messieurs, fit observer Aristobulus Ursiclos, il faut bien en convenir, voilà la première fois que vous êtes en désaccord. L'un de vous pleure, l'autre sourit...

— C'est exactement la même chose, monsieur Ursiclos, fit observer Olivier Sinclair.

— Exactement, ajouta la jeune femme, en tendant la main à ses deux oncles.

— Comment, la même chose? répondit Aristobulus Ursiclos, avec ce ton de supériorité qui lui allait si bien ; mais non!... pas du tout! Qu'est-ce que le sourire? une expression volontaire et particulière des muscles du visage, à laquelle les phénomènes de la respiration sont à peu près étrangers, tandis que les pleurs...

— Les pleurs?... demanda mistress Sinclair.

— Ne sont tout simplement qu'une humeur, qui lubrifie le globe de l'œil. un composé de chlorure de sodium, de phosphate de chaux et de chlorate de soude!

— En chimie vous avez raison, monsieur, dit Olivier Sinclair, mais en chimie seulement.

— Je ne comprends pas cette distinction, » répondit aigrement Aristobulus Ursiclos.

Et, saluant avec une raideur de géomètre, il reprit à pas comptés le chemin de la gare.

« Allons, voilà monsieur Ursiclos, dit mistress Sinclair, qui prétend expliquer les choses du cœur comme il a expliqué le Rayon-Vert!

— Mais, au fait, ma chère Helena, répondit Olivier Sinclair, nous ne l'avons pas vu, ce rayon que nous avons tant voulu voir!

— Nous avons vu mieux! dit tout bas la jeune femme. Nous avons vu le bonheur même, — celui que la légende attachait à l'observation de ce phénomène!... Puisque nous l'avons trouvé, mon cher Olivier, qu'il nous suffise, et abandonnons à ceux qui ne le connaissent pas, et voudront le connaître, la recherche du Rayon-Vert! »

FIN.

DIX HEURES EN CHASSE

SIMPLE BOUTADE

CROQUIS PAR GÉDÉON

I

Il y a des gens qui n'aiment point les chasseurs, et peut-être n'ont-ils pas tout à fait tort.

Est-ce parce qu'il ne répugne pas à ces gentlemen de tuer le gibier de leurs propres mains, avant de le manger?



Ne serait-ce pas plutôt parce que lesdits chasseurs racontent trop volontiers, à tout propos, et hors de propos, leurs prouesses?

J'incline vers cette dernière raison.

Or, il y a quelque vingt ans, je me suis rendu coupable du premier de ces méfaits. J'ai chassé! Oui, j'ai chassé!... Aussi, pour m'en punir, je vais me rendre coupable du second, en vous racontant par le menu mes aventures de chasse.

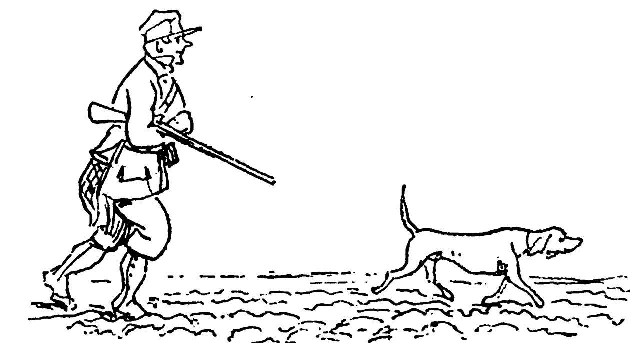
Puisse ce récit, sincère et véridique, dégoûter à jamais mes semblables de s'en aller à travers champs, à la suite d'un chien, le carnier sur le dos, la cartouchière à la ceinture, le fusil sous le bras! Mais j'y compte peu, je le confesse. Enfin, à tout risque, je commence.

II

Un philosophe fantaisiste a dit quelque part: « N'ayez jamais ni maison de campagne, ni voiture, ni chevaux... ni chasses! Il y a toujours des amis qui se chargent d'en avoir pour vous! »

C'est par application de cet axiome que je fus invité à faire mes premières armes sur des terrains réservés du département de la Somme, sans en être propriétaire.

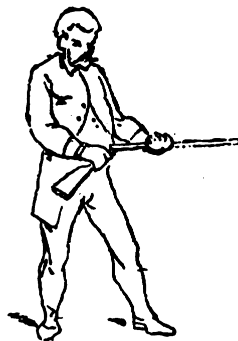
On était à la fin du mois d'août, en 1859, si je ne me trompe. Un arrêté préfectoral venait de fixer au lendemain l'ouverture de la chasse.



Dans notre ville d'Amiens, où il n'est si mince boutiquier, ni petit artisan, qui ne possède un fusil quelconque, avec lequel il va écumer la grande route des faubourgs, — depuis six semaines, à tout le moins, cette date solennelle était impatiemment attendue.



Les sportsmen du métier, ceux qui « croient que c'est arrivé », tout comme les tireurs de troisième et de quatrième ordre, les adroits qui tuent aussi bien sans viser que les maladroits qui visent sans jamais tuer, enfin les mazettes non moins « diligents » que les chasseurs *di primo cartello*, se préparaient en vue de cette ouverture, s'équipaient, s'approvisionnaient, s'entraînaient, ne pensant que pour penser caille, ne parlant que pour parler lièvre, ne rêvant que pour rêver perdreaux! Femme, enfants, famille, amis, tout était oublié! Politique, art, littérature, agriculture, commerce, tout s'effaçait devant les préoccupations de ce grand jour, dans lequel allaient s'illustrer les fanatiques de ce que l'immortel Joseph Prudhomme a cru pouvoir appeler un « diver-







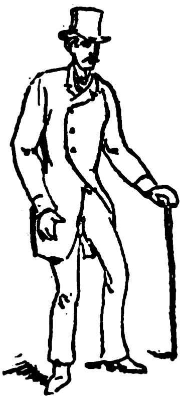
tissement barbare! » Or, il se trouva que, parmi les quelques amis que je comptais à Amiens, il y en avait un, chasseur déterminé, mais charmant garçon, quoique fonctionnaire. Seulement, s'il se disait quelque peu rhumatisant, lorsqu'il s'agissait d'aller à son bureau, il se retrouvait singulièrement ingambe, quand un congé de huit jours lui permettait de faire l'ouverture.

Cet ami se nommait Brétignot.

Quelques jours avant la grande date, Brétignot vint me trouver, moi qui ne pensais à mal.

« Vous n'avez jamais chassé? me dit-il avec ce ton de supériorité qui comprend deux parties de bienveillance contre huit de dédain.

— Jamais, Brétignot, répondis-je, et je n'ai point la pensée de...





— Eh bien, venez donc faire l'ouverture avec moi, répondit Brétignot. Nous avons sur la commune d'Hérissart deux cents hectares réservés, où le gibier pullule! J'ai le droit d'amener un invité. Donc, je vous invite et je vous emmène!

— C'est que... fis-je en hésitant.

— Vous n'avez pas de fusil?

— Non, Brétignot, et n'en ai jamais eu.

— Qu'à cela ne tienne! Je vous en prêterai un, — un fusil à baguette, il est vrai, mais qui vous boule tout de même un lièvre à quatre-vingts pas!





— A la condition de l'atteindre! répliquai-je.

— Naturellement! — Ce sera assez bon pour vous.

— Trop bon, Brétignot!

— Par exemple, vous n'aurez pas de chien?

— Oh! inutile, du moment qu'il y en a un à mon fusil!.. Cela ferait double emploi! »

L'ami Brétignot me regarda d'un air moitié raisin, moitié figue. Il n'aime pas, cet homme, que l'on plaisante ainsi des choses de chasse. C'est sacré, cela!

Cependant, son sourcil se défronça.

« Eh bien, viendrez-vous? demanda-t-il.

— Si vous y tenez!... répondis-je sans enthousiasme.

— Mais oui... mais oui!... Il faut avoir vu cela, au moins une fois dans sa vie. Nous partirons samedi soir. Je compte sur vous. »

Et voilà comment je fus engagé dans cette aventure, dont le funeste souvenir me poursuit encore.

J'avoue, cependant, que les préparatifs ne furent point pour m'inquiéter. Je n'en perdis pas une heure de sommeil. Et pourtant, s'il faut tout dire, le démon de la curiosité me piquait un peu. Était-ce donc si intéressant, une ouverture? En tout cas, je me promettais, sinon d'agir, du moins d'observer en curieux les chasseurs autant que la chasse. Si je consentais à m'embarrasser d'une arme, c'était pour ne pas faire trop triste figure au milieu de ces Nemrods, dont l'ami Brétignot m'invitait à admirer les hauts faits.



Je dois dire, toutefois, que si Brétignot me prêtait un fusil, une poire à poudre, un sac à plomb, il n'avait pas été question du carnier. Je dus donc faire emplette de cet ustensile, dont la plupart des chasseurs pourraient si bien si passer. J'en cherchai un d'occasion. Inutile. Il y avait hausse sur les carniers. Tout était enlevé. Il me fallut en acheter un neuf, mais sous la condition expresse qu'on me le reprendrait, — à cinquante pour cent de perte, — s'il n'étrennait pas.

Le marchand me regarda, sourit, accepta.

Ce sourire ne me parut pas être de bon augure.

« Après tout, pensai-je, qui sait? »

Oh! vanité!

III

Au jour dit, la veille de l'ouverture, à six heures du soir, j'étais au rendez-vous que m'avait donné Brétignot sur la place Périgord. Là, je montais, moi huitième, sans compter les chiens, dans la rotonde de la diligence.

Brétignot et ses compagnons de chasse, — je n'osais encore me compter parmi eux, — étaient superbes sous le harnais traditionnel. Excellents types,

curieux à observer : les uns sérieux dans l'attente du lendemain, les autres gais, loquaces, ravageant déjà en paroles toutes les réserves de la commune d'Hérissart.

Il y avait là une demi-douzaine des plus distingués fusils de la capitale picarde. Je les connaissais à peine. Aussi l'ami Brétignot dut-il me présenter dans les formes.



Ce fut d'abord à Maximon, un grand sec, le plus doux des hommes dans les conditions ordinaires de la vie, mais féroce dès qu'il avait un fusil sous le bras, — un de ces chasseurs dont on dit qu'ils tueraient un de leurs compagnons plutôt que de revenir bredouilles. Lui, Maximon, ne parlait pas : il s'absorbait dans ses hautes pensées.



Près de cet important personnage, se trouvait Duvauchelle. Quel contraste! Duvauchelle, gros, court, entre cinquante-cinq et soixante ans, sourd à ne pas entendre la détonation de son arme, mais qui n'en réclamait que plus rageusement tous les coups douteux. Aussi lui avait-on fait tirer, plus d'une fois, un lièvre déjà mort avec un fusil non chargé, — une de ces mystifications de chasseurs, qui égayent pendant six mois la conversation des cercles ou des tables d'hôte.



Je dus subir aussi la vigoureuse poignée de main de Matifat, grand conteur d'exploits cynégétiques. Il ne parlait jamais d'autre chose. Et quelles interjections! quelles onomatopées! Le cri du perdreau, l'aboiement du chien, la détonation du fusil! Pan! pan! pan! — Trois « pan » pour un fusil à deux

coups! — Puis, quels gestes! La main qui prend un mouvement de godille pour imiter les zigzags du gibier, les jambes qui se replient, le dos qui s'arrondit pour mieux assurer le coup, le bras gauche qui se tend pendant que le bras droit revient à la poitrine pour indiquer l'épaulement de l'arme! En tombait-il de ces bêtes de poil et de plume! Que de lièvres tirés au déboulé! Il n'en manquait pas un! — Je faillis même être tué dans mon coin par un de ces gestes.

Mais ce qu'il fallait entendre, c'était Matifat causant avec son ami Pontcloué.



les deux doigts de la main, — ce qui ne les empêchait pas de s'accabler de procès, pour peu que l'un mît le pied sur les réserves de l'autre.

« Ce que j'ai tué de lièvres l'an passé, disait Matifat, pendant que la cahoteuse voiture roulait vers Hérissart, oui, ce que j'ai tué ne saurait se chiffrer!

— Tiens! c'est comme moi! pensais-je.



— Et moi, Matifat! répondait Pontcloué. Te rappelles-tu, la dernière fois que nous sommes allés chasser sur Argœuves? Hein! ces perdreaux!

— Je vois encore le premier qui a eu la chance de passer à travers ma charge de plomb!

— Et moi le second, dont les plumes ont si bien volé, qu'il ne devait plus lui rester que la peau sur les os!

— Et celui que mon chien n'a jamais pu retrouver dans le sillon où il était tombé, pour sûr!

— Et celui que j'ai eu l'aplomb de tirer à plus de cent pas, bien certain de l'avoir touché, pourtant!



— Et cet autre que de mes deux coups...pan! pan! pan! j'ai roulé dans la luzerne, mais dont mon chien n'a malheureusement fait qu'une bouchée!

— Et cette compagnie qui s'est levée juste au moment où je rechargeais mon fusil! brrr! brrr! Ah! quelle chasse, mes amis, quelle chasse! »



En comptant, à part moi, je m'étais bien aperçu que de tous les perdreaux de Pontcloué et de Matifat il n'en était pas entré un seul dans leur carnier. Mais je n'osai rien dire, parce que je suis naturellement timide avec les gens qui en savent plus que moi. Et cependant, puisqu'il ne s'agissait que de manquer le gibier, j'en aurais, pardieu ! bien fait autant.

Quant aux autres chasseurs, j'ai oublié leurs noms; mais, si je ne me trompe, l'un d'eux était connu sous le sobriquet de Baccara, parce qu'en chasse il « tirait toujours et n'abattait jamais. »

En vérité, qui sait si je n'allais pas mériter ce surnom ? Allons donc ! L'ambition me gagnait. J'avais hâte d'être au lendemain.

IV

Il arriva, ce lendemain. Mais quelle nuit dans cette auberge d'Hérissart ! Une seule chambre pour huit ! Des grabats, où l'on aurait pu se livrer à une chasse plus fructueuse que sur les terrains réservés de la commune ! D'odieux parasites, fraternellement partagés avec les chiens, couchés près des lits, et qui se grattaient à faire trembler le plancher !



Et moi, qui avais naïvement demandé à notre hôtesse, vieille Picarde à tignasse rebelle, s'il n'y avait pas de puces dans son dortoir !

« Oh non ! m'avait-elle répondu... Les punaises les mangeraient ! »



Là-dessus, je m'étais décidé à dormir, tout habillé, sur une chaise bancale, qui geignait à chaque mouvement. Aussi me sentais-je moulu quand se fit le jour.



Naturellement, je fus le premier levé. Brétignot, Matifat, Pontcloué, Duvauchelle et leurs compagnons ronflaient encore. J'avais hâte d'être en plaine, comme ces chasseurs inexpérimentés, qui veulent partir dès l'aube, même

avant d'avoir mangé. Mais les maîtres de l'art, — que je réveillai respectueusement l'un après l'autre, — calmèrent en bougonnant mes impatiences de néophyte. Ils savaient, les malins, qu'au jour naissant le perdreau, dont les ailes sont encore humides de rosée, est très difficile à approcher, et que, s'il s'envole, il ne se décide pas volontiers à se remettre dans les couverts.

Il fallut donc attendre que toutes les larmes de l'aurore eussent été bues par le soleil.

Enfin, après un déjeuner sommaire, suivi de l'inévitable coup du matin, on quitta l'auberge, en se grattant aux jointures; puis, on se dirigea vers la plaine, où commençaient les terrains réservés.





Au moment où nous atteignions cette lisière, Brétignot, me tirant à part, me dit :

« Tenez bien votre fusil, obliquement, le canon dirigé vers la terre, et tâchez de ne tuer personne!



— Je ferai de mon mieux, répondis-je sans vouloir m'engager, mais à charge de revanche, n'est-ce pas ? »

Brétignot haussa dédaigneusement les épaules, et nous voilà en chasse, — chasse libre, — chacun à sa fantaisie.

C'est un assez vilain pays, cet Hérissart, dont la parfaite nudité ne justifie pas le nom. Mais il paraît que s'il n'est pas aussi giboyeux que Mont-sous-Vaudrey, les « forts » étaient bien fournis, qu'il « y avait du lièvre, » disait Matifat, et qu'on en avait vu s'y flâtrer « plus de douze à la douzaine ! » ajoutait Pontcloué.

Avec la perspective de si beaux coups à faire, tous ces braves gens étaient de bonne humeur.

On allait donc. Un temps superbe. Quelques flèches de soleil perçaient les brumes matinales, dont les volutes se massaient à l'horizon. Des cris, des pépiements, des gloussements partout. Il y avait de ces oiseaux qui, s'élevant

du sillon, montaient droit dans le ciel, comme des hélicoptères dont le ressort est lâché subitement.

Plus d'une fois, incapable de me maîtriser, j'avais vivement épaulé mon fusil.

« Ne tirez pas! ne tirez pas! me criait l'ami Brétignot, qui m'observait, sans en avoir l'air.

— Pourquoi ? Ne sont-ce point des cailles ?

— Non! des alouettes ! Ne tirez pas ! »

Il va sans dire que Maximon, Duvauchelle, Pontcloué, Matifat et les deux autres m'avaient jeté plus d'un regard de travers. Puis, ils s'étaient prudemment écartés avec leurs chiens, qui,



le nez bas, quêtaient au petit trot dans les luzernes, les sainfoins, les trèfles, et dont les queues retroussées frétillaient comme autant de points d'interrogation, auxquels je n'aurais su que répondre.

J'eus la pensée que ces messieurs ne se souciaient pas de rester dans la zone dangereuse d'un novice, dont le fusil les inquiétait quelque peu pour leurs tibias.

« Sacrebleu ! Tenez donc bien votre fusil ! me répéta Brétignot, au moment où il s'éloignait.

— Eh ! je ne le tiens pas plus mal qu'un autre ! » répondis-je, un peu agacé par ce luxe de recommandations.

Une seconde fois, Brétignot haussa les épaules et obliqua à gauche. Comme il ne me convenait point de rester en arrière, je pressai le pas

V

J'avais rejoint mes compagnons, mais, afin de ne plus les alarmer, je portais mon fusil sur l'épaule, la crosse en l'air.

Qu'ils étaient superbes à voir, ces chasseurs de profession, dans leur tenue de chasse, veste blanche, ample pantalon de velours à côtes, larges souliers à

clous dont la semelle débordait l'empeigne, jambières de toile recouvrant le bas de laine, préférable au bas de fil ou de coton, qui ne tarde pas à produire des écorchures, — ainsi que je m'en aperçus bientôt. J'étais loin d'être aussi beau sous mon harnais d'occasion; mais on ne peut exiger d'un débutant qu'il possède la garde-robe d'un vieux comédien.



Par exemple, en fait de gibier, je ne voyais rien. Cependant, que sur cette réserve il y eût en quantité des cailles, des perdreaux, des râles de genêt, puis de ces lièvres de janvier que mes compagnons appelaient des « trois-quarts » et dont ils avaient la bouche pleine, puis des levreaux, puis des hases, il fallait le croire, puisqu'ils l'affirmaient.

« Et même, m'avait dit l'ami Brétignot, évitez de tirer les hases pleines ! C'est indigne d'un chasseur ! »

Pleines ou vides, du diable si je m'en serais aperçu, moi qui en suis encore à distinguer un lapin d'un chat de gouttière, — même en gibelotte !

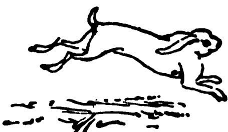
Enfin, Brétignot, qui tenait particulièrement à ce que je lui fisse honneur, avait ajouté :

« Une dernière recommandation, qui peut avoir son importance, au cas où vous tireriez un lièvre.

— S'il en passe !... fis-je observer d'un ton narquois.

— Il en passera, répondit froidement Brétignot. Eh bien, rappelez-vous que, grâce à sa conformation, un lièvre court plus vite en montant qu'en descendant. Il faut tenir compte de cela dans la direction du coup.

— Comme vous avez bien fait de m'avertir, ami Brétignot! répondis-je. Cette observation ne sera pas perdue, et je vous promets que j'en ferai mon profit! »



Et, dans le fond, je pensais que, même en descendant, il était probable que le lièvre courrait encore trop vite pour que mon plomb meurtrier pût l'arrêter en route !

« En chasse, en chasse ! cria alors Maximon. Nous ne sommes pas ici pour élever des débutants au petit pot ! »

Terrible homme! Mais je n'osai rien répondre.

Devant nos pas, à perte de vue, sur la droite et sur la gauche, s'étendait une large plaine. Les chiens avaient pris de l'avance. Leurs maîtres s'étaient dis-

persés. Je faisais tout l'effort possible pour ne point les perdre de vue. En effet, une idée me tracassait : c'était que mes compagnons, naturellement farceurs, n'eussent l'envie de me jouer quelque tour qu'autorisait mon inexpérience. Je me souvenais involontairement de cette plaisante histoire d'un novice, auquel ses amis firent tirer un lapin de carton, qui, assis sur son derrière dans un fourré, battait ironiquement du tambour! Moi, je serais mort de honte, après une telle mystification !



Cependant, on errait un peu à l'aventure, au travers des éteules, en suivant les chiens, de manière à atteindre un rideau qui se profilait à trois ou quatre kilomètres, et dont la crête était bordée de petits arbres.

Quoi que je fisse, tous ces marcheurs, habitués au sol difficile des marécages et des terres labourées, allaient encore plus vite que moi, si bien que je ne tardai pas à être distancé. Brétignot lui-même, qui avait d'abord ralenti son pas pour ne point m'abandonner à mon triste sort, s'était remis en vitesse, voulant avoir sa part des premiers coups de fusil. Je ne t'en veux pas, ami Brétignot! Ton instinct, plus fort que ton amitié, t'entraînait irrésistiblement!... Et bientôt, de mes compagnons, je ne vis plus que les têtes, comme autant d'as de pique, qui se détachaient au-dessus des buissons.

Quoi qu'il en soit, deux heures après avoir quitté l'auberge d'Hérissart, je n'avais pas encore entendu une seule détonation, — non, pas une seule ! Que de mauvaise humeur, que de récriminations, que de maugréements, cela promettait, si, au retour, les carniers étaient aussi plats qu'au départ !

Eh bien, le croira-t-on? c'est à moi qu'échut la chance de tirer le premier coup. Dans quelles circonstances, j'aurai la honte de le dire.

L'avouerai-je? Mon fusil n'était pas encore chargé. Imprévoyance de novice? Non! question d'amour-propre. Comme je craignais de me montrer très maladroit dans cette opération, j'avais voulu attendre d'être seul pour opérer.

Donc, en l'absence de témoins, j'ouvris ma poire à poudre, je versai dans le canon de gauche une charge qui fut maintenue par une simple bourre de papier; puis, par dessus, j'introduisis une bonne mesure de plomb, — plus que moins. Qui sait! un plomb de plus, peut-être ne revient-on pas bredouille! Ensuite, je bourrai, je bourrai à crever ma culasse, et enfin, ô imprudence! je coiffai de sa capsule la cheminée du canon que je venais de charger.

Cela fait, même opération pour le canon de droite. Mais, pendant que je bourrais, quelle détonation ! Le coup part !... Toute la première charge me rase la figure !... J'avais oublié de rabattre sur la capsule le chien du canon de gauche, et une secousse avait suffi à le faire retomber !



Avis aux novices ! J'aurais pu signaler l'ouverture de la chasse dans le département de la Somme par un accident déplorable. Quel fait divers pour les journaux de la localité !

Et pourtant, si, au moment où ce coup partait par inadvertance, si, — oui ! l'idée m'en vint ! — si, dans la direction de la charge, il était passé un gibier quelconque, je l'aurais sans doute abattu !... C'était-peut être une chance que je ne retrouverais pas !

VI

Cependant, Brétignot et ses compagnons avaient atteint le rideau. Là, arrêtés, ils discutaient sur ce qu'il convenait de faire pour conjurer la mauvaise fortune. J'arrivai près d'eux, après avoir rechargé mon fusil, avec grande précaution cette fois.

Ce fut Maximon qui m'adressa la parole, mais d'un ton hautain, comme il convenait à un maître.

« Vous avez tiré ? me dit-il.

— Oui !... c'est-à-dire... oui !... j'ai tiré...

— Un perdreau ?

— Un perdreau ! »

Pour rien au monde je n'aurais avoué ma maladresse devant cet aréopage.

« Et où est-il, ce perdreau ? demanda Maximon, en touchant mon carnier vide du bout de son fusil.

— Perdu ! répondis-je effrontément. Que voulez-vous ? Je n'avais pas de chien ! Ah ! si j'avais eu un chien ! »

Allons, allons! avec un tel aplomb, on ne peut manquer de devenir un vra chasseur!

Soudain, l'interrogatoire que je subissais fut brusquement interrompu. Le chien de Pontcloué venait de faire partir une caille, à moins de dix pas. Involontairement, par instinct, si l'on veut, je mis en joue... et pan! comme disait Matifat.



Quelle gifle je reçus, pour avoir mal épaulé, — une de ces gifles, il est vrai, dont on ne peut demander raison à personne! Mais mon coup de fusil avait été instantanément suivi d'un autre, celui de Pontcloué

La caille tomba, criblée, et le chien la rapporta à son maître, qui la mit dans son carnier.

On ne me fit même pas l'honnêteté de penser que j'avais pu être pour quelque chose dans ce massacre. Mais je ne dis rien, je n'osai rien dire. On sait que je suis naturellement timide avec les gens qui en savent plus que moi!



Ma foi, ce premier succès avait mis en appétit tous ces enragés destructeurs de gibier. Pensez donc! Après trois heures de chasse, une caille pour sept chasseurs! Non! il n'était pas possible que, sur ce riche terrain d'Hérissart, il n'y en eût pas au moins une autre, et, s'ils parvenaient à la tuer, cela ferait presque un tiers de caille par combattant.

Le rideau franchi, on se retrouva sur le déplorable sol des terres labourées. Pour ma part, ces sillons qui obligent à faire des enjambées fatigantes, ces morceaux de glèbe entre lesquels le pied tourne, ne me vont guère, et je préfère de beaucoup l'asphalte des boulevards.

Notre bande, avec sa meute, alla deux heures ainsi, sans rien voir. Les sourcils se fronçaient déjà. Une sorte d'irascibilité farouche se manifestait à propos de tout et de rien d'une souche contre laquelle on butait, d'un chien qui en coupait un autre. Bref, des indices non équivoques d'une mauvaise humeur générale.

Enfin, un vol de perdreaux se dessine à quarante pas, au-dessus d'un champ

de betteraves. Je n'oserais affirmer que cela pût s'appeler une compagnie, ou c'était une compagnie réduite au minimum de l'effectif.



En effet, elle ne se composait que de deux perdreaux.

Peu importait. Je tirai dans le tas, et, cette fois encore, mon coup de fusil fut immédiatement suivi de deux autres. Pontcloué et Matifat avaient enfin fait simultanément parler la poudre.

Un de ces pauvres volatiles tomba. L'autre s'envola de plus belle, et alla se remettre à un kilomètre de là, derrière une forte ondulation du terrain.

Ah! déplorable perdreau, de quelle dispute tu as été la cause! Quelle discussion entre Matifat et Pontcloué! Chacun se prétendait l'auteur du meurtre. Aussi, quelles aigres reparties! Quels sous-entendus blessants! Quelles allusions regrettables! Et les qualificatifs! Accapareur!... Il n'y en a que pour lui!... Au diable les gens qui ne sont pas honteux!... C'était la dernière fois que l'on chasserait ensemble!... Et autres aménités d'un genre plus picard, que ma plume se refuse à écrire.

La vérité est que les deux coups de ces messieurs étaient partis en même temps.

Il y en avait bien eu un troisième, qui avait précédé les deux autres. Mais — cela n'était pas même discutable! — est-ce qu'il était admissible que ce perdreau eût été démonté par moi? Jugez donc, un écolier!

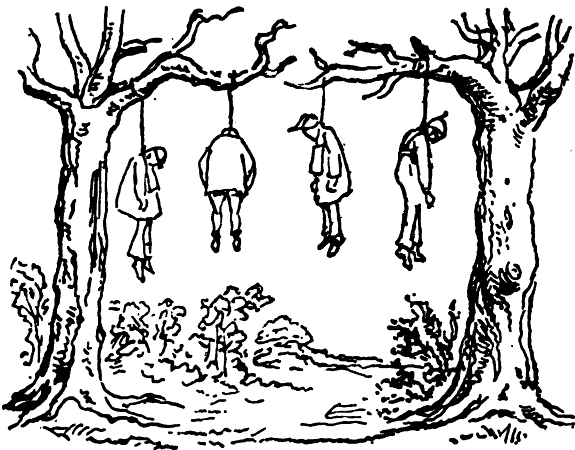
Aussi, dans la querelle de Pontcloué et de Matifat, je ne crus pas devoir intervenir, même avec la généreuse pensée de les mettre d'accord. Et, si je ne réclamai pas, c'est que je suis naturellement timide... Vous connaissez le reste de la phrase.

VII

Enfin, pour la plus grande satisfaction de nos estomacs, midi était arrivé. On s'arrêta au pied d'un talus, à l'ombre d'un vieil orme. Les fusils, les carniers, bien vides, hélas! furent mis de côté. Puis, l'on déjeuna pour reprendre quelque peu de ces forces si inutilement dépensées depuis le départ.

Triste repas, en somme! Autant de récriminations que de bouchées! Horrible pays!... Une chasse bien gardée! Les braconniers la dévastaient!... On devrait en pendre un à chaque arbre, avec un écriteau sur la poitrine!... La chasse devenait impossible!... Dans deux ans, il n'y aurait plus de

gibier!... Pourquoi ne pas l'interdire pendant un certain temps?... Oui!... Non!... Enfin, toute la litanie des chasseurs qui n'ont rien tué depuis l'aube!



Puis la dispute recommença entre Pontcloué et Matifat, à propos du perdreau « mitoyen » en contestation. Les autres s'en mêlèrent... Je crus qu'on allait en venir aux mains.

Enfin, une heure après, tous se remirent en marche, — bien lestés et bien « humectés », comme l'on dit ici. Peut-être, avant dîner, serait-on plus heureux! Quel est le véritable chasseur qui ne conserve pas un peu d'espoir jusqu'à l'heure où il entend « rappeler » les perdreaux, cherchant à se réunir pour passer la nuit en famille.



Nous voilà repartis. Les chiens, presque aussi grognons que nous, avaient pris les devants. Leurs maîtres hurlaient après eux, avec ces intonations terribles, qui ressemblent aux commandements de la marine anglaise.

Je suivais d'un pas indécis. Je commençais à être éreinté. Mon carnier, si vide qu'il fût, me pesait sur les reins. Mon fusil, d'un poids invraisemblable, me faisait regretter ma canne. La poire à poudre, le sac à plomb, j'eusse volontiers confié tous ces objets embarrassants à l'un des petits paysans qui me suivaient d'un air moqueur, en me demandant combien j'en avais tué de « ché quat' patt's! » Mais je n'osai pas, par amour-propre.

Deux heures, deux mortelles heures s'écoulèrent encore. Nous avions bien quinze kilomètres dans les jambes. Ce qui me paraissait évident, c'est que, de toute cette excursion, je rapporterais plutôt une courbature qu'une demi-douzaine de cailles.

Tout à coup, quel frou-frou se fait entendre et me déconcerte! Cette fois, c'est bien une compagnie de perdreaux, qui s'élève au-dessus d'un buisson.

Fusillade générale! Feu à volonté! Quinze coups de fusil partent, pour le moins, le mien compris.

Un cri se fait entendre à travers la fumée! Je regarde...

A ce moment, une figure apparaît au-dessus du buisson.



C'était un paysan, la joue droite grosse comme s'il avait eu une noix dans la bouche!

« Bon! un accident! s'écria Brétignot.

— Il ne manquait plus que cela! » riposta Duvauchelle.

Ce fut tout ce que leur inspira ce « délit de coups et blessures, sans intention de donner la mort, » comme dit le Code. Et ces gens, dépourvus d'entrailles, courant vers leurs chiens qui rapportaient deux perdreaux, blessés seulement, achevèrent à coups de talons de botte ces infortunés volatiles! Je leur en souhaite autant, — s'ils ont jamais besoin d'être achevés!

Et, pendant ce temps, l'indigène était toujours là, avec sa grosse joue, ne pouvant parler.

Mais voici que Brétignot et ses compagnons reviennent sur leurs pas.



« Eh bien, ce brave homme, qu'a-t-il donc? demanda Maximon d'un ton protecteur.

— Parbleu! Il a un grain de plomb dans la joue! répondis-je.

— Bah! ce n'est rien! repartit Duvauchelle, ce n'est rien!

— Si!... si!... fit le paysan, qui crut devoir souligner l'importance de sa blessure par une grimace horrible.

— Mais qui donc a été assez maladroit pour endommager ce pauvre diable? demanda Brétignot, dont le regard interrogateur finit par s'arrêter sur moi.

— Est-ce que vous n'avez pas tiré? me dit Maximon.

— Oui! j'ai tiré... comme tout le monde!

— Eh bien, la question est jugée! s'écria Duvauchelle.

— Vous êtes aussi maladroit chasseur que Napoléon Ier, reprit Pontcloué, qui détestait l'empire.

— Moi! moi!... m'écriai-je.

— Ce ne peut être que vous! me dit sévèrement Brétignot.

— Décidément, ce monsieur est un homme dangereux! reprit Matifat.

— Et quand on est aussi novice, ajouta Pontcloué, on refuse les invitations, d'où qu'elles viennent! »

Et là-dessus, tous trois s'en allèrent.

Je compris. On me laissait le blessé pour compte.

Je m'exécutai. Je tirai ma bourse, et j'offris dix francs à ce brave paysan, dont la joue droite se dégonfla instantanément. Sans doute, il avait avalé sa noix.

« Ça va mieux? lui dis-je.

— Oh là!... là!... Cho m' r'prind!... répondit-il en regonflant sa joue gauche.

— Ah! non! dis-je, non! Assez d'une joue pour cette fois! »

Et je m'en allai.

VIII

Pendant que je me débrouillais ainsi avec ce malin Picard, les autres prenaient les devants. D'ailleurs, ils m'avaient très bien fait entendre qu'on n'était pas en sûreté dans le voisinage d'un maladroit tel que moi, dont la plus vulgaire prudence commandait de s'écarter.





Brétignot lui-même, sévère mais injuste, m'abandonnait, comme si j'eusse été un jettatore, doué du mauvais œil. Tous disparurent bientôt derrière un petit bois, sur la gauche. S'il faut le dire, je n'en fus pas autrement fâché. Au moins je ne serais responsable que de mes actes!

J'étais donc seul, seul au milieu de cette plaine qui n'en finissait pas. Qu'étais-je venu faire là, grand Dieu! avec tout ce harnachement sur les épaules! Pas un perdreau qui sollicitât mon coup de fusil! Pas un « ieuvre »,

comme disent les paysans picards, dont j'aurais pu suivre les « randonnées », un mot de l'argot des chasseurs! Au lieu d'être tranquillement dans mon cabinet, à lire, à écrire, ou même à ne rien faire!

J'allais sans but. Je prenais les sentiers battus, de préférence aux terres labourées. Je m'asseyais pendant dix minutes. Je marchais pendant vingt. Pas de maison dans un rayon de cinq kilomètres. Pas un clocher pointant au-dessus de l'horizon. C'était le désert. De temps en temps, un poteau menaçant les intrus de cette mystifiante inscription : *Chasse réservée*



Réservée? Pas au gibier, à coup sûr, puisqu'il n'y en avait point trace

Enfin, j'allais toujours, rêvant, philosophant, le fusil en bandoulière, traînant la patte. A mon gré, le soleil ne s'abaissait pas assez vite sur l'horizon. Est-ce qu'un nouveau Josué, suspendant les lois de la cosmographie, l'avait arrêté dans sa course diurne pour le plus grand plaisir de mes enragés compagnons? La nuit ne se ferait donc pas sur cette lamentable journée d'ouverture?

IX

Mais il y a une limite à tout, — même aux terrains des chasses réservées. Un bois m'apparut, qui barrait la plaine. Encore un kilomètre, et je l'aurais atteint.

Je continuai donc à marcher, sans presser le pas. Le kilomètre fut franchi. J'arrivai à la lisière du bois.

Au loin, bien au loin, des détonations éclataient, comme le bouquet d'un feu d'artifice au 14 juillet.

« En massacrent-ils! pensai-je. Bien certainement, ils n'en laisseront pas pour l'année prochaine! »

Et alors, — ce que c'est que de nous! — l'idée me vint que je serais peut-être plus heureux sous bois qu'en plaine. A la cime des arbres, il y aurait

toujours de ces innocents moineaux que les meilleurs restaurants vous servent, coquettement embrochés, sous le nom de mauviettes.

Me voilà donc suivant les percées qui aboutissent à la grande route.

En vérité, le démon de la chasse avait repris possession de votre serviteur! Oui! Je ne tenais plus mon fusil sur l'épaule, je l'avais chargé avec soin, je l'avais armé... Mes regards se portaient anxieusement à droite et à gauche.



Rien! Les moineaux se défiaient sans doute des restaurants parisiens, et se tenaient cois. Une ou deux fois, je mis en joue... Ce n'étaient que des feuilles qui remuaient aux arbres, et, décidément, je ne pouvais pas me permettre de tirer des feuilles!

Il était cinq heures alors. Je savais que dans quarante minutes je serais de retour à l'auberge, où nous devions dîner, avant de reprendre la voiture qui, bêtes et gens, vivants et morts, devait tous nous ramener à Amiens.

Je continuai donc à suivre la principale percée, dont la ligne oblique inclinait vers Hérissart, l'œil toujours en éveil.

Soudain, je m'arrêtai.... Le cœur me battit un peu plus vite!

Sous un buisson, à cinquante pas, entre les ronces et les broussailles, il y avait certainement quelque chose.



C'était noirâtre, avec une bordure argentée, et une pointe d'un rouge vif, comme une prunelle ardente, qui me regardait!

A coup sûr, un gibier de poil ou de plume, — je n'aurais pu dire lequel, — s'était remisé en cet endroit. J'hésitais entre un lièvre, un trois-quarts à tout le moins, et une poule faisane. Eh! pourquoi pas? Voilà qui me rehausserait singulièrement dans l'esprit de mes compagnons, si je revenais le carnier gonflé d'un faisan!

Je m'approchai donc prudemment, le fusil prêt à être épaulé. Je retenais mon souffle. J'étais ému, oui! ému comme Duvauchelle, Maximon et Brétignot réunis!

Enfin, lorsque je fus à bonne portée, — vingt pas environ, — genou à terre, afin de mieux assurer le coup, l'œil droit bien ouvert, l'œil gauche bien fermé, le point de mire bien placé sur l'encoche, j'ajustai et fis feu.

« Touché ! m'écriai-je, hors de moi. Et cette fois, on ne me contestera pas mon coup ! »



En effet, de mes yeux, oui ! j'avais vu voler des plumes... ou plutôt des poils.

Faute de chien, je courus vers le buisson, je me précipitai sur le gibier immobile, qui ne donnait plus signe de vie ! Je le ramassai...

C'était un chapeau de gendarme, tout bordé d'argent, avec une cocarde, dont le rouge semblait me regarder comme un œil !

Heureusement, il n'était pas sur la tête de son propriétaire, à l'instant où je l'avais tiré !

X

A ce moment, un long corps, couché sur l'herbe, se releva.

Je reconnus avec terreur le pantalon bleu à bande noire, la tunique foncée à boutons d'argent, le ceinturon et le baudrier jaunes de Pandore, que mon malencontreux coup de fusil venait de réveiller

« Que vous tirez maintenant les chapeaux de gendarme ? me dit-il avec cet accent qui distingue l'institution.

— Gendarme, je vous assure !... répondis-je en balbutiant.

— Et même que vous l'avez touché en pleine cocarde !

— Gendarme... j'ai cru... que c'était un lièvre !... Une illusion !. . D'ailleurs, j'offre de payer..

— Vraiment !... Que c'est très cher, un chapeau de gendarme... surtout si on le tire sans permis ! »

Je devins pâle. Tout mon sang me reflua au cœur. C'était là le point délicat.

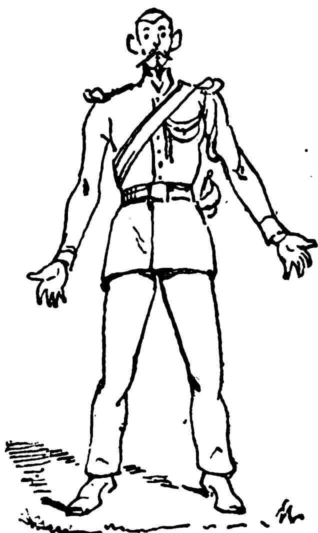
« Que vous avez un permis? me demanda Pandore.

— Un permis ?...

— Oui ! un permis ! Vous savez bien ce que c'est qu'un permis? »

Eh bien, non ! je n'avais pas de permis ! Pour un seul jour de chasse, j'avais

cru pouvoir me dispenser d'en prendre. Mais je crus aussi devoir affirmer ce qu'on affirme toujours en pareille occurrence : c'est que j'avais oublié mon permis.



Un sourire d'incrédulité supérieure et distinguée s'ébaucha sur la figure du représentant de la loi.

« Que je suis obligé de verbaliser! me dit-il, du ton radouci d'un homme qui entrevoit une prime.



— Pourquoi? Dès demain je vous l'enverrai, ce permis, mon brave gendarme, et...

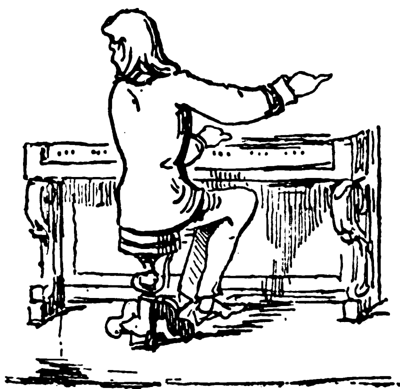
— Oui! je sais, répondit Pandore, mais que je suis obligé de verbaliser!

— Eh bien, verbalisez, puisque vous êtes insensible à la prière d'un débutant! »

Un gendarme qui serait sensible ne serait plus un gendarme. Celui-ci tira de sa poche un calepin enveloppé dans un parchemin jaunâtre.

« Que vous vous nommez?... » me demanda-t-il.

Voilà! Je n'étais pas sans savoir qu'il est d'usage, en ces graves conjonctures, de donner à l'autorité le nom d'un ami. Si même, à cette époque, j'avais eu l'honneur d'être membre de l'Académie d'Amiens, peut-être n'eussé-je pas hésité à livrer le nom de l'un de mes collègues. Mais, je me contentai de rendre celui d'un de mes vieux camarades de Paris, un pianiste de grand talent. Le brave garçon, en ce moment, sans doute, tout entier à l'exercice du quatrième doigt, ne pouvait se douter que l'on verbalisait contre lui à propos d'un délit de chasse!



Pandore prit soigneusement le nom de cette victime, sa profession, son âge, son adresse. Puis, il me pria poliment de lui confier mon fusil, — ce que je

m'empressai de faire. C'était autant de moins à porter. Je lui demandai



même de comprendre le carnier, le sac à plomb et la poire à poudre dans l'ensemble de la confiscation; mais il s'y refusa avec un désintéressement que je regrettai.

Restait la question du chapeau. Elle fut réglée incontinent au prix d'une pièce d'or, à la satisfaction des deux parties contractantes.



« C'est fâcheux, dis-je, ce chapeau était bien conservé!

— Un chapeau presque neuf! répondit Pandore. Que je l'avais acheté, il y a six ans, d'un brigadier qui prenait sa retraite! »

Et, après l'avoir remis sur sa tête d'un geste réglementaire, le majestueux gendarme, se balançant sur la hanche, s'en alla de son côté, moi du mien.



Une heure après, j'avais atteint l'auberge, dissimulant de mon mieux la disparition du fusil confisqué, et ne soufflai mot de ma mésaventure.

Disons que mes compagnons rapportaient de leur expédition une caille et deux perdreaux pour sept. Quant à Pontcloué et Matifat, ils étaient brouillés à mort depuis leur dispute, et des coups de poing avaient été échangés entre Maximon et Duvauchelle, à propos d'un lièvre qui courait encore.

XI

Telle est la série des émotions par lesquelles j'ai passé pendant cette journée mémorable. J'avais peut-être tué une caille, peut-être tué un perdreau, peut-être blessé un paysan, mais très certainement j'avais criblé un chapeau de

gendarme! Pris sans permis, un procès-verbal avait été dressé contre moi, sous le nom d'un autre! J'avais trompé l'autorité!!! Que peut-il arriver de plus à un apprenti chasseur, pour son début dans la carrière des Anderson et des Pertuiset?



Il va sans dire que mon ami le pianiste dut être fort désagréablement surpris, quand il reçut une assignation à comparaître devant le tribunal correctionnel de Doullens. J'ai su, depuis, qu'il ne lui avait pas été possible de prouver un alibi. En conséquence, il avait été condamné à seize francs d'amende, plus les frais se montant à pareille somme.



Je me hâte d'ajouter que, quelque temps après, il reçut par la poste, sous la rubrique « Restitution », un mandat de trente-deux francs, qui l'indemnisait de ses débours. Il n'a jamais su de qui cela venait, mais la tache correctionnelle ne l'a pas moins marqué au front, et il a un casier judiciaire!

XII

Je n'aime pas les chasseurs, ainsi que je l'ai dit au début, surtout parce qu'ils racontent leurs aventures de chasse. Or, je viens de raconter les miennes. Veuillez me le pardonner. Cela ne m'arrivera plus.

Cette expédition aura été à la fois la première et la dernière de l'auteur, mais il en a conservé un souvenir qui ressemble à de la rancune. Aussi, toutes les fois qu'il rencontre un chasseur, suivant son chien, le fusil sous le bras, jamais il ne manque de lui souhaiter bonne chasse : on dit que « ça porte malechance! »

FIN DE DIX HEURES EN CHASSE.

TABLE DES MATIÈRES

I. Le frère Sam et le frère Sib.......... 1
II. Helena Campbell.......... 11
III. L'article du « Morning Post ».......... 16
IV. En descendant la Clyde.......... 27
V. D'un bateau à l'autre.......... 31
VI. Le gouffre du Corryvrekan.......... 37
VII. Aristobulus Ursiclos.......... 45
VIII. Un nuage à l'horizon.......... 55
IX. Propos de dame Bess.......... 66
X. Une partie de crockett.......... 69
XI. Olivier Sinclair.......... 77
XII. Nouveaux projets.......... 87
XIII. Les magnificences de la mer.......... 94
XIV. La vie à Iona.......... 101
XV. Les ruines d'Iona.......... 107
XVI. Deux coups de fusil.......... 117
XVII. A bord de la « Clorinda ».......... 125
XVIII. Staffa.......... 133
XIX. La grotte de Fingal.......... 140
XX. Pour miss Campbell!.......... 150
XXI. Toute une tempête dans une grotte.......... 156
XXII. Le Rayon-Vert.......... 162
XXIII. Conclusion.......... 170

DIX HEURES EN CHASSE.......... 173

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

Magasin d'Éducation & de Récréation

Les tomes XXV à XXXVIII renferment comme œuvres principales :

JULES VERNE : Kéraban-le-Têtu, — L'École des Robinsons, — La Jangada, — La Maison à vapeur, — Les Cinq cents millions de la Bégum, *dessins de* BENETT ; — Hector Servadac, *dessins de* P. PHILIPPOTEAUX. — P.-J. STAHL : Maroussia, *dessins de* TH. SCHULER ; — Les Quatre Filles du docteur Marsch, *dessins d'*ADRIEN MARIE ; — Jack et Jane, *dessins de* GEOFFROY ; — Le Paradis de M. Toto, — La Première cause de l'avocat Juliette, *dessins de* J. GEOFFROY ; — Un Pot de crème pour deux, — Les Groseilles pas mûres, — Les Enfants de Cora, *dessins de* L. FRŒLICH. — LUCIEN BIART : Monsieur Pinson, *dessins de* H. MEYER ; — Aventures de deux enfants dans un parc, *dessins de* L. FRŒLICH. — E. LEGOUVÉ, *de l'Académie :* Le Sommeil, — Bonne âme, belle âme, grande âme, — Leçons de lecture, etc. — VICTOR DE LAPRADE, *de l'Académie :* Petits Ingrats, — Le Petit Soldat, — Soyez des hommes, — Travaillons, etc. — A. DEQUET : Mon Oncle et ma Tante, *dessins de* J. GEOFFROY. — E. EGGER, *de l'Institut :* Histoire du Livre. — J. MACE : La France avant les Francs, *dessins de* F. PHILIPPOTEAUX. — CH. DICKENS : L'Embranchement de Mugby, *dessins de* AUFRAY. — ANDRÉ LAURIE : Une année de collège à Paris, *dessins de* GEOFFROY ; — Scènes de la vie de collège en Angleterre, *dessins de* PHILIPPOTEAUX ; — Mémoires d'un collégien, *dessins de* GEOFFROY. — P. CHAZEL : Riquette, *dessins de* LIX. — Dr CANDEZE : La Gileppe, — Aventures d'un grillon, *dessins de* C. RENARD. — C. LEMONNIER : Bébés et Joujoux, *dessins de* BECKER et J. GEOFFROY. — HENRY FAUQUEZ : Souvenirs d'une pensionnaire, *dessins de* J. GEOFFROY. — J. LERMONT : L'Oiseau de Tilly. — La Maison de Nanny, etc., *dessins de* J. GEOFFROY. — F. DUPIN DE SAINT-ANDRE : Histoire d'une bande de canards, — La Vieille Casquette, *dessins de* J. GEOFFROY. — TH. BENTZON : La Petite Ramasseuse de cendres, — Un Conte d'hiver en Alsace, — Le Petit Violon, Une Famille de Chats, etc., *dessins de* J. GEOFFROY. — BENEDICT : La Mouche de Tony, — Le Noël des petits Ramoneurs, etc. — A. GENIN : Marco et Tonino, *dessins de* BELLENGER ; — Histoire de Deux pigeons de Saint-Marc, *dessins d'*ADRIEN MARIE. — F. DIENY : La Patrie avant tout, *dessins de* BENETT. — M. CRETIN : Le Livre de Trotty, *dessins de* GEOFFROY. — G. NICOLE : La Sakieh, — Le Chibouk du Pacha, etc., etc., *dessins de* RIOU ; — Théâtre de famille, *comédies, par* GENNEVRAYE. — B. VADIER : L'Ermite de dix ans, etc.

Les Tomes I à XXIV renferment comme œuvres principales :

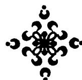
L'Ile mystérieuse, Les Aventures du Capitaine Hatteras, Les Enfants du Capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers, Aventures de trois Russes et de trois Anglais, Le Pays des Fourrures, Michel Strogoff, de JULES VERNE. — La Morale familière (cinquante contes et récits), Les Contes Anglais, La famille Chester, Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles, La Matinée de Lucile, Le Chemin glissant, Une Affaire difficile, L'Odyssée de Pataud et de son chien Fricot, de P.-J. STAHL. — La Roche aux Mouettes, de Jules SANDEAU. — Le nouveau Robinson suisse, de STAHL et MULLER. — Romain Kalbris, d'Hector MALOT. — Histoire d'une maison, de VIOLLET-LE-DUC. — Les Serviteurs de l'Estomac, Le Géant d'Alsace, L'Anniversaire de Waterloo, Le Gulf-Stream, La Grammaire de mademoiselle Lili, Un Robinson fait au collège, de Jean MACÉ. — Le Denier de la France, La Chasse, Le Travail et la Douleur, A Madame la Reine, Un Premier Symptôme, Sur la politesse, Lettre de mademoiselle Lili, Un Péché véniel, Diplomatie de deux mamans, etc., de E. LEGOUVÉ. — Petit Enfant, Petit Oiseau, L'Absent, Rendez-vous, La France, La Sœur aînée, L'Enfant grondé, etc., par Victor DE LAPRADE. — La Jeunesse des Hommes célèbres, de MULLER. — Aventures d'un jeune Naturaliste, Entre Frères et Sœurs, de Lucien BIART. — Le Petit Roi, de S. BLANDY. — L'Ami Kips, de G. ASTON. — Causeries d'Economie pratique, de Maurice BLOCH. — La Justice des choses, de Lucie B***. — Les Vilaines Bêtes, de BENEDICT. — Vieux Souvenirs, Départ pour la Campagne, Bébé aime le rouge, de Gustave DROZ. — Le Pacha berger, de LABOULAYE. — La Musique au foyer, de P. LACOME. — Histoire d'un Aquarium, Les Clients d'un vieux Poirier, de E. VAN BRUYSSEL. — Histoire de Bébelle, Une Lettre inédite, Septante fois sept, de DICKENS. — Les Lunettes du vieux Curé, Pâquerette, Le Taciturne, etc., de H. FAUQUEZ. — Le Petit Tailleur, de A. GENIN. — Curiosités de la vie des Animaux, par P.-H. NOTH. — Notre vieille Maison, de H. HAVARD. — Le Chalet des Sapins, par Prosper CHAZEL, etc., etc. — Les Deux Tortues, Ce qu'on faisait à un bébé quand il tombait, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRE.

Les petites Sœurs et les petites Mamans, Les Tragédies enfantines, Les Scènes familières, et autres séries de dessins par FRŒLICH, FROMENT, DETAILLE, textes de P.-J. STAHL.

N. B. — La plus grande partie de ces livres ont été couronnés par l'Académie française.

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT

Prix · broché, 7 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; relié, tranches dorées, 12 fr.



LES NOUVEAUTÉS POUR 1883-1884 SONT INDIQUÉES PAR UNE †
Les ouvrages précédés de deux palmes ont été couronnés par l'Académie

Albums Stahl illustrés in-8° (1er âge)

FRŒLICH

L'A perdu de Mlle Babet.
Alphabet de Mlle Lili.
Arithmétique de Mlle Lili.
Bonsoir, petit père.
Cerf-Agile, histoire d'un jeune sauvage.
Commandements du Grand-Papa.
La Fête de Mlle Lili.—Journée de Mlle Lili.
Grammaire de Mlle Lili. (J. Macé.)
Le Jardin de M. Jujules.
Lili aux Eaux.— Les Caprices de Manette.
† Les Jumeaux.
Un drôle de Chien.
La fête à Papa.
Mademoiselle Lili à la campagne.
Monsieur Toc-Toc.
Le 1er Chien et le 1er Pantalon.
L'Ours de Sibérie. — Le petit Diable.
1er Cheval et 1re Voiture.
Premières armes de Mlle Lili.
La Salade de la grande Jeanne.
La Crème au chocolat.
M. Jujules à l'école.

L. BECKER . . . . L'Alphabet des Oiseaux.
— . . . . † L'Alphabet des Insectes.
COINCHON (A.) . . . . Histoire d'une Mère.
DETAILLE . . . . Les bonnes Idées de mademoiselle Rose.
FATH . . . . Gribouille. — Jocrisse et sa Sœur.
— . . . . Les Méfaits de Polichinelle. — Pierrot à l'École.
— . . . . La Famille Gringalet. – Une folle soirée chez Paillasse
FROMENT . . . . La Boîte au lait. — Histoire d'un pain rond.
— . . . . La Petite Devineresse. — Le petit Escamoteur.
GEOFFROY . . . . Le Paradis de M. Toto.—1re cause de l'avocat Juliette.
JUNDT . . . . L'École Buissonnière.
LALAUZE . . . . Le Rosier du petit frère.
LAMBERT . . . . Chiens et Chats.
LANÇON . . . . Caporal, le chien du régiment.
MARIE (A.) . . . . Le petit Tyran.
MATTHIS . . . . † Les deux Sœurs.
MEAULLE . . . . Petits Robinsons de Fontainebleau.
PIRODON . . . . Histoire d'un Perroquet. — Histoire de Bob aîné.
— . . . . La Pie de Marguerite.
SCHULER (TH.) . . . . Les Travaux d'Alsa.
VALTON . . . . Mon petit Frère.

Albums Stahl illustrés grand in-8°

FRŒLICH

Mlle Mouvette.
M. Jujules et sa Sœur Marie.
Petites Sœurs et petites Mamans.
Voyage de Mlle Lili autour du Monde.
Voyage de découvertes de Mlle Lili.
La Révolte punie.

CHAM . . . . Odyssée de Pataud.
FROMENT . . . . La belle petite princesse Ilsée. — La Chasse au volant.
GRISET (E.) . . . . Aventures de trois vieux Marins. — Pierre le Cruel.
SCHULER (T.) . . . . Le premier Livre des petits enfants.
VAN BRUYSSEL . . . . Histoire d'un Aquarium.

ALBUMS STAHL EN COULEURS IN-4°

TROJELLI . . . . Alphabet musical de Mlle Lili.

L. FRŒLICH

Chansons & Rondes de l'Enfance

Sur le Pont d'Avignon.
La Boulangère a des écus.
La Mère Michel. — Giroflé Girofla.
Il était une Bergère. — M. de la Palisse.
La Tour prends garde.
Au clair de la Lune. — Cadet-Roussel.
Le bon roi Dagobert. — Compère Guilleri.
Malbrough s'en va-t-en guerre.
La Marmotte en vie.
Nous n'irons plus au bois.

L. FRŒLICH

La Bride sur le cou. — M. César.
Le Cirque à la maison. — Mlle Furet.
Moulin à paroles. — Pommier de Robert.
Jean le Hargneux *(16 planches)*.
Hector le Fanfaron.
La revanche de François.

COURBE . . . . † L'Anniversaire de Lucy.
GEOFFROY . . . . Monsieur de Crac. — Don Quichotte. — Gulliver.
DE LUCHT . . . . La Leçon d'Équitation. —La Pêche au Tigre.
MATTHIS . . . . Métamorphoses du Papillon.
MARIE . . . . Mademoiselle Suzon.
TINANT . . . . Une Chasse extraordinaire.— Les Pêcheurs ennemis.
— . . . . † La Guerre sur les Toits.

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

Volumes gr. in-16 colombier, Illustrés

BAUDE (L.)	Mythologie de la Jeunesse.
BIGNON	† Un Singulier petit homme.
CHAZEL (PROSPER)	Riquette.
DEVILLERS	Les Souliers de mon voisin.
DICKENS (CH.)	L'Embranchement de Mugby.
DIENY (F.)	La Patrie avant tout.
DUMAS (A.)	La Bouillie de la comtesse Berthe.
FEUILLET (O.)	La Vie de Polichinelle.
GÉNIN (M.)	Le Petit Tailleur Bouton. — Marco et Tonino.
—	Les Pigeons de Saint-Marc.
GENNEVRAYE	† Petit Théâtre de famille.
GOZLAN (LEON)	Le Prince Chènevis.
KARR (ALPHONSE)	Les Fées de la mer.
LA BÉDOLLIERE (DE)	Histoire de la Mère Michel et de son chat.
LACOME	La Musique en famille.
LEMAIRE-CRETIN	Le Livre de Trotty.
LEMOINE	La Guerre pendant les vacances.
LEMONNIER (C.)	Bébés et Joujoux.
MACÉ (JEAN)	La France avant les Francs.
MUSSET (P. DE)	Monsieur Le Vent et Madame La Pluie.
NODIER (CHARLES)	Trésor des Fèves et Fleur des Pois.
NOEL (E.)	† La Vie des Fleurs.
OURLIAC (E.)	Le Prince Coqueluche.
SAND (GEORGE)	Le Véritable Gribouille.
STAHL (P.-J.)	Les Aventures de Tom Pouce.
VAN BRUYSSEL	Les Clients d'un vieux Poirier.
VERNE (JULES)	Un Hivernage dans les glaces.—Christophe Colomb.
VIOLLET-LE-DUC	Le Siège de la Rochepont.

Bibliothèque des Jeunes Français

Volumes gr. in-16 colombier

MICHELET (J.)	La Prise de la Bastille et la Fête des Fédérations.
—	Les Croisades.
—	François Ier et Charles-Quint.
—	Henri IV.

BLOCK (M.).

Entretiens familiers sur l'administration de notre pays.

La France. — Le Département.
La Commune.
Paris. Organisation municipale.
Paris. Institutions administratives.
L'impôt. — Le Budget.
L'Agriculture. - Le Commerce. - L'Industrie.
Petit Manuel d'Économie pratique (couronné).

GUICHARD (V.)	Conférences sur le Code civil
PONTIS	Petite Grammaire de la prononciation.

VOLUMES IN-8° CAVALIER, ILLUSTRÉS

ASTON (G.)	L'Ami Kips.
BENTZON (TH.)	Un Écolier américain.
BIART (L.)	† Voyage de deux enfants dans un parc.
BRÉHAT (A. DE)	Aventures de Charlot.
CAHOURS ET RICHE	Chimie des demoiselles.
CHERVILLE (DE)	Histoire d'un trop bon Chien.
DEQUET	Histoire de mon Oncle et de ma Tante.
ERCKMANN-CHATRIAN	Les Vieux de la Vieille (Lucien et Justine).
GÉNIN (M.)	La Famille Martin.
KAEMPFEN (A.)	La Tasse à thé.
LEMAIRE-CRÉTIN	† Expériences de la petite Madeleine.
MICHELET (gr. in-8°)	Histoire de la Révolution française. 4 vol.
NERAUD	La Botanique de ma fille.
RATISBONNE	Dernières scènes de la Comédie enfantine.
RECLUS (E.)	Histoire d'une Montagne. — Histoire d'un Ruisseau.
STAHL (P.-J.)	La famille Chester.
—	Mon premier Voyage en mer *(adaptation)*.
STAHL ET DE WAILLY	Contes célèbres anglais.
VALLERY-RADOT (R.)	✠ Journal d'un Volontaire d'un an.

VOLUMES IN-8° RAISIN, ILLUSTRÉS

BENTZON	Yette, Histoire d'une jeune Créole.
BIART (L.)	Entre frères et sœurs.
—	Deux Amis.
Les Voyages involontaires.	La Frontière indienne. — Monsieur Pinson. — Le Secret de José. — Lucia.
BLANDY (S.)	Le petit Roi.
BOISSONNAS (B.)	Une Famille pendant la guerre.
BREHAT (A. DE)	Les Aventures d'un petit Parisien.
CANDEZE (Dr)	Aventures d'un Grillon.
—	La Gileppe.
CAUVAIN (H.)	† Le grand Vaincu. — Le Marquis de Montcalm
CHAZEL (PROSPER)	Le Chalet des sapins.
DAUDET (ALPHONSE)	Histoire d'un Enfant.
DESNOYERS (L.)	Aventures de Jean-Paul Choppart.
GENNEVRAYE	Théâtre de famille.
FATH	Un drôle de Voyage.
GRAMONT (COMTE DE)	Les Bébés.
—	Les bons petits Enfants.
GRIMARD (E.)	La Plante.
HUGO (VICTOR)	Le Livre des Mères.
LAPRADE (V. DE)	Le Livre d'un Père.
ANDRÉ LAURIE (Scènes de la vie de collège dans tous les pays.)	Mémoires d'un Collégien (Un Lycée de département). — Vie de Collège en Angleterre. — † Une année de Collège à Paris.
LEGOUVÉ	Nos Filles et nos Fils.
—	La Lecture en famille.
MACÉ (JEAN)	Contes du Petit-Château.
—	Histoire d'une Bouchée de Pain.
—	Histoire de deux Marchands de pommes.
—	Les Serviteurs de l'estomac.
—	Théâtre du Petit-Château.
MALOT (HECTOR)	Romain Kalbris.
MARELLE (CH.)	Le Petit Monde.
MAYNE-REID (Aventures de Terre et de Mer.)	Désert d'eau. — Deux Filles du Squatter. — Chasseurs de chevelures. — Chef au Bracelet d'or. — Exploits des jeunes Boërs. — Jeunes Esclaves. — Jeunes Voyageurs. — Petit Loup de mer. — Montagne perdue. — Naufragés de l'île de Bornéo. — Planteurs de la Jamaïque. — Robinsons de terre ferme. — Sœur perdue. — William le Mousse.
MICHELET (J.) (Gr. in-8°)	Histoire de France. 5 volumes.
MULLER (E.)	La Jeunesse des Hommes célèbres.
—	Morale en action par l'histoire.
—	† Les Animaux célèbres.
RATISBONNE (LOUIS)	La Comédie enfantine.
SAINTINE (X.)	Picciola.
SANDEAU (J.)	La Roche aux Mouettes.
—	Madeleine.
—	† Mademoiselle de la Seiglière.
SAUVAGE (E.)	La Petite Bohémienne.
SEGUR (COMTE DE)	Fables.
STAHL (P.-J.)	Contes et Récits de Morale familière.
—	Les Histoires de mon Parrain.
—	Histoire d'un Ane et de deux Jeunes Filles.
—	Maroussia.
—	Les Patins d'argent.
—	Les Quatre Filles du docteur Marsch.
—	† Jack et Jane.
TEMPLE (DU)	Sciences usuelles.
—	Communications de la Pensée.
VERNE (JULES)	Les Voyages au Théâtre.
VIOLLET-LE-DUC	Histoire d'une Maison.
—	Histoire d'une Forteresse.
—	Histoire de l'Habitation humaine.
—	Histoire d'un Hôtel de Ville et d'une Cathédrale.
—	Histoire d'un Dessinateur.

Volumes in-18

AMPÈRE, Journal et Correspondance. 3 vol.
ANDERSEN, Nouveaux Contes.
ASTON (G.), L'Ami Kips.
B* (LUCIE)**, Une Maman qui ne punit pas. Aventures d'Édouard et Justice des choses.
BENTZON, Yette.
BERTRAND (A.), Les fondateurs de l'Astronomie.
BIART (L.), Aventures d'un jeune Naturaliste. — Entre Frères et Sœurs. — Monsieur Pinson. — La Frontière indienne. — † Le Secret de José.
BLANDY (S.), Le Petit Roi.
BOISSONNAS, ✿ Une Famille pendant la guerre de 1870-71.
BRACHET (A.), ✿ Grammaire historique.
BRÉHAT (DE), Aventures de Charlot. — Aventures d'un petit Parisien.
CANDÈZE (Dr), Aventures d'un Grillon. — La Gileppe.
CARLEN, Un brillant Mariage.
CHAZEL (P.), Le Chalet des Sapins.
CHERVILLE (DE), Histoire d'un trop bon Chien.
CLÉMENT (CH.), Michel-Ange, etc.
DEQUET, Histoire de mon Oncle.
DESNOYERS (L.), Aventures de Jean-Paul Choppart.
DURAND (HIP.), Les Grands Prosateurs. — Les Grands Poètes.
EGGER, Histoire du Livre.
ERCKMANN-CHATRIAN, L'Invasion. — Madame Thérèse. — Les deux Frères.
FATH (G.), Un drôle de voyage.
FOUCOU, Histoire du travail.
GÉNIN, La Famille Martin.
GRAMONT (COMTE DE), ✿ Les Vers français et leur Prosodie.
GRATIOLET (P.), De la Physionomie.
GRIMARD, Histoire d'une Goutte de Sève. — Jardin d'acclimatation.
HIPPEAU, Cours d'Économie domestique.
HUGO (VICTOR), Les Enfants.
IMMERMANN, La Blonde Lisbeth.
LAPRADE (V. DE), Le Livre d'un père.
LAVALLÉE (TH.), Histoire de la Turquie (2 volumes).
ANDRÉ LAURIE, † La Vie de collège en Angleterre.
LEGOUVÉ (E.), Les Pères et les Enfants (2 volumes). — Conférences parisiennes. — Nos Filles et nos Fils. — L'Art de la Lecture. — La Lecture en Action.
LOCKROY (Mme), Contes à mes nièces.
MACAULAY, Histoire et Critique.
MACÉ (JEAN), Contes du Petit-Château. — Arithmétique du Grand-Papa. — Histoire d'une Bouchée de Pain. — Les Serviteurs de l'Estomac.
MAURY, Géographie physique. — Le Monde où nous vivons.
MULLER, Jeunesse des hommes célèbres. — Morale en actions par l'histoire.
NOEL (E.), La Vie des fleurs.
ORDINAIRE, Dictionnaire de Mythologie. — Rhétorique nouvelle.
RATISBONNE, ✿ Comédie enfantine.
RECLUS, Histoire d'un Ruisseau. — Histoire d'une Montagne.
RENARD, Le fond de la Mer.
ROULIN (F.), Histoire naturelle.
SANDEAU (J.), La Roche aux Mouettes.
SAYOUS, Conseils à une Mère. — Principes de Littérature.
SIMONIN, Histoire de la Terre.
STAHL (P.-J.), ✿ Contes et Récits de Morale familière. — ✿ L'Histoire d'un Ane et de deux Jeunes Filles. — La Famille Chester. — Les Histoires de mon parrain. — ✿ Les Patins d'argent. — Mon premier voyage en mer *(adaptation)*. — ✿ Marroussia. — Les quatre Filles du docteur Marsch. — Les Quatre Peurs de notre général.
STAHL ET MULLER, Le Nouveau Robinson suisse.
STAHL ET DE WAILLY, **Scènes de la vie des Enfants en Amérique**. — Les Vacances de Riquet et de Madeleine. — Mary Bell, William et Lafaine.
SUSANE (GÉNÉRAL), Histoire de la Cavalerie (3 vol.).
THIERS, Histoire de Law.
VALLERY-RADOT, ✿ Journal d'un Volontaire d'un an.
VERNE (JULES), Autour de la Lune. —
✿ Voyages extraordinaires: Aventures de trois Russes et de trois Anglais. — Les Anglais au pôle Nord. — Un Capitaine de 15 ans (2 vol.). — Le Chancellor. — Cinq Semaines en ballon. — Les Cinq cents millions de la Bégum. — Le Désert de glace. — Le Docteur Ox. — Les Enfants du Capitaine Grant (3 vol.). — Hector Servadac (2 vol.). — La Jangada (2 vol.). — † Kéraban-le-Têtu (2 vol.). — L'Ile mystérieuse (3 vol.). — La Maison à vapeur (2 vol.). — Les Indes-Noires — Michel Strogoff (2 vol.). — Le Pays des Fourrures (2 vol.). — De la Terre à la Lune. — Le Tour du monde en 80 jours. — Les Tribulations d'un Chinois en Chine. — Une Ville flottante. — Vingt mille lieues sous les Mers (2 vol.) — L'École des Robinsons. — Le Rayon-Vert. — Voyage au centre de la Terre.
Découverte de la Terre (2 vol.).
Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle (2 vol.).
Les Voyageurs du XIXe siècle (2 vol.).
ZURCHER ET MARGOLLÉ, Les Tempêtes. — Histoire de la Navigation. — Le Monde sous-marin.

PRIX DIVERS

BRACHET (A.)	✿ Dictionnaire étymologique de la langue française.
CLAVÉ	Principes d'économie politique.
GRIMARD	La Botanique à la campagne.
MACÉ (JEAN)	Théâtre du Petit-Château.
SOUVIRON	Dictionnaire des termes techniques.

1594. — Imprimeries réunies, C rue du Four, 54 bis, Paris






COLLECTION HETZEL